Gerhard Wehr

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM

Une vie sous le signe de la transformation

Traduit de l'allemand par Didier Verne

Albin Michel

Albin Michel
▪ *Spiritualités* ▪

Collections dirigées par
Jean Mouttapa et Marc de Smedt

Titre original :

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM
EIN LEBEN IM ZEICHEN DER WANDLUNG

© Kösel-Verlag GmbH & Co., Munich, 1988

Traduction française :

© Éditions Albin Michel, S.A., 1997
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-09461-X
ISSN 0755-172-X

Première rencontre

« Nous vivons aujourd'hui un temps de grand changement. Le noyau le plus intime de l'homme, son Être transcendant, était longtemps resté dans l'oubli. Mais la racine vivante qu'il est ne peut jamais être détruite. A chaque fois que ce noyau intime est laissé dans l'oubli, arrive immanquablement le jour où il se rebelle et se révolte. Cette découverte caractérise l'homme occidental futur. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité le monde occidental prend au sérieux les expériences dans lesquelles ce noyau intime se manifeste. De nos jours, cela ne se produit pas seulement, comme de tout temps, au sein de ces cercles restreints que l'on nomme mystiques, mais à une plus grande échelle. Cela signifie simplement une redécouverte de l'âme, et non plus comme une question de foi, mais comme une réalité tangible et incontournable, une expérience [1]. »

On voit de nos jours grossir le chœur de ceux qui, comme Karlfried Graf Dürckheim, font référence au « temps du changement » qui caractérise l'époque actuelle. Ils ont été fort nombreux – et quelquefois trop nombreux – à diagnostiquer, comme l'a fait Karl Jaspers, « la situation spirituelle de notre temps » et à ouvrir des voies, à proposer des méthodes pour un « renouveau fondamental ». Ne peut-on pas se demander à ce sujet de quel

droit on proclamerait l'avènement d'un « New Age », d'un nouvel âge [2] ? L'esprit souffle où *il* veut ! En règle générale, les progrès de la connaissance et les processus de maturation ne sont pas de mise dans l'arène du grand public, où prévalent les lois du marché et celles de la mode. Ne serait-ce que pour cette raison, le scepticisme s'impose, dès l'instant où l'on parade à grands renforts de publicité criarde et de propagande tapageuse, où l'on brade un prétendu ésotérisme comme une vulgaire marchandise de bazar et où l'on fait un vil commerce avec ce qui a trait en premier lieu à l'essence de l'Homme.

Face à ces phénomènes qui se profilent au seuil du IIIe millénaire, comment classer Graf Dürckheim avec sa « thérapie initiatique » – présentée également comme « ésotérique » ? A quel type de propagandistes promoteurs de mutation spirituelle appartient cet homme qui choisit un petit village isolé en plein cœur de la Forêt-Noire comme lieu de retraite pour accueillir, avec sa compagne Maria Hippius, des femmes et des hommes « en quête », afin de les mettre sur la voie (au début : lat. *initium*) de leur « chemin intérieur », et leur apprendre à faire « l'expérience de l'Etre » ? Quelle est la nature de cette pratique spirituelle où s'inscrivent le *Telos* et la *Methode,* le *Ziel* et le *Weggeleit,* le but et le chemin, qu'il dispensa à partir de Todtmoos-Rütte pendant près de trente-cinq ans, en cherchant à relier à des fins thérapeutiques la sagesse de l'homme de l'Occident et l'expérience spirituelle de l'Orient ?

Le bien-fondé et le caractère d'urgence d'une telle entreprise visant l'unité et la complétude de l'homme, à laquelle beaucoup travaillent, ne nécessitent sans doute aucune justification particulière. La mutation en cours de l'état de conscience d'une grande partie de l'humanité est un fait incontestable. On retrouve par ailleurs ce qui avait été exprimé par le passé dans un autre contexte : toutes les normes éthiques établies de manière autoritaire, tous les commandements reconnus comme obligatoires par les

missionnaires, les prêtres, les gardiens du dogme, de la tradition et de l'institution ecclésiale, toutes ces valeurs imposées ont perdu leur force de persuasion. Le « Dieu des anciennes tables », des serviteurs et des hiérarchies est réellement *mort*. Ressuscite une conscience pour laquelle le commandement de la conduite morale et responsable ne provient plus de l'extérieur ni d'« en haut », mais du plus profond de l'homme lui-même. Il s'agit désormais pour l'homme d'apprendre, librement et résolument, à reconnaître et éprouver la structure et la dynamique, l'origine et la vocation de son humanité ; il s'agit pour lui d'apprendre, de son propre gré et dans un libre élan de connaissance, à prendre soi-même en main sa pleine maturation d'être humain : « Deviens qui tu es ! » (Friedrich Nietzsche). Aucun système collectif, qu'il se nomme Eglise, parti, idéologie ou société, aucune autorité éthique, guide ou prêtre, professeur ou gourou de tout acabit, ne pourra ni ne devra lui épargner sa propre initiative à l'individuation, à « devenir-soi [3] ».

Néanmoins « l'appel du maître » résonnera fortement, l'appel de l'initiation dans le sens d'une introduction et d'un apprentissage, d'une invitation active à s'engager sur le chemin intérieur. Pour celui qui prend sur soi d'offrir à d'autres une « guidance » et un accompagnement – sur une portion mesurée du chemin, et pas un pas de plus ! –, pour celui qui s'offre en « maître », cela suppose une qualification particulière. En rechercher la trace, suivre son processus et rendre sa transparence au fil du récit d'une vie : tel est le travail du biographe. Celui qui montre le chemin à d'autres doit avoir soi-même franchi les étapes nécessaires de la « transformation vers l'intégrité, vers la plénitude ». Toute imitation d'un maître écarte de la voie, car il s'agit justement de forger individuellement son propre soi, et pour cela il n'y a aucun poncif, aucun schéma qui vaille. Même nos manques, nos défauts et nos fautes nous appartiennent « en propre », tout comme leur correction, leur solution et leur maîtrise. Et puisque la

transformation d'un homme inclut ces portions du chemin où entrent en jeu l'immaturité et l'erreur, le biographe ne doit ni laisser de côté ni enjoliver de tels fragments de vie. Dans ce sens, en ce qui concerne Graf Dürckheim, sur un arrière-plan manifestement sombre et problématique, émerge progressivement le profil spirituel d'un homme qui a lui-même traversé un long processus de transformation.

Naissance et jeunesse

Karlfried Graf Dürckheim – son nom complet est : Karl Friedrich Alfred Heinrich Ferdinand Maria Graf Eckbrecht von Dürckheim-Montmartin – descend du côté de son père d'une longue lignée de noblesse palatino-alsacienne dont l'arbre généalogique remonte jusqu'à la seconde moitié du XIIe siècle. Du côté de sa mère, on trouve des fonctionnaires, des officiers et des diplomates prussiens. Dans cette lignée maternelle sont à mentionner également des banquiers juifs, parmi lesquels Meyer Amschel Rothschild, l'ancêtre de la fameuse dynastie Rothschild. Pendant la période nationale-socialiste (1933-1945), le fait d'avoir une grand-mère juive allait être pour Dürckheim lourd de conséquences.

Graf Dürckheim est né le 24 octobre 1896 à Munich. Son père Friedrich et sa mère Charlotte, née von Kusserow, habitaient une superbe demeure de la rue Prinzregentenstrasse. Néanmoins la vie de famille se déroulait en grande partie à Steingaden, un village situé au sud de la capitale bavaroise. Dans cette contrée préalpine, la famille possédait depuis de nombreuses générations une vaste propriété terrienne. Suite à des déboires économiques, ces terres durent être abandonnées au début des années trente. Il en fut de même pour le château de Bassenheim près de Coblence et de la propriété foncière attenante. La famille passait là une autre partie de l'année.

En tant que propriétaires d'exploitations agricoles et de diverses entreprises industrielles (brasserie, puis laiterie, et temporairement usine sidérurgique, mine de charbon, hôtellerie, etc.), conformément à une vieille tradition, les comtes jouissaient du droit de pêche et de chasse. Selon le témoignage de Karlfried Dürckheim, les terrains de chasse et de pêche dont disposait sa famille en Haute-Bavière s'étendaient sur plusieurs dizaines de milliers d'arpents. La plus grande partie était louée en fermage à des paysans des environs de Steingaden. Dans ses vieux jours, Dürckheim aimait à raconter avec flamme les souvenirs hauts en couleur qu'il avait gardés des parties de chasse et de pêche en famille de son enfance et de son adolescence à travers la campagne bavaroise. Depuis ses toutes jeunes années, il était resté fasciné par cette volupté des sens, cette intime communion avec les éléments. Nombreux sont ceux qui éprouvent cette sensation de plénitude et d'unité dès leur plus tendre enfance ; il en est fait mention notamment dans les biographies de C.G. Jung et de Teilhard de Chardin. Dürckheim est de ceux-là.

Baptisé selon le rite catholique tout en suivant une éducation évangélique par sa mère, le tout jeune Karlfried se montrait singulièrement ému lorsqu'il assistait à la messe dominicale dans la vieille église du monastère de Steingaden. Cela ne relevait peut-être pas à proprement parler d'un véritable « sentiment religieux ». Mais le culte en tant que tel, les cantiques à la lueur des bougies et dans les vapeurs d'encens, la gestuelle rituelle du prêtre, toute cette atmosphère contribuait à éveiller à l'univers spirituel ce jeune garçon sensible et réceptif. Les jeux et le sport en compagnie des enfants du village alternèrent ensuite avec l'enseignement scolaire privé. Puis, lorsqu'il eut atteint l'âge requis pour l'entrée à « la grande école », il intégra le lycée. Cela se passait à Weimar, où la famille avait déménagé après avoir quitté le château de Bassenheim. La Première Guerre mondiale mit brusquement fin

à cette période de vie heureuse et insouciante ; nous traiterons de cela ultérieurement.

Il est nécessaire ici de rajouter quelques mots sur les parents. Le comte Friedrich, originaire de Haute-Bavière, et Charlotte, fille d'un diplomate prussien et issue d'une longue lignée d'ancêtres juifs du côté maternel, se complétaient si bien que leurs enfants, trois fils et deux filles, en ont gardé des souvenirs essentiellement positifs. Ils en conservèrent l'image de deux êtres qui, nourris des principes inhérents aux traditions de leur classe, pratiquaient un certain art de vivre. Economiquement comme socialement, ils menaient grand train. Ils ne daignaient s'imposer aucune restriction, même lorsque leur situation économique l'aurait exigé et que la ruine menaçait. On trouve ainsi des photos montrant la comtesse richement parée en grande toilette de soirée et coiffée d'une couronne ornée d'étoiles. Aux occasions de fête elle arborait un chic très parisien. Par ailleurs cette dame soucieuse de l'éclat de son rang gardait toujours un œil attentif sur les besoins des nombreux domestiques de la maison ainsi que sur les humbles gens du village. Il faudrait ici citer toute une série d'activités sociales que la comtesse initia et finança avec l'accord de son époux. Parmi celles-ci, une association permettant d'offrir aux enfants des villes un séjour de vacances à la campagne ; l'installation d'une « cantine » pour quelque 150 écoliers ; la construction d'une antenne de la Croix-Rouge avec tous les moyens logistiques d'assistance et d'hospitalisation dispensant les soins nécessaires aux malades les plus démunis. Quiconque se trouvait dans le besoin pouvait compter sur la générosité de la famille du comte.

La vie de Karlfried prend un cachet particulier lorsque la famille Dürckheim s'installe à Weimar dans la demeure bâtie et meublée par des représentants renommés de l'« art nouveau » (Henry van de Velde). Des recommandations à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar avaient facilité l'intégration des Dürckheim au sein de la

« société » de Weimar. L'amitié nouée avec la famille van de Velde eut pour conséquence naturelle des relations fécondes avec les professeurs et les étudiants du Bauhaus. Au « jour fixe » de la comtesse Charlotte, la maison du 47 de la Cranachstrasse était le lieu de rendez-vous de tout ce que la petite capitale de province comptait de nobles et de notables. A la suite de van de Velde arriva son successeur au Bauhaus, l'architecte Walter Gropius. Pour Karlfried, tout comme pour ses frères et sœurs, cela allait signifier une forte émulation culturelle. En amitié comme en amourette, la jeunesse ne souffrait d'aucun manque.

Tandis que le comte Friedrich ne perdait pas de vue la gestion de la propriété et de ses entreprises, quoiqu'il ne menât pas ses affaires d'une main de fer, la comtesse faisait de sa maison de Weimar un lieu d'élection où aimaient à se rencontrer des artistes de divers horizons. Outre l'illustre pionnier Walter Gropius, on y trouvait le peintre Paul Klee venant avec son violon, Lionell Feininger, Oskar Schlemmer, Peter Röhl, et plus tard Wassily Kandinsky, le poète Theodor Däubler, et bien d'autres encore. Dans ses Mémoires, Nina Kandinsky rappelle avec quelle générosité la famille Dürckheim offrait « une maison toujours ouverte » aux membres du Bauhaus. Selon elle, cela constituait à l'époque pour Weimar une véritable institution sans précédent.

Cependant, ces Mémoires concernent à peine les deux premières décennies du siècle. Les années d'avant-guerre allaient très vite toucher à leur sombre fin. Chez les Dürckheim, on allait bientôt devoir se rendre à l'évidence : que ce soit à Weimar dans le bassin de Thuringe, ou à la ferme de Steingaden en Haute-Bavière, le double train de vie s'avérait beaucoup trop onéreux et ne pouvait plus se justifier. Le signal extérieur en fut l'inflation galopante qui aboutit en Allemagne à la banqueroute en 1923-1924. Les Dürckheim assumaient alors avec davantage de difficultés les dépenses de leur confortable demeure de Weimar comme cela avait été le cas auparavant quand ils possé-

daient encore le château de Bassenheim. Karlfried avait vécu cette période de sa vie comme une considérable limitation où le temps lui-même lui semblait « rétréci », notamment les quatre années de la Première Guerre mondiale qui avait immédiatement précédé et dont il va être maintenant question [1].

Pendant la Première Guerre mondiale

Les coups de feu de Sarajevo dont fut victime durant l'été 1914 l'héritier du trône autrichien, l'archiduc François-Ferdinand, assassiné par un nationaliste serbe, allaient déclencher la Première Guerre mondiale. Pour Karlfried Dürckheim, ce fut comme un signal lumineux qu'il avait à suivre des yeux : il devait absolument s'engager, car rien ne lui était plus étranger que l'esprit de désertion. L'exaltation pour la guerre avait fait tache d'huile. Il allait de soi que le fils du comte von Dürckheim, d'une éducation centrée sur le patriotisme, ne pouvait que s'enthousiasmer à la perspective de revêtir « l'habit d'honneur » de son roi de Bavière, et de partir pour le front, afin de combattre de surcroît « l'ennemi héréditaire » : la France. De plus, pour un engagé volontaire, l'ordre de mission signifiait la fin de la scolarité, dont la durée semblait toujours beaucoup trop longue. Daté du 14 mars 1913, le certificat du lycée du grand-duc de Weimar avait attesté, pour l'élève de seconde, de la « maturité de connaissances nécessaire et l'aptitude requise à l'engagement volontaire d'un an » (assiduité, très bon comportement, attention et application). A la déclaration de la guerre, le 1er août 1914, Karlfried venait juste d'entrer en première. Il avait cependant prêté serment depuis le 10 février de la même année. Une fois le baccalauréat de rigueur en poche, l'engagé volontaire, tout juste âgé de dix-huit ans, arriva

à l'instruction militaire à la fin de l'automne et fut enrôlé dans le régiment du corps d'infanterie de Bavière, dans lequel son père allait occuper le poste de capitaine pendant plusieurs années de guerre et que dirigeait son oncle Alfred en qualité de général en chef. Afin de mieux affronter les exigences physiques de son engagement, Karlfried se prépara à son entrée dans l'armée. Ce qu'il raconte en ces termes :

> « Alors que les prémices de la Première Guerre mondiale se faisaient de plus en plus manifestes, je remplissais à Steingaden un sac à dos de grosses pierres et partais pour des randonnées en montagne. Je fus très content plus tard quand il me fallut faire les premières grandes marches avec un lourd chargement militaire. Cette préparation fut pour moi un véritable exercice [1]. »

C'est à Steingaden, où les Dürckheim avaient coutume de passer l'été, que toute la famille vécut la série d'événements et de nouvelles qui se précipitèrent durant les mois de juillet et d'août 1914. Afin de vivre ces événements de plus près et de façon plus immédiate, les Dürckheim s'établirent pour quelques jours à Munich. Noyés dans une foule immense amassée devant le siège du journal *Les Dernières Nouvelles de Munich,* ils attendaient avec impatience les informations de dernière minute. Wilfried Dürckheim nota ses impressions en ces termes :

« Vint se joindre à nous le comte Bothmer, ex-commandant du régiment d'infanterie de Bavière, un homme d'une haute stature très impressionnante portant une barbe blanche. Et c'est à ce moment-là que fut annoncée au mégaphone, après une longue attente, en cet après-midi du 3 août 1914, la déclaration de guerre à la France. Avec le recul et avec l'état d'esprit actuel, il n'est pas facile de saisir ce qui se passa au sein de cette foule immense et dense qui s'était rassemblée ce jour-là. Un vaste grondement de " Hourrah " s'éleva, émis par plusieurs milliers de

voix : cette vague roulait de rue en rue, son écho résonnait de mur en mur et semblait ne pas vouloir s'arrêter. C'était comme une expression élémentaire, archaïque, l'éruption spontanée du sentiment national perverti jusqu'au nationalisme extrême. Je me rappelle combien je fus moi-même saisi par ce sentiment patriotique, mais je n'oublierai pas non plus le regard terriblement grave – contrairement aux visages bouleversés d'émotion patriotique qui nous entouraient – que nous échangeâmes avec mon père et le comte Bothmer, un regard d'une telle intensité dramatique qu'il restera à jamais imprimé dans ma mémoire [2]. »

A Steingaden, la guerre provoqua naturellement toute une série de changements radicaux. A commencer par la réquisition, à des fins militaires, de toutes les voitures et d'un grand nombre de chevaux. Les hommes jeunes reçurent leur convocation militaire et quittèrent leur travail. Tandis que certains, plus âgés, étaient déclarés inaptes au service, le comte Friedrich Dürkheim, à cinquante-six ans, se fit inscrire comme volontaire pour réintégrer l'armée. Ainsi, jusqu'à sa mise en disponibilité comme commandant en juin 1916, fut-il affecté à divers postes de commandement. Afin de manifester et prouver leur fidélité patriotique avec force espèces sonnantes, Friedrich et Charlotte Dürckheim firent dès les premières semaines de guerre une donation de 50 900 Reichsmark (mark-or !) pour créer un train sanitaire qu'ils mirent à la disposition de la Croix-Rouge bavaroise. Le 11 novembre à 10 heures, ce train sanitaire partait pour son premier trajet vers le front [3].

De nombreuses autres activités caritatives virent ensuite le jour, menées principalement par la comtesse qui les finançait et les dirigeait elle-même de Steingaden ou de Weimar. Des centaines de colis partirent ainsi vers le front via la poste des armées. Des soldats blessés et invalides furent secourus. En compilant les fragments de notes éparses pris par sa mère, Wilfried Dürckheim dressa un bilan impressionnant des actions entreprises : « Au cours

des hivers 1917-19 ont été distribués gratuitement des repas chauds trois à quatre fois par semaine à quatre familles nombreuses totalisant jusqu'à 40 personnes. Ils venaient retirer les plats préparés à leur intention dans des casseroles et des paniers. Ma mère avait elle-même choisi les variétés de pommes de terre, avait fait stocker la marchandise chez nous et l'avait distribuée aux gens suivant leurs besoins... Outre cette aide aux familles pauvres (de Steingaden), il y eut au cours des années de guerre de plus en plus d'enfants d'officiers accueillis et nourris afin de décharger leurs mères. Tout cela ne fut possible que grâce à la généreuse prévoyance de ma mère qui, dès le début de la guerre, avait eu la présence d'esprit de faire cultiver plusieurs arpents de pommes de terre, de pois, de haricots et de céréales diverses et de faire ensuite stocker la plus grande partie des récoltes dans la maison de Weimar [4]. » Une prévoyance tout à fait remarquable quand on songe que, croyant sans aucune espèce de doute à une victoire éclair, les soldats pensaient être de retour dans leurs foyers « pour Noël ». « Autre preuve de l'engagement total de mes parents pour les causes de la patrie : la façon dont ils ont répondu à l'appel de collecte d'or et d'autres métaux pour les nécessités de la guerre. Le trésor ménager qui faisait la fierté de la maison de Weimar consistait en une batterie de casseroles, poêles et autres ustensiles de cuisine en cuivre d'une quarantaine de pièces, le tout avec manches et anses de haute facture artisanale. Disposés sur des étagères ou suspendus, ils garnissaient les quatre murs de la cuisine. Puisque l'administration militaire avait un besoin impérieux de cuivre pour la confection des obus, toute cette batterie d'ustensiles de cuivre lui fut livrée en bloc. » Il en fut de même pour tous les bijoux et parures en or massif. Aux « emprunts de guerre » en vigueur pendant la Première Guerre mondiale, les Dürckheim apportaient leur tribut avec des sommes à six chiffres.

Et qu'en est-il de Karlfried ? Pour lui, les choses étaient déjà bien engagées en décembre 1914. Aux côtés d'autres

officiers et aspirants, le porte-enseigne de dix-huit ans fut envoyé au front par le roi Louis en partant de la gare de Munich-Laim. Son frère Wilfried, alors tout juste âgé de douze ans, a immortalisé cet instant mémorable sur son petit appareil photographique. Le 30 décembre, le convoi de troupes roulait plein cap à l'ouest vers le front français, où les unités allemandes avaient déjà passablement gagné du terrain sur le territoire du nord de la France. Les « Leiber » – c'est ainsi que l'on nommait les membres du Corps d'infanterie de Bavière (Infanterie-Leibregiment) – étaient impliqués dans les combats de la guerre de position, au cœur de la bataille de la Somme, à l'ouest et au sud de Péronne : « Je me rappelle encore la première marche vers le front, à chaque pas la lourde charge du havresac dans le dos, le grondement des tirs de canons dans les lointains, aux portes de Péronne. Après la marche, je me réfugiai dans la tranchée à la faveur d'un abri éclairé de quelques maigres bougies. Ainsi commença la vie au front [5]. »

Karlfried Dürckheim allait ainsi vivre près de quarante-sept mois de guerre, tout d'abord comme officier au sein des troupes combattantes, puis comme commandant de compagnie, ensuite comme officier d'ordonnance d'état-major, enfin comme aide de camp auprès du 3e bataillon de son régiment, alors placé sous l'autorité du colonel Franz Ritter von Epp. Dans les premiers temps, les tâches quotidiennes consistaient notamment à former des patrouilles de détachements d'éclaireurs et partir avec quelques camarades à la reconnaissance des territoires ennemis, en s'exposant au danger permanent des salves de l'adversaire. Dans ces circonstances, il ne fallut donc pas attendre longtemps pour que Dürckheim fasse sa première expérience de la mort. Même s'il s'agissait d'une manière de « retrouvailles », la réalité du front signifiait une expérience totalement nouvelle, à travers laquelle la transcendance le touchait plus profondément encore dans sa conscience et dans sa vie. Au cours des premiers jours au

front dans le nord de la France, suite à une manœuvre de patrouille d'éclaireurs. Dürckheim relate cette expérience :

> « Le premier mort que j'ai vu était un Français en culotte rouge sur le bord d'un chemin... Dans les yeux grands ouverts et figés du mort, je rencontrais une sorte de ricanement épouvantable qui tout à la fois m'attirait et me poussait à fuir, me retenait et me poursuivait sur le chemin jusqu'à ce que, enfin, libre et heureux, j'aie eu à nouveau le sentiment de retrouver la vie comme jamais auparavant. Subitement, la vie n'était plus quelque chose d'évident, mais une plénitude surnaturelle sur l'arrière-plan terrifiant de la non-vie. C'est ainsi que la mort restait ma compagne quotidienne durant toute la guerre. Surtout lors de la bataille de Verdun, sous un effrayant feu d'artifice et dans un paysage d'entonnoirs qui était un vrai cimetière désordonné où gisaient des morceaux de corps humains [6]... »

Avant que Dürckheim et son unité n'aient à traverser au cours de l'été 1916 cette boucherie de sinistre mémoire que fut la bataille de Verdun, son régiment fut envoyé sur d'autres fronts : le Tyrol à l'automne 1915 lors de la campagne contre la Serbie, et au début 1916 encore plus au sud, lors du déploiement de troupes à la frontière grecque. Durant la première année de guerre, le corps d'infanterie de Bavière faisait éditer des cartes postales illustrées donnant un aperçu des situations, des paysages et autres spécificités des campagnes en cours. Les nouvelles rédigées par les soldats à l'adresse de leur famille se devaient naturellement d'être laconiques. C'est le cas de cette carte que Dürckheim envoya à sa mère en mars 1916 de Veles en Macédoine : « Les pertes que tu as pu estimer sont très loin de la réalité. Quant à *moi,* je me porte à merveille [7]. » Il va de soi que ce fils de comte, rompu à toutes les bonnes manières et habitué au confort de son rang, a appris à composer lorsqu'il rassure sa famille sur sa « bonne santé ».

Il se garde de faire référence aux maux d'estomac et d'intestins ainsi qu'aux états d'épuisement qui en résultent ; la prolifération des poux est tout aussi allégrement passée sous silence. Mais tout cela est bien vite oublié, du moins pour quelques jours, lorsque début 1916 père et fils rentrent à Weimar pour un bref congé qui tombe quasiment les mêmes jours. Comme jadis, une fête est organisée pour l'occasion. « Karlfried – lieutenant depuis mars 1915 – était comme le coq du village au sein d'une cour de jeunes filles de renom, dont Rosalind von Schirach, la fille aînée du directeur du théâtre, d'une beauté aussi attirante qu'agréable, était l'heureuse élue », note en la circonstance son frère Wilfried, alors âgé de quatorze ans [8]. Nul besoin de commenter le fait que Verdun et l'assaut du fort de Douaumont furent profondément gravés dans les mémoires. Pour la seule prise de Verdun, en l'espace de quelques semaines, plus de 600 000 vies humaines furent réduites à néant, Allemands et Français inclus. Karlfried raconte ici un souvenir dont la date exacte fait défaut :

> « Nous étions debout dans la tranchée lorsqu'une gerbe de balles tirée par l'infanterie française nous surprit. Mon voisin, l'officier d'ordonnance du bataillon, tomba à la renverse. La salve qui suivit m'atteignit à l'épaule gauche. Apparemment mon voisin était indemne. Quant à moi, je pensais que si je glissais la main sous ma chemise, elle en ressortirait rouge de sang. La chemise était transpercée et la lanière du masque à gaz déchirée, et pourtant je n'avais même pas la moindre égratignure... Mais le masque à gaz était hors d'usage. Et je pensais que je n'allais pas tarder à en avoir un besoin impérieux et pressant, lorsque nous nous trouvâmes sous les tirs de grenades à gaz ennemies et que je commençai à sentir cette fameuse odeur de pomme dont j'avais si souvent parlé à mes camarades. Il ne me restait donc plus d'autre issue que de m'éloigner de la troupe et gravir au plus vite le versant de la colline,

afin d'échapper à l'emprise mortelle du gaz. Sur l'autre versant, je retrouvai l'état-major du régiment. »

Pour Graf Dürckheim, ce fut sans aucun doute une singulière expérience que de n'avoir souffert d'aucune blessure d'éclat de bombe ou de grenade durant les quatre années de guerre. Il ressentit pourtant personnellement la mort comme « la puissance qui provoque en l'homme la pire terreur » et « éveille la peur originelle du néant » : cela suppose que la vie soit ressentie comme une « réelle plénitude ». Voici ce que note le soldat Dürckheim à ce propos :

« Plus grande était la peur qui me prenait, et j'avais très peur, plus profonde en moi encore était l'expérience du sentiment de gratitude pour la vie reconquise et victorieuse après avoir traversé des zones dangereuses, après avoir survécu avec bonheur à une série de salves, après le retour d'une patrouille nocturne, saine et sauve. Avec la mort en arrière-plan, j'éprouvais la valeur de la vie, et même de cette vie présente dans sa réalité spatio-temporelle, qui prenait en tant que telle un caractère numineux. Quelque chose de tout autre se révélait également à moi de cette expérience qui témoignait d'une vie surnaturelle au-delà de la mort et comme émanant d'elle. Il ne s'agit pas ici de l'expérience de la vie sous la menace de la mort, sur l'arrière-plan d'un danger de mort permanent, mais de l'expérience d'une " vie " plus vaste qui se révèle dans la mort elle-même, c'est-à-dire dans l'acceptation de la mort ou dans le caractère même d'inéluctabilité de celle-ci comme une réalité. Il résulte de cette expérience la sensation d'une liberté qui dépasse le monde, une liberté qui n'a strictement rien à voir avec la libération de la contrainte où le monde terrestre nous enchâsse [9]. »

De telles phrases montrent que du danger, de la menace de mort et même des situations de « désespoir » et de doute profond, est susceptible d'émerger une sensation qui manifestement ne peut être acquise par aucun autre moyen, une certitude qu'aucune consolation humaine ne peut offrir. Car, poursuit Dürckheim, l'expérience de « l'obstacle implacable à la vie » est tout à fait semblable à la source même de l'expérience du « vivre » : elle ouvre sur une liberté infinie.

> « Certains instants offrent l'expérience d'une autre conscience de la relation entre le " mourir " et le " vivre " – des instants où, en tant que soldat, en compagnie d'autres soldats, on doit, impérieusement, plonger dans l'arène de la mort probable tout en prenant celle-ci sur soi. Il y a une " jouissance " à se jeter en toute conscience hors de soi dans le péril de la mort. J'en fis l'expérience lors d'un assaut nocturne sur une crête forestière, en traversant une barrière de tirs lors de la bataille des Flandres, en sautant dans un ravin sous un tir d'enfilade à la mitrailleuse. C'est comme si, à l'instant même de l'anéantissement possible et dans l'acceptation anticipée du néant, l'on saisissait l'indestructible. Au cours de toutes ces expériences, dans le dépassement des limites de notre vie habituelle, émerge une autre dimension – qui n'est pas de l'ordre d'une croyance ni de la foi, mais une réelle expérience libératrice [10]. »

Graf Dürckheim ajoute qu'il ne prit totalement conscience que beaucoup plus tard de la réelle portée et de la signification de cette expérience. Mais il fallait que fussent embrassées et pleinement vécues les différentes situations de menace, de danger, de risque et d'aventure, y compris l'expérience de la décision de risquer sa vie, avant que ne se révélât le « potentiel initiatique de sa propre vie » comme le fruit de la maturation humaine pour soi-même et pour les autres. (Inutile de dire que de

tels témoignages ne sauraient en aucun cas justifier ni légitimer la guerre, ni lui donner sens !) A un tout autre niveau, il serait toutefois nécessaire de poser la question du « sens à donner à l'absurde », voire à la guerre et à l'anéantissement : à la manière de cet homme qui vécut Verdun en même temps que Dürckheim comme caporal sanitaire de l'autre côté du front, à savoir le père jésuite français Teilhard de Chardin, alors tout juste âgé de 35 ans, et dont « l'âme communiquait instinctivement avec la vie de toutes choses ». Le 9 juin 1916, c'est-à-dire au moment où Dürckheim se trouvait à Verdun, Teilhard note dans son Journal : « La guerre actuelle est une crise nécessaire... Ce matin, la joie de trouver, dans une communion spirituelle, le Corps de Notre-Seigneur en tout ce qui vit, m'entoure, me porte [11]... » Et avant que ne reprennent les combats autour du fort de Douaumont. Teilhard le mystique est animé de ces pensées : « Dieu est aussi le cœur de tout. A tel point que même si l'arrière-plan de l'univers devait disparaître ou m'être soustrait dans la mort, jamais ma joie ne s'en trouverait altérée. Même si venait à se disperser la poussière, animée d'un reflet d'énergie et de magnificence, la réalité fondamentale resterait intacte, cette réalité qui contient et embrasse toute perfection, toute plénitude, à jamais indestructible. En se réfléchissant, les rayons retournent à leur source : et là je pourrai tous les embrasser à nouveau. – C'est pourquoi la guerre, en elle-même, ne me trouble pas. Nous repartons dans quelques jours pour regagner Douaumont : un geste grandiose et presque fantastique, par lequel sera manifesté un progrès définitif du monde qui marquera l'élan de libération des âmes [12]. »

Aussi dissemblables que puissent être les opinions et les visions du monde de Dürckheim et de Teilhard, on rencontre toutefois des convergences étonnantes, notamment en ce qui concerne l'existence d'une « vie plus vaste » qui ne peut être touchée par la mort terrestre.

Celui qui a traversé le feu de la guerre et « franchi » l'obstacle, « réussi » le passage, est devenu de ce fait un autre homme, car, dit Teilhard : « Ces heures plus qu'humaines ont donné à la vie un certain parfum d'exaltation et d'initiation, comme si on les avait passées au cœur de l'absolu. Tous les hymnes de l'Orient, tout l'esprit d'émulation de la vie intellectuelle parisienne ne sont rien... en comparaison de la boue de Douaumont [13]... » D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut-il bien faire que l'un soit français et l'autre allemand ?

En ce qui concerne la dernière année de guerre, il existe enfin un témoignage de l'adversaire célébrant la singulière bravoure du Régiment d'infanterie de Bavière. Dix ans après la fin de la guerre, le colonel Hutchinson adressa ce mot à Franz von Epp, le commandant des « Leiber » : « Il fallait vraiment que je vous rencontre : quelle fabuleuse troupe que votre régiment à Epéhy ! » Le souvenir d'Hutchinson offre un éclairage riche d'enseignement sur l'état d'esprit de la troupe dans laquelle Dürckheim servait comme lieutenant : « Epéhy, c'était en ce matin gris et sombre de l'automne 1918 que les " Leiber ", armés de grenades à main et de fusils à baïonnette, se sont dégagés de la menaçante domination anglaise à travers les nuages de gaz, les meutes de tanks, les lance-mines et sous le déferlement incessant des canons, et qu'ils ont regagné avec un héroïsme désespéré leur liberté de tir dans la position Siegfried en sortant des tranchées incertaines. Epéhy, c'était encore tout autre chose que Fleury, Badonwiller ou Verdun [14]... »

Après Verdun, Dürckheim devait connaître d'autres champs de bataille, à commencer par la bataille de position de la forêt d'Argonne, puis, entre septembre 1916 et avril 1917, la campagne de Roumanie avec la bataille d'Hermannstadt, ensuite la guerre de position en Haute-Alsace, les combats au front d'Isonzo au sud avec la bataille d'Ondine et dans les Alpes vénitiennes. La dernière année

de guerre devait conduire à nouveau le régiment d'infanterie vers l'ouest. Il y eut notamment la bataille de Kemmel. Puis, après l'armistice, le colonel Franz Ritter von Epp ramena enfin son régiment dans sa patrie. A cette date, à la fin de l'automne 1918, le lieutenant Karlfried Graf Dürckheim, alors décoré de la Croix de fer de seconde classe, ne pouvait savoir ce que le destin allait lui réserver : deviendrait-il officier de métier comme son oncle Alfred, le général, ou serait-il le « maître de Steingaden », à la succession de son père ? L'« orientation décisive », comme il la qualifie, pour la réalisation de sa voie et l'accomplissement de la mission qu'il voulait donner à sa vie, allait se dessiner au cours de cette période qui suivit son retour au pays. La guerre avait néanmoins offert à Graf Dürckheim un enseignement essentiel pour sa future mission thérapeutique. Avec le recul, elle prenait la signification suivante :

> « La présence, dans la mort même, d'une plus grande vie, qui s'était imposée à moi pendant cette guerre plutôt comme un état d'esprit que comme une prise de conscience, devait maintenant devenir une réalité consciemment vécue. Seule celle-ci mène à une connaissance valable, à une direction personnelle de la thérapie et à un engagement irrévocable. La force secrète qui me portait devait donc m'habiter au point de devenir, de plus en plus clairement, le facteur déterminant de mon existence jusqu'à ce que, après bien des recherches et des essais, elle trouve son expression définitive dans l'exercice de la thérapie initiatique... La transformation de toute la personne, et en particulier l'apparition d'une nouvelle conscience, la " conscience absolue ", manifeste alors la force des profondeurs, supranaturelle, contenue dans ces expériences. Elle suscite les décisions qui engagent, préservent des tentations venues des penchants contraires. Mais elle conduit aussi à l'infidélité

vis-à-vis de devoirs antérieurs, à la rupture de certains liens, au bouleversement de certains ordres établis [15]... »

Un tel devoir peut par exemple conduire, comme pour Karlfried Graf Dürckheim, à renoncer à une tradition familiale.

Activités antirévolutionnaires

L'expression « une vie supraterrestre dans le monde » signifie pour Graf Dürckheim qu'en chaque être humain existe une vie supraterrestre qui, inlassablement, dans la langue de son « être essentiel » *(Wesen)*, l'oriente et le force à agir. Selon l'auteur, il ne faudrait pas considérer cet être essentiel inhérent à l'être humain comme le fruit d'une fantaisie spéculative. Cette réalité serait davantage le résultat d'une expérience personnelle ; elle se laisserait percevoir comme une réalité supra-humaine et puissante, au même titre que lorsqu'on assiste à un discours et que l'on prend connaissance d'un droit.

> « Plus l'homme s'éloigne de son être, plus il plonge dans son " moi existentiel ", plus il peut ressentir en lui la souffrance du monde. Mais il peut aussi en faire l'expérience comme la voix d'une conscience absolue, celle d'un appel impérieux au retournement et aussi celle d'une force lui promettant la libération. Et peut-être pourra-t-il alors recevoir la grâce de vivre lui-même la grande expérience de sa nature comme le signe intérieur de l'être essentiel dans sa plénitude, son ordre et son unité supraterrestre [1]. »

Le lieutenant de vingt-deux ans qui revenait de guerre à l'automne 1918 était sans doute à peine conscient d'une

telle séparation entre le « moi existentiel » et l'« être essentiel ». Ces expériences de « mort et renaissance » qui sont à la base du processus de maturation humaine et qui appartiennent en propre à la thérapie initiatique, le soldat du front les avait certes vécues dans d'innombrables situations ; mais il fallait tout d'abord que survienne une orientation résolue vers la transparence et la transcendance : une décision qui devait précisément advenir au cours de cette période de la vie de Dürckheim, et qui répondait chez lui à un long processus de transformation.

Au commencement, les signes précurseurs faisaient totalement défaut. Rien ne présageait l'émergence d'une nouvelle orientation de vie. Bien au contraire, tout semblait lui promettre une carrière préétablie, où le « moi existentiel » ne souffrait encore aucune remise en cause : en tant que fils aîné de la famille, il lui semblait tout à fait naturel et advenu qu'il reprenne le flambeau de l'héritage paternel et devienne le maître de la propriété de Steingaden. Pourtant, il n'y avait pas d'urgence à cela. Le père, Friedrich Graf Dürckheim, alors âgé de soixante ans, avait encore la pleine jouissance de ses forces et du temps devant lui avant de transmettre ses droits et ses obligations à son héritier. Par conséquent, le futur proche n'était pas des plus clairs pour l'officier revenant du front. De nombreux indices montraient combien le fils d'officier était attaché à son métier : le maniement des armes. Et la perspective de devoir quitter à plus ou moins brève échéance l'uniforme vert-de-gris pour s'engager dans une activité civile ne devait pas lui être facile. Pourtant deux facteurs extérieurs – sans compter la remise en question fondamentale, encore trop incertaine, et abstraction faite des questions de santé – allaient engager Karlfried Graf Dürckheim à quitter l'armée : l'abdication de l'empereur Guillaume II et celle du souverain direct des comtes von Dürckheim, le roi Louis III, sans parler de considérations de santé. On trouve en effet dans les papiers militaires de Dürckheim une requête datée du 30 novembre 1918 adres-

sée au ministère des Armées, par laquelle le lieutenant et commandant de bataillon Graf Dürckheim ne se déclare « plus en mesure, de retour du régiment, étant donné les circonstances », de continuer à servir comme soldat. L'auteur de la requête invoque ici l'abdication de son roi et l'annulation de la prestation de serment. « Du fait de la dégradation de mon état de santé suite à dix années *(sic !)* de service et de guerre, je réclame mes droits légaux de pension, de primes de guerre et les autres revenus qui me reviennent [2]. »

Le projet de Dürckheim trouva écho dans une notification officielle du ministère concerné datée du 14 mars 1919. D'après cette directive, il fallait prendre en compte les jeunes officiers qui pouvaient réintégrer la vie active en bénéficiant de conditions économiques stables. Cette lettre des autorités fut adressée à Dürckheim à Weimar. Par ailleurs il y eut ce certificat médical établi le 21 janvier 1919 invoquant des maux d'estomac et d'intestin susceptibles de provoquer des « troubles pathologiques du système nerveux ». Le ministère des Armées confirmera enfin le 13 juin 1919 : « Il est certifié par la présente au lieutenant Karlfried Eckbrecht Graf Dürckheim-Montmartin que son retrait des armées actives lui est accordé : signé Bessensdorf, lieutenant-colonel et chef de division. »

Dans les faits, les conditions de service allaient néanmoins se poursuivre encore quelque temps, comme le montrent notamment les traitements de Dürckheim pour les mois suivants et ses activités sous les drapeaux. Pour un jeune homme de la noblesse aux solides convictions patriotiques, la responsabilité militaire ne pouvait cesser sur une simple notification de la sorte. En toute logique, Karlfried Dürckheim n'allait donc pas tarder à mettre ses forces au service de la droite politique qui combattait les tendances révolutionnaires – au besoin par les armes. Toutefois, la famille Dürckheim vivait désormais à Weimar dans les conditions mentionnées plus haut, et pouvait ainsi observer l'émergence de la République de Weimar et tout ce

qui s'y passait [3]. On ne s'étonnera pas que le père, Friedrich Graf Dürckheim, de convictions monarchistes, ne nourrissait pas une sympathie débordante pour le système en place. Pourtant une relation privilégiée, reposant sur une estime mutuelle, se noua entre Friedrich Dürckheim et Friedrich Ebert, tout d'abord chancelier, puis premier président de la République allemande. Voici ce qu'en dit son fils Wilfried : « Je le vois encore assis au premier rang dans la salle de la Poste (c'est-à-dire à l'auberge de la Poste de Steingaden), tandis que nous faisions une petite réunion avec le comité local. Mon père avait déjà engagé plusieurs fois la conversation avec lui en le rencontrant dans le village. Cet homme plaisait beaucoup à mon père, qui manifestait à son égard circonspection, discrétion et sympathie et écoutait tout ce qu'il disait avec attention. Lorsque Ebert fut élu président le 11 février 1919, mon père lui avait envoyé ses vœux de félicitations, et nous reçûmes en retour, signée de sa main, une lettre de remerciement aussi discrète qu'amicale. Cette lettre se trouve parmi nos archives [4]. » Elle était rédigée en ces termes laconiques : « Steingaden est devenu si cher à mon cœur que je vous exprimerai ma gratitude de vive voix dans un proche avenir. Donc : à bientôt à Steingaden ! Avec toute ma considération, votre dévoué Friedrich Ebert. »

Bien que Graf Dürckheim eût quitté son poste dans l'armée, il participa à diverses actions contre-révolutionnaires, et ce d'autant plus volontiers que c'est son commandant de régiment, le général Ritter von Epp, qui avait pris à Munich la tête de la contre-révolution. Il y régnait une grande confusion. Les 7 et 8 novembre 1918, la capitale bavaroise avait vu la chute du gouvernement. Après la proclamation de l'indépendance de l'Etat de Bavière, Kurt Eisner, l'une des figures de proue du Parti social-démocrate indépendant (USPD), fut élu président. Son mandat ne dura cependant que quelques mois. Le 21 février 1919 au matin, Eisner fut assassiné. Son gouvernement n'avait duré que quelques mois. En cette période

de misère économique, et dans une lutte de partis d'une vigueur sans précédent où les actes de violence n'étaient pas rares, il semblait important aux « troupes invaincues des champs de bataille », dont faisait partie Graf Dürckheim, de faire une dernière parade militaire. Karlfried Dürckheim note à ce sujet :

> « C'était une époque où les " rouges ", c'est-à-dire l'extrême gauche, tenaient les commandes. Au grand dam de la troupe et de la population qui l'attendait, le régiment, pourtant intact dans son esprit comme dans sa tenue, avait reçu l'interdiction d'intervenir. Les manifestations révolutionnaires de masse, qui regroupaient plusieurs milliers de personnes, rendaient en effet impossible toute marche en colonnes ordonnées. Mais dans la vieille Turkenkaserne de Munich, le régiment s'était rassemblé et les soldats tenaient à cette ultime revue devant leur ancien commandant de régiment. Ce moment fut pour moi un événement profondément bouleversant. La dernière revue ! Je sentais s'achever toute une époque de l'histoire allemande, mais aussi toute une période de vie dont le sens même mourait : la fidélité à la patrie, inconditionnelle jusqu'à la mort, se trouvait soudain remise en question. On était alors totalement renvoyé à soi-même. Une réalité sombrait, qui nous avait portés et avait tout déterminé, et appelait par là même la quête d'un sens nouveau. Les événements des mois suivants furent encore liés à l'état militaire [5]. »

Cet esprit de solidarité témoignait des dispositions de Dürckheim à s'allier aux forces qui, ayant compris les dangers de ce vent de révolution, étaient prêtes à s'engager pour restaurer l'ordre. C'est en ce sens que le supérieur hiérarchique direct de Dürckheim, le commandant du 3e bataillon, le capitaine et baron von Godin, s'adressa à son unité. Pour décrire la situation, von Godin s'exprima

en ces termes : « Nous protégeons le nouveau gouvernement contre de puissantes menaces, quelle qu'en soit l'origine, et nous combattons toute politique qui veut s'imposer par la violence. » Outre cet ordre du jour du 9 décembre 1918, il fut établi le 13 mai 1919 par le corps de garde de Bavière un laissez-passer autorisant Graf Dürckheim à « constituer, de jour comme de nuit, pour des raisons de service, des compagnies de garde issues des troupes gouvernementales, et cela même après le couvre-feu [6] ».

La période de troubles de la fin de l'année 1918 et du début 1919 est bien connue : l'extrême gauche allait former la ligne spartakiste à l'origine de l'insurrection du même nom qui éclata alors à Berlin. La terreur exercée par la droite atteint son premier apogée – ou plutôt son premier abîme – avec l'assassinat, le 15 janvier 1919, de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, tandis qu'à Paris se réunissaient, également en janvier, 27 puissances victorieuses sous la présidence du président du Conseil Georges Clemenceau pour débattre du traité de paix à signer avec l'Allemagne. Face à la désapprobation de toute violence, la situation de Kurt Eisner comme chef du gouvernement de Bavière devenait de plus en plus désespérée. Le lieutenant Anton Graf Arco-Valley (1898-1945) anticipa sa démission. Il assassina Eisner le matin du 21 février 1919 non loin de la Paradeplatz de Munich. Graf Arco était un camarade de régiment de Dürckheim. Que Dürckheim ait désapprouvé la ligne politique d'Eisner, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais de là à tirer sur un homme sans défense, c'était pour lui une chose totalement impensable. Le commentaire de Dürckheim sur cet acte de violence est lapidaire : « Ce fut horrible [7]. »

Même si Dürckheim n'appartenait pas à proprement parler au corps franc Epp qui se montra décisif dans la lutte pour la « libération de Munich des mains des rouges », le 1er mai 1919, il constitua une « petite troupe disciplinaire » afin de prêter main-forte aux membres du

gouvernement en vue d'assurer leur protection. « Erhard Auer, un socio-démocrate qui était alors ministre de Bavière, avait été dans les rangs des " Leiber ", c'est-à-dire membre du régiment du corps d'infanterie. Je l'assurai de mon soutien militaire. Ainsi m'appela-t-il un jour. Je mis à sa disposition une dizaine d'autos de la Turkenkaserne afin d'assurer sa protection [8]. » Cela n'empêcha pas nos adversaires d'arrêter le lieutenant Dürckheim et de le mettre en prison en le soupçonnant de haute trahison ; par hasard, il se trouva incarcéré dans le même établissement pénitentiaire que celui où avait séjourné pour une courte durée son oncle Alfred pour avoir manifesté sa fidélité au roi Louis II. Si sa détention ne fut également que de courte durée et ne s'acheva pas, conformément à la loi martiale, devant le peloton d'exécution, le neveu doit cette chance à une heureuse circonstance : un jour arriva dans la cellule de Dürckheim un homme de grande taille. Il se présenta sous le nom de « Truckenbrodt », puis demanda : « Ce nom ne vous dit rien ? » Dürckheim dut répondre par la négative. A quoi Truckenbrodt répliqua : « J'étais jadis domestique dans votre maison lorsque vous êtes né. Aujourd'hui, je suis un membre du gouvernement des conseils à Munich. Graf Dürckheim, vous devez être exécuté comme otage. Tenez-vous tranquille et gardez-vous de poser des questions qui pourraient attirer l'attention sur vous. » Dürckheim avait demandé, par exemple, s'il pouvait jouer au tarot avec son voisin de cellule pour « tuer le temps ». Truckenbrodt, pour sa part, allait tout faire pour empêcher son exécution. C'est ce qui arriva. Un ancien domestique venait de lui sauver la vie. Pour Dürckheim, la décision de suspendre sa carrière militaire n'était pas encore prise. Il se rendit tout d'abord au rassemblement du fameux bataillon des volontaires. Il était constitué d'anciens membres du régiment de Bavière et devait combattre les spartakistes sur le Rhin. C'est là que survint un événement totalement inattendu. L'avant-dernière nuit précédant le départ, Dürckheim se réveilla en sursaut avec

cette certitude : « Ta vie de soldat est finie désormais ! Tu ne dois pas y aller ! et cette voix se faisait si impérieuse, si pressante, si déterminée qu'il lui était impossible de lui résister : une situation impensable pour un officier [9] ! » Il s'agissait ni plus ni moins que de renoncer au serment du soldat, même si les chefs de guerre avaient eux-mêmes abandonné leurs charges. Graf Dürckheim s'en ouvrit à son supérieur avec la détermination nécessaire. « Je ne partirai pas, je reste ici, c'est décidé. Je ne suis plus soldat. » Le commandant connaissait son lieutenant. Il savait de quelle bravoure il avait fait preuve dans les situations les plus périlleuses. « Il me considéra et m'autorisa à suivre la voix de ma conscience. Mais il aurait pu réagir tout autrement [10] ! »

Ce n'est que beaucoup plus tard que Dürckheim réalisera dans toute sa portée le caractère décisif de cet instant et l'appel de l'absolu qui s'y était manifesté. La conscience supérieure avait parlé. Dès lors, il devait distinguer trois formes de conscience :

> « La première, la *conscience enfantine,* repose sur la crainte de la punition. Ce type de conscience a plus de poids qu'on ne le croit. La peur de l'enfer et celle des conséquences d'une existence mal vécue sur une vie future relèvent de cette conscience. La seconde est ressentie comme la *voix de la communauté.* " L'existence de la communauté est le devoir de ses membres [11]. " Le sentiment d'unité tacite avec une personne, une société, une langue, une idée, une œuvre, crée un lien et des devoirs. Dès que l'on n'agit plus automatiquement selon ses lois, que l'on manque au devoir, ou qu'on lui est " infidèle ", des remords surviennent. " La fidélité est la marque de l'honneur " (Hindenburg). Si l'on cesse d'être fidèle, on perd l'honneur, c'est-à-dire la vie à l'intérieur d'un groupe dont l'existence dépend de la loyauté de ses membres. La troisième forme de conscience est la *conscience absolue.* Elle se manifeste lors-

qu'une instance supérieure oblige à faire une chose qui semble exclue à la première conscience et incompatible avec la seconde, parce qu'elle suppose, aux yeux de celle-ci, une trahison. La conscience absolue exprime une exigence de l'être essentiel qui abolit toutes les obligations vis-à-vis du monde [12]. »

C'était donc la voix de la conscience absolue qui avait parlé. Et c'est d'elle que viendrait la suite. Pour Karlfried Graf Dürckheim, abandonner la carrière des armes signifiait renoncer à la tradition militaire à laquelle étaient liés depuis des siècles non seulement le nom de Dürckheim, mais aussi von Küsserow, Toll et d'autres ancêtres encore. Quant au droit de continuer à porter l'uniforme, Dürckheim se l'est lui-même arrogé. Ultérieurement promu au grade de lieutenant-colonel, il reçut aussi la distinction de l'anneau des officiers, le « Leiberring », que lui décerna Ritter von Epp le 12 août 1919. Mais le retrait de l'armée ne modifia en rien chez Dürckheim les convictions politiques essentielles. Au contraire, avant même de quitter l'uniforme vert-de-gris, il manifesta une ardente activité antirévolutionnaire sous forme journalistique et littéraire, à partir de juin 1919 environ, d'après les sources existantes. De Steingaden il rédigeait des articles et des tracts pour le *Heimatdienst Bayern (Le Patriote bavarois)* de Munich. Parurent également de petites brochures, comme celle intitulée : *Paysans, restez sur vos gardes !* où il brossait la situation à grands traits en la peignant avec des couleurs criardes : « Des paysans, vous l'êtes aujourd'hui encore, mais plus pour longtemps, si vous continuez à rester indifférents, si vous persistez à fermer les yeux sur l'immense danger qui menace, et qui nous vient de l'est, de Russie... Ce spectre effroyable – il a pour nom le bolchevisme – a déjà lancé son brandon enflammé sur des centaines de villes allemandes. Toutes ont pris feu. Et voici que c'est aujourd'hui votre tour ! » Il va sans dire que si le jeune comte s'insurge contre la collectivisation des biens, c'est

tout d'abord parce que l'honneur et les intérêts de sa propre famille sont en jeu. Il accuse « la révolution mondiale en marche » de tous les maux. Le paysan doit absolument résister à la révolution bolchevique. S'il ne le faisait pas, il se rendrait complice du mal qui « mène l'Allemagne entière à la ruine ». Quelques jours plus tard, le 10 août 1919, sa plainte prend les accents suivants : « Nous, les Allemands, nous rampons devant tout ce qui vient de l'étranger... » De sa chambre d'étudiant munichois de la Kaulbachstrasse, il s'adresse également aux curés de Bavière, d'une part pour informer la population paroissiale de l'évolution des activités révolutionnaires et antirévolutionnaires, d'autre part avec le souci de dispenser *sa* bonne nouvelle auprès de la population. C'est également ce but qu'il poursuivait dans ses articles parus dans *Feurio*, un journal édité par le *Heimatdienst Bayern* dont le sous-titre, en 1919, laissait entendre qu'il prenait fait et cause pour « l'ordre, le droit et la reconstruction ». En fait, les articles de Dürckheim y étaient anonymes. Mais comme il existe encore toute une série de manuscrits, sa « signature » ne peut être mise en doute. Cependant, fin septembre 1919, le *Heimatdienst* dut réduire son tirage, voire suspendre sa parution, si bien que la contribution de Dürckheim devint superflue.

L'année 1919 fut pour Karlfried Graf Dürckheim une année décisive, et cela pour une autre raison encore. Après son retrait de l'armée, tandis qu'il avait déjà entamé ses études universitaires à Munich, la voix de la conscience supérieure allait de nouveau se faire entendre :

> « En ma qualité de fils aîné, je devais hériter de la propriété de famille de Steingaden et l'administrer. Des doutes survinrent, et un beau matin je me réveillai avec, une nouvelle fois, la conviction impérieuse que je ne devais pas le faire et qu'une autre voie m'était destinée. La tradition familiale, profondément ancrée en moi, tout autant que l'étroit attachement qui me liait à mon

père, s'opposait à une telle décision. Je ne pouvais pas faire cette peine à mon père. De plus, je tenais de toutes mes fibres à mon pays. Une fois encore, pourtant, aucune hésitation n'était permise. La conscience absolue avait parlé. Je devais briser ces liens et suivre *mon* chemin [13]. »

En d'autres termes : pas à pas, une décision après l'autre, *Karlfried* devait aller à la rencontre de *Dürckheim.* Dans d'autres écrits, dans son livre sur la méditation, Dürckheim parle des ordres successifs de décision que rencontre (presque) chaque homme, où il s'agit de franchir les différents pas nécessaires, alors impérieux, sur le chemin du « devenir-soi » (individuation, dans le sens jungien). Il prend à ce sujet l'exemple de Monsieur Tout-le-monde, « Paul Dupont », et tente de décrire de façon générique le chemin de la connaissance de soi. Tandis que le nom de famille (Dupont) caractérise le rôle social, le prénom (Paul) désigne l'individualité propre, dans les différents rôles où elle se manifeste et s'incarne dans le monde :

« L'un et l'autre cohabitent en moi : le corps destin, mille fois conditionné, produit d'une évolution, et l'être absolu, " non manifesté ", en devenir, en perpétuelle quête de sa forme. Le but à atteindre est que Müller devienne si perméable que Josef se manifeste à travers lui et s'incarne librement en lui dans le monde. Le fait de rendre en moi le Müller le plus perméable possible au devenir de Josef devient alors l'exercice central, le sens fondamental de ma tâche et le travail impérieux de ma vie, car c'est seulement en tant que personne transparente, dans laquelle Josef et Müller ont réussi à s'intégrer, que mon œuvre dans le monde pourra correspondre au sens supraterrestre de mon existence, et être réellement une grâce. La réponse au grand pourquoi (à

quelle fin ?) s'exprime donc ainsi : transparence pour la transcendance immanente à l'être [14]. »

En d'autres termes, cela revient à dire : « Deviens qui tu es » (Friedrich Nietzsche) – ou encore : Celui qui ne veut pas disparaître dans le collectif impersonnel d'une masse sans visage doit devenir « transparent », afin que progressivement la personne (du latin *personare*, sonner à travers), le porteur de rôles au quotidien, puisse exprimer et résonner quelque chose de la tonalité de son être supraterrestre, c'est-à-dire de sa nature transpersonnelle. Tout cela correspond encore à la phase déjà mentionnée plus haut de « l'émergence de l'être dans la première période de maturation » qui succède à la puberté et aux premières années de l'âge adulte, tandis que s'amorce une nouvelle phase du processus de maturation. La conscience absolue avait certes fait entendre sa voix ; mais le message que proclamait cette voix n'était encore pour Karlfried Dürckheim qu'un « non » à la carrière militaire et à l'héritage familial. Il y manquait encore une orientation et un contenu qui définissent la vie à venir. Il manquait surtout un fil conducteur, un leitmotiv, ainsi que l'impulsion nécessaire pour s'engager sur la voie.

Sous le signe de la grande expérience

Après l'abandon de la voie militaire, il fallait trouver une solution provisoire. Les études s'imposaient. Même si l'ex-engagé volontaire n'avait qu'un certificat de baccalauréat à présenter, celui-ci suffisait en 1919 pour s'inscrire à l'université de Munich. Karlfried Dürckheim opta tout d'abord pour l'économie nationale. L'une des raisons qui motivaient ce choix était la fascination qu'exerçait sur Dürckheim la personnalité du professeur Max Weber. Ce sociologue réputé – « l'un des représentants les plus significatifs du libéralisme européen » (F.J. Mommsen) – avait donné immédiatement après la fin de la Première Guerre mondiale une série de conférences très courues (« La science comme métier », « La politique comme métier ») dans lesquelles il s'adressait à un large public dont faisait partie le jeune Graf Dürckheim. Comme Weber fut ensuite nommé, en 1919, professeur à l'université de Munich, le jeune étudiant suivit ses cours et mit également à profit quelques invitations en cercle privé. La seconde raison qui motivait le choix de l'économie nationale était d'ordre familial. Il semblait entendu que Friedrich Dürckheim lègue en temps opportun à son fils aîné sa propriété de Steingaden.

Il apparut néanmoins très vite à Dürckheim que l'enthousiasme pour une personnalité hors pair ne pouvait à lui seul légitimer le choix d'une discipline universitaire.

Karlfried Dürckheim opta alors pour la philosophie et la psychologie. Il suivit les cours et les séminaires d'Alexander Pfänder. Disciple de Theodor Lipp et d'Emmanuel Husserl, Pfänder professait la méthode phénoménologique. Il lui importait d'enseigner à ses étudiants la vie et le phénomène vivant dans toute son immédiateté en insistant sur la contingence des sens. La future parapsychologue Gerda Walther, qui suivait également les cours de Pfänder aux côtés de Dürckheim et fréquentait aussi les séminaires du collègue de Max Weber, a brossé dans son autobiographie le portrait suivant de leur professeur commun :

« Je fus immédiatement captivée, bien que Pfänder ne rendît pas la tâche facile... Il ne cessait de se référer à la réalité quotidienne, à la vie pratique. Il manifestait ainsi son sens pratique. Selon lui, une psychologie qui n'aiderait pas à vivre, qui ne rendrait pas service à l'homme, qui ne l'aiderait pas à trouver son chemin dans la vie, manquerait tout simplement son but. " Nous devons une fois pour toutes mettre au clair la raison pour laquelle nous sommes sur cette terre, quel est le sens de la vie ", tels étaient les propos qu'il tenait à ses auditeurs dès ses premiers cours. Il développait ensuite les diverses réponses qu'apportaient les différents systèmes philosophiques. De petite taille, râblé, le front haut et large, les cheveux noirs plaqués en arrière, il prenait volontiers un petit air moqueur qui pouvait même parfois être blessant, surtout lorsqu'il fustigeait les " faiblesses du sexe faible ", ce qui, d'ailleurs, ne lui valait pas que des admirateurs. " La première condition fondamentale de toute recherche est une totale objectivité, disait-il. On doit regarder les choses qui viennent à soi sans se laisser influencer par de quelconques préjugés ou idées préconçues, ni par des opinions dominantes soutenues par une majorité. Nous devons chercher à faire l'expérience des choses par nous-mêmes, de ce qu'elles prétendent être, sans nous soucier de ce qu'elles devraient être selon de quelconques théories ou de ce qu'elles sont censées ne

pas être. Seul celui qui a mis entièrement au clair ces apparentes prétentions des choses peut continuer à cheminer et à chercher à savoir s'il est vraiment en accord avec la vérité, avec la réalité... Il est tout simplement faux de dire que nous ne recevons du monde environnant que les seules données de nos cinq sens, à savoir les informations nous provenant de la vue, de l'odorat, du toucher, de l'ouïe et du goût... car il y a également toutes les pensées que nous leur associons ou que nous leur rajoutons inconsciemment, ou que nous projetons sur elles " [1]... »

Si l'on compare ces affirmations aux premiers travaux de Dürckheim à Kiel et Leipzig traitant des rudiments d'une psychologie de l'expérience, on tirera aisément des lignes de cohérence avec les précieux enseignements reçus à Munich. Le premier exposé que Dürckheim eut à rédiger en séminaire avec Pfänder avait pour titre : « Le développement créateur chez Bergson ». Il traitait du philosophe de « l'élan vital ». Aussi passionnant que fût pour Karlfried Dürckheim le premier semestre munichois d'un point de vue intellectuel, il réalisa que les véritables expériences ne se faisaient pas dans les salles de cours de l'université. Ainsi affirmera-t-il : « Au cours de mes premières années d'études de 1919-1920, le plus important, ce fut des rencontres ; la rencontre décisive fut celle de ma future épouse Enja von Hattingberg. »

Cette rencontre avec sa première femme, dont la mort sera précoce, s'inscrit dans un cercle d'amis et un univers de relations tantôt restreint, tantôt plus élargi. Dürckheim cite lui-même quelques noms de la vie culturelle et spirituelle de la métropole bavaroise, comme les poétesses Elisabeth Schmidt-Pauly et Else Lasker-Schüler, ainsi que Rainer Maria Rilke, les sinologues Richard Wilhelm et Ludwig Klages, les philosophes et psychologues (« l'esprit, cet adversaire de l'âme ») du cercle des « Cosmiques » animé par Stephan Georg et Alfred Schuler. Parmi des noms moins connus, on notera Romano Guardini. Dans la biographie de Dürckheim, ces personnalités représentent

cependant à peine plus que des figures marquantes de la vie mondaine de Schwabing au cours des années vingt, à laquelle le jeune comte ne prenait part que par l'entremise d'Enja. Au temps de leur première rencontre, Eva Maria von Hattingberg, née Baur, était encore mariée avec le médecin et psychothérapeute d'origine autrichienne Hans von Hattingberg (1879-1944) ; elle était née le 22 février 1888 à Orlovskoï (gouvernement Samara, Russie), et était donc de huit ans l'aînée de Karlfried Dürckheim. Le divorce entre Enja et Hans von Hattingberg fut consommé fin février 1920. Dès lors, rien ne s'opposait donc plus à cette nouvelle union. Tout comme la mère de Karlfried, Enja était ouverte à toute manifestation spirituelle de la beauté. A Schwabing, où ils avaient pris ensemble un appartement au numéro 6 de la Kaulbachstrasse, ces intérêts trouvaient l'occasion de riches nourritures. C'est en ces termes que Dürckheim caractérise l'environnement culturel de l'époque et l'effet qu'il produisait sur lui.

> « Chez toutes ces personnes, le désastre de 1918 avait éveillé une dimension nouvelle, et ce phénomène ne tarda pas à me toucher également : dans ces années d'après-guerre ma préoccupation allait ainsi devenir la question de l'homme nouveau. Un choc salutaire me fit reconnaître que je ne devais pas me contenter de considérer cette question comme une nécessité générale de notre époque, mais que je devais en faire le centre de ma vie. Cet événement capital allait être la grande expérience décisive pour ma vie future : il s'agit, à l'âge de vingt-quatre ans, de ma première rencontre avec Lao-tseu [2]. »

Sous le terme de « grande expérience », Dürckheim allait peu à peu apprendre à reconnaître et caractériser une qualité d'expérience qui ne correspond ni à la notion d'être théologico-religieuse ni au concept limité d'expé-

rience employé dans les sciences naturelles. Dans une de ses œuvres maîtresses, il décrira plus tard avec précision cette « grande expérience » comme le fondement d'une « anthropologie métaphysique [3] », qui doit se traduire par une prise de conscience et une réalisation concrète, en tant que connaissance de la vie, de l'être et de la voie. Ce qui est alors appréhendé ne peut se communiquer comme un simple savoir, comme c'est le cas pour des données factuelles que l'on peut désigner nominativement, ou dont l'existence peut être prouvée par l'expérience ou l'argumentation. Cette qualité d'expérience doit se manifester en tant que telle de manière spécifique pour chaque personne – à condition qu'existe chez la personne concernée l'éveil nécessaire pour en saisir l'occurrence – afin que l'intéressé puisse ressentir l'impulsion intérieure inhérente à cette grande expérience et l'intégrer à sa vie de tous les jours. Chez Dürckheim, cette impulsion fut provoquée par quelques versets du fameux *Tao-tö-king* de Laotseu. Cet événement, Karlfried Dürckheim l'a relaté à maintes reprises et l'a abondamment commenté dans son œuvre. Le couple a rendu visite au peintre munichois Willi Geiger. Enja von Hattingberg est assise sur une table. Tout près d'elle, à portée de main, se trouve un livre des éditions Insel contenant des textes du sage chinois. Elle prend le livre, l'ouvre et lit à voix haute le fragment sur lequel ses yeux se posent :

« Trente rayons convergent au moyeu,
mais c'est le vide médian qui confère au véhicule sa fonction.
On façonne l'argile pour faire des vases,
mais c'est du vide interne que dépend son usage.
Une maison est percée de portes et de fenêtres,
c'est encore le vide qui permet l'usage de la maison.
Ainsi " ce qui est " constitue la possibilité de toute chose ;
" ce qui n'est pas " constitue sa fonction [4]. »

Et voici l'un des commentaires de Dürckheim :

« Et c'est alors que cela arriva. En entendant le onzième aphorisme, l'éclair me pourfendit. Le rideau se déchira et je fus éveillé. J'avais fait l'expérience de cela. Tout était et cependant n'était pas. Tout était en ce monde et à la fois transparaissait un autre monde. Moi-même j'étais et je n'étais pas. J'étais dans la plénitude, enchanté, " de l'autre côté " et à la fois totalement présent, ici même, heureux et comme vide de sentiments, très loin et pourtant profondément présent dans les choses. J'avais vécu cela, net et distinct comme un coup de tonnerre, lumineux comme un jour de soleil, et tout cela restait insaisissable. La vie continuait, la vie d'avant, et pourtant ce n'était plus la même. Il y avait cette attente douloureuse d'un " supplément d'être ", la réalisation d'une promesse profondément ressentie. Et en même temps la sensation d'un gain de force infini et l'aspiration à un devoir, un engagement, comme une obligation impérieuse – à quoi [5] ? »

Il est aussi question d'une sensation de transparence, de translucidité ; cela fait tout à fait penser à la « sensation diaphane » et la « transparence » dont parle Jean Gebser, un auteur qui se fraye d'autres chemins, dans *Ursprung und Gegenwart (Origine et présent)*, pour qualifier l'expérience spontanée de la transcendance. L'histoire de la spiritualité est jalonnée de multiples témoignages riches d'enseignements : que l'on songe seulement à la Transfiguration de Jésus, ou, à d'autres niveaux, aux expériences de transparence chez Jakob Boehme, et à la « diaphanéité » chez Sri Aurobindo. Malgré ces différences de niveau, la cohérence de l'expérience réside notamment dans le fait que chez Dürckheim cette révélation n'a rien d'un « trip » incontrôlé. Nulle ivresse, nul envoûtement endormant la conscience n'entrent ici en ligne de compte, « nulle intrusion de l'irrationnel, nulle fuite du monde, mais plutôt le

dépassement du mental rationnel – une transparence a-rationnelle [6] ».

Ce qui peut apparaître comme un événement fugitif dura en fait pour Dürckheim un certain temps, « toute la journée et jusque tard dans la nuit ». Il raconte que ce soir-là, tandis qu'il reçut la visite de Max Weber, il se sentit incapable de faire abstraction de l'événement survenu dans la journée afin de se consacrer de manière convenable à son hôte. Mieux encore : il se sentait « marqué à jamais » par cette expérience. Il ne s'agit pas seulement d'un fait mémorable qui reste gravé dans la conscience mais d'une expérience qui saisit l'être dans son entier et engage tout un processus de transformation :

> « J'avais vécu ce dont ont témoigné, à travers tous les siècles, des hommes qui, à un moment donné de leur vie, ont vécu une expérience qui les a frappés comme l'éclair et les a soudain reliés pour toujours au grand courant de la vraie Vie. Mieux encore : elle leur a rendu perceptible la source d'un grand bonheur, qui est aussi celle de la souffrance que l'homme éprouve quand ce courant se trouve interrompu. Mais c'est aussi une expérience qui, impérieusement, engage sur la voie intérieure [7]. »

Ce devoir impérieux consiste finalement en la faculté et le pouvoir de devenir pour d'autres personnes un guide (un « maître ») sur le chemin intérieur. Mais il était encore trop tôt pour que notre jeune homme de vingt-quatre ans en arrive à de telles conclusions. Les illuminations ne sauraient dispenser quiconque d'une solide formation. Avant toute chose, il est nécessaire d'apprendre à inscrire une telle expérience spontanée dans le courant des grandes traditions spirituelles. Après cette expérience, une fois éveillée en soi une qualité de perception d'ordre supérieur, se révèlent de nouvelles ressources, notamment celle de s'ouvrir à d'autres témoignages de vie et de se

nourrir de fruits de connaissance que d'autres ont mûris et partagés, en apprenant à les déchiffrer comme les clefs de la quête de leur être profond. Aussi Dürckheim écrit-il à ce propos :

> « Grâce à ce nouvel état d'esprit, je devins éminemment sensible à toute nourriture spirituelle, et cela dans une orientation précise. Ce n'est pas un hasard si c'est à cette époque que je rencontrai Maître Eckhart. Je n'arrivais plus à me séparer de ses Traités et Sermons. Je recevais leur contenu comme un écho multiple du grand appel qui avait retenti en moi. Aujourd'hui encore, il me suffit de quelques phrases de Maître Eckhart pour me sentir traversé par ce grand souffle [8]. »

C'est cette même note – même si, pour utiliser une image, elle variait en hauteur comme en intensité – qu'il percevait chez des auteurs comme Rainer Maria Rilke ou Friedrich Nietzsche. Quant aux écrits issus de la tradition bouddhiste, ils lui montraient la plénitude, la diversité et la profondeur qui émanaient de tels témoignages de cette « grande expérience ». Aussi place-t-il côte à côte, sur un même plan, les propos et les œuvres d'un Maître Eckhart, d'un Lao-tseu et de Bouddha, en se demandant si cette « grande expérience » qui les avait saisis et nourris ne serait pas, « en fin de compte, la même expérience ».

A considérer la question de plus près, afin de ne pas tomber dans le piège d'une illusion syncrétiste et sonder plus en profondeur, on notera qu'aux côtés de Lao-tseu et de Bouddha, Dürckheim fait référence à un mystique chrétien, en la personne de Maître Eckhart, et non à Jésus-Christ lui-même. A cette époque de sa vie, Graf Dürckheim considère encore le Jésus-Christ de la foi chrétienne comme une idole extérieure que l'on vénère par confession selon des conventions de culte et de rite, mais dont est encore absente la signification ésotérique comme noyau essentiel de l'Homme. Il reste à Dürckheim un long

chemin à parcourir avant de reconnaître et d'exprimer une profonde compréhension du Christ, comme il le fera plus tard dans son livre d'entretiens avec Alphonse Goetmann :

> « Pour nous le Christ n'a rien d'un mythe : c'est une manifestation de la présence divine incarnée dans la réalité historique de Jésus de Nazareth. Tant que le chrétien ne fait pas intérieurement l'expérience du Christ, celui-ci lui échappe totalement, et avec lui le Père, car " nul ne va au Père si ce n'est par moi ", dit le Christ. Il s'agit bel et bien du Christ immanent à toute personne humaine. Car en réalité le Christ invite tout homme à sortir de l'horizon confiné de son " moi existentiel " pour plonger dans son " être essentiel " qui n'est autre que le Christ en personne, afin de rencontrer avec lui et en lui le Père. On connaît la parole de Jésus-Christ que l'on trouve dans l'évangile de Thomas : " C'est en vous que vous devez me rencontrer, et vous vous découvrirez alors vous-mêmes comme les fils de Dieu. " [9] »

Toujours est-il qu'avec cette prise de conscience, un pas est franchi, une première « percée de l'être » se manifeste ; et ce n'est pas le fruit d'un effort spirituel volontaire, mais plutôt le résultat d'une expérience spontanée, une manifestation de l'espace indicible, de l'insaisissable. Le chemin qui conduira le jeune étudiant munichois du « maître de lecture » universitaire au « maître de vie », au sens éckhartien du terme, reste encore totalement imprévisible ; il lui faudra connaître encore moult épreuves : méandres, impasses et autres détours...

Mais quel est donc ce « chemin » que le jeune Dürckheim est appelé à emprunter ? L'intuition de la voie est manifeste et son point de mire, auquel cette biographie n'est pas étrangère, semble prémédité :

« Le chemin est le processus par lequel la VIE – la vie qu'est l'homme depuis son origine et même au-delà du temps – acquiert une conscience spatio-temporelle et prend une forme historique. Le chemin est la manière singulière, progressive et individuelle, dont la VIE se manifeste chez un être humain, dans sa conscience, son corps, sa façon d'être et son comportement dans le monde [10]. »

Une amitié

Karlfried Dürckheim doit la découverte quasi simultanée de Lao-tseu et de Maître Eckhart à une autre rencontre essentielle dans sa vie. Si on peut l'associer à celle d'Enja von Hattingberg, ce n'est pas seulement pour des raisons circonstancielles. Elle allait en effet se traduire par une profonde amitié qui devait se prolonger jusqu'au milieu de la vie de Dürckheim et resurgir dans ses années de vieillesse après des années de séparation. Karlfried et Enja se lièrent d'amitié avec un autre couple : Ferdinand Weinhandl et son épouse Margarete, née Glantschnigg. Weinhandl, né comme Dürckheim en 1896, était originaire d'une petite bourgade de montagne, Judenburg, en Styrie autrichienne. Il avait également combattu comme engagé volontaire pendant la guerre ; gravement blessé à l'âge de vingt ans alors qu'il était lieutenant, il avait été réformé de l'armée autrichienne comme invalide de guerre. Il commença alors des études de philosophie à l'université de Graz où il soutint sa thèse de doctorat en février 1919, date à laquelle Dürckheim prenait tout juste la décision d'entamer des études. A l'automne de cette même année, les jeunes époux Weinhandl déménagèrent à Munich. Ferdinand travailla alors comme lecteur dans une maison d'édition tout en poursuivant ses études à l'Institut de psychologie afin de préparer son certificat d'enseignement. Margarete avait interrompu son travail

d'enseignante à leur mariage ; elle se consacrait à son activité littéraire qui devait lui valoir plus tard une certaine renommée, surtout en Autriche.

C'est donc à Munich que les deux couples firent connaissance. L'amitié se noua très vite : elle était fondée à la fois sur une sympathie mutuelle et une fraternité spirituelle. Ainsi, la thèse de doctorat de Weinhandl, intitulée « Recherches expérimentales pour l'analyse de l'intelligence », traitait d'une approche psychologique de l'intelligence qui croisait les intérêts de Dürckheim en la matière. A cette époque, c'était surtout Weinhandl qui était l'initiateur et le stimulateur des échanges entre les deux hommes. Grâce à cette impulsion, naquit une véritable communion d'esprit qui ne cesserait de grandir. Les cartes de félicitations que les deux amis ont reçues à l'occasion de leur soixante-dixième anniversaire célèbrent tout particulièrement la qualité de leur relation. Dürckheim dédicacera à son ami l'article-programme « La mutation initiatique ». Profitant d'une note de bas de page, il commente sa dédicace par un « souvenir de gratitude » où il précise : « Il fut le premier à m'orienter, il y a de cela plus de quarante-cinq ans, vers des exercices de silence intérieur et de méditation, et c'est lui qui m'incita à lire Maître Eckhart. Ferdinand Weinhandl et son épouse Margarete, ma future épouse et moi-même formions alors une solide communauté (que nous nommions " le Quadrat ", " le carré ") qui concentrait son travail sur " l'homme nouveau ". Avec des rôles partagés, nous mettions en commun nos connaissances respectives et nous cherchions à unir nos consciences afin d'aider les hommes à se trouver eux-mêmes. »

Bien entendu, il s'agissait tout d'abord pour ces quatre jeunes gens, au sein de ce « carré », de se trouver soi-même et de partir en quête de sa propre réalisation par la méditation. Eckhart et les mystiques allemands avaient fait l'objet au début du siècle d'un regain d'intérêt, voire d'une redécouverte, même s'il n'était pas toujours pos-

d'enseignante à leur mariage ; elle se consacrait à son activité littéraire qui devait lui valoir plus tard une certaine renommée, surtout en Autriche.

C'est donc à Munich que les deux couples firent connaissance. L'amitié se noua très vite : elle était fondée à la fois sur une sympathie mutuelle et une fraternité spirituelle. Ainsi, la thèse de doctorat de Weinhandl, intitulée « Recherches expérimentales pour l'analyse de l'intelligence », traitait d'une approche psychologique de l'intelligence qui croisait les intérêts de Dürckheim en la matière. A cette époque, c'était surtout Weinhandl qui était l'initiateur et le stimulateur des échanges entre les deux hommes. Grâce à cette impulsion, naquit une véritable communion d'esprit qui ne cesserait de grandir. Les cartes de félicitations que les deux amis ont reçues à l'occasion de leur soixante-dixième anniversaire célèbrent tout particulièrement la qualité de leur relation. Dürckheim dédicacera à son ami l'article-programme « La mutation initiatique ». Profitant d'une note de bas de page, il commente sa dédicace par un « souvenir de gratitude » où il précise : « Il fut le premier à m'orienter, il y a de cela plus de quarante-cinq ans, vers des exercices de silence intérieur et de méditation, et c'est lui qui m'incita à lire Maître Eckhart. Ferdinand Weinhandl et son épouse Margarete, ma future épouse et moi-même formions alors une solide communauté (que nous nommions " le Quadrat ", " le carré ") qui concentrait son travail sur " l'homme nouveau ". Avec des rôles partagés, nous mettions en commun nos connaissances respectives et nous cherchions à unir nos consciences afin d'aider les hommes à se trouver eux-mêmes. »

Bien entendu, il s'agissait tout d'abord pour ces quatre jeunes gens, au sein de ce « carré », de se trouver soi-même et de partir en quête de sa propre réalisation par la méditation. Eckhart et les mystiques allemands avaient fait l'objet au début du siècle d'un regain d'intérêt, voire d'une redécouverte, même s'il n'était pas toujours pos-

sible, à cette époque, de disposer de textes originaux. D'ailleurs, cela importait peu à des chercheurs en herbe comme ces amis du « carré ». Les motivations des éditeurs d'Eckhart – à commencer par Hermann Büttner, mais aussi Gustav Landauer (par ailleurs ancien membre du parti de Kurt Eisner) – à l'égard de leurs premiers lecteurs, Landauer les exprimait un jour en ces termes : « Maître Eckhart est trop bon pour les seuls honneurs de l'Histoire : il doit ressusciter [2] ! »

C'était à cette dimension moins littéraire que religieuse et spirituelle, dans son sens existentiel, que des hommes comme Weinhandl et Dürckheim accordaient le plus de prix. C'est pourquoi, dès cette époque, ils cherchaient à relier ces lectures à des exercices de méditation en silence, une pratique à laquelle la génération suivante, à l'invite de Dürckheim après son expérience japonaise, allait donner une toute nouvelle orientation en l'intégrant comme une véritable discipline spirituelle. Dans la mesure où, chez Eckhart, en matière de méditation et de contemplation, cette dimension de l'exercice est presque totalement absente (pour celui-ci l'avènement spontané de la « percée » est essentiel), Weinhandl fit appel à un autre maître spirituel, à savoir Ignace de Loyola. Avant de publier son petit livre sur Eckhart [3] (1923), Weinhandl s'occupa en 1921 d'une édition des *Exercices spirituels (Exercitia spiritualia)* en signant notamment une préface circonstanciée. Que le fondateur de l'ordre des Jésuites puisse susciter un tel intérêt, cela peut à première vue surprendre. Ainsi l'exemple de l'officier espagnol converti à la spiritualité aura-t-il inspiré les deux officiers allemands de la Première Guerre mondiale dans leur propre renaissance spirituelle, bien que les objectifs et la méthode de Dürckheim n'aient pas grand-chose à voir avec la discipline ignatienne. Toujours est-il que dans ses Mémoires, Dürckheim cite les *Exercices* comme un passage obligé :

« Notre " carré ", ou groupe des " quatre ", s'affermit de plus en plus grâce à la recherche menée en commun et aux premiers " Exercices ". La thérapie consistait alors en conseils donnés à ceux qui venaient nous voir, attirés par cela même qui nous réunissait. Comme dans les groupes modernes de travail sur soi, nous étions convenus d'une règle exigeant une totale disponibilité à la critique mutuelle et une sincérité absolue. C'est ainsi que débuta la " pratique " : l'examen de conscience quotidien et certains " exercices ", notamment ceux de méditation assise en silence, mon premier " zazen " [4]. »

Ce « travail sur l'homme » amorcé dans la période munichoise, Dürckheim l'entendait pour le moins, selon ses propres termes, comme « quelque chose d'autre que l'émergence d'un nouveau citoyen ». Il ne songeait nullement à une pédagogie du bon comportement social, ni à une nouvelle thérapie destinée à rétablir la santé psychophysique.

« Il s'agissait plutôt d'un travail qui devait s'appliquer tout autant à l'homme en bonne santé qu'au malade. C'est également le cas pour mon travail actuel. Il me semble que toute thérapie doit se fonder sur un développement de la personne vers la " maturité ", s'adressant au bien-portant comme au malade ; et ce cheminement vers la maturité n'est possible qu'à partir du contact avec la transcendance. Dès le début, il ne s'agissait nullement pour nous de servir une quelconque idéologie, mais de servir une quête de sens qui s'appuie sur les expériences fondamentales de l'homme et sur sa conscience de l'être essentiel, afin que le travail sur l'homme aide à sa réalisation [5]. »

Il va sans dire que dans ces mots se mêlent l'expérience du passé considérée avec le recul et ce qu'il est advenu ensuite de son travail thérapeutique. Car, comme le pré-

cise ensuite l'auteur, il allait falloir encore attendre plusieurs décennies avant que les intuitions premières ne prennent des contours précis et trouvent leur forme accomplie. Cela nécessitait une transformation en profondeur. C'est justement ce dont témoigne dans ses Mémoires Ferdinand Weinhandl – appelé « Feri » par ses intimes et par Dürckheim –, notamment dans l'hommage publié à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de son ami. Au lieu des éloges habituels, on y trouve les questions cruciales qui animaient alors ces jeunes gens sur leur avenir professionnel et les problèmes fondamentaux auxquels s'est confronté le groupe du « carré » :

« Pour nous, tout tournait autour de ce centre magique, qui nous touchait personnellement au plus profond et concernait la vie la plus intime des gens qui nous entouraient : nous sentions que de son rayonnement dépendait toute la valeur et la profondeur de l'existence. Cette question de la transformation intérieure ne cessait d'habiter nos pensées et d'alimenter nos conversations ; elle mobilisait tous nos efforts. Si, au cours des décennies suivantes, nous avions pu mesurer les dimensions de nos continents intérieurs, au premier plan, dans notre sentiment du monde, se trouvaient sans conteste le sens et la nature de cette transformation [6]. »

Weinhandl précise ensuite que, du fait des circonstances de l'époque et des différentes fonctions universitaires qu'occupaient les deux hommes, il allait de soi que les quatre amis du « carré » étaient appelés tôt ou tard à se séparer, et que les jours de leur travail en commun étaient comptés. Un *curriculum vitae* non daté de Karlfried Dürckheim stipule que ses études munichoises en économie, philosophie et psychologie ont duré du second semestre de 1919, « l'année de misère d'après-guerre », au premier semestre de l'hiver 1920-1921 [7]. Les amis trouvèrent ainsi opportun de changer d'université : on opta pour Kiel. Le premier logement commun fut la pension Rühl, du meilleur confort bourgeois. Il arrivait à l'occasion à la

patronne de la maison de signifier aux intéressés sa désapprobation face au fait que Karlfried et Enja ne fussent point mariés. Les amis du « carré » occupèrent cet appartement communautaire tout juste deux ans. Une caisse commune permettait de subvenir aux besoins quotidiens, du moins lorsque les moyens financiers du couple Weinhandl le permettaient. Les deux maris vaquaient à leurs travaux universitaires. Grete Weinhandl, quant à elle, passait le plus clair de son temps à sa machine à écrire – son manuscrit de l'époque avait pour titre : « Une vie de religieuse ». Enja, grâce à ses dons naturels, se consacrait pour sa part à la vie relationnelle du « carré » en organisant des soirées entre amis aux intérêts communs. On y rencontrait notamment Wilhelm Ahlmann : ce banquier originaire de Kiel, qui avait une vue très déficiente et allait devenir aveugle, se sentait intérieurement très lié à Graf Dürckheim. Enja von Hattingberg se montrait très active et son esprit d'initiative ne se limitait pas à la vie spirituelle : son époux la laissait volontiers prendre les décisions dans les affaires de la vie quotidienne.

Les notes de journal très laconiques de Grete Weinhandl, qui se réduisent très souvent à des formules lapidaires, donnent quelques informations sur les pratiques spirituelles auxquelles s'adonnaient les amis du « carré ». Un jour, elle inscrit : « Nous lisons Eckhart chaque soir. » Un autre jour, on trouve la note succincte : « jour de silence », pour indiquer les exercices de méditation en silence pratiqués en commun. Il y est également question de divergences d'opinions sur des sujets philosophiques faisant l'objet d'un débat. L'inflation galopante des années vingt allait contraindre les époux Weinhandl à trouver un autre appartement moins onéreux. Cela ne signifiait nullement la dislocation du « carré », mais plutôt un assouplissement des liens. Dans ses Mémoires, Dürckheim décrit la période passée à Kiel en ces termes :

« Le " carré " se transporta en bloc à Kiel où il occupa un appartement communautaire ; ses membres suivirent de concert les cours de Scholz (éthique) et de Hans Freyer (Platon). Je passai ensuite de la philosophie à la psychologie afin d'étudier les bases de la *Wertphilosophie* (philosophie des valeurs). Mais quelle déception ! La psychologie n'avait rien à voir avec le processus de maturation de l'homme, et encore moins avec l'homme nouveau et sa nécessaire émergence. La psychologie de Johannes Wittmann, disciple de Martius, était certes " orientée vers l'intégralité " de l'homme : Wittmann était le fondateur de la méthode du *Ganzheitsunterricht* (enseignement de l'intégralité) ; mais le principe quantitatif ne cessait de jouer un rôle important dans la psychologie expérimentale. Mais comment des données quantitatives – telle était alors ma question – peuvent-elles exprimer ce qui concerne en propre la personne, la dimension qualitative ? »

Le problème de base de toute scientificité avait ainsi été soulevé depuis Newton. Une observation, une connaissance ne pouvait être reconnue comme scientifiquement fondée que si la donnée observée avait été quantifiée et par conséquent rendue mesurable. Mais ce procédé ne signifie-t-il pas une réduction lourde de conséquences quant à la réalité et la portée de ces données de mesure ? Il est inutile d'insister sur les conséquences éthiques qu'entraînent de telles conceptions réductrices, et la part d'erreur que suppose une pareille mésestimation de l'homme et du monde. Les suites désastreuses en sont bien connues... Après avoir renoncé à l'héritage paternel, voici que Dürckheim, en pensant préparer une carrière universitaire et en visant à cette fin le doctorat et l'habilitation, s'était engagé dans une voie fort périlleuse. Lors d'un séminaire à Kiel, tandis que le maître de conférences affirmait d'un ton professoral que la note *do* est 256 oscillations par seconde, Dürckheim s'empressa de répliquer que le

verbe être était abusif : on ne pouvait affirmer de la sorte une telle équivalence ; ces 256 vibrations par seconde ne représentaient à son sens que la réalité physique de la note émise : l'homme perçoit des notes, et non des ondes ! Il fallait donc bien discerner ces deux réalités.

Pour leurs échanges spirituels, au cours des années passées à Kiel, les amis du « carré » ne manquaient pas de sujets de discussion. Weinhandl présenta en décembre 1921 son mémoire d'habilitation intitulé « Du problème de la faculté de jugement » ; se dirigeant ainsi vers la carrière de chargé de cours puis de professeur titulaire d'une chaire de philosophie (1927 et 1935), il fut l'auteur de maintes publications. Entre autres références, il y eut ce fameux petit fascicule sur Maître Eckhart et une sélection de lettres du mystique protestant Gerhard Tersteegen. Suivirent des études sur Goethe, Paracelse et Jakob Boehme, autant de figures susceptibles d'éveiller l'intérêt de Graf Dürckheim pour ses propres travaux, bien qu'il ne reconnût que Maître Eckhart comme véritable maître à penser.

Il faut noter que pour le couple Weinhandl, la relation avec Graf Dürckheim avait cependant une forte connotation d'intérêt économique. Au début de sa carrière, Ferdinand Weinhandl fut très redevable de la générosité de son ami, d'autant plus que l'inflation galopante qui sévissait au début des années vingt touchait de nombreux jeunes universitaires. Les lettres de Ferdinand et Margarete Weinhandl à la comtesse Charlotte von Dürckheim, trouvées dans les archives de la famille, attestent que de fréquents mandats partaient de Steingaden pour Kiel.

Le professeur de faculté

L'habilitation obtenue par son ami Weinhandl dut motiver Dürckheim pour terminer son cursus universitaire par un doctorat de philosophie. A partir du semestre d'été 1922, il travailla comme assistant stagiaire à l'Institut de psychologie de l'université de Kiel. La thèse de psychologie qu'il soutint le 3 mars 1923 avait pour titre : « Les formes de l'expérience ; rudiments pour une psychologie analytique de la situation ». Le professeur Felix Krueger, qui engagera ultérieurement Dürckheim comme assistant à l'Institut de psychologie et interviendra en sa faveur pour son habilitation, qualifiera plus tard son mémoire de « travail fructueux, riche en réflexion, apprécié par la faculté de Kiel comme une prestation scientifique d'excellente qualité ». Dans les matières auxiliaires de philosophie et de sociologie, le jury était constitué des professeurs Heinrich Scholz et Ferdinand Tönnies. Dürckheim obtint la mention « très bien » à l'épreuve orale.

Cet obstacle franchi, les parents von Dürckheim consentirent à célébrer le mariage de leur fils aîné avec Enja von Hattingberg. Leur accord ne fut pas chose aisée à obtenir, même si jusque-là la liaison de Karlfried avec Enja, qui datait déjà de plusieurs années, n'avait fait l'objet d'aucune remarque désobligeante, ni de la part des parents ni de celle de la famille proche. Pour ce qui est du mariage, il fallait bien pourtant que cette famille d'aristocrates de

haute lignée se fît à l'idée que leur fils songeât à épouser une « bourgeoise », de huit ans son aînée, divorcée de surcroît – soit déjà trois bonnes raisons de nourrir des réticences au sein de cette haute société pour laquelle, à l'aube de la République de Weimar, l'observance des coutumes ancestrales avait son prix. La célébration religieuse eut lieu le 3 juin 1923 en l'église Herder à Weimar. Ce mariage devait être l'une des dernières grandes fêtes que les Dürckheim organisèrent dans leur somptueuse villa de Weimar. Le salon était tout juste assez grand pour accueillir tous les invités. Ferdinand et Margarete Weinhandl étaient du nombre. Ils avaient d'ailleurs joué un rôle important dans la conclusion de ce mariage, ainsi qu'en attestent certaines lettres où, par exemple, Margarete vante à la mère de Dürckheim les mérites d'Enja, « sa nature paisible et intériorisée ainsi que son abnégation face aux exigences du métier de Karlfried » ; elle y affirme également qu'« aucune femme ne sait manifester à l'égard de son époux une telle générosité dans le sacrifice et un tel dévouement ». A la table des invités à Weimar, aux côtés de la poétesse Elisabeth Schmidt-Pauly, on trouve également la belle-sœur d'Enja, Magda von Hattingberg, la pianiste que Rilke immortalisera sous les traits de « Benvenuta ». Parmi les félicitations adressées aux parents von Dürckheim, on trouvera celles de l'ancien commandant de régiment, le général Ritter von Epp.

Après son mariage, Graf Dürckheim passa encore deux semestres comme assistant stagiaire à l'Institut de psychologie de Kiel et s'occupa essentiellement, durant cette période, de psychologie de la pensée. Cependant, il ne faisait pas mystère de sa radicale aversion pour la lourde infanterie des chiffres et des appareils qui encombraient à son sens la recherche en psychologie. Naturellement, il lui fallait admettre qu'en psychologie comme en médecine ou toute autre science de l'homme, il devait exister la possibilité de faire de l'homme un objet de mesure et de calcul afin de prendre en compte cette dimension quantitative

de la réalité. Dans ses notes autobiographiques. Dürckheim formule la question suivante :

> « ...qu'apporte à un étudiant en psychologie, pour sa connaissance de soi comme pour son futur travail sur autrui, le nombre croissant de méthodes quantitatives ? L'homme, au sens propre du terme, reste plus ou moins " en dehors " de la formation du psychologue, comme de celle du médecin, de l'éducateur ou du prêtre. Aussi, tout en reconnaissant la valeur et l'importance des résultats " objectifs " de la recherche pour la " science universelle ", je ne vois pas sans inquiétude cette fâcheuse tendance qui se manifeste de plus en plus au sein de nos facultés de vouloir inclure la psychologie dans les sciences de la Nature. Sans même parler de psychologie initiatique, la psychologie des profondeurs doit sans cesse revendiquer son droit à l'existence [1] ».

Ces idées, à l'évidence, ne sont pas seulement le fruit d'une prise de conscience tardive, car le mémoire de Dürckheim était de nature essentiellement phénoménologique et pouvait de ce fait largement se passer du recours à des appareils. Il traitait des « formes du vécu », une ligne de pensée que prolongera d'ailleurs en toute logique le mémoire d'habilitation de 1929-1930, intitulé : « La réalité de l'expérience et sa compréhension ». Après l'obtention de son titre de professeur et son mariage, ce n'est sans doute pas d'une grande gaieté de cœur que Dürckheim allait passer ces deux derniers semestres à Kiel. Tandis que Weinhandl devait rester deux décennies à Kiel, où il vécut la période la plus fructueuse de sa carrière, il semblait acquis pour Dürckheim que son départ était imminent. Il lui fallut alors choisir entre la poursuite de ses études dans une autre université, un temps de retraite sur l'île de Fohr, ou un séjour en Italie. Afin de laisser une chance à la voie universitaire, il opta tout d'abord pour un court séjour à Marbourg : avant de prendre une décision

définitive, il voulait s'y nourrir des réflexions philosophiques du néokantien Paul Natorp, de Martin Heidegger et de Nikolaï Hartmann ainsi que de celles des philosophes de la religion Friedrich Heiler et Rudolf Otto. Pourtant ces « vraies stars de la philosophie allemandes » ne pouvaient suffire à retenir le professeur de faculté en herbe. Sa conclusion fut claire : « Fuir au plus vite toute université et gagner la liberté. Une invitation à un congrès de sociologie à Naples enleva la décision, et ce fut l'Italie. Nous étions en 1925, " l'année sainte ". »

Ce voyage en Italie, qui débuta d'ailleurs dès l'été 1924, n'était pas le premier séjour de Dürckheim dans la péninsule subalpine. Avant la Première Guerre mondiale, Dürckheim était alors âgé d'une quinzaine d'années, Charlotte von Dürckheim avait donné son assentiment au directeur du musée de Weimar pour faire visiter Rome à son fils aîné, dans le cadre d'un voyage d'études regroupant de jeunes adolescents issus de familles nobles. De cette première découverte de Rome, Dürckheim rapporte les souvenirs suivants : « Il me conduisit tout d'abord au Capitole pour me montrer la vue sur le Forum ; puis il me fit visiter Rome, surtout la nuit, lorsque les façades des villas et des palais prennent tout leur relief. On trouvait encore en ce temps-là de petites pensions, des trattorias avec de la musique en terrasse [2]. » Si, pour des raisons d'organisation scolaire, ce premier voyage en Italie et cette première visite de la cité romaine avaient été très limités dans le temps, Dürckheim jouissait cette fois-ci de beaucoup plus de temps pour satisfaire sa soif de découvertes. Le voyage commença par Rome, les îles d'Ischia et de Capri. Vint ensuite le sud de l'Italie jusqu'à Palerme. Ne serait-ce qu'en Calabre et en Sicile, le jeune couple séjourna environ six mois. La science semblait oubliée. Graf Dürckheim apprécia pleinement les joies de la vie en Italie du Sud, où il goûta une sensation de liberté et d'indépendance, ainsi que la richesse des musées. Il avait emporté dans ses bagages son nécessaire de peinture et réalisa de

nombreux croquis. Puis revint le temps de philosopher, avec des travaux sur l'ébauche d'une philosophie de l'unité :

> « Mais mon travail sur une philosophie de l'unité restait la préoccupation majeure de cette période italienne. J'étais comme fasciné par une question qui jamais ne me lâchait : le " fait " et le problème d'une unité qui embrasse toutes choses et dont les lois ordonnent tout. C'est sous cette forme, dans sa manifestation conceptuelle, que me touchait à cette époque-là le mystère de l'être transcendant, en tant que plénitude, loi et unité [3]. »

A une autre occasion, Graf Dürckheim remarquera : « Mon idée de l'unité n'embrassait pas encore les polarités lumière-obscurité, homme-femme [4]... » Manifestement, cette dimension de la réalité ne jouait encore à ses yeux aucun rôle, bien que sa première rencontre avec le *Tao-tö-king* de Lao-tseu datât de plusieurs années. Pour pouvoir se consacrer ainsi une année durant à l'art et à la philosophie à travers l'Italie sans avoir à se soucier le moins du monde de contingences matérielles, il fallait avoir un solide mécène. Karlfried Dürckheim le possédait (encore), en la personne de son père, secondé entre-temps par son fils cadet Wolfheinrich pour la gestion des biens et la succession. Après avoir essuyé d'importants déboires financiers, que Wilfried Dürckheim n'a pas manqué de rapporter dans le menu détail, la propriété de Steingaden semblait avoir surmonté les ravages de l'inflation. Vu de l'extérieur, le domaine prospérait à nouveau : l'exploitation recevait régulièrement la visite de spécialistes de toutes disciplines, de professeurs et d'étudiants. La Deutsche Landwirtschaftsgesellschaft (Société d'économie agricole allemande) et le ministère bavarois de l'Agriculture décernaient de concert force prix et titres de reconnaissance. A l'occasion de son soixante-dixième anniver-

saire (1928), le comte Friedrich Dürckheim reçut la grande médaille d'argent de l'Etat pour les performances de rendement accomplies en matière d'élevage et de production laitière. Cependant, ces honneurs ne pouvaient masquer la réalité de la situation économique de la propriété de Steingaden, sans compter les multiples activités, autant sociales qu'économiques, menées par la comtesse Charlotte. Suite à des erreurs d'investissement, par manque de prévision et faute d'un plan comptable réellement fiable, les dettes ne cessaient de s'accroître, dépassant de loin les bénéfices réalisés par l'exploitation. Si l'on en croit les chiffres avancés par Wilfried Dürckheim, le voyage de Karlfried en Italie n'aurait jamais dû durer si longtemps [5]. Pourtant, ce ne sont pas à proprement parler pour des raisons d'épargne ou par nécessité économique que Karlfried et Enja regagnèrent l'Allemagne après une année de loisir à travers l'Italie. Une autre raison précipita leur retour : l'un des anciens professeurs de Dürckheim à la faculté de Kiel, le philosophe Hans Freyer, se souvint de son jeune collègue, qui, à son sens, avait déjà tourné trop longtemps le dos à l'université.

Freyer avait quitté entre-temps l'université de Kiel pour celle de Leipzig, où il dirigeait l'Institut de psychologie. Il recommanda chaleureusement Dürckheim au professeur titulaire de chaire qui faisait alors autorité, le psychologue Felix Krueger (1874-1948). A dater du 1er novembre 1925, Dürckheim fut coopté comme assistant stagiaire, et deux ans plus tard il fut nommé par le ministère au poste d'assistant, que convoitaient d'ailleurs de nombreux autres candidats. Ce choix semblait s'imposer : les travaux de Dürckheim sur une « philosophie de l'unité » n'étaient pas étrangers au concept de *Ganzheitspsychologie* (psychogie de l'intégralité) de Felix Krueger. En tant que successeur de Wilhelm Wundts, Krueger compta parmi les premiers psychologues (à partir de 1900 environ) à revendiquer la devise aristotélicienne selon laquelle « le tout est supérieur à la somme des parties », pour l'appliquer à leur discipline

dans le sens d'une approche psychologique « intégrale ». Assisté de ses collègues – parmi lesquels on notera Otto Klemm, Friedrich Sander, Hans Volkelt et également Rudolf Hippius, August Vetter, Albert Wellek et Johannes Rudert [6] – Krueger fit de cette idée l'argument fondateur de la Leipziger Psychologenschule (l'École des psychologues de Leipzig) [7]. C'est également à Krueger, entre autres, que l'on doit le mérite d'avoir établi les bases d'une psychologie s'inspirant de l'anthropologie, qui permettait, selon sa conception, avec la découverte des notions d'« expérience » et de « vécu », de relier le sentiment et le ressenti [8]. Les buts, la méthodologie et les premiers débouchés de cet axe de recherche rencontraient à l'évidence les conceptions de base de Dürckheim ; ils allaient par ailleurs servir de point de départ à ses recherches ultérieures, jusqu'à la définition, beaucoup plus tard, de sa méthode de thérapie. On ne cessera dès lors de rencontrer dans ses écrits cette haute estime pour le « ressenti » comme fonction-témoin de la perception.

Ce fut néanmoins avec des « sentiments » mitigés que Dürckheim devait retrouver l'*Alma mater* de Leipzig, lorsque, de retour d'Italie, il décida de poursuivre sa carrière universitaire. Voici ses premières impressions, puis la perspective très positive de développer ses travaux aux côtés de Felix Krueger :

> « En entrant pour la première fois à l'Institut, j'eus un moment de crainte devant les nombreux appareils que j'y rencontrai. Tandis que je lui déclarais en toute franchise que je ne me sentais guère fait pour un travail de psychologie " quantitative ", Krueger me répondit en souriant que le fait de suivre les cours des autres assistants – Sander, Klemm et Volkelt – serait une introduction suffisante à la logique de l'Institut. Rien ne m'empêchait d'ailleurs, ajouta-t-il, de me consacrer à l'aspect non expérimental de la psychologie afin de le développer. Je me rends compte aujourd'hui que durant ces

sept années passées à Leipzig, le profil de mon travail n'a cessé de se préciser, grâce justement à mes heurts constants avec la psychologie expérimentale ; en parallèle, cela me permit d'approfondir la *Ganzheit-* et *Gestaltspsychologie* de Krueger et Sander. Mais le mystère sous-jacent qui orientait ma quête était toujours à l'œuvre. Dans mes premiers cours et séminaires, j'étais moins préoccupé de délivrer un message scientifique que de suggérer et de transmettre certaines expériences fondamentales de l'âme qui me paraissaient de première importance. Je fus le premier, dans l'enseignement universitaire en Allemagne, à donner des cours sur Klages, Freud, Adler et Jung. A mes yeux, une théorie s'appuyant sur des faits rationnellement mesurables ne me semblait pas devoir constituer le *nervum rerum* de toute la science de l'homme. Il importait plutôt, à mon sens, tout en respectant bien entendu l'exigence de concepts clairs, d'établir un système structuré d'expériences qualitatives. C'est également à cette époque que commencèrent mes " Recherches sur l'espace vécu " [9]. »

On était en 1929. Durant les années de son activité d'assistant titulaire, c'est-à-dire à partir du semestre d'été 1926, Dürckheim donna différents cours et ateliers, notamment de psychologie expérimentale de la pensée et de psychologie des sentiments ; il fit un cours d'introduction à la psychologie expérimentale, puis dirigea des exercices de psychologie de la pensée de l'enfant, de psychologie sociale et de caractérologie du présent. Une grande part de son activité à l'Institut de psychologie consistait à mener des recherches dont il était, pour l'essentiel, le concepteur. Elles avaient trait à la psychologie sociale et à la psychologie de la pensée. A cela s'ajoutait la préparation de son mémoire d'habilitation, dans une approche à la fois psychologique et philosophique.

Même s'il n'était que « sous-jacent », le « mystère » qui hantait Dürckheim restait toujours présent : il affleurait

sous forme de présages. Il se manifesta notamment par de curieuses résonances de la voix du destin au niveau relationnel. Apparut en effet à l'automne de cette année 1929 dans les cours du docteur Karlfried von Dürckheim une étudiante tout juste âgée de vingt ans nommée Maria Winterer. Après l'obtention, en 1932 à Leipzig, de son titre de docteur en philosophie, elle épousera Rudolf Hippius, le collègue de Dürckheim originaire de l'Est. Les deux couples nouèrent très rapidement des relations amicales. Contrairement à Karlfried Dürckheim, qui deviendra plus tard son compagnon, puis son mari en 1985, Maria Hippius ne se montra nullement déçue par les études de psychologie dispensées à l'Institut de Leipzig. Elle se rappelle les séminaires du maître de conférences Graf Dürckheim, qui avaient lieu à 2 heures de l'après-midi, y compris en été, alors qu'en règle générale on évitait de mettre à l'épreuve à cette heure-ci les capacités de concentration des étudiants. Voici ses souvenirs :

« Dès les premières minutes, la salle de conférence était noire de monde ; il y régnait une grande tension, une atmosphère d'impatience – qu'il s'agît d'esthétique, de philosophie, de psychologie sociale ou de psychologie du développement. Plus qu'avec tout autre professeur, nous ressentions derrière ce conférencier et le sujet qu'il traitait une sorte de " point de fuite mystérieux ". Mais ce que les étudiants attendaient avec le plus de fièvre, c'était encore les " exercices de psychologie pratique " du mercredi matin. Nous étions alors confrontés à des expériences inattendues et à des exercices qui sortaient largement des sentiers battus. Par exemple : " la forme des odeurs ", " l'ordre des objets ", " le déroulement du processus de pensée ", " la psychologie du rire ". Je me rappelle surtout les " battements-tests " de Dürckheim qui permettaient d'appréhender le problème du " temps subjectif ". Ils avaient lieu dans l'obscurité. Ils avaient tout d'abord l'avantage d'offrir une détente par rapport aux dispositifs stricts et formels des expérimentations habituelles. Grâce à cet exercice, en

s'abandonnant au temps, on découvrait un vaste champ d'espace-temps intérieur. Parmi les étudiants en psychologie, certains éléments profondément " subversifs " y avaient découvert une manière d'avant-garde de la psychologie des profondeurs. Plusieurs d'entre nous, en effet, étions en quelque sorte " préparés " par Ehrig Wartegg, un disciple personnel de Freud. Nous servions ainsi plus ou moins de " cobayes ", de personnes-témoins pour l'élaboration de son test de Gestalt, qui allait connaître plus tard une certaine renommée. Comme à cette époque nous nourrissions une certaine curiosité à l'égard de " l'occulte ", via notamment le biologiste Hans Driesch et ses travaux sur les phénomènes spirites, nous ne manquions pas de sacrifier à une certaine quête de l'insolite. Des séries de battements produits dans l'obscurité suivant une certaine progression rythmique – un exercice qui mettait en évidence, selon Krueger, les " qualités complexes de la conscience globale " – nous plongeaient immanquablement dans les profondeurs de la conscience. Les constantes rationnelles du vécu spatio-temporel se mettaient à fluctuer et tous les repères chancelaient. Mais le plus étonnant dans cette expérience était que l'on se trouvait contraint, avec la meilleure conscience du monde, à tenir pour vrai ce qui, dans des conditions normales, semble totalement irréel. Je me rappelle encore quel choc ce fut pour moi de prendre conscience que je pouvais désormais considérer comme légitime ce qui, en principe, relevait d'un simple désir personnel : il m'était donc possible de tenir pour objectivement valable ce qui était d'ordre subjectif. Il n'y avait dorénavant plus aucune séparation entre l'un et l'autre. Malgré leurs différences et leurs singularités fonctionnelles, ils devenaient ainsi complémentaires, légitimement liés l'un à l'autre [10]. »

A ces souvenirs sur ses études à Leipzig, la future collaboratrice, compagne et cofondatrice du centre de formation de Rütte, ajoute que Dürckheim, dès cette époque, prenait très au sérieux la dimension subjective de la réalité,

ainsi que la sensation personnelle de l'espace et du temps dans ses interactions avec la « réalité objective ». Il suffit d'ailleurs de se référer à ses « Recherches sur l'espace vécu », mentionnées plus haut, pour constater l'intérêt et l'attention qu'il porte à ces questions.

Dans la perspective d'une carrière universitaire, Graf Dürckheim préparait à Leipzig un mémoire d'habilitation inspiré de ses travaux de recherche. Sur la voie sacrée du *venia legendi*, c'est-à-dire l'autorisation d'enseigner en faculté, le candidat à l'habilitation allait rencontrer des difficultés inattendues qu'il n'aurait sans doute pas surmontées sans le soutien appuyé de deux de ses professeurs. Le problème venait de la différence d'appréciation de deux membres influents du jury sur le mémoire présenté par Dürckheim. Hélas, l'original du mémoire ayant été détruit pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'appartement berlinois de l'auteur, et ce travail n'ayant pas été publié, on sera ici contraint de survoler l'affaire [11].

Le 27 juin 1929, le doyen du département de philosophie et d'histoire de la faculté des lettres de Leipzig transmit pour appréciation à ses collègues Felix Krueger, Theodor Litt et Hans Driesch le mémoire d'habilitation de Dürckheim intitulé : « La réalité de l'expérience vécue et sa compréhension. Recherches systématiques I ». En tant que président du jury, Felix Krueger mit en évidence les progrès considérables réalisés par Dürckheim depuis son mémoire de doctorat de 1923 à Kiel, qui avait reçu la note optimale :

« Tout en enseignant, l'auteur a travaillé quatre années durant sur les domaines les plus divers de la psychologie, notamment ceux de la pensée, des sentiments et de la collectivité. Il s'est familiarisé avec toutes les méthodes expérimentales importantes. Ce nouveau mémoire témoigne d'une riche envergure de pensée ; il est structuré avec davantage de rigueur et argumenté de façon plus concise que le précédent. Il traite exclusivement, dans une approche systématique, des principales formes de disposi-

tions psychiques... » Krueger ajoutera néanmoins que l'exposé manque parfois « d'un soupçon de clarté ». « Mais globalement, ce mémoire témoigne d'un talent hors du commun, tant du point de vue logique que psychologique, d'une honnêteté intellectuelle irréprochable et d'une sincérité humaine exemplaire. L'auteur a appris à penser la psychologie dans un discours servi par un questionnement méthodique et un exposé rationnel des idées. Des travaux ultérieurs de grande valeur, essentiellement sous forme expérimentale, sont à attendre de lui. » Pour toutes ces raisons, mais aussi eu égard à « cette pensée finement construite, pénétrante, et douée d'une vision psychologique innée », Krueger requit auprès de ses collègues d'accorder à Dürckheim les notes nécessaires pour l'habilitation. A cette appréciation par trop positive selon leurs dires, les professeurs Litt et Driesch opposèrent un rapport d'expertise dans lequel ils faisaient référence à un certain alinéa du code universitaire alors en vigueur à Leipzig, intitulé le « paragraphe du génie ». Selon cette directive, ne devaient être reçus à l'habilitation que les candidats témoignant de « performances tout à fait exceptionnelles ». Ne serait-ce que pour de simples raisons d'équité, on ne devait faire aucune exception pour le cas de Dürckheim. Il fallait en effet exiger davantage de clarté conceptuelle que n'en manifestait ce chercheur. Tous les arguments avancés dans son mémoire n'étaient pas appuyés sur des preuves établies, autrement dit, la pure scientificité de ses travaux n'était pas prouvée en tous points : pour cette raison, on ne pouvait donc considérer ce mémoire comme une prestation hors du commun.

Après le vote, dans cet ordre, des trois premiers membres du jury, Hans Freyer proposa à son tour une quatrième expertise le 14 décembre 1929. C'est lui qui avait fait venir Graf Dürckheim à Leipzig ; après sept années de collaboration et suite à de nombreuses conversations scientifiques, il pouvait prétendre connaître le candidat. Malgré les diverses réserves exprimées par les trois

expertises précédentes, son travail se situait à son sens « largement au-dessus de la moyenne ». Selon les termes mêmes de son rapport, on trouve ensuite : « Si tant est que je connaisse la littérature psychologique, Dürckheim dispose d'un don d'observation hors du commun, d'une vision psychologique toute singulière, voire d'une faculté de description d'une rare acuité. La psychologie n'étant pas une science conceptuelle, ces qualités constituent déjà des atouts de très grande valeur. A cela s'ajoute un talent manifeste d'expression conceptuelle, autant dans le domaine de la psychologie théorique que dans celui de la phénoménologie philosophique. En comparaison de la psychologie sociale allemande, anglaise et américaine, que ma spécialité me permet de connaître plus en profondeur, je trouve dans ce travail des avancées substantielles par rapport aux connaissances actuelles, mais je constate également des perspectives des plus prometteuses pour des travaux de recherche ultérieurs. »

Ce rapport de Hans Freyer ne manqua manifestement pas de faire son effet, d'autant plus que le premier membre du jury, Felix Krueger, mit une fois de plus son autorité de spécialiste dans la balance. Le 16 décembre, soit deux jours après le vote de Freyer, Krueger déposa un avis d'expertise supplémentaire dans lequel il qualifia le mémoire d'habilitation de Dürckheim de « prestation scientifique hors du commun », qui dans son mode de questionnement, sa méthode et ses résultats originaux, dépassait de loin la moyenne des travaux effectués au cours des trente années précédentes. Il ajoutait que, par ailleurs, les commentaires des membres du jury, Litt et Driesch, avaient une teneur davantage philosophique que psychologique. Et tant que la faculté ne reconnaissait pas la psychologie comme une discipline à part entière, digne d'une habilitation spécifique au même titre que la philosophie, il lui fallait nécessairement accorder, pour les fins de la recherche, de l'enseignement et de la relève universitaire, des habilitations dont le thème central – comme

ici en l'occurrence – s'inscrivait résolument dans le cadre de la psychologie scientifique. « Il serait proprement irréalisable, voire injuste, d'exiger de la part d'un candidat à l'habilitation qui s'avère un excellent psychologue et promet à coup sûr de se révéler un spécialiste hors pair, qu'il montre la même excellence dans les différents domaines de la philosophie, et qu'il s'accommode de toute la variété des concepts philosophiques. » De plus, quant à la personnalité du candidat, Graf Dürckheim manifestait « les meilleures qualités de rigueur et de sérieux. »

On connaît le résultat final ; le diplôme du 17 février 1930, signé de la main du doyen de la faculté de philosophie de l'université de Leipzig, stipule : « A monsieur le docteur en philosophie Karlfried Graf von Dürckheim-Montmartin, né à Munich, a été décerné en ce jour le titre de *venia legendi* de philosophie. »

Aussi cruciale que fût, pour le professeur d'université « tout frais émoulu », cette distinction officielle et ce statut universitaire, les circonstances de l'obtention de ce diplôme, mais aussi la profonde aversion de Dürckheim à l'égard de la psychologie expérimentale, de par son caractère trop « scolaire », ne le disposaient pas vraiment à prolonger sa carrière à l'université de Leipzig. Pour Graf Dürckheim, l'aspect proprement scientifique importait peu. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la science occupe dans son œuvre une place relativement restreinte. Ce qui lui importait beaucoup plus, c'était la formation des adultes, dans le sens du développement personnel, c'est-à-dire la pratique pédagogique. L'occasion allait lui en être offerte grâce à des cours à la Fichte-Vollkshochschule (université populaire) de Leipzig, mais aussi par des conférences régulières à partir de 1930 au Bauhaus, qui avait son nouveau siège à Dessau. De nouvelles relations furent ainsi nouées avec le Bauhaus, notamment avec son directeur Hannes Meyer et avec Mies van der Rohe. Il y eut aussi les retrouvailles avec Paul Klee et Wassily Kandinsky, que Dürckheim avait jadis rencontrés dans la villa paren-

tale à Weimar. Dans ses Mémoires, Dürckheim note à ce titre cette remarque significative :

> « Ma rencontre avec un groupe d'étudiants qui défendaient une conception purement matérialiste de l'homme eut sur moi davantage d'influence que mes retrouvailles avec Paul Klee et Wassily Kandinsky et la rencontre de Mies van der Rohe. Ce furent des joutes merveilleuses. J'appris ainsi qu'il était possible de réduire à néant toute une argumentation purement rationnelle en laissant simplement résonner l'écho des expériences qualitatives [12]. »

Dürckheim était armé pour cela grâce, notamment, à ce qu'il avait appris auprès de Felix Krueger :

> « Une expérience est d'autant plus profonde que la personne tout entière y est impliquée. A l'inverse, elle est d'autant plus superficielle lorsqu'elle ne touche qu'une partie du sujet.
>
> « Comme l'intégralité de la personne humaine prend racine dans le noyau de son être essentiel, perceptible en sa qualité numineuse, le véritable travail de connaissance de soi, d'enseignement et de formation de l'homme doit avant tout favoriser l'expérience, la libération, le développement et le rayonnement de ce noyau essentiel. Cette conception fondamentale du travail sur l'homme fut déterminante dans mes cours à l'université populaire [13]. »

A première vue, on ne voit pas ce qui pourrait désormais empêcher le professeur Dürckheim de poursuivre sa carrière universitaire dans cette voie qui semble toute tracée. Il arrivait ainsi au seuil de l'âge mûr. A cette époque-là, il était impossible de prévoir à quel point la montée fulgurante du national-socialisme allait le mettre en danger et l'exposer à rude épreuve. La succession de ses différents

postes universitaires ultérieurs est facile à récapituler : à partir du 31 août 1931, Graf Dürckheim est nommé professeur à l'Académie pédagogique de Breslau. Puis il accepte la mission que lui confie le ministère prussien de la Science et des Arts à l'Académie pédagogique de Kiel (Université pour la formation des enseignants) à compter du 1er avril 1932. Karlfried retrouvait ainsi la ville où il avait soutenu sa thèse de doctorat et où vivaient encore ses amis Ferdinand et Grete Weinhandl. Par son courrier du 7 novembre, Dürckheim communiqua à la faculté de philosophie de Leipzig son transfert d'habilitation « après l'allocution d'entrée prononcée le 3 novembre 1932 » en sa qualité de *venia legendi* pour la philosophie et la psychologie. Karlfried Dürckheim, alors âgé de plus de trente-six ans, accédait ainsi à un poste universitaire qu'il ne devait occuper que relativement peu de temps, et qui, comme le montrera la suite, allait être son dernier poste. Personne ne pouvait alors prévoir quelles seraient les activités du professeur de Kiel après les événements de 1933 ni quelles fonctions il allait devoir occuper tant en Allemagne qu'à l'étranger au cours des douze années suivantes. Un destin singulier l'attendait !

Tandis que Karlfried terminait en 1929-1930 son cursus universitaire jusqu'à l'habilitation, on était en pleine crise économique mondiale, la situation financière de la famille von Dürckheim achevait de s'aggraver. La longue tentative désespérée pour sauver la propriété de Steingaden avait finalement échoué. A la mi-juin 1932 – le fils aîné venait tout juste d'être nommé professeur à Breslau – les parents durent quitter Steingaden pour emménager dans un trois-pièces de location. Il ne restait plus grand-chose comme biens à l'aristocrate septuagénaire qui avait été jadis un châtelain fortuné et le propriétaire d'une luxueuse villa « modern style ». Suite à un surendettement (dû pour une grande part à des investissements excessifs et des crédits non honorés), la propriété de Steingaden avait fait l'objet d'une saisie et d'une vente aux enchères forcée : elle était

définitivement perdue pour la famille Dürckheim. Le jeune Wolfheinrich, le benjamin de Karlfried, avait été rappelé à Steingaden après seulement deux semestres d'étude en économie politique ; il avait tenté l'impossible pour sauver quelques miettes parmi les biens saisis, mais ses efforts étaient restés sans effet. On avait cru un moment que les décrets-lois de l'époque autoriseraient les délais de paiement ou un étalement de la dette. Mais tous les espoirs furent vains : au contraire, les créanciers exigèrent l'expropriation et même la suppression du droit de séjour à Steingaden pour toute la famille Dürckheim. Dans ses Mémoires, Wilfried, le frère cadet de Karlfried, a décrit par le menu la période de Steingaden jusqu'à sa phase ultime de liquidation judiciaire ; son récit traite notamment des profonds changements que ces événements ne manquèrent pas de provoquer dans la vie de ses parents :

« Tandis que la banque s'était montrée relativement complaisante durant la période de mise en tutelle, notamment en ce qui concerne les produits naturels de l'exploitation (outre l'attribution d'une certaine somme en espèces), cette bienveillance se réduisit par la suite jusqu'à atteindre les limites de la politesse. Les parents ne subsistaient désormais que grâce à la pension de commandant de mon père, qui avait été diminuée par décret de 380 à 280 Reichsmark, à quoi s'ajoutait le produit de la chasse et de la volaille, qui rapportait 200 RM par mois, ainsi que le défraiement de deux jeunes filles en apprentissage à l'élevage de poulets. L'attribution de combustible pour le chauffage était minimal, si bien que les parents ont dû endurer les rigueurs de deux hivers particulièrement froids. – Saisies et ventes aux enchères se succédaient sans relâche pour solder de nombreuses factures impayées... Puis un beau jour, en mai 1932, la maison mère exigea, dans des délais très courts, l'expulsion des parents et de mon frère Wolfheinrich. Ma mère adressa sur-le-champ à la banque une lettre désespérée où elle présentait sans emphase la tragique réalité de leur situation. Le futur

domicile fut trouvé rapidement, mais les moyens faisaient totalement défaut, tant pour le loyer que pour les frais de déménagement. La banque concéda alors un prêt de 2 000 RM à mes parents et de 1 000 RM à mon frère, afin que le château et ses dépendances fussent évacués le 1er juillet 1932 au plus tard – ce qui fut fait à la mi-juin [14]. »

Wilfried Dürckheim ne manque pas ensuite de témoigner à ses parents son admiration pour l'extraordinaire grandeur d'âme qu'ils avaient su montrer, pour la manière dont ils prirent sur eux le malheur qui les frappait et pour l'humilité dont ils faisaient preuve en sachant accepter leur sort et se contenter d'une vie si modeste pour leurs vieux jours. Ce fut effectivement le cas, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque les bombardements anéantirent tous les biens – mobilier et bijoux compris – restant à Charlotte Dürckheim devenue veuve. Les enfants se rappellent encore la réaction de leur mère, alors très âgée ; ainsi confiait-elle à son plus jeune fils Wolfheinrich : « La seule chose qui réellement m'afflige dans le fait de ne plus posséder ni biens ni fortune est de ne plus pouvoir aider ceux qui sont dans le besoin. » Après avoir perdu de surcroît son appartement lors d'un bombardement, elle dit : « Ce petit coffret est désormais tout ce que je possède. Me voilà donc quitte avec le destin. Je ne lui dois plus rien. J'ai maintenant la conscience libre et claire [15]. »

Tandis que Charlotte Dürckheim dressait ce bilan à la fin de la guerre, son fils Karlfried se trouvait en Extrême-Orient : prisonnier au Japon, loin de sa famille, il traversait les épreuves de son propre destin. Mais avant d'en arriver là, il nous reste à traiter des événements politiques du début des années trente, et de quelle manière Dürckheim y fut impliqué.

Après l'accession d'Hitler au pouvoir

La nomination d'Adolf Hitler comme chancelier du Reich le 30 janvier 1933, par laquelle commença la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes, ainsi que tout le train de mesures politiques et d'ordonnances juridiques qu'ils décrétèrent sans tarder afin d'asseoir et consolider leur pouvoir, allait être pour Graf Dürckheim lourde de conséquences. Voici pour mémoire quelques dates et quelques faits significatifs qui concernaient tout particulièrement le professeur d'université dans la perspective de son entrée en fonction dans le service public :

24 mars 1933 : loi pour la suppression de la pauvreté du peuple et de l'Etat, qui constitua une première dans l'Histoire : « la loi des pleins pouvoirs ». Les lois du Reich pouvaient alors être abrogées par simple décret et remplacées par des mesures gouvernementales.

1er avril : Boycott des magasins juifs sur tout le territoire du Reich, une mesure sans précédent qui concernait en premier lieu les gros commerçants, les médecins, les avocats, etc., qui étaient reconnus comme *Volljuden* (pleinement juifs).

11 avril : « loi sur la restauration de la fonction publique », qui excluait tous les « non-aryens » et s'appliquait pleinement à Dürckheim.

Si l'on considère cette triste série de mesures éminemment inquiétantes eu égard aux inclinations et aux intérêts personnels de Karlfried Dürckheim, à commencer par son activité de professeur d'université, force est de constater que ce descendant de banquiers juifs se trouvait directement concerné par les lois antisémites. Qu'il en ait été immédiatement conscient, on peut réellement en douter – ne différant pas en cela de nombre d'intellectuels, bourgeois et grands-bourgeois, religieux, etc. Pourtant, dès la première année de la prise de pouvoir, les signes ne manquaient pas, mais seule en était consciente une certaine minorité politique active. Les faits étaient suffisamment parlants : de par sa grand-mère juive, Antonie Springer, Dürckheim était considéré comme un « non-aryen », et, à ce titre, « pour des raisons raciales », n'était pas autorisé à servir l'Etat national-socialiste comme fonctionnaire. Il ne pouvait cependant pas se laver de cette prétendue souillure en intégrant la SA * – ce qu'il fit, selon son propre aveu, en 1933 [1]. Avec le recul il reconnaît que ce fut à cette époque-là qu'il souffrit « le plus durement de ne pas savoir ce [qu'il] allait devenir ». Une inquiétude fort compréhensible que beaucoup devaient partager en ce temps-là – était-ce l'unique raison ? Ou y avait-il unanimité ? Parvenu à un âge avancé, il ajouta à ce sujet, lors d'une conversation avec son biographe : « Je n'étais pas un nazi, mais je n'étais pas non plus un antinazi. »

Comme on le sait, la loi des pleins pouvoirs est passée grâce aux suffrages de tous les partis bourgeois (contre les

---

* Pour *Sturmabteilung* : Section d'assaut, émanation du NSDAP. En dehors de leur fonction de service d'ordre du parti, ses groupes de « chemises brunes » s'illustrèrent par des exactions de toutes sortes et par une extrême brutalité à l'égard des Juifs et des opposants politiques. Ils instaurèrent un climat de terreur dans toute l'Allemagne, qui contribua à l'accession des nazis au pouvoir. C'est son indiscipline et sa rivalité avec l'armée régulière qui provoquèrent la perte de la SA, dont le rôle politique s'effaça à partir de 1934 au profit de celui des SS *(Note des éditeurs).*

voix des sociaux-démocrates). Du fait de ses origines et par sa propre expérience, Dürckheim « l'apolitique » avait plutôt une inclination naturelle vers les partis de droite, sans pour autant se situer du côté des nationaux-socialistes. Comment cela est-il donc arrivé ? De nombreux faits connus de tous encourageaient un universitaire comme Dürckheim à accepter le nouvel Etat comme *le sien.* Ainsi en est-il de la proclamation des pleins pouvoirs par le Parlement le « jour de Potsdam » (21 mars 1933), où Hitler sut habilement associer la « montée brune » nationale à la tradition militaire prusso-germanique en s'inclinant devant le président du Reich et ancien maréchal Paul von Hindenburg, dans l'église de la garnison de Potsdam déjà riche de symboles – ce qui représentait sans aucun doute pour un officier de la Première Guerre mondiale un acte éminemment respectable. Et si en mai de la même année, on brûlait des œuvres scientifiques et littéraires considérées comme « dégradantes » et « dégénérées », le représentant d'une philosophie et d'une psychologie fondées sur une compréhension de la totalité pouvait y voir une certaine proximité avec ses propres idées, sans toutefois approuver la destruction publique de livres reniant toute notion d'esprit critique. Et quelle impression pouvait provoquer chez ce noble baptisé catholique et élevé dans la foi protestante le fait de voir, au cours de cette même année 1933, le Vatican conclure un concordat avec la dictature montante et en même temps, l'Eglise protestante dominante appliquer, au sein de sa communauté, à la demande de son Conseil supérieur ecclésiastique prussien, le « paragraphe aryen » aux Juifs convertis au protestantisme ?

Néanmoins Graf Dürckheim ne voulait nullement rester à tout prix professeur d'université. D'une part, malgré son talent manifeste pour enthousiasmer les élèves, la carrière universitaire lui était toujours restée étrangère. D'autre part, il demeurait fondamentalement sceptique envers la théorie de la connaissance dominante et la méthode scien-

tifique proprement dite. La compréhension de la totalité de l'être et la haute estime où il plaçait le ressenti, l'expérience et l'intuition étaient beaucoup plus importantes à ses yeux qu'une méthode quantitative basée sur la mesure et le contrôle des connaissances. Son ancien professeur de psychologie à l'université de Leipzig, Felix Krueger, « s'opposait avec fermeté et conviction contre toute tentative visant à extrapoler le concept d'exactitude de la physique à la psychologie et à considérer la psyché comme une série de liaisons logiques où se conjuguent des lois d'association générales. Cette " psychologie exacte " qui se revendiquait à dessein une " psychologie sans âme " était purement stérile ». C'est ainsi que le philosophe Walter De-Negro, professeur à Innsbruck, caractérisait en 1942 ces idées contraires à la vision du monde de son époque : « La psychologie est une science traitant de la totalité de la vie intérieure. Le concept de totalité comprend comme deux entités étroitement liées celui de la forme, en tant que totalité organisée, et celui de la structure, en tant qu'organisation favorisant l'évolution. Dans l'expérience de la vie, ce sont toujours les sentiments qui dominent ; c'est l'âme, et non l'intellect, qui constitue le noyau de la personnalité. Les sentiments sont toute la globalité dont témoigne chaque expérience dans son déroulement [2]... »

Aussi légitimes que puissent apparaître de telles conceptions alternatives, elles ne manquaient pas – et ne manquent toujours pas – de prêter à confusion en ouvrant la voie à des interprétations idéologiques abusives et dangereuses ; dans ce sens, le concept de totalité en tant que tel s'avérait – et s'avère encore – parfaitement contestable. Tandis que le physicien Philipp Lenard, un des rares lauréats du prix Nobel parvenu à la notoriété sous le IIIe Reich, préconisait une « physique allemande » qu'il définissait comme une « physique de l'homme de race nordique », le pédagogue Ernst Kriek plaidait, quant à lui, pour une « anthropologie nationale-politique » qu'il revendiquait comme le noyau, le foyer de convergence de

toutes les sciences. Car « au sein de la connaissance scientifique la découverte des conditions historiques et raciales déterminant la puissance créatrice ouvre désormais une voie vers une nouvelle vision du monde et une nouvelle conception de l'homme en harmonie avec notre devenir et notre devoir, à travers lesquelles l'ensemble des disciplines scientifiques participent, chacune à sa mesure, à une unité et à une communauté de sens tout en entretenant entre elles des dialogues féconds. Une anthropologie nationale-politique comme foyer de convergence d'une vision du monde basée sur la vie représente le point de ralliement pour les disciplines scientifiques dispersées afin que du chaos des connaissances plurielles émerge un nouvel ordre, un nouveau système de connaissance scientifique [3] ». Cette anthropologie devrait remplacer « la philosophie dominante désormais dépassée » et lui substituer un nouveau foyer de sens. L'ami de longue date de Dürckheim, Ferdinand Weinhandl, se prononça de même en faveur de cette conception en se référant essentiellement à des métaphysiciens comme Maître Eckhart, Paracelse, Jakob Boehme et Goethe. Comme Dürckheim ne se sentait nullement troublé ni gêné par des questions d'arbre généalogique, rien n'entravait son chemin vers la fonction publique et le professorat à l'université de Kiel. Ainsi que le montrent diverses publications de ces années-là, il épousa alors pleinement la ligne de conduite exigée par l'Etat national-socialiste.

On peut se demander dans quelle mesure cela s'est réellement produit dans les faits et quelle validité accorder à la déclaration ultérieure de Dürckheim : « Je n'étais pas un nazi, mais... » Face à de telles questions, il faut prendre en considération certaines influences déterminantes, celles notamment qu'ont pu exercer dans la vision du monde de l'époque la *Lebensphilosophie* (philosophie de la vie) ainsi que certaines tendances néoromantiques. Les racines de cette vision du monde vont puiser jusqu'à la philosophie présocratique et son principe repose sur la

ferme conviction de l'origine divine de la vie, tout du moins des liens divins que la nature et la vie entretiennent. Après Paracelse et Boehme, cette vision du monde a connu des résurgences et des développements incessants chez les romantiques, notamment chez Rousseau, Hamann, Herder et Schelling, et plus tard chez Schopenhauer. Nietzsche donna à ce mouvement de pensée une note biologique de triste réputation ; le Juif Bergson et l'auteur aux penchants antisémites Klages, Wilhelm Dilthey et Oswald Spengler conférèrent à cette philosophie un profil contemporain : les vertus de l'expérience sont redécouvertes. A l'être présenté comme statique répond un devenir dynamique, à la raison objectivante répond la pensée subjective, à la méthode rationnelle cheminant par hypothèses successives répond une démarche phénoménologique. La pensée de la totalité et la *Gestalt-psychologie*, que Dürckheim devait apprendre et appréhender à leur source, recueillent tout l'héritage spirituel de la « philosophie de la vie ». Le climat socio-politique régnant après la Première Guerre mondiale offre un bouillon de culture particulièrement idéal pour une pensée qui, telle qu'elle se définit, accorde une préférence manifeste à la synthèse et au devenir global plutôt qu'à la démarche analytique et rationnelle (voire rationaliste). Devant les tendances antisémites, la psychanalyse « juive » pouvait tout à fait servir d'anti-modèle, voire être abusivement interprétée. Dans ce contexte, nombreux étaient ceux qui voyaient dans le national-socialisme la grande opportunité – y compris dans le domaine religieux – de transposer dans la pratique sociale le potentiel spirituel développé dans la tradition de la « philosophie de la vie », afin de voir l'avènement de *l'homme nouveau* (psychologie), afin d'instruire l'homme nouveau (pédagogie), afin de donner les pleins pouvoirs au nouvel Etat, fer de lance de la « renaissance nationale ». « Une ère nouvelle commence », proclamait le théologien protestant et historien des religions Hans Hofer lorsqu'il fit republier, en 1933, une « édition populaire » tout à fait

fidèle à l'esprit du temps de son livre intitulé *Les Idéologies des Temps modernes* : « Le temps des Lumières, avec ses idéaux de liberté, d'égalité, de démocratie, avec son rationalisme, sa fraternité des peuples, sa surestimation des sciences, des techniques, de l'économie et du commerce, voit son déclin et arrive à sa fin. Une ère nouvelle commence, qui va à l'opposé des Lumières : elle n'invoque pas la liberté, mais la discipline, elle ne vise pas l'égalité, mais la hiérarchie et l'organisation en ordres supérieur et inférieur, elle ne prône pas la démocratie, mais l'autorité ; au rationalisme elle oppose le romantisme, et à l'utopie de la fraternité des peuples le nationalisme ; contre le savoir analytique réducteur elle invoque la vision immédiate et impérieuse issue du cœur et de l'âme... et voici une fois encore l'Allemagne à l'avant-garde du grand combat, comme jadis à l'heure de la Réforme [4]... »

Il n'y avait ainsi nul besoin de faire de détour ni de « demi-tour » à droite pour monter au créneau – qui plus est pour un psychologue et pédagogue – et de grossir « l'avant-garde » de la « renaissance allemande ». On était donc vite enrôlé, faute de quoi on était « mis au pas », même si l'on n'était pas membre du parti.

Dans ces conditions, le départ de Dürckheim de l'université était à prévoir. Il fut progressif et ne se fit sans doute pas seulement sous la contrainte. Il s'agissait également d'un jeu d'influence, un jeu musclé au demeurant, lorsque le ministre de l'Education du Reich Bernhard Rust (1883-1945), le plus haut fonctionnaire de l'administration de tutelle du maître de conférences de psychologie dans une université pour la formation des enseignants de Kiel, convoqua Dürckheim début juin 1934 à Berlin et lui posa cette question à la fois surprenante et banale : « Parlez-vous anglais ? » A quoi Graf Dürckheim répliqua : « Pour quand ? » Réponse : « Dans six semaines. » Le bref acquiescement militaire « Jawohl ! » de Dürckheim, alors âgé de trente-sept ans, signifiait son consentement à un profond changement de vie. Même si sa fonction de maître de

conférences à Kiel allait encore se poursuivre quelques années durant, Dürckheim donna alors à son activité une tout autre orientation. Au premier plan, il y eut tout d'abord une mission pédagogique de politique culturelle. Bernhard Rust, ministre de l'Education du Reich mais aussi ministre prussien de l'Education, des Sciences et de l'Education populaire, avait désigné Graf Dürckheim pour représenter l'Allemagne à une conférence internationale sur l'éducation organisée au Cap en Afrique du Sud par la New Education Fellowship. Dans cette perspective, il s'agissait entre autres pour Dürckheim d'améliorer son anglais scolaire en quelques semaines afin de se préparer au mieux pour les exposés et les débats. Le comte engagea dans ce but un jeune Anglais comme professeur. Sur le conseil du géographe de Kiel nommé Schmieder, il s'enrôla pour une mission de recherche de plusieurs semaines sur le thème : « La nationalité allemande en Afrique du Sud ». Dans l'Union sud-africaine de l'époque, une colonie de l'Empire britannique, vivaient au début des années trente entre 35 000 et 40 000 Allemands, pour une population totale de 9,6 millions d'habitants (1936). Parmi cette population allemande, on comptait 2 100 fonctionnaires du Reich, dont 336 membres du NSDAP. Certaines organisations, au sein du « Reich », s'occupaient des intérêts de ces « Allemands expatriés », comme on les nommait, notamment l'Union nationale pour le génie allemand à l'étranger (VDA : Volksbund für das Deutschtum im Ausland). Le NSDAP avait, quant à lui, sa propre organisation à l'étranger (AO : Auslandsorganisation).

Aborder les rapports entretenus avec le parti nazi est ici nécessaire, car sous le IIIe Reich, l'acceptation d'une mission à l'étranger, d'autant plus lorsqu'il s'agissait de remplir des devoirs de représentation internationale, s'avérait tout à fait impossible sans une collaboration relativement étroite avec les services du NSDAP. La mission était tout aussi problématique si le représentant concerné émettait dans son for intérieur des réserves et des restrictions pour

conférences à Kiel allait encore se poursuivre quelques années durant, Dürckheim donna alors à son activité une tout autre orientation. Au premier plan, il y eut tout d'abord une mission pédagogique de politique culturelle. Bernhard Rust, ministre de l'Education du Reich mais aussi ministre prussien de l'Education, des Sciences et de l'Education populaire, avait désigné Graf Dürckheim pour représenter l'Allemagne à une conférence internationale sur l'éducation organisée au Cap en Afrique du Sud par la New Education Fellowship. Dans cette perspective, il s'agissait entre autres pour Dürckheim d'améliorer son anglais scolaire en quelques semaines afin de se préparer au mieux pour les exposés et les débats. Le comte engagea dans ce but un jeune Anglais comme professeur. Sur le conseil du géographe de Kiel nommé Schmieder, il s'enrôla pour une mission de recherche de plusieurs semaines sur le thème : « La nationalité allemande en Afrique du Sud ». Dans l'Union sud-africaine de l'époque, une colonie de l'Empire britannique, vivaient au début des années trente entre 35 000 et 40 000 Allemands, pour une population totale de 9,6 millions d'habitants (1936). Parmi cette population allemande, on comptait 2 100 fonctionnaires du Reich, dont 336 membres du NSDAP. Certaines organisations, au sein du « Reich », s'occupaient des intérêts de ces « Allemands expatriés », comme on les nommait, notamment l'Union nationale pour le génie allemand à l'étranger (VDA : Volksbund für das Deutschtum im Ausland). Le NSDAP avait, quant à lui, sa propre organisation à l'étranger (AO : Auslandsorganisation).

Aborder les rapports entretenus avec le parti nazi est ici nécessaire, car sous le IIIe Reich, l'acceptation d'une mission à l'étranger, d'autant plus lorsqu'il s'agissait de remplir des devoirs de représentation internationale, s'avérait tout à fait impossible sans une collaboration relativement étroite avec les services du NSDAP. La mission était tout aussi problématique si le représentant concerné émettait dans son for intérieur des réserves et des restrictions pour

suivre secrètement une devise du genre : conserver extérieurement une attitude de patriote fidèle au parti avec force « Heil Hitler ! » et uniforme brun, mais rester dans son âme et conscience un « apolitique » pour lequel tout cela n'a aucun intérêt... A cela il faut ajouter que Graf Dürckheim, comme maître de conférences travaillant à Kiel dans une université pour la formation des enseignants « mise au pas », ne pouvait remplir sa fonction qu'en restant en contact constant avec l'Union nationale-socialiste des enseignants (NSLB) qui assurait la coordination entre le NSDAP et les services d'éducation et de formation tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Les nombreux articles, comptes rendus, manuscrits et autres rapports de l'époque traitant des activités de Dürckheim dans ses conférences et ses congrès permettent de mesurer combien ce dernier satisfait aux exigences de ses chefs comme à celles du parti. Quand il accepta de partir en mission en Afrique du Sud à la demande du ministre du Reich Rust, cela impliquait une forte identification avec la politique culturelle nationale-socialiste à l'étranger. L'Union nationale pour le génie allemand à l'étranger (VDA), mentionnée plus haut, avait en vérité existé bien avant que ne commence le travail d'agitation entrepris par les dignitaires et les représentants du pouvoir national-socialiste. Pourtant les objectifs nationaux-socialistes de cette organisation ne laissaient pas le moindre doute. Quoi qu'il en soit, on exigeait d'elle une soumission absolue au régime comme à l'idéologie brune. Le sentiment d'appartenance nationale du comte, les convictions patriotiques de l'ex-officier et son « expérience du front », jadis maintes fois citée en exemple, ne lui autorisaient aucun esprit de résistance. On a ainsi l'impression que Graf Dürckheim ne faisait aucune différence entre « national » et « national-socialiste » – un renoncement au discernement que confirment d'ailleurs les textes écrits au Japon pendant la guerre.

Lorsque l'on songe à l'importance prépondérante que la thérapie initiatique de Dürckheim accorde au principe de la transformation dans le processus d'individuation de la personne, il apparaît légitime de reconnaître dans ce principe le leitmotiv de sa propre vie et, dans la mesure où les sources le permettent, de mettre en évidence dans le cours de la vie de Karlfried Dürckheim les différentes étapes et les facteurs déterminants de ce processus de transformation. Les années trente et le début des années quarante revêtent à ce titre une importance particulière ; non seulement parce que cette période coïncidait avec les douze années de pouvoir national-socialiste, mais aussi et surtout parce qu'elle correspondait aux troisième et quatrième décennies de la vie de Dürckheim, à cet âge du milieu de la vie où la transformation, si elle n'est pas refusée, s'affirme ou s'amorce.

En ce qui concerne cette période, les notes personnelles de Dürckheim, publiées jusque-là, par exemple dans *Mein Weg zur initiatischen Therapie (Mon chemin vers la thérapie initiatique)*, donnent l'impression qu'il avait été victime de la discrimination raciale pratiquée par le régime nazi. Par rapport à sa carrière de professeur d'université, c'est certain qu'il le fut *aussi*. Pourtant il ne fut pas seulement une victime, loin s'en faut. Laissons de côté les raisons pour lesquelles il passe sous silence l'autre versant de sa vie pendant la dictature brune. Mais comme le livre *Erlebnis und Wandlung (Pratique de l'expérience spirituelle)* [5] constitue le matériau de base de cette biographie, on doit chercher à comprendre dans son « expérience » de vie, de manière proprement biographique, le motif de la transformation, voire la cause de la « transformation ». On ne peut alors exclure ni l'erreur, ni la faute, ni même l'échec. C'est ainsi seulement que devient tangible et se révèle, pour soi-même et pour les autres dans son rôle le modèle, la réalité de ce processus de changement sur le chemin initiatique. Voici comment Dürckheim aborde de façon toute allusive ce grand thème, en évoquant...

« ...l'expérience de la transformation comme grâce et comme point de départ d'un chemin de salut dans un sens humain global ! Il est nécessaire de comprendre que les mots " transformation " " grâce " et " salut " ne prennent dans le contexte chrétien que le sens précis de leur signification proprement chrétienne : nous devons prendre conscience que ces mots peuvent avoir un sens plus large. Toutes ces réalités existent alors non plus seulement dans leur étroite signification chrétienne mais également dans un sens humain global : et cela s'applique non seulement aux peuples non chrétiens, mais aussi à la vie du chrétien lui-même ! Une véritable transformation se révèle partout où advient à l'homme l'expérience d'un être surnaturel qui fait basculer le sens de la vie de cent quatre-vingts degrés et déplace l'axe de la vie ancré au centre de l'existence humaine *naturelle* pour l'enraciner dans un noyau de sens *surnaturel*[6]. »

Quel est donc le « point de départ » spirituel et idéologique qui a orienté le cheminement de Karlfried Graf Dürckheim dans son activité de professeur et de conférencier au début des années trente ? Quelles sont ses conceptions pédagogiques à cette époque ? Quels objectifs se fixe-t-il à cet égard ? Une série de publications fournissent à ce sujet de précieuses informations, surtout lorsqu'on se rappelle l'engagement patriotique qu'il avait manifesté par le passé. Sous le titre de *Nationalerziehung und Lehrerbildung (Education nationale et formation des enseignants),* Dürckheim expose en 1932 les grandes lignes de ses conceptions pédagogiques :

« La nature d'un peuple repose sur la spécificité de son caractère national lié à la race et à l'environnement naturel et sur la singularité de sa quête de Dieu ; elle s'accomplit dans le cours héroïque de son histoire, se révèle et s'affirme dans la spécificité de sa culture et

dans l'organisation et les structures pérennes de son mode de vie... C'est seulement à mesure que l'âme est nourrie et formée au développement de ses ressources par la puissance qui la gouverne, grâce à des images et des symboles qui lui sont archaïquement inhérents, que ses ressources ainsi modelées par ces images et ces symboles conduisent à une culture vivante. Et l'âme allemande est disposée au grand symbole de l'empire des Allemands [7]. »

Cette prise de conscience, ajoute l'auteur, est tout particulièrement nécessaire à la jeune génération de notre temps, et cela afin de bien repérer les paramètres qui doivent façonner son éducation.

Ces propos comme d'autres du même ordre, qui datent d'avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, témoignent des prises de position et de l'identité d'un homme dont on pouvait attendre un minimum de distance critique à l'égard de l'idéologie nationaliste déjà fort répandue dans les années vingt, notamment dans le domaine de l'éducation. On sera d'autant moins étonné de rencontrer des conceptions similaires dans différentes publications et déclarations de Dürckheim après le 30 janvier 1933. On trouvera ainsi, six mois plus tard, que « la révolution allemande au sein de l'Université » ne sera accomplie que « lorsque toute l'Université se mettra pleinement au service de ses objectifs ». Il fallait alors qu'elle prenne le qualificatif d'« Université politique ». Sa finalité en matière de recherche et d'enseignement devait être « l'éducation politique de l'homme ». Mieux encore : « La base de toute éducation est l'éducation militaire », comme celle que l'on trouve dans la préparation militaire et dans la SA [8]. Et dans le *Journal de la noblesse allemande (Deutsches Adelsblatt)* du 29 avril de la même année, sur le devoir national de l'école : « L'école est un organe du peuple et un instrument de l'Etat. Son devoir est le service de la nation par la formation à la citoyenneté et l'éducation au sentiment national. »

On retrouve sans cesse l'idée que l'homme doit rester fidèle aux « liens du sol et du sang ». L'éducation devait ainsi signifier « l'éducation à la nation » et ses principes de base étaient censés répondre aux « intérêts vitaux de la nation ». D'ailleurs la révolution allemande aurait déjà changé le visage de l'école, car « le professorat socialiste-marxiste a fait son temps. Au sein du corps enseignant, la balle est déjà dans le camp des défenseurs de la nation ». Effectivement, au moment de la parution de cet article, début 1933, les choses étaient déjà bien avancées. En fait, cet article ne contient en substance rien de plus que ce qu'avait déjà maintes fois proclamé et publié, à l'époque de Weimar, la frange nationaliste du corps enseignant secondaire et supérieur. Néanmoins pour Dürckheim – comme pour bon nombre de ceux qui partagent les mêmes idées – la différence commence manifestement à s'estomper entre la conviction patriotique nationale qui lui est familière depuis sa jeunesse et l'a poussé à s'engager comme volontaire pendant la Première Guerre mondiale, et l'« artillerie lourde » du vocabulaire de l'idéologie nazie. Pour l'appréciation de cette période de la vie de Dürckheim il paraît alors essentiel de déterminer si cela allait se traduire par la suite dans les faits, et dans quelque mesure, par des prises de position effectives.

Aussi bien dans le cadre de réunions universitaires qu'au sein d'autres assemblées hors du champ universitaire, Dürckheim prit publiquement la parole dans ce sens, comme par exemple le 11 juin 1933, où, selon le rapport de l'assemblée, il définit le fait de servir dans la SA et dans un camp militaire comme des contributions à la formation du caractère de l'homme. Et dans l'édition du 18 novembre 1933 de l'organe officiel de l'Union nationale-socialiste des enseignants de la région du Schleswig-Holstein, l'éditorial signé par Graf Dürckheim sous le titre « De l'unité du corps enseignant dans le nouvel Etat » précise en substance :

> « Le principal cadeau de la révolution nationale-socialiste *(sic !)* : pour l'ensemble des professions et des métiers, cette expérience d'une nature commune, d'un destin commun, d'une nécessité commune, d'une commune espérance, d'un chef commun, cette conception essentielle de l'homme allemand à travers ce qui le relie à ses compatriotes, *voilà* la racine vivante de tous les élans et les mouvements d'unification [9]. »

Il devait désormais en résulter un « nouveau sens des valeurs », un « nouveau sens de l'action ». Tout cela conduisait à un « changement dans la conception de l'éducation ». Elle devait être liée à une valeur concrète, à savoir « la conscience soumise à l'Allemagne ». L'éducation, et tout particulièrement la formation des enseignants, se résumait en une formule lapidaire qui tenait en un seul mot : « l'Allemagne ». Tout semble extrêmement limpide et péremptoire...

Ce qui rend si angoissante la lecture de ce genre de textes sous la plume de Graf Dürckheim, c'est le fait que, bien que lui fût refusé, en tant que « non-aryen », au sein du Reich, le véritable statut de « compatriote » allemand, il ait salué avec tant d'emphase la révolution nazie, tout comme d'innombrables autres bien-pensants qui en méconnaissaient les sombres réalités ! La compréhension du système national-socialiste et de ses conséquences semble de toute évidence lui avoir fait défaut pendant plusieurs années. Même lorsque commencent à se profiler dans les années qui vont suivre des difficultés personnelles pour Dürckheim, par exemple la limitation de ses perspectives professionnelles, aucun changement d'orientation intérieur ne se manifeste. La « transformation » se fera longtemps attendre. Par contre, une nouvelle perspective s'est ouverte, qui dépasse les frontières du Reich. A l'occasion d'un congrès du VDA à Königsberg, en Prusse-

Orientale, auquel participe également le ministre de l'Education Rust, Dürckheim prononce le 8 juin 1935 un discours qui témoigne d'un esprit impérialiste : « Encore plus que toute autre population allemande à travers le monde, le peuple allemand d'outre-mer fait aujourd'hui l'expérience que la naissance de l'Allemagne nationale-socialiste était aussi celle du *peuple allemand mondial*[10] (!). » Tout en étant libre de toute velléité impérialiste, l'Allemagne nationale-socialiste attendait de ses ressortissants à l'étranger qu'ils « témoignent à leur nation une fidélité à toute épreuve et qu'ils se montrent des citoyens loyaux à l'égard de leur Etat ». Il importait de « servir la patrie, le Reich » ; il s'agissait de participer à la révolution « au service de la mission du peuple allemand dans le monde, et en particulier outre-mer ».

Quelques semaines avant ce discours, Graf Dürckheim avait quitté son poste de professeur à Kiel pour embrasser une tout autre fonction qui devait le conduire à Berlin, dans le quartier général du pouvoir : il était devenu membre du bureau Ribbentrop, une organisation semi-officielle – dépendante néanmoins du NSDAP, donc à son service – dirigée par le futur ministre des Affaires étrangères du Reich Joachim von Ribbentrop. Ce congrès de province du VDA va alors offrir à Dürckheim l'opportunité de faire partager sa première expérience de l'outre-mer, à savoir celle de son voyage « d'agitation et d'étude » en Afrique du Sud. Il s'agit de la mission mentionnée plus haut qui lui avait été confiée par le ministre Rust, où il représentait l'Allemagne à la conférence internationale sur l'éducation organisée par la New Education Fellowship en Afrique du Sud. Le rapport de Graf Dürckheim sur son voyage de l'été et de l'automne 1934 a pour libellé : « Enquête sur la situation de la politique culturelle, et tout particulièrement de la politique scolaire de la nation allemande en Afrique du Sud, résultant de la mission d'étude confiée le 6 juin 1934 par M. le ministre de l'Education,

de la Science et de l'Education populaire du Reich et de Prusse [11] ».

Le voyage s'étendit au total sur six mois environ. Le voyage aller commença dès la fin mai et prit environ quatre semaines. Le journal de voyage, essentiellement parce que Dürckheim tenait à tout noter avec précision à l'intention de sa famille, contient des pages entières d'informations minutieusement rédigées où se succèdent divers événements, conversations, impressions et réflexions personnelles, qui, pour la plupart, se situent en marge de la « mission d'étude » proprement dite. Départ du port de Hambourg, le 29 mai 1934 : « Les grandes écailles noires sur le quai Petersen ; la longue file ; ça sent le goudron, le goudron et la mer... » On trouve aussi une première impression caractéristique de l'époque. A l'enregistrement des bagages il rencontre toute une famille juive avec la grand-mère, les parents et leurs fils : « émigration vers l'Afrique du Sud », donc des émigrants qui fuient l'Allemagne. Le commentaire de Dürckheim dans son journal : « Et voyez donc ! Voilà la haine et le sentiment de libération. Un poison de plus hors de l'Allemagne. » Sa propre grand-mère juive semble oubliée – ou refoulée ? Le lendemain à Brême, où, comme dans plusieurs autres ports, le bateau fait escale, ce qui conditionne la durée du voyage. Le temps de visiter l'ancienne cité hanséatique, puis retour à la cabine pour rédiger des notes préparatoires pour le congrès sur le thème de « la communauté ». Deux jours plus tard, on arrive à Anvers. Cette fois-ci le « parcours » inclut un trajet en voiture jusqu'à Bruxelles via Malines et Louvain avec visite de la ville. Note privée du 3 juin : « Cela fait aujourd'hui onze ans ! Le 3 juin à Weimar. Enja – notre anniversaire ! Heureux ceux qui peuvent ainsi se retourner sur onze années de chemin commun, *si* solidaire ! » A des annotations enthousiastes sur le voyage en bateau – « Charmant voyage à travers le golfe de Biscaye » – succèdent de brèves remarques sur la vie à bord. Mais le journal indique également comment le

représentant de l'Allemagne entame quotidiennement sa préparation à la mission culturelle et scientifique qui lui est confiée : « A sept heures et demie je m'assois à mon bureau et commence par lire au moins une demi-heure un passage de *Mein Kampf* * ; c'est la mise en œuvre de la journée... » Gymnastique idéologique matinale en perspective de l'Afrique du Sud ou besoin personnel ? C'est aujourd'hui bien difficile à trancher.

On arrive à Las Palmas, où l'on fait escale le 11 juin. Tandis que l'Afrique se profile à l'horizon : « La première impression : profondeur, grandeur – un nouvel air, une autre odeur, une odeur tout autre, l'air du pays, mais un pays singulier. Des collines, et au-dessus un écran de nuages comme une chaîne de montagne. » Au cours de ce voyage comme lors d'autres voyages ultérieurs, Dürckheim a fait de très nombreuses photographies, mais ces documents précieux qui auraient alimenté le texte ont hélas disparu sous les bombes. Puis vient cette remarque : « Les Noirs, c'est un grand moment inoubliable, lorsqu'on rencontre ces êtres surprenants et en même temps tout à fait uniques. » En lisant ces annotations, on peut avoir finalement l'impression que le représentant officiel se révèle en réalité fort peu enclin aux préjugés politiques raciaux.

* L'ouvrage d'Adolf Hitler, que Goebbels recommandait de lire tous les jours « comme une Bible », est entièrement centré sur une explication de l'effondrement allemand par *« la méconnaissance du problème de la race, et surtout du danger juif »*. Le Juif y est constamment décrit comme *« le parasite type... il reste à l'endroit où il s'est établi et s'y cramponne à tel point que l'on ne peut l'en chasser que très difficilement, même en employant la violence »*.

Hitler développe aussi une vision délibérément agressive et expansionniste des relations internationales, et conclut : *« Un Etat qui, à une époque de contamination des races, veille jalousement à la conservation des meilleurs éléments de la sienne, doit devenir un jour le maître de la terre. »* Comme le rappelle l'avertissement imposé par la justice dans l'édition française de *Mein Kampf*, cette doctrine, dont on connaît les conséquences, fait de ce livre une œuvre de haine extrémiste, de bout en bout délirante et criminelle *(Note des éditeurs)*.

Le 25 juin, on atteint Walvis Bay et la ville de Swakopmund. Dürckheim, qui se considère personnellement comme l'émissaire de « l'Allemagne nouvelle », revendique ce rôle de diverses manières auprès des gens qui effectuent avec lui ce voyage comme auprès de ses hôtes, même lorsqu'ils expriment un certain doute ou un rejet à l'égard de cette « Allemagne nouvelle ». Après une conversation avec l'un de ces sceptiques, il note dans son journal : « ... A mesure que je lui parlais de l'homme nouveau, de ce que nous entendons sous le terme de national-socialiste, de la communauté nationale dans la SA, du travail des femmes, il se montrait de plus en plus rassuré... Ce fut un dur combat. Mais j'ai finalement le sentiment que désormais cet homme ne tiendra plus aussi facilement des propos malveillants contre le national-socialisme, et à plus forte raison qu'il se gardera d'entreprendre quoi que ce soit qui s'y oppose. »

A la fin juin, on arrive au Cap. Les contacts avec le consul, les autorités locales du parti et les hôtes se présentent sous les meilleurs auspices. Le 23 juin le professeur allemand parle « d'alliance et de liberté dans l'Allemagne nouvelle ». L'idée-force est une fois encore « l'homme nouveau », qu'il oppose de façon radicale à l'individualiste bourgeois. « J'exprime ce que signifie la qualité de membre dans le sens propre du terme. Cela m'interpelle de plus en plus. » Si le discours qu'il tient devant les délégués a su éveiller tant d'intérêt, c'est parce qu'il a affirmé exactement le contraire du point de vue consensuel de l'International Fellowship – cela ne fait aucun doute : la position internationale et internationaliste se situe à l'opposé des objectifs nationalistes en matière d'éducation et de formation de l'homme. « C'est là pour moi un temps fort et j'apporte beaucoup », écrit Karlfried Dürckheim de Johannesburg à son épouse Enja restée à Kiel.

Discours, interviews, réceptions, rencontres de toutes sortes se succèdent. Pour l'émissaire du Reich, on organise

diverses excursions à travers le pays. On programme également une visite du Parc national. Le chasseur passionné de jadis fait l'inventaire de l'abondante faune locale : lions, girafes, zèbres. Safaris à travers la brousse, visites d'observation dans les réverses naturelles. A Pretoria, Dürckheim apprend la mort du président du Reich allemand Paul von Hindenburg, le 2 août 1934, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La célébration funèbre organisée en mémoire du défunt offre à l'hôte du Reich une nouvelle opportunité de discours. Epousant le style de l'époque, il terminera son allocution en entonnant l'hymne allemand et le *Horst-Wessel : « Die Fahne hoch, die Reihen fest geschlossen »* (« Le drapeau dressé, les rangs serrés »). Ce sera de règle à l'occasion de diverses prestations publiques de Dürckheim et il le mentionnera lui-même. Il est hautement impressionné par la façon dont se manifeste ici en Afrique du Sud la « nationalité allemande à l'étranger » : « Les gens les meilleurs sont ici ceux qui se regroupent autour du parti... » Il remarque également que même les gens qui parlent à peine allemand se saluent en clamant « Heil Hitler ! ».

Dürckheim affiche un intérêt particulier à l'occasion de diverses excursions dans les régions habitées par les Zoulous. Enchanté, le voyageur note le 28 août (anniversaire de Goethe) :

> « Un pays féerique se dévoile à chaque pas ! Le paysage est d'une indescriptible majesté. On est au cœur de la nature vierge dans toute sa splendeur. C'est un pays de montagnes. Tous les versants sont verts. Des milliers de chemins pareils à des artères, où ruissellent des torrents signalant d'abondantes pluies, sillonnent les coteaux dans les lointains. Des pentes douces, des lignes courbes alternent avec des arêtes vives. Ici et là émerge une haute montagne isolée, et le regard va de surprise en surprise pour bientôt plonger dans les profondeurs d'une vallée dont émane une puissance saisissante, l'impression de puissance provenant du caractère extra-

ordinairement vierge de tout ce paysage. A travers les vallées abondent les buissons. Puis surgissent des langues inaccessibles de forêt vierge qui déferlent jusqu'à la route. Chemin faisant l'œil se trouve happé par un énorme bloc erratique, un cactus géant ou un pin de haute stature. On ne voit aucune trace de présence humaine sur de longues parties du trajet. Ici ou là, perchés à flanc de coteau, on aperçoit néanmoins de temps à autre de petits amas de terre pareils à des champignons : ce sont les huttes des Zoulous, des huttes rondes faites de chaume et disposées en cercle pour former un kraal. »

Avant que ne s'achève le « voyage d'étude », il reste encore quelques discours et autres allocutions à prononcer, comme celle du 9 septembre à Bloemfontein, qui se termineront à chaque fois par l'hymne allemand et le *Horst-Wessel* afin que soit exprimée la fidélité au Reich. On effectuera aussi la visite d'un ancien camp de concentration construit par les Anglais pendant la guerre des Boers. Quelques milliers d'hommes y avaient alors péri – en cette année 1934, c'est une monstruosité, surtout parce que la faute en incombe aux Anglais... Mais l'essentiel pour Dürckheim réside dans la pleine satisfaction d'un voyage en Afrique du Sud fructueux à tous égards, lequel prend fin en octobre 1934. Avec la réussite de la mission, le journal commente également l'accueil témoigné ici et là au conférencier par les différents auditoires rencontrés. L'un de ces auditeurs confesse : « Je voulais vous dire que j'ai compris aujourd'hui pour la première fois ce que signifie le national-socialisme. » Le commentaire de Dürckheim : « C'est curieux, c'est peut-être cette ténacité et cette persévérance envers les exigences que le national-socialisme place dans le for intérieur de l'homme qui ont ici interpellé ces hommes à ce point. » N'est-ce pas aussi pour Dürckheim cette faculté de compréhension ou de non-compréhension qui motive sa propre émotion et son

enthousiasme en cette période qu'il décrit lui-même comme un « temps fort » ? Après l'une de ses dernières conférences, Dürckheim notera la phrase suivante, qui semble conclure son voyage en Afrique du Sud : « J'éprouvais ainsi... la satisfaction d'avoir à nouveau ajouté une petite pierre au grand édifice... »

En ce mois d'octobre, Karlfried Graf Dürckheim vient d'avoir trente-huit ans. On ne peut encore prévoir quels chemins ni quels méandres et détours il va devoir parcourir pour arriver à prendre conscience de son véritable chemin.

Dans les services de Ribbentrop

En partant en Afrique du Sud, Graf Dürckheim s'était engagé dans une voie singulière. Ses activités universitaires commencèrent alors à perdre de leur importance. A leur place, le professeur de philosophie et de psychologie de Kiel allait être chargé d'une mission que ses rapports de « voyage d'étude » semblaient lui prédestiner. Ce fut tout du moins l'avis de Rudolf Hess, par l'intermédiaire de qui les dirigeants du parti s'intéressèrent au comte. C'est en effet au « représentant du Führer » que l'on présenta le rapport de voyage de Dürckheim en Afrique du Sud. De par sa formation de géopoliticien (il avait été l'élève du professeur munichois Karl Haushofer), Hess avait la charge, au sein du NSDAP, des intérêts du Reich à l'étranger. A cette époque (1934-1935), la subdivision politique du Volksbund (VDA) n'était pas encore accomplie.

Rudolf Hess avait par conséquent apprécié le compte rendu de Dürckheim sur son voyage en Afrique du Sud, sur lequel nous reviendrons plus en détail par la suite, et il avait attiré l'attention de Joachim von Ribbentrop * sur

* Joachim von Ribbentrop, qui avait contribué à l'accession au pouvoir d'Hitler en 1933, s'efforça par la suite de gagner et de conserver la confiance d'Hitler, dont il partageait en tous points l'idéologie, et à l'égard duquel il cultivait même un mimétisme caricatural. Il joua un rôle capital dans les crises qui conduisirent à la guerre, de Munich au

les éventuels services diplomatiques de grande importance que le professeur était susceptible d'offrir. A cette époque, Ribbentrop n'avait pas encore les hautes fonctions auxquelles il allait accéder plus tard. Il occupait alors un poste de conseiller politique aux affaires étrangères auprès d'Hitler, et depuis 1933 lui avaient été confiées plusieurs petites missions diplomatiques. Concurrent en quelque sorte du bureau des affaires étrangères – car ce n'est qu'en 1938 que Ribbentrop fut nommé ministre des Affaires étrangères du Reich –, il avait la charge, sous les ordres du parti, du fameux « bureau Ribbentrop » et disposait d'une équipe croissante de collaborateurs. Il s'agissait de compléter le bureau par des personnalités qui, d'une part, jouissaient d'une certaine renommée internationale et, d'autre part, étaient fidèles à l'Etat national-socialiste. Graf Dürckheim avait tous les atouts de son côté. Il semblait avoir le « profil idéal ». Sa grand-mère juive pouvait même servir, du moins à l'étranger, d'atout de recommandation supplémentaire.

Le 17 avril 1935 Ribbentrop reçut Graf Dürckheim et lui expliqua certains points de la politique étrangère d'Hitler, en lui précisant surtout les raisons pour lesquelles il avait besoin de personnes prêtes à s'engager au service de « l'amitié avec l'Angleterre », disposant d'une certaine indépendance et « n'aspirant pas à devenir quelqu'un » (pour Dürckheim, cela signifiait qu'en raison de son arbre généalogique, dans la « nouvelle Allemagne », il ne *pouvait* devenir qui que ce soit...).

Graf Dürckheim accepta la proposition de Ribbentrop. Il trouva son nouveau travail beaucoup plus attrayant que sa chaire de professeur d'université, pour la bonne et simple raison que cette activité se traduisait par de nom-

pacte germano-soviétique, et continua à approuver le Führer jusque dans la mise en œuvre de la Solution finale. Il fut condamné à mort comme criminel de guerre par le tribunal de Nuremberg, et exécuté en octobre 1946 *(Note des éditeurs)*.

breux voyages et lui offrait des opportunités de relations enrichissantes. Il déménagea ainsi avec son épouse Enja à Berlin, où ils trouvèrent un appartement non loin du Tiergarten. Le bureau de « l'ambassadeur plénipotentiaire extraordinaire du Reich allemand » – tel était alors le statut de Ribbentrop, avant qu'il ne devienne ambassadeur à Londres, puis ministre des Affaires étrangères du Reich – était au 64 de la Wilhelmstrasse. Il s'agissait alors (1934-35) d'un bureau de trente-trois collaborateurs divisé en neuf services. Dürckheim, qui avait été engagé officiellement à compter du 1er juin 1935, mais qui était déjà entré en fonction à Berlin un mois auparavant, reçut un premier salaire mensuel de 1 000 Reichsmark, ce qui correspondait alors au salaire d'un fonctionnaire occupant un poste de responsabilité. Il s'occupait du bureau Angleterre et outremer, tout d'abord en compagnie d'un collègue, puis seul. Lorsqu'on réorganisa le service en 1937 et qu'on l'étoffa d'une centaine de collaborateurs, Dürckheim eut la direction du bureau principal X où il était considéré comme un expert de l'Angleterre et de l'outre-mer. Depuis son entrée dans ses nouvelles fonctions, il s'occupait tout particulièrement des questions qui concernaient les ressortissants allemands à l'étranger et qu'il s'agissait de plier aux règles du NSDAP. Aux yeux de ses pairs, ses comptes rendus de voyage en Afrique du Sud semblaient déjà le destiner à cette mission. Rudolf Hess, par une directive du 16 juin 1935, lui avait attribué les compétences nécessaires. De ce fait, tout en étant dans le bureau de Ribbentrop, il était aussi au service du représentant du Führer. Dans cette perspective, il se trouvait au même niveau de responsabilité que les deux autres organisations, à savoir le VDA dirigé par Hans Steinacher et le bureau des affaires étrangères du parti (AO) mené par Ernst Bohle qui occupait alors un poste de directeur de département du NSDAP et devint secrétaire d'Etat en 1937.

Au sein de son bureau, Graf Dürckheim avait non seulement la charge des missions concernant l'Angleterre

mais aussi de celles touchant à la politique coloniale allemande et qui intéressaient notamment Joachim von Ribbentrop pour son plan de carrière personnel. On se rappellera ici le grand-père de Dürckheim, le diplomate prussien Heinrich von Küsserow, qui s'était autrefois investi pour l'installation des colonies allemandes à l'époque de l'Allemagne impériale ! Il est également utile de mentionner que Graf Dürckheim, à l'occasion de ses missions à l'étranger, reprit contact avec son ex-commandant de régiment Franz Ritter von Epp. Entre-temps promu gouverneur de Bavière et représentant du Führer, von Epp avait pour rôle, entre autres fonctions, de conformer les différentes activités de politique coloniale aux objectifs fixés par le NSDAP [1]. La situation de Graf Dürckheim n'avait manifestement rien d'un travail alimentaire de professeur d'université « apolitique ». Comme le fait remarquer l'historien Klaus Hildebrand, il contrôlait, sous les ordres de Ribbentrop, toute la presse et la littérature publiées dans les colonies ; H. A. Jacobsen constate dans ses recherches sur la politique étrangère nationale-socialiste « l'étroite collaboration de Graf Dürckheim avec le braintrust de Ribbentrop [2] ».

A ce stade, le portrait qui se dégage de la personnalité de Karlfried von Dürckheim laisse supposer que le comte n'aurait pas trouvé plaisir à sa tâche diplomatique si celle-ci ne lui avait apporté sur le plan humain de riches satisfactions. Il devait s'agir d'une activité qui assouvissait sa soif de rencontres et, en lui procurant de nouvelles sensations, lui permettait de vivre de nouvelles expériences. Cela correspondait au plus haut point à sa nature extravertie, celle, du moins, qu'il manifestait jusque-là. Il existe ainsi de multiples exemples qui démontrent ses qualités en matière de relations humaines. Il désigne lui-même sa collaboration avec Ribbentrop comme une relation fondée sur la confiance. Les personnes placées sous ses ordres ne manquaient pas de l'apprécier : « Avec lui on pouvait même parler de choses personnelles. Il se montrait attentif

et plein d'égards envers sa femme atteinte d'une grave maladie. C'était un vrai gentleman », confie avec éloge sa secrétaire et traductrice Cordula Jungkunz-Nobiling [3]. Peu après son entrée en fonction à la Wilhelmstrasse, il accompagna Ribbentrop en Angleterre. Ce dernier était l'envoyé spécial du Reich pour les négociations maritimes germano-anglaises de 1935. « De retour d'Angleterre, je fus présenté à Hitler pour la première fois. Je me rappelle très bien : c'était à l'occasion d'une représentation des *Maîtres Chanteurs* à Hambourg. A l'issue du concert, je me souviens, nous nous apprêtions à aller dîner, lorsque Hitler nous somma d'attendre, arguant que le dîner ne serait servi qu'en présence de la prima donna [4]. » Noblesse de dictateur oblige !

Comme le rapporte Graf Dürckheim, au cours de son activité dans le bureau de Ribbentrop, il se rendit très souvent en Angleterre, sans doute une vingtaine de fois en l'espace d'une année et demie.

> « Ma mission consistait à rapporter ce que pensaient les Anglais sur le national-socialisme. C'est ainsi que je fis la connaissance de nombreuses personnes dignes d'intérêt, à commencer par le roi – en 1936 il s'agissait d'Edouard VIII ; ainsi que Winston Churchill, qui, à cette époque, soit entre 1929 et 1939, n'avait pas de mandat politique mais se montrait très influent, Duff Cooper, le magnat de la presse William Maxwell Beaverbrook, conservateur également, propriétaire de l'*Evening Standard*, un quotidien important sur la scène politique. On m'avait ainsi donné de bonnes adresses et force recommandations. Je fréquentais le célèbre Athenaum-Club. Un ami m'y avait introduit. J'y logeais et y prenais également mes repas. La vie au sein de ce club de la plus pure tradition anglaise fut pour moi d'une grande richesse, car c'est précisément dans ce lieu que je fis des rencontres importantes pour mon travail. J'y passais également mes appels téléphoniques, afin que la

police secrète anglaise suive plus aisément mes traces et me laisse ainsi en paix. Ma mission n'avait d'ailleurs rien de répréhensible [5]. »

Inutile de préciser que par ces relations, Dürckheim ne se contentait pas de rassembler des informations sur le sentiment des Anglais à l'égard de l'Allemagne hitlérienne, mais qu'il en profitait pour se faire l'apôtre de la « nouvelle Allemagne » *. Toujours est-il que Dürckheim, du fait de sa fonction au sein du service, était d'une certaine manière un fer de lance dont les rapports, autant écrits qu'oraux, arrivaient dans la section de l'information du bureau de Ribbentrop, pour passer ensuite dans celle des affaires extérieures et y être traités [6]. La bonne relation qu'il entretenait avec son chef, qui fut nommé ambassadeur à Londres en 1936, semblait lui garantir une activité à long terme. Pourtant le cours des événements prit une tout autre tournure. Dans le bureau berlinois, il semblait d'usage que le choix de nouveaux collaborateurs se fît par cooptation. Aussi Dürckheim s'en inspira-t-il. Il convoqua plusieurs de ses anciens élèves à Berlin et les engagea à divers postes, par exemple comme aides de camp dans les services de la Wilhelmstrasse.

C'est alors que brusquement la situation changea. Tan-

* Quelques dates suffisent à montrer que dès les premiers mois de 1933, le caractère dictatorial et criminel de la « nouvelle Allemagne », c'est-à-dire de l'Etat nazi, ne pouvait faire aucun doute : le 28 février, le décret sur l'incendie du Reichstag suspend toutes les libertés publiques ; en mars, des milliers de communistes et d'autres opposants politiques sont arrêtés ; le 20 mars, Himmler annonce la création du premier camp de concentration ; le 1er avril, les nazis organisent le boycottage des magasins juifs ; le 2 mai, tous les syndicats sont dissous ; le 10 mai ont lieu dans toute l'Allemagne des autodafés des livres « non allemands » ; en juillet, tous les partis sauf le NSDAP sont interdits... Durant la même période, les violences encouragées sinon organisées par l'Etat et le parti nazis se multiplient contre la communauté juive, la presse encore libre et tous les opposants allemands *(Note des éditeurs)*.

dis qu'en 1936 la politique germano-anglaise faisait l'objet d'une réorientation, le poste d'expert de l'Angleterre qu'occupait Dürckheim s'avéra superflu. On se rappela par ailleurs que le comte, bien que portant à l'occasion l'uniforme du parti, devait être considéré comme un non-aryen. Ce fut probablement Hermann Goering qui attira l'attention à ce sujet. Quoi qu'il en soit, Joachim von Ribbentrop n'était plus en mesure de soutenir Dürckheim. Officiellement sa collaboration au bureau s'acheva le 31 décembre 1937. Mais en réalité son contact avec Ribbentrop perdura, car ce dernier laissa entendre qu'un homme si brillant en matière de missions diplomatiques et de politique étrangère lui serait à l'avenir éminemment utile. C'est ce qui se produisit. Si Graf Dürckheim, dans son récit autobiographique, ne fait qu'une vague allusion au fait qu'en 1936 il était devenu « politiquement indésirable » et que, pour cette raison, on l'avait envoyé « le plus loin possible » [7], il faut tenir compte ici de la situation politique mondiale. En effet, le Japon entrait justement à cette époque dans le champ de visée de la politique étrangère allemande. En novembre 1936, l'Allemagne et le Japon conclurent le fameux pacte d'alliance « antikomintern » contre leur ennemi idéologique commun, l'Union soviétique. L'Italie n'allait pas tarder à rejoindre cette alliance. La « conquête d'un nouvel espace vital » qu'Hitler avait annoncée dans *Mein Kampf* fut alors déclarée l'objectif le plus urgent de la politique étrangère allemande. L'empire du Japon, quant à lui, projetait et réalisait également de vastes plans d'expansion. Par le protocole Hossbach de novembre 1937, Hitler rendit alors publiques ses intentions de conquête par voie de guerre. Et c'est dans ce contexte historique qu'il faut voir la nouvelle mission confiée à Dürckheim. Elle concernait officiellement l'étude des bases spirituelles de l'éducation japonaise. Tout comme auparavant en Afrique du Sud, il ne s'agissait pas réellement, ici encore, d'une simple « mission de recherche ». En tout état de cause, l'activité et la vie de

Dürckheim au Japon jusqu'à la fin de la guerre étaient « camouflées » par le pacte tripartite conclu en 1940 entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon, lequel avait pour but le soutien mutuel des opérations (de guerre) pour la « restructuration de l'Europe et de l'Asie de l'Est ». A cet effet, on avait besoin sur place de propagandistes « efficaces ».

En ce qui concerne le Japon, sa soif d'expansion, dans les années trente, était déjà manifeste depuis un demi-siècle. La Corée faisait partie de l'Empire nippon. L'invasion et l'occupation de la Mandchourie, au début des années trente, avaient étendu cette domination en Extrême-Orient. La guerre sino-japonaise amorça – du moins en Extrême-Orient – la Seconde Guerre mondiale. Le Japon réussit à conquérir les principales villes portuaires de la côte est ainsi qu'à placer sous son contrôle une grande partie de l'est de la Chine. Il revendiquait sa domination à la fois militaire, économique et culturelle, sur l'Empire du Milieu, ce qui correspondait à ses intentions hégémoniques en Extrême-Orient. La « restructuration de l'Asie de l'Est », que le Premier ministre japonais Konoye proclama en décembre 1938 comme la ligne directrice de la politique étrangère nippone, ne reflétait pas seulement une volonté de *Real-politik*. Conforme aux volontés de l'Allemagne hitlérienne pour l'Ouest, elle aspirait à la conquête des îles de l'Asie du Sud-Est. Le premier voyage au Japon de Graf Dürckheim coïncida par conséquent avec une phase décisive de la guerre sino-japonaise, à savoir celle dans laquelle les troupes du tenno – sous les ordres de l'empereur Hirohito depuis 1926 – gagnèrent rapidement du terrain sur l'ennemi chinois, sans toutefois pouvoir mettre en échec les troupes nationalistes placées sous l'égide de Tchang Kaï-chek et des communistes qui s'y étaient temporairement ralliés.

Première mission au Japon

Durant l'été 1938, entre le « rattachement » de l'Autriche au Grand Reich (le fameux Anschluss) et la crise des Sudètes, qui n'allait pas tarder à faire basculer l'Europe entière dans la guerre, Graf Dürckheim fut envoyé pour une nouvelle mission à l'étranger, qui, cette fois-ci, devait le conduire au Japon. Il y avait au moins deux raisons à cela : d'une part la promulgation, en septembre 1935, des lois antijuives de Nuremberg l'avait rendu, en tant que non-aryen, « politiquement indésirable ». D'autre part, comme nous l'avons vu, son rapport de voyage d'étude en Afrique du Sud, « étude d'impact sur la nationalité allemande à l'étranger », avait retenu l'attention de ses supérieurs, von Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères, et Rust, le ministre de l'Education [1]. Extraites de ce rapport, les notes manuscrites ci-après ne sont pas datées, mais elles ont probablement été écrites avant l'été 1938, car l'auteur y dresse le bilan de ses activités antérieures. Il semblerait d'ailleurs que, dans ces lignes, il ne soit pas seulement question de ses séjours en Afrique du Sud et en Angleterre, mais également de ses diverses missions au sein, « entre autres(!) », du bureau Ribbentrop, qui l'ont notamment conduit en France, en Italie, en Belgique et au Danemark. Voici ses remarques :

> « Grâce à ces expériences, j'acquis la conviction que l'Allemagne, de par les millions de compatriotes qui vivaient en permanence à l'étranger, possédait là un instrument d'une portée extraordinaire dans la lutte pour imposer sa place dans le monde, à condition que ces compatriotes soient préparés et formés dans ce but à certaines missions susceptibles de les rendre opérationnels dans leurs relations avec les étrangers. »

S'agit-il de propagande pour l'Allemagne nationale-socialiste que seraient censés assurer les Allemands vivant à l'étranger ? Pour Dürckheim, il devenait évident que « tous ceux qui, en Allemagne, travaillent dans le domaine de l'éducation, doivent être les premiers à prendre conscience de leur rôle essentiel dans la promotion de l'Allemagne comme puissance mondiale ». Et il invoque de ce fait (!) la nécessité d'une politique d'éducation des Allemands à l'étranger, « dans le cadre de la politique globale d'éducation nationale-socialiste ». A ce titre l'auteur du compte rendu fait ici valoir son expérience en la matière. On trouve en préambule : « L'Allemagne est redevenue une puissance mondiale. L'Allemagne a maintenant pour mission d'étendre sa place dans le monde et, sur son sol, de reposer sur de solides fondements afin de ne plus jamais être ébranlée. » L'ex-officier de la Première Guerre mondiale met ensuite en exergue la puissance militaire du Reich. Une certaine partie du document, qui s'emploie à définir en termes nationalistes la nouvelle conscience historique du peuple allemand, impressionne peut-être moins par son contenu que par son sous-titre : « L'Allemagne nationale-socialiste comme accomplissement de l'histoire allemande », où les propos de l'auteur reflètent fidèlement la conception officielle enseignée à l'époque jusque dans les écoles. Ce rapport ne manquera pas de produire son effet : Graf Dürckheim s'était montré un excellent « ambassadeur » de l'Allemagne dans le monde, et il reçut ainsi sa première mission pour le Japon.

On constate une fois encore à quel point Dürckheim était nourri à cette époque d'idéaux nationaux très proches des conceptions nationales-socialistes. Il faut rappeler par ailleurs que ce document date de la période où Dürckheim devenait « politiquement indésirable » au sein du bureau Ribbentrop, et qu'il l'avait manifestement rédigé dans le but de s'ouvrir la perspective d'une nouvelle mission à l'étranger. Par ailleurs, un tel document illustre bien le problème que Dürckheim, dans son propre processus de transformation, va rencontrer à cet âge-là, même si, à l'époque, il n'en est pas encore conscient. En fin de compte, dans son attachement aux valeurs nationales, voire nationalistes, on peut voir le moyen encore inconscient qui va le conduire à s'engager sur la voie de « l'individuation » : Pour que « le Karlfried traverse le Dürckheim », ne fallait-il pas que son « moi existentiel » traverse les épaisses broussailles de l'idéologie nationaliste ?

Un journal tenu par Dürckheim du 7 juin 1938 au 4 mars 1939 lors de son voyage au Japon nous fournit des renseignements précieux – et précis : « A 7 h 39 le train quitte la gare de Brême avec un wagon spécial de la Norddeutsche Lloyd. Dernière étape sur le continent. Soleil radieux. Les genêts sont en fleur. Les genêts en fleur ont toujours été de bon augure dans ma vie. Des myriades de pensées et d'images me traversent l'esprit, résurgences du passé et rêves d'avenir. Un représentant de la Norddeutsche Lloyd apparaît, il me fait part qu'une grande cabine se trouve à ma disposition. Bonne nouvelle. » Dürckheim embarque à bord du *Potsdam*[2].

Comme lors de son voyage en Afrique du Sud, le trajet comptera plusieurs escales. Il profitera de celle de deux jours à Anvers pour visiter Paris, où il n'avait été qu'une fois. Au programme : la Comédie-Française et le Casino de Paris. Après Gibraltar, le *Potsdam* met le cap sur Gênes, ce qui représente un détour considérable. A la date du 15 juin, on trouve dans le journal : « A l'instar d'une ouverture de poème symphonique, les voix et les chants de la

mer, du ciel et des montagnes se fondent à merveille jusqu'à résonner en un fabuleux point d'orgue dans les divines illuminations du port de Gênes dans toute sa magnificence. Le grand navire s'approche majestueusement, accueilli solennellement par les silhouettes hiératiques des bâtisses perchées sur les hauteurs de la vieille ville. »

Dürckheim avait dû partir sans son épouse. Elle allait contracter une maladie insidieuse, le cancer... Dans quel état la retrouverait-il six mois plus tard à son retour ? Après le détroit de Messine, le 19 juin, le navire approche de la côte africaine près de Port-Saïd. Le voyageur en partance vers l'Orient a l'impression de reconnaître les senteurs de la steppe, de la fumée et du sable. Il n'apprécie guère, sous 37 degrés de chaleur, la traversée du canal de Suez, ainsi que les nuits tropicales qui vont suivre, peu propices au repos. L'escale suivante est Ceylan : « Les êtres humains ne cessent de me fasciner, note le psychologue. Je rêve souvent de pouvoir changer de visage afin de passer inaperçu et de me retrouver parmi eux et les observer, les contempler longuement... » Tandis qu'il est question sur le bateau de maladies dont certains passagers sont victimes, Dürckheim se fait vacciner contre le typhus et le choléra. Les escales suivantes seront : Singapour le 1er juillet, puis Manille et enfin Hong Kong, la colonie britannique, le 10 juillet.

En atteignant Shanghai, le voyageur se trouve déjà dans une zone sous domination nippone car pour beaucoup, à cette époque, cette région faisait déjà partie du « grand Empire japonais ». Le *Potsdam* arrive à Tokyo cinq jours plus tard. Et comme le mandataire du Reich devenu « politiquement indésirable » n'est nullement considéré comme un émigrant, il peut compter sur un accueil cordial, notamment de la part de ses collègues et relations officielles : attachés d'ambassade, membres de l'Auslandsorganisation (section étrangère) du NSDAP, à commencer par les membres du NS-Lehrerbund (Fédération natio-

nale-socialiste des enseignants) au Japon, entre autres son directeur, le docteur Donat. Toutes ces personnes se montrent pleines d'égards pour le nouveau-venu, et prêtes à lui rendre service pour l'accomplissement de sa mission.

Comme le précise un de ses rapports d'activité au ministre des Affaires étrangères du Reich Joachim von Ribbentrop, la mission de recherche que Graf Dürckheim doit accomplir à la demande du ministère de l'Education comporte deux objectifs distincts. Il s'agit, d'une part, d'étudier le développement de l'éducation nationale japonaise en prenant en considération les questions d'ordre social. Il faut, d'autre part, sonder les possibilités de l'Allemagne en matière de politique culturelle sur le territoire japonais et sur l'ensemble des régions sous domination nippone (très étendue à l'époque) sur le continent asiatique. Ces deux axes de mission à eux seuls exigeaient de nombreux déplacements à l'intérieur de l'archipel japonais, y compris sur l'île d'Hokkaido au nord, ainsi que toute une série d'excursions sur le continent, dans les régions qui étaient alors sous domination nippone, à savoir la Corée, la Mandchourie et le nord de la Chine, avec notamment les villes de Pékin et de Tien-tsin. Mais de ce fait, comme il le commente abondamment dans ses rapports, Dürckheim devait, de plus, entretenir des relations étroites avec les cellules locales du parti national-socialiste : leurs fonctionnaires accompagnaient dans ses voyages cet hôte du Reich, où qu'il aille ; ils lui ouvraient la voie, notamment auprès des autorités japonaises et des institutions éducatives.

Le port d'attache est tout d'abord Tokyo, mais ce sera ensuite Karuizawa, où ses accompagnateurs l'installèrent fin juillet : une localité non loin de la capitale, située à mille mètres d'altitude et constituant de ce fait un lieu de séjour plus agréable que Tokyo, grande métropole bruyante et oppressante sous la canicule estivale. Voici les premières impressions de Dürckheim : « Karuizawa est une toute petite ville, ou plutôt un village, avant tout un lieu

de villégiature. Nous traversons (en voiture) le " machi " en suivant la rue principale : ce marché se réduit à quelques petits marchands. C'est un ravissement de couleurs : les étoffes de soie, les jouets, les étals de poisson. On rencontre beaucoup d'Européens dans les rues. »

Dürckheim occupe une chambre du Manpei Hotel tenu par des Européens. C'est de là que, pour la première fois, il admire un de ces paysages qui font la réputation du Japon. Son regard se porte au-delà d'immenses forêts vers des cimes se superposant à l'infini. Mais même dans cette retraite de Karuizawa, le chargé de mission est rappelé à son devoir. Ici séjournent régulièrement chaque année les membres de la section japonaise du NS-Lehrerbund, auquel Graf Dürckheim participe le 23 août. Selon son propre rapport, il y fit une présentation générale des principes et des dispositifs d'éducation nationaux-socialistes, avant de se tourner vers la « question de la liberté » au sein de l'Allemagne nationale-socialiste, problème qui, à cette époque au Japon *, préoccupait tout spécialement les milieux universitaires ; pour l'occasion il avait ainsi traité des « différences de conceptions de la liberté entre le national-socialisme et le libéralisme [3] ».

Dès ce premier voyage au Japon, Graf Dürckheim tint un journal minutieux de ses activités. Outre les récits de voyage et la description des paysages, il donne ses impressions sur les gens et les situations qu'il rencontre. A l'adresse de ses premiers lecteurs – son épouse, ses parents, ses frères et sœur –, il décrit les caractéristiques de la vie quotidienne japonaise, dans le domaine de la vie

* La politique délibérément agressive du Japon à cette époque se manifeste par des guerres meurtrières qui s'étendent progressivement sur toute la façade ouest du Pacifique. La militarisation de toute la culture et la fanatisation de la population ont pour corollaire une économie entièrement centrée sur la guerre, dans laquelle l'armée fait souvent preuve d'une rare brutalité à l'égard des civils dans les pays conquis *(Note des éditeurs).*

publique comme dans celui de la vie privée, et va jusqu'à brosser dans tous ses détails le tableau des coutumes de baignades dans les sources chaudes, tout comme les bains chauds pris à la maison, en l'occurrence à l'hôtel.

Le théâtre kabuki japonais exerce un certain attrait sur Dürckheim : de par son esthétisme prononcé et la prépondérance accordée au sens visuel à travers les décors, les costumes et les mouvements, il se rapproche plus de l'opéra que du théâtre occidental, bien que la musique n'y joue qu'un rôle auxiliaire [4]. L'ambassadeur allemand et sa suite sont présents lors de la visite rendue au peintre Yokoyama Taikau. Cette rencontre se déroule suivant un rituel très élaboré. Dans son journal, Dürckheim décrit dans le détail le cérémonial de la réception :

> « Après avoir rassemblé les invités dans un vestibule, on les fait entrer dans un salon de cérémonie, une pièce de 36 nattes (au Japon on mesure les pièces en nattes de tatami, une natte mesurant 2 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur)... Nous nous asseyons en nous disposant suivant un carré ouvert. Devant le kakemono (une composition florale) s'installent l'ambassadeur et son épouse, et en dernier lieu prend place notre hôte, vêtu d'un merveilleux kimono noir. A peine avons-nous pris place qu'apparaissent quinze geishas, toutes plus belles les unes que les autres : elles apportent dans de petites corbeilles, à chacun des invités, une serviette chaude et humide avec laquelle il peut se rafraîchir le visage et les mains. Toute la suite des opérations se déroule ainsi selon un même rituel très élaboré : dans la façon d'entrer dans la pièce, dans celle de se mouvoir, de s'agenouiller, de se relever. Avant le début du repas, le maître de maison, ainsi que l'exige la coutume, se met à genoux à côté de son coussin et proclame la bienvenue. Puis l'ambassadeur salue à son tour.
>
> « On sert le repas, à savoir : comme toujours sur de petites tables. La disposition des petits plats et des mets

représente toujours une sorte d'œuvre d'art. Devant chaque invité vient s'agenouiller une geisha : elle dit " dozo ! " (je vous en prie) tout en proposant une petite coupe de saké.

« Puis chacun sort ses baguettes de leur petite pochette et le repas commence. Les petits mets ne cessent de se succéder. Quel beau spectacle de voir ces charmantes geishas avec leurs hautes coiffures et leurs kimonos multicolores s'agenouiller sur trois rangs devant les invités. C'est à peine si l'atmosphère se détend car elles ne cessent de changer de place. Ensuite nous sont distribués de petits livrets imprimés où se trouvent les trois danses qui vont nous être présentées... »

L'auteur du journal interrompt à cet endroit son récit pour faire la remarque suivante : « Pendant que j'écris ces mots, au Grand Hôtel des Bains d'Atami, le sol vient de trembler : un petit tremblement de terre, mon premier au Japon. Curieux pays ! » Puis il reprend sa description de la réception dans la maison de l'artiste :

« On retire les tables. La maîtresse de maison frappe des mains : la danse commence. A l'autre bout de la pièce, le grand rideau doré se lève : l'orchestre apparaît : dix jeunes filles avec des shamisen, cet instrument à trois cordes que l'on pince à l'aide d'un plectre d'ivoire, une flûte, quatre tambourins, dont deux sont frappés avec des baguettes et deux avec les mains. »

Graf Dürckheim ne manque pas de décrire dans leurs menus détails les différentes danses afin de transmettre à sa famille le tableau le plus fidèle des merveilles qu'il rencontre. Après avoir prié ses hôtes de lui faire l'honneur d'accepter de boire dans son verre, il est temps pour le maître de maison de montrer ses œuvres en commentant son art. Tout le riche cérémonial qui avait précédé semble

avoir eu pour but de mettre un voile sur l'œuvre du peintre. Courtoisie et humilité mêlées. Tandis que l'on sert du riz, les invités sont ainsi avertis que la réception touche à sa fin : « ... La fête a commencé à six heures, nous partons à trois heures. – De quoi s'agissait-il au juste ? D'une réception mondaine, de théâtre, de danse ? Les trois. »

Après seulement quelques semaines de séjour, Dürckheim a déjà devant lui un programme très varié. Il le conduira dans les régions et les villes les plus diverses du pays : après un voyage à travers l'Hokkaido en août, il visitera Sapporo et Asahikawa : puis viendra un séjour de plusieurs semaines sur le continent chinois en novembre avant de revenir sur l'archipel pour visiter les villes de Tokyo, Ise, Nara et Kyoto, puis, à la fin de l'année, les centres industriels de Kobe, Osaka et Himeji :

> « Partout où je me rendis, j'eus l'opportunité d'avoir de longs entretiens avec les gouverneurs de province, les personnalités du monde de l'éducation, celles du service public et de l'armée, mais également des représentants de différents cultes religieux (des bouddhistes et des shintoïstes). »

Et où qu'il aille, l'hôte venu d'Allemagne reçoit un « accueil extraordinaire » qui dépasse de loin tout ce qu'il pouvait attendre. Comme le fait remarquer l'intéressé, ses visites ne se sont pas limitées aux différents établissements éducatifs – jardins d'enfants, écoles primaires et secondaires, facultés, écoles de commerce, établissements de formation technique et industrielle avec un accompagnement idéologique, comme ceux de Shujo-Dan avec des ateliers d'apprentissage et des centres d'hébergement, ou encore des écoles d'escrime. Il utilise au mieux toutes les occasions qui se présentent d'« approfondir la compréhension encore sommaire que la nouvelle Allemagne a du Japon ». A cette époque la grande puissance de l'Extrême-Orient n'a pas encore manifesté très clairement ses intentions

auprès de l'Allemagne nationale-socialiste. C'est du moins ce qu'a exprimé Graf Dürckheim dans les articles de presse publiés en 1939-1940 à la suite de son premier voyage au Japon. Par ailleurs il donna dans plusieurs villes, notamment à Tokyo et Kyoto, des conférences sur le thème : « L'éducation et la science dans la nouvelle Allemagne ».

Dans ses premiers carnets de voyage il est déjà question, ici ou là, du zen, notamment sous forme de référence au livre de D.T. Suzuki publié peu de temps auparavant : *Influence of Zen-Buddhism on Japan Culture*[5]. A ce sujet, Dürckheim note :

> « Le zen est avant tout une religion de la volonté et de la force de volonté ; c'est une philosophie qui diverge profondément de la pensée discursive et de la spéculation intellectuelle, et qui considère l'intuition comme la voie d'accès direct à la vérité. »

Après cette définition, Dürckheim affirme sa profonde sympathie sur une voie de connaissance non rationnelle ou suprarationnelle. Si l'on en croit son journal, sa première rencontre effective avec le zen doit se situer entre le 20 et le 24 novembre 1938 au sein de l'ancienne cité de Kyoto. Il y fait la connaissance du maître en art floral Adashi ; il apprend à mieux appréhender la danse, mais surtout il pénètre plus profondément les mystères du rituel de la cérémonie du thé. Il pense découvrir dans cette forme de zen quelque chose d'universel :

> « Le Japonais témoigne d'une force de recueillement intérieur qui, en quelque sorte, le fortifie à l'extérieur. Comme s'il portait en lui du plomb qui le relie sans cesse aux profondeurs de son être, que plus rien ne peut alors atteindre ; il devient ainsi totalement indépendant du monde. L'immobilité absolue du pratiquant est presque macabre. »

Tandis qu'il visite de grands ateliers de poterie, des ateliers de tissage de brocarts, des fabriques d'émaux et d'objets laqués, il apprend également à connaître l'art de la danse dans une maison de thé. A chaque fois il est introduit par un autochtone. Ainsi s'exclame-t-il déjà : « Cette *culture de la verticalité intérieure* connaît sa plus pure, sa plus profonde et sa plus noble expression dans le bouddhisme zen. » Il allait faire sa première rencontre avec le zen grâce à un disciple de Suzuki : « Mon véritable guide, M. Yanasigawa, était – quelle heureuse coïncidence ! – le secrétaire de Suzuki. » Yanasigawa conduisit Dürckheim dans un monastère zen. Un jour plus tard il connaît une expérience importante en rencontrant une femme maître zen qui l'invite à prendre part à une cérémonie du thé. Il ne l'avait fait jusque-là que d'une manière superficielle. Encore une fois, les carnets de notes de Dürckheim décrivent la scène dans tous ses détails.

La maîtresse de « la voie du thé » *(Chado)* est une femme d'une cinquantaine d'années, comme le suppose Dürckheim :

> « Son visage exprime une sévère discipline et une profonde intériorité. Ses yeux rayonnent de vie. Et lorsqu'elle parle, sa voix se révèle claire et limpide. Elle m'accueille à la porte de sa maison et l'on nous conduit immédiatement à la " chambre à thé ". On attend encore un moine. Les personnes présentes : une femme qui s'initie à la cérémonie du thé accompagnée d'une de ses nièces. Toute la cérémonie se déroule dans une pièce d'une dimension encore plus réduite, d'une grandeur de quatre nattes et demie.
>
> « Tout prend désormais une signification plus profonde : chaque objet comme chaque mouvement. La prêtresse entre en apportant du charbon. On nous demande de nous approcher du poêle. Trois braises rondes y luisent déjà.
>
> « " Voyez-vous ces couleurs ? – la cendre blanche, le

charbon noir et la braise – passé, présent et futur ! Et ce que j'ajoute maintenant, c'est comme une tête, un corps, des bras et des jambes. L'homme lui-même, tout entier, traverse la braise. "

« Elle rassemble avec précaution à l'aide d'une grande plume la poussière de cendre autour du foyer entouré d'un cadre de bois. D'un petit récipient en terre cuite elle extrait ensuite quelques boules qu'elle dépose sur les braises, d'où émane alors un parfum prononcé. J'apprends que, selon la coutume, la tâche de l'invité est alors de demander la permission d'observer ce petit récipient et de s'informer de son origine, à savoir comment la maîtresse de maison est entrée en sa possession, etc.

« Nous retournons à nos places. La prêtresse quitte la pièce et revient un instant plus tard avec les pots à thé. C'est alors que commence véritablement la préparation du thé.

« Il est impressionnant de voir à quel point chaque geste qui va suivre paraît réglé et précis : la manière d'ouvrir la dose contenant la poudre de thé vert ; la façon de soulever le couvercle de la bouilloire et de le poser sur le support prévu à cet effet ; la manière de prendre le pinceau entre les doigts ; la façon de déplier la serviette servant à essuyer la coupe ; le geste de lever la fine cuiller de bambou pour la plonger dans la dose de thé ; la façon de tenir et de manier la louche servant à puiser l'eau de la bouilloire ; la manière de jeter et de tourner le thé dans la coupe avec le pinceau, etc., etc. J'éprouve alors une grande joie lorsque la nièce prend la première coupe de thé prête pour me l'apporter.

« Mais auparavant je dois manger un peu de cette sucrerie déposée devant moi sur une feuille de papier blanc, que l'invité doit lui-même apporter. Il s'agit d'une boule de massepain, à quoi s'ajoutent des feuilles de sucre ayant la forme et la couleur de la feuille de l'érable rouge, le plus bel arbre de l'automne japonais.

« La jeune fille apporte le thé, mais elle ne se dirige

pas directement vers moi : par une série de pas très réglée, elle se retrouve placée perpendiculairement à moi, puis elle avance vers moi en portant la coupe de thé à deux mains comme un calice, elle s'agenouille face à moi, dépose la coupe devant moi et s'incline jusqu'au sol. C'est ensuite à mon tour de devoir m'incliner devant elle, puis devant la prêtresse, de lever la coupe à deux mains, de la déposer dans la paume de la main gauche et de la faire tourner avec la main droite en l'admirant.

« J'admire ensuite l'harmonie des couleurs du thé et de la coupe puis respire le parfum du thé. C'est alors seulement que je porte, à deux mains, la coupe à mes lèvres et que j'avale, de manière délicatement audible, une première gorgée ; puis je repose la coupe avant de la boire entièrement selon un nombre prescrit de gorgées. Je la dépose ensuite devant moi et je m'incline. La jeune fille fait de même, lève le pot et repart par le même chemin en effectuant la même suite de pas.

« Cette même cérémonie se répète avec chacun des invités. Vient ensuite un temps de conversation paisible. (Il existe une variante où l'on sert du thé fort, où l'on reste silencieux et où la coupe passe directement d'un hôte à l'autre.) Les propos doivent rester paisibles, sérieux et harmonieux. C'est l'harmonie de l'atmosphère qui importe. Elle pourrait être perturbée si le crépitement de la bouilloire diminuait. Mais la prêtresse dit qu'elle se réjouit que tout se soit si bien passé aujourd'hui, et elle invoque notamment la régularité du feu et le crépitement continu de la bouilloire. Elle donne encore une petite explication avant de faire disparaître en un tournemain tous ses objets de culte.

« J'ai l'impression, en fin de compte, que j'en sais encore moins qu'avant, et je pressens l'importance du pas qu'a jadis franchi un homme de pouvoir japonais lorsqu'il abandonna ses fonctions pour se consacrer au culte du thé. Je sais seulement qu'il s'agit de tout autre chose que d'une simple coutume esthétique... L'essen-

tiel, c'est l'esprit vivant qui doit régner dans l'atmosphère du rituel : il doit comme vibrer dans l'espace de la pièce, et chaque personne doit être pleinement présente, à la fois proche de l'essentiel et en communion avec l'autre. Le tout doit être comme un microcosme, totalement révélé à lui-même... Le beau dans toute sa vérité naturelle et originelle, tel qu'il se révèle ici, dépasse la simple beauté, car il s'agit d'une qualité vivante et forte qui n'a rien d'artificiel, totalement naturelle. »

Cette première rencontre avec le zen sous la forme du *Chado* pouvait difficilement faire sur Dürckheim une plus forte impression. La veille, dans le « parc du pavillon d'or », son guide Yanasigawa avait attiré son attention sur quelques feuilles d'un rouge lumineux qui se trouvaient sous un arbre. « Regardez, dit-il, voilà ce que nous trouvons beau, selon nos propres valeurs. Ce ne sont que des feuilles qui viennent de tomber de l'arbre. Et pourtant, c'est ainsi que nous aimons les choses ; si on enlevait ces feuilles, il manquerait quelque chose. La véritable beauté ne se trouve que dans l'ordre naturel, tel que la nature l'a créé, même lorsqu'elle est empêchée dans son plein développement. »

L'heure passée en compagnie de la maîtresse de thé touche à sa fin. On tend un livre d'or à l'invité en le priant d'y inscrire quelque commentaire.

« C'est difficile, pensa alors Dürckheim, que dois-je donc écrire ? J'écris ce qui me traverse l'esprit à cet instant :

Lebendiger Geist
vollendete Form
der Mensch wie er sein soll :
lebendige Norm[6].

« En un éclair voici quatre nouvelles feuilles, de longues et étroites bandes de papier doré, sur lesquelles

on me demande d'écrire à nouveau ce poème à l'attention de chacun des participants. On m'apporte des cadeaux. On ne quitte jamais une demeure japonaise sans recevoir un cadeau à ramener chez soi. La prêtresse m'offre une cuiller en bambou semblable à celle qu'elle a utilisée pour préparer le thé : longue et fine, elle est minutieusement emballée dans un petit étui en bois autour duquel est enroulée une bande de papier rouge et blanc qui signifie qu'il s'agit d'un cadeau. Avec son pinceau elle y inscrit mon nom et le sien, à quoi elle ajoute encore quelques signes... On m'offre ensuite quelques-unes de ces feuilles de sucre multicolores disposées dans une boîte en carton. Le tout est enveloppé dans une étoffe chamarrée...

« Les femmes me tendent alors leurs cartes de visite respectives, de la taille d'un timbre-poste. Elles me raccompagnent à travers le grand jardin plongé dans l'obscurité en éclairant le chemin à l'aide d'un lampion. Nous prenons congé en nous inclinant très bas, en réitérant une dizaine de fois nos remerciements réciproques... »

Et voici le commentaire de Dürckheim :

« La cérémonie du thé me fit d'autant plus d'effet qu'en arrivant chez la prêtresse je venais juste de visiter une école d'escrime de grande renommée. Et ces deux événements conjuguaient leurs effets avec l'expérience de la veille au soir dans le monastère zen et formaient une unité d'une force créatrice étonnante. »

Début 1939, Dürckheim regagne l'Allemagne. Le voyage de propagande et d'étude est terminé. Ses commanditaires peuvent être satisfaits : non seulement il s'est montré efficace dans son rôle de représentant de la « nouvelle Allemagne », mais il a également ramené de sa mission des rapports très fournis, en informations comme en images,

notamment en ce qui concerne la situation politique et culturelle en Extrême-Orient. En effet, partout où cela était possible, il a pris de nombreux clichés avec son Leica. Ainsi va-t-il pouvoir donner à son retour une série de conférences-diaporamas, comme par exemple le 3 mai 1939 devant les membres de la Deutsche-Japanische Gesellschaft à la Harnack-Haus de Berlin-Dahlem. Il confesse pourtant à cette occasion : « Même lorsque l'on a passé six mois au Japon, on n'a pas le sentiment de connaître le Japon... » Dürckheim ne fait d'ailleurs aucun mystère sur son intérêt pour une éventuelle occasion d'approfondir l'art de vivre et l'esprit japonais. C'est du moins ce que montrent – outre les rapports internes qu'il rédige à l'intention de ses commanditaires des ministères des Affaires étrangères et de l'Education – les articles qu'il publie à cette époque dans diverses revues. Dans ces textes, il exprime également son estime pour le Japon et la culture japonaise en relation avec l'Allemagne, comme par exemple dans *Berlin-Rom-Tokio* : cette revue grand format de très large diffusion était éditée en langues allemande et italienne sous l'égide du ministre des Affaires étrangères du Reich Joachim von Ribbentrop. Elle avait pour but l'approfondissement des relations culturelles entre les peuples du « triangle politique mondial Berlin-Rome-Tokyo ». Dès le troisième numéro daté du 15 juillet 1939, parmi les collaborateurs de la revue, on trouve la signature de Graf Dürckheim. Au sujet du mouvement nationaliste Shujo-Dan, il écrit :

> « Le Japon pense aujourd'hui à son avenir. Il sait qu'il doit rester fidèle à ses intuitions... Lorsque l'on voyage de nos jours à travers le Japon, on prend conscience à chaque pas combien, pour le peuple japonais – et notamment pour les forces qui portent son avenir –, l'amitié nouée avec l'Allemagne nationale-socialiste et l'Italie fasciste représente beaucoup plus qu'une simple union d'intérêt politique de courte durée. C'est l'esprit

qui nous relie au Japon, cet esprit issu de la fibre nationale et de l'élan de vie de la nation, cet esprit, qui, là-bas comme chez nous, combat l'étranger et développe la spécificité nationale... La guerre, " ce grand maître du peuple ", a fait s'amplifier au plus haut point cette volonté du Japon. »

Dürckheim fait alors référence au culte de l'Etat, à l'esprit guerrier des samouraïs, ainsi qu'au mouvement d'inspiration shintoïste Shujo-Dan fondé par Monzo Haunuma dont le but est « l'unification de l'esprit ».

Dans ce genre d'article, Graf Dürckheim, au retour du Japon, a souvent défendu l'idée – vraisemblablement avec conviction – de la nécessité de l'avènement d'un « nouvel ordre » politico-militaire en Extrême-Orient conduit par le Japon. Selon cette thèse, la guerre d'occupation sino-japonaise, lancée bien avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale, représentait une « guerre d'approche ».

Lorsque l'on a suivi jusque-là le cours de la vie de Graf Dürckheim, que l'on connaît par ailleurs ses écrits après 1950 et son travail à Rütte, on peut s'étonner de l'emprise qu'ont encore sur lui les idéaux nationalistes après son premier séjour au Japon : qu'allait-il donc advenir qui puisse provoquer un changement intérieur aussi profond ?

Seconde mission au Japon : rencontre avec le zen

Le retour d'Extrême-Orient allait être pour Karlfried Graf Dürckheim une sorte d'intermède. Dans cette perspective, sa situation familiale fut sans doute déterminante. Le cancer d'Enja avait atteint une phase critique. L'opération réalisée par le professeur Ferdinand Sauerbuch n'avait pas donné les résultats escomptés. L'état de santé de son père s'aggravait également de jour en jour. Après avoir dû quitter la propriété de Steingaden, les parents de Graf Dürckheim avaient provisoirement trouvé refuge à Breslau avant de déménager à Berlin où, du fait des circonstances, ils vivaient dans des conditions très modestes. Les fameuses lois antisémites de Nuremberg de 1935 frappaient durement les Dürckheim : non seulement Charlotte, la mère, mais aussi et surtout les enfants et leurs familles respectives. Cette discrimination rendait inaccessible tout emploi dans un service public.

La Seconde Guerre mondiale éclata le 1er septembre 1939. Wilfried Dürckheim, alors âgé de trente-sept ans, partit au front comme engagé volontaire, suivant ainsi l'exemple de son frère aîné qui s'était engagé en 1914 : « ... comme j'étais trop jeune pour la Première Guerre, je ne voulais pas être trop vieux pour la Seconde [1] », invoque-t-il. Fin 1939, il y eut deux décès dans la famille : le 9 novembre mourait la comtesse Enja Dürckheim, à l'âge de cinquante et un ans à peine ; le matin du 10 décembre

trépassait à quatre-vingt-un ans le père de Karlfried, Friedrich Graf Dürckheim. Tous deux furent provisoirement inhumés au cimetière de Wilmersdorf à Berlin. Pendant la guerre, il était exclu de pouvoir obtenir le transfert de leurs dépouilles dans le caveau de famille à la chapelle Saint-Jean de Steingaden. Ce transfert ne put se faire qu'au milieu des années soixante-dix, après de longues démarches menées par Wilfried Graf Dürckheim auprès des autorités berlinoises.

Pour Graf Dürckheim comme pour ses commanditaires ministériels, la nécessité d'une nouvelle mission au Japon ne faisait aucun doute. Cette fois, il ne s'agissait plus de l'envoyer « le plus loin possible » comme une personne « politiquement indésirable ». Bien au contraire, les années précédentes avaient prouvé combien un homme de ce profil, doué d'un tel sens diplomatique, pouvait être utile à l'Allemagne nazie « à travers le monde »...

Le 24 janvier 1940, le voici dans un train à destination de Moscou. Il vient de Riga, où il a rendu visite au ministre plénipotentiaire allemand von Kotze. Un coup d'œil par la fenêtre : « Le paysage est couvert de neige et de brume : comme la vie, pleine de mystère. Tous mes bagages sont sous clef. Je dois donc méditer en me passant de livre ; c'est bien aussi... » Et dans une lettre à sa mère :

> « Quand tu recevras ces lignes, tu seras déjà à Loschwitz... C'est là que commença, il y a vingt ans, à s'éveiller en moi une paix intérieure. Je me rappelle encore être resté longtemps sur la terrasse du jardin à regarder les étoiles et les lumières de Dresde. Je me souviens aussi combien je me sentais attiré par les choses qui se situent *au-delà* du temps sans savoir encore comment cette aspiration pourrait être satisfaite [2]... »

La destination de ce voyage en train ne souffre aucune équivoque : le Japon. La guerre a contraint Dürckheim à prendre ce moyen de transport beaucoup moins agréable

que le bateau. Le sombre pacte d'amitié germano-soviétique est intervenu entre-temps. Trois jours d'escale à Moscou : Dürckheim se rappelle les propos farouches qu'il tenait à l'encontre du bolchevisme après la Première Guerre mondiale :

> « Il y a ici beaucoup de choses imposantes, les choses du passé comme celles du présent. Tout se juxtapose : les masses prolétariennes et le ballet classique russe au Bolchoï, l'armée Rouge et les prières des vieux prêtres à la lueur des bougies des églises orthodoxes, les immeubles modernes en béton aux dimensions impressionnantes, les vieilles tours du Kremlin, les petites maisons en bois aux volets sculptés... Mais ce qui domine, c'est bien sûr les temps modernes et le rythme des masses prolétariennes. »

La suite du voyage se fait par le transsibérien, via le lac Baïkal. Dürckheim est accompagné de sa secrétaire Ursula Witt, une bibliothécaire qui avait travaillé auparavant à la Preussische Staatsbibliothek de Berlin puis à Londres. Il consacre l'essentiel de son temps à s'initier à la langue japonaise. Le 13 février, le voici dans le Fuji-Express, à une heure de train de Tokyo : « Le voyage a été très agréable, même en Russie. Mais c'est une grande joie d'arriver sur le sol japonais : cet ordre, cette propreté, mais aussi cette joie de vivre qui se lit sur les visages, malgré l'époque ! » Comme nous l'apprend sa lettre datée du 21 février 1940, le diplomate culturel allemand retrouve rapidement ses « vieux amis ». Les relations les plus importantes une fois renouées, le travail peut aussitôt commencer avec ses voyages et les diverses formes de dialogue.

Atami le 3 mars 1940 : « Je loge dans un hôtel japonais tout neuf. Me voici de nouveau assis à même le sol ; à ma droite crépite la bouilloire pour le thé disposée comme toujours sur les charbons ardents. C'est également l'unique moyen de chauffage. Au-dehors on entend le

murmure de la mer. Il y a encore de la neige sur les cimes ; devant moi scintillent des centaines de lumières sur les hauteurs, où l'on voit s'élever de temps à autre les nuages de vapeur des sources chaudes. Quand il fait trop froid, on va prendre un bain chaud. »

Lorsque Graf Dürckheim n'est pas en voyage ou invité à des soirées, il lui arrive de sacrifier aux devoirs d'un hôte, assisté avec ferveur de Helma Ott, avec qui le lie une amitié de plus de vingt ans. Dès la mi-mars, il emménage dans ce qu'il nomme son « petit logis », à une demi-heure de l'ambassade allemande et beaucoup moins bruyant que sa chambre d'hôtel où il fallait parler fort pour que la voix ne soit pas couverte par le bruit de la circulation.

Dürckheim cherche à pénétrer les profondeurs de l'âme japonaise :

> « La langue m'enthousiasme. Je passe une heure presque chaque matin avec un étudiant ou avec Mlle Ueno, qui m'a déjà apporté son aide l'an dernier... Avant-hier je suis allé pour la première fois au théâtre kabuki. Je fais aussi partie du comité d'organisation des échanges culturels germano-japonais. »

L'auteur du journal note plus loin : « Entre mes diverses activités et les rencontres, les jours défilent très vite ; particulièrement maintenant où les informations importantes provenant de Norvège nous tiennent en haleine... » Hitler vient en effet de déclarer la guerre à la Norvège début 1940. « Ce qui nous arrive de la mer du Nord est réellement édifiant. Ce génie, cette force de décision, cette rapidité font vraiment forte impression. » Voilà de nouveaux sujets de conversation pour les nombreuses soirées mondaines japonaises. Pour ce qui est du « petit logis », Ursula Witt se charge d'instaurer une ambiance distinguée par des compositions florales pleines de style. Un cuisinier et deux *Amas* (jeunes filles) préparent des repas japonais ou occidentaux, « selon mes désirs et tout va pour le

mieux ! », ajoute Dürckheim satisfait. Il écrit également de nombreux articles, notamment un dossier sur l'Allemagne et l'esprit occidental pour une grande revue nippone tirée à plus de 150 000 exemplaires.

Entre-temps se succèdent les communiqués spéciaux de la Wehrmacht, qui arrivent jusqu'au Japon. La campagne lancée contre la France et le Benelux bat son plein. Et Karlfried Dürckheim, l'ex-engagé volontaire de la Première Guerre mondiale, éprouve alors une certaine nostalgie : « Il m'est vraiment très difficile de ne pouvoir partir au front ! » Il se console néanmoins en se disant :

> « Finalement, ce que je fais ici a aussi un sens... Le matin, on se précipite sur le journal – malheureusement ; il s'agit d'un quotidien édité par des Juifs américains, l'*Advertiser,* mais c'est le seul quotidien de langue anglaise que l'on trouve ici. Je connais toute une série de ces " frères ", qui sont sur la sellette en Angleterre, comme Churchill : ah ! celui-là... bon, il faut que je mesure mes propos. Mais en tout cas, un tel homme ne vaincra jamais ! »

Dürckheim sacrifie manifestement à la passion pour le Reich que partagent la plupart des Allemands. Pour lui, « Churchill et sa clique » ne sont qu'une « bande de criminels », et les informations que l'on diffuse au Japon sur l'ennemi sont de « purs mensonges ». Et tandis qu'il ébauche le projet de nouveaux articles dans la presse japonaise et d'un livre pour un éditeur nippon, il note :

> « Il me paraît parfois bien étrange, à l'heure où les canons se font entendre, de devoir m'occuper de questions si intemporelles... Mais si je ne peux servir au front, je suis néanmoins reconnaissant de pouvoir m'occuper des questions toujours actuelles qui animent le peuple. »

Outre ces questions d'actualité, il lui paraît nécessaire de traiter de problèmes fondamentaux, philosophiques. Dürckheim fait ici référence (le 15 septembre 1940) à son mémoire de 1930, qui, à son avis, pourrait se révéler intéressant pour les Japonais.

> « J'avais dressé alors une sorte de tableau des formes de pensée qui s'avèrent nécessaires dès que l'on s'occupe du vivant, et non plus de choses mortes, comme le font les scientifiques, c'est-à-dire les physiciens... sinon, on en arrive à de fausses conclusions. »

A l'automne de cette première année passée au Japon, il s'adonne à nouveau pour quelques semaines à son questionnement psychologique. C'est comme si le diplomate allemand cherchait à anticiper son destin :

> « J'ai remarqué ces derniers jours que je suis au fond davantage un philosophe et un pédagogue, ou encore, d'une certaine manière, une sorte de " réformateur du monde " (c'est incurable !). »

Doit-on voir dans ce genre de brèves annotations les prémices de son travail futur ? Cette note de journal est datée du 6 octobre 1940. Trois semaines plus tard, il donnera à l'université de Sendai une conférence de philosophie. A cette occasion, il visitera l'ancien temple zen de Matsushima dont le supérieur viendra le saluer personnellement. Le visiteur relate cet événement en quelques mots :

> « Ce fut très solennel. Nous – c'est-à-dire le groupe des visiteurs que nous formions avec ma " suite " : interprète, secrétaire et autres assistants – nous agenouillâmes sur un des côtés de la salle. Puis il entra et se dirigea vers sa place où il s'agenouilla. Je me présentai et nous engageâmes une conversation sur le zen et sur Maître Eckhart – ce fut extraordinaire : après les civilités

de circonstance, nous entrâmes directement dans le vif du sujet. " Qu'enseigne Maître Eckhart ? " demanda-t-il subitement, tandis que je venais de suggérer qu'il y avait chez Eckhart comme un accès au zen. Et comme je répondis : " Par le dépassement de soi, l'indépendance de la mort et de la vie, et par la liberté de servir ", il répliqua : " Oui, en effet, il y a quelque chose de semblable au zen, où la méditation apprend à l'homme à dépasser son petit moi pour accéder au grand Soi qui embrasse toute réalité : ainsi s'amorce un nouveau mode de relation à l'égard de toutes choses. " »

Dürckheim ne peut renier ses aspirations intérieures. « Cette conversation fut réellement un beau cadeau d'anniversaire... » poursuit-il. Il réalise en effet à cet instant que cette rencontre coïncidait avec son anniversaire. Il avait quarante-quatre ans.

Le travail ne manque pas : entretiens, comptes rendus, articles, conférences... et de nombreux projets dont il fait mention dans son journal. Mais il n'a pas le temps de tous les réaliser. Il doit se résigner à accorder des vacances à sa secrétaire : « Comme mes précédentes secrétaires à Berlin, elle était vraiment à bout de forces ! Elle a pourtant deux assistantes à mi-temps, mais ça ne suffit plus. » Fumio Hashimoto, qui lui sert d'interprète et de guide, s'avère pour sa part irréprochable, « un excellent guide qui ne cesse de me réjouir ». Son rôle est réellement déterminant pour les conférences de Dürckheim.

A la date du 19 novembre 1940, on trouve la note suivante : « Hier, conférence à la Goethe-Gesellschaft de Kyoto sur la *Lebensphilosophie* (philosophie de la vie). Dans cette ville de rêve, on a peine à croire que le monde est en guerre. » Il semble que les commanditaires du Reich aient veillé à ce que leur mandataire au Japon ne se consacre pas trop vite à son thème de prédilection. C'est le cas notamment à Kanazawa, où Dürckheim doit faire une conférence devant près de mille personnes sur le

pacte tripartite et le sens de la « nouvelle Allemagne ». Dürckheim n'éprouve visiblement aucune difficulté à se retrouver dans le rôle du propagandiste. La foule des auditeurs l'enthousiasme : « Phrase après phrase, je disais ce qui me venait du cœur, et mes propos étaient scandés par les acclamations du public. Hashimoto, à mes côtés, traduisait chaque phrase dans un même élan... C'est merveilleux de ressentir comme ses propres mots peuvent être reçus par des étrangers, comme si nous étions tous portés par un même courant : la langue n'est même plus une barrière... » Mais comment le professeur peut-il juger des réactions de ses auditeurs ? Les connaissances de Dürckheim en japonais restaient très limitées.

Une question revient toujours dans les discussions : celle de la relation à la modernité et sa technique. Comme le suggère Dürckheim (1940), la technique ne s'oppose-t-elle pas à l'esprit traditionnel et au style de vie des Japonais ? La référence au shinto devient de plus en plus fréquente, même si le bouddhisme reste son premier centre d'intérêt. Pourtant ses intérêts personnels seront encore mêlés un certain temps à sa mission officielle. Il devra ainsi écrire un article pour la revue philosophique *Riso* sur le thème : « Culture nationale-socialiste et politique culturelle ». Il lui faudra également correspondre avec les professeurs de la section japonaise du NS-Lehrerbund (Fédération nationale-socialiste des enseignants) et commenter les prouesses militaires et les époustouflantes victoires de la « grande » Wehrmacht. A côté de cela, on trouve la note du 16 décembre 1940 :

> « Dans la mesure de ma disponibilité, je vais désormais consacrer du temps à l'étude du bouddhisme, et tout particulièrement dans ce qu'il a de vivant ici. Nous avons en Europe une conception totalement erronée du bouddhisme... Nous le considérons comme un enseignement passif qui isole l'homme de la réalité par la pratique de la méditation. J'ai reçu hier les amitiés de mon

amie de Kyoto, cette prêtresse zen chez qui j'ai assisté pour la première fois à la cérémonie du thé. »

Ainsi Dürckheim commencera-t-il à entretenir d'étroites relations avec le bouddhisme zen. A l'occasion d'un de ses voyages, il fait la connaissance d'un jeune professeur japonais. Celui-ci lui rend ensuite visite et lui parle de son maître, auprès de qui il a pratiqué l'art du tir à l'arc (*Kyu-do,* la voie de l'arc) et la calligraphie (*Sho-do,* la voie de l'écriture). Tel est le but de sa visite : « Je suis venu vous voir afin que vous fassiez sa connaissance (le maître). Il est ici, à Tokyo, pour quelques jours. » Dürckheim accepte sans hésiter cette invitation qui, à ses yeux, sera riche de sens. Dans son journal, il relate ses premières rencontres avec le maître zen :

« Je rendis donc visite à ce maître à son hôtel un matin à 8 heures. Il me fit vraiment une très forte impression. Quelque chose de magique émanait de cet homme. Je suis resté ainsi deux heures avec lui. Il eut sur moi un tel effet que le soir venu, après une journée pourtant bien chargée, j'écrivis un mémoire entier... Quelques jours plus tard, il me rendit visite à son tour tôt le matin – le seul moment de la journée où j'avais encore un peu de temps... Ces premières conversations ne sont naturellement que tâtonnements préliminaires. La traduction simultanée rend également les échanges plus difficiles ; pourtant de pareilles rencontres sont précieuses. »

A partir de fin 1940, au fil des notes du journal de Dürckheim, on remarque que ses activités officielles passent au second plan pour laisser une plus large place aux questions fondamentales que ses intérêts ont su éveiller. C'est ce qu'exprime également sa lettre du 10-20 janvier 1941. Il vit alors depuis une année au Japon. Il faut distinguer, à son sens, trois niveaux de réalité dans la ren-

contre avec la vie et la mentalité japonaises. Le premier niveau concerne l'homme de la rue, qui vaque à ses occupations quotidiennes ; le second concerne la tradition, qui s'exprime notamment dans le shinto, le culte de l'empereur, etc. ; quant au troisième niveau, Dürckheim lui accorde plus d'attention et s'y attarde plus en détail. Il s'agit de la couche la plus profonde de l'être, « là où la véritable nature d'un être s'accomplit, où le divin se manifeste. C'est à ce niveau-là que se produit en nous cet accomplissement. Et naturellement, cette réalisation se manifeste alors directement sur le plan humain ». Néanmoins, de telles considérations n'empêchent pas l'auteur du journal d'exprimer une certaine distance intérieure avec le national-socialisme, et notamment la ligne culturelle nationale-socialiste. En effet, il existe encore à cette époque pour Dürckheim deux « mondes » distincts qui se juxtaposent sans entrer en conflit : les idéaux nationalistes et la vie spirituelle ne semblent pas s'opposer à ses yeux, du moins ne ressent-il pas encore la nécessité de choisir. Ce qu'il reçoit de l'enseignement zen lui apparaît plutôt comme un acquis supplémentaire. A ce titre, voici la note datée du 11 février 1941 :

> « Ma vie s'est enrichie d'un nouveau matériau de choix depuis que j'ai commencé à pratiquer le tir à l'arc – et cela dans mon " vaste parc " (!) de deux mètres et demi de longueur sur une grande botte de paille. »

Graf Dürckheim se rappelle avoir lu par le passé, dans une revue, un article d'Eugen Herrigel sur l'art chevaleresque. Herrigel avait eu son premier contact avec le zen dès 1921 à Heidelberg ; il était à l'époque professeur de philosophie à l'université d'Erlangen. Son intérêt avait été éveillé par Shuej Ohasama, alors en résidence à l'université de Heidelberg. Grâce à son activité de professeur, durant près de six ans à l'université Tohoku de Sendai, Herrigel fut l'un des premiers Européens à acquérir la

maîtrise de l'art du tir à l'arc traditionnel japonais ; son épouse, Gusty L. Herrigel, s'initia quant à elle au *Ka-do,* l'art de la composition florale. Le livre d'Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*[3], qui allait connaître un grand succès, ne fut publié qu'après la Seconde Guerre mondiale. Mais il semble que la lecture de l'article d'Herrigel ait suffi à Graf Dürckheim, car il affirme dans une lettre : « Mon professeur est le maître du maître d'Herrigel. Une raison suffisante pour m'engager dans cette voie. J'apprends ainsi des choses sur le Japon très profitables pour moi et impossibles à apprendre dans des livres ou d'aucune autre façon. » Il semble encore s'agir pour Dürckheim de simples informations « sur » le zen – à moins que ces lignes ne soient tout spécialement rédigées à l'intention des lecteurs restés dans la patrie ?

Les semaines et les mois défilent. On engage une assistante au bureau pour épauler Fräulein Witt. Malgré les rationnements de carburant, l'administration de tutelle met une voiture de fonction à la disposition de Dürckheim. Cela prouve l'estime qu'on lui témoigne et que lui vaut son zèle à l'égard du Japon. Les visites ne cessent de se succéder au domicile du diplomate allemand :

« Aujourd'hui, le 5 mars 1941, j'ai reçu la visite du maire de Nigata... Auparavant j'avais à ma table un des directeurs de la Société d'ethnologie d'Asie de l'Est – je suis également membre du conseil d'administration. Après-demain, je reçois l'éditeur de la revue *Riso* et philosophe de renom, le professeur Oe. Il veut parler philosophie. Demain je suis invité à déjeuner chez Mme Azaki... Et demain matin à la première heure, j'attends la visite du directeur de l'Institut culturel germano-japonais : nous devons parler d'une conférence que je donnerai prochainement. Ce matin j'ai pris mon petit déjeuner avec l'attaché culturel de l'ambassade... Hier soir j'avais chez moi M. Sahl à dîner... Avant-hier soir je recevais un petit groupe de Japonais et d'Allemands qui s'intéressent particulièrement à l'art – et ainsi de suite... » On ne s'étonnera pas que les employés de mai-

son ne se montrent pas particulièrement fâchés que leur « maître » *(Danasan)* doive annuler ses rendez-vous durant quelques jours pour cause de grippe. Sur la qualité de la nourriture préparée par ses domestiques, il rassurera d'ailleurs sa mère en ces termes : « Ils ne cuisinent que trop bien ! » N'oublions pas que le monde est en guerre et que les rationnements ne frappent pas seulement l'Allemagne.

> « Le tir à l'arc procure un grand apaisement. Lundi matin, le maître est venu chez moi et il revient demain matin. Ce sont toujours de longues conversations philosophiques sur les nécessités de notre époque et sur les bienfaits de la pratique du tir à l'arc. On pratique ensuite pendant vingt minutes, le temps de tirer six à huit flèches... C'est une discipline très curieuse, très différente de ce que l'on peut se représenter en Allemagne. Je publierai plus tard quelque chose à ce sujet.
>
> « (Le 19 mars 1941) Je progresse dans l'art du tir à l'arc : je pratique au moins trente minutes chaque matin. C'est un merveilleux exercice de concentration et de calme intérieur ! »

Plus de quarante ans plus tard, à quatre-vingt-sept ans, Dürckheim relata dans le détail son initiation au tir à l'arc lors d'un entretien télévisé avec Karl Schnetling, journaliste sur la deuxième chaîne allemande. Il raconta qu'il lui avait fallu au moins trois ans de pratique pour acquérir la technique du tir « libre ». Celle-ci consiste à se libérer de toute notion de probabilité du tir : telle avait été son initiation à cette discipline zen. Voici les commentaires de Graf Dürckheim :

> « Je me souviens : un jour, en tirant en présence du maître, la flèche partit d'elle-même. " Je " n'avais pas tiré : " ça " avait tiré. Le maître l'avait très bien vu : il me prit l'arc des mains et me prit dans ses bras – ce qui était

très rare au Japon ! Puis il dit : " Ça y est ! " Il m'invita ensuite à prendre le thé chez lui. Le tir à l'arc m'a énormément apporté. La maîtrise de cette technique traditionnelle japonaise ne correspond nullement à une performance sportive ; elle signifie : faire un pas sur le chemin intérieur... »

Selon les termes de Dürckheim, la perfection était encore une question d'apprentissage : pour acquérir cette maîtrise, il fallait sans cesse répéter les gestes et les postures ; cela exigeait une grande patience et un total engagement. Fondamentalement, comme il le définira plus tard, le zen exige d'ailleurs « que l'homme fasse un avec l'être ».

Revenons aux années quarante : en deux mois, le fascicule *Nationalité et idéologie*, tiré au Japon à 3 000 exemplaires, est épuisé. L'auteur se déclare satisfait lorsque les critiques écrivent : « Ce livre reflète parfaitement le visage de l'Allemagne nationale-socialiste... » Ce qui se veut un éloge ! C'est encore ce même « visage » que décrira Dürckheim dans une série de conférences pour le public nippon – du moins germanophile – à travers le Japon : à Osaka, Kumamoto, Nagasaki et Fukuoka. En avril il empruntera le Nord-Sud-Express. Pour un diplomate du Reich, il va de soi de ne pas oublier l'anniversaire d'Hitler. Le 20 avril, Dürckheim se trouve à l'Institut culturel germano-japonais de Kumamoto : « Deux heures de conférence sur l'esprit allemand le jour de l'anniversaire du Führer, voilà qui est bien ! »

A l'opposé de ce genre de considération, voici de nouveau quelques commentaires sur ses nouveaux centres d'intérêt qui lui tiennent de plus en plus à cœur. Ainsi, cette note du 25 août 1941, à Karuizawa :

« Mon maître de tir à l'arc m'a invité une semaine chez lui, à Osaka, à l'occasion de son séminaire d'été, auquel participaient une trentaine de disciples. – Mon

travail de recherche se poursuit : il s'est orienté ces derniers temps sur les fondements religieux de la culture japonaise, à savoir le shinto et le bouddhisme... Plus on se confronte à ces questions, plus on en arrive aux fins dernières : tombent alors toutes les argumentations de type linguistique, historique ou national. »

Même les facteurs « nationaux » ! Cette affirmation montre bien l'orientation que prend de plus en plus la pensée de Dürckheim. La différence est flagrante avec les propos qu'il tenait jusque-là dans ses conférences de propagande nationale-socialiste. Néanmoins, ce processus de changement s'amorce relativement lentement, d'autant plus que les nouvelles de victoire en provenance du Reich ne cessent, pour l'instant, de pleuvoir. La campagne contre l'Union soviétique bat son plein. La liaison avec la patrie, et avec la famille Dürckheim, est de plus en plus perturbée. Une lettre traitant d'un voyage sur le continent chinois que Graf Dürckheim a entrepris avec sa secrétaire début octobre 1941 ne parvient à Berlin que le 25 janvier 1943, soit avec plus d'un an de retard ! C'est aussi le cas des lettres qui suivront. On arrive quelquefois à passer un télégramme ou un message radio en ondes courtes, mais les lettres parviennent rarement à destination. L'isolement est presque total. De son voyage à Pékin, Nankin et Shanghai, on retiendra la remarque suivante : « Je rencontre partout de vieilles connaissances et des amis de longue date qui me permettent de découvrir, dans le temps limité dont je dispose, le maximum de choses sur le pays et les gens. A ce titre, je m'intéresse moins à la politique actuelle qu'à la vie spirituelle et à la persistance de ses formes traditionnelles. »

Après son retour, Dürckheim nourrit ces mêmes pensées, surtout lorsqu'il se rend à Karuizawa, cette petite bourgade de montagne près de Tokyo qu'il a connue dès son premier séjour au Japon. Au cours de l'été 1942, il a loué dans ce village ce qu'il appelle une « petite maison »

dont s'occupent Helma Ott et Ursula Witt. Il revient tout juste d'un voyage de deux semaines qui l'a conduit à Kyoto, au lac Biwa, puis à Nara et Kobe. Le 15 juin 1942, il notera :

> « Je parle de plus en plus de la similitude que je constate entre l'esprit japonais et l'esprit allemand. Il y a en effet certaines ressemblances... mais à trop parler on en arrive à une certaine *contradiction* intérieure (!)... et l'on prend conscience combien l'amitié peut être féconde en matière de *complémentarité,* surtout dans le domaine spirituel... Je m'aperçois que quand je parle ou écris sur ce sujet, je rencontre un vif intérêt et une sincère approbation. Avec le temps on apprend beaucoup sur ces questions. *Progressivement,* il m'apparaît de plus en plus clairement quelles sont les choses pour lesquelles nous manifestons de l'intérêt en Allemagne, et un intérêt croissant... »

Ce sont là sans aucun doute des phrases importantes. Elles résonnent comme un bilan. Dürckheim semble du moins partiellement prendre conscience des contradictions qui sous-tendent ses activités et son mode de vie. Mais il est encore loin d'en venir à bout. Car cela aurait alors signifié qu'il prît des distances vis-à-vis de ses supérieurs et des autorités nationales-socialistes ; voire de passer dans l'opposition : à cette époque, en Allemagne, celle-ci commençait à se structurer et son développement connaissait une phase décisive. Mais chez Dürckheim, les modes de pensée du passé l'emportaient encore. L'ex-officier du front avait mauvaise conscience avec sa « mission pacifique » en Extrême-Orient : « Bien entendu, chacun sa place et chacun son travail, mais c'est tout de même épouvantable pour un homme en bonne santé de ne pas se trouver là où grondent les canons. Evidemment, c'est primitif de réagir ainsi, mais cela ne m'empêche pas d'y penser. » La sincérité de cet aveu ne fait pas l'ombre d'un

doute. Dürckheim adhère encore à l'idéologie en vigueur en ce qui concerne l'hégémonie du Japon, lorsqu'il écrit encore le 15 juin 1942 :

> « Le Japon occupe toute l'Asie du Sud-Est ! C'est proprement colossal ! Personne ne saurait le contester aux Japonais. C'est leur droit le plus strict, aussi bien au niveau historique que géopolitique. Et nous nous réjouissons des coups qu'ils ont su porter à nos ennemis. On parlera bientôt de " territoire légitime " et de " la place qui revient au Japon en Asie ". »

Dans le journal de Dürckheim on continue à voir se juxtaposer les convictions géopolitiques et diverses tentatives qui mettent en relief le spirituel, le transpersonnel, le supranational et les questions essentielles. Début mai, Graf Dürckheim fait une conférence à l'université d'Hiroshima sur le thème : « La philosophie de la maturation de l'homme ». Chose significative : dans son argumentation il s'inspire de l'exemple du tir à l'arc pour éclairer ses propos. « Ce n'est pas la cible qui est importante, explique-t-il, c'est davantage une question d'attitude intérieure et de développement intérieur de l'homme. En d'autres termes : l'homme mûrit grâce à une pratique assidue. Et plus il s'améliore, plus le fruit de ses actes arrive de lui-même à maturité, comme la graine tombe de l'épi mûr. » Dürckheim termine en faisant référence à Maître Eckart, qui oppose l'homme ordinaire, le novice dans la vie, « l'inquiet, l'impatient », à celui qui a accédé à sa racine profonde : « Cette racine profonde, le vrai " soi " de l'homme, est la racine divine : ce qui nous maintient dans la pure existence, le moi. » Le professeur allemand cherche ainsi à faire connaître à ses auditeurs japonais une tradition spirituelle qui n'a jusque-là joué quasiment aucun rôle dans ses conférences. On pourra se demander quelle peut être dans ce contexte la véritable authenticité de l'image éckhartienne. La référence appuyée de Dürck-

heim à cette figure essentielle de la mystique allemande n'en est pas moins significative. Au sujet de cette conférence d'Hiroshima, il note dans son journal :

> « Avec toujours le même ton tranchant qui le caractérise, Eckhart nous invite ardemment à vaincre l'emprise du petit-moi dans l'existence ordinaire et à nous laisser tomber dans l'abîme de la vie divine. De la même façon, il nous commande, où que nous puissions faire l'expérience de l'unité divine, d'y inclure l'existence entière et d'œuvrer dans la vie en converti selon la volonté divine. Si nous sommes réellement convertis, nous ne pouvons faire autrement que forger nos actes au cœur du foyer divin : tout comme la pierre qui est attirée vers le centre de la terre, nous ne pouvons faire autrement que nous orienter vers le centre. Et il en va ainsi de notre devenir... Je vous le demande : dans la nature, ne sommes-nous pas comme la pierre qui est attirée vers le centre ? Ne s'agit-il pas ici de comprendre cette loi ? Et qu'est-ce qui nous empêche de le faire ? »

Un petit fascicule intitulé *Meister Eckehart*[4] témoigne également de cette transformation intérieure qui s'est amorcée au Japon chez Dürckheim. Le manuscrit de 85 pages rédigé dans le courant de l'année 1942 paraît en novembre 1943 en langue japonaise aux éditions Riso. Un des chapitres s'intitule : « Eckehart et le zen ». Au sujet des rapports entre la mystique de Maître Eckhart et le zen, Dürckheim affirme volontiers qu'il y a de nombreuses correspondances. Mais lorsqu'il cherche à définir plus précisément ces convergences, il doit avouer :

> « A considérer la question de plus près, je ne trouve rien... je ressens qu'Eckhart et le zen veulent peut-être dire la même chose. Mais de quoi s'agit-il seulement ? Chez l'un comme chez l'autre, on respire peut-être ce même air cristallin, comme celui que l'on trouve au

sommet d'une montagne par un clair matin d'automne. Chez les deux on se sent le cœur libre et ouvert. On se sent sur la terre ferme et à la fois comme élevé au-dessus de toutes choses, et pourtant on se trouve au cœur du monde, et celui-ci devient clair et transparent, comme si l'on pouvait voir son noyau. Et c'est la même sensation chez Eckhart que dans le zen. »

Dürckheim va continuer ainsi à cheminer sur cette voie, comme en témoignent d'autres textes rédigés entre 1943 et 1945, par exemple le manuscrit : « L'Esprit de la culture européenne, éléments de géophilosophie [5] » (1943). Dans ces lignes, il affirmait notamment qu'on ne pouvait réellement comprendre et éprouver « l'intégralité de la vie dans son sens le plus profond » à la condition d'avoir rompu le lien avec l'existence spatio-temporelle en abandonnant toute « égoïté » nourrie d'intérêts et de velléités égoïstes. Il importait ainsi de comprendre cela dans une perspective religieuse :

« A vrai dire, " religieux " ne signifie pas ici prendre la voie du salut individuel, mais plutôt s'orienter vers l'accomplissement de la vie divine et du noyau divin de l'être *au sein de* notre existence. Lorsque nous faisons nôtre cette manière d'exister, notre peuple nous apparaît alors dans son développement comme une manifestation de la racine divine du monde. On comprend ensuite la terre comme une communauté de vie organique naturelle et l'on voit la " terre des peuples " comme une manifestation historique globale de la nature divine fondamentale. L'Allemagne et le Japon ne se rencontrent pas seulement dans leur faculté commune de prendre en compte cet état de fait, mais aussi par leur compréhension de cette signification religieuse de la vie et par leur force commune dans l'accomplissement de leur mission pour la restructuration naturelle de la terre. »

Dürckheim associe ici encore une spiritualité supra-confessionnelle à des conceptions nationales, voire proprement nationalistes. C'est le cas notamment lorsqu'il s'agit de la guerre en cours et du sens qu'il lui donne. Elle servirait selon lui à instaurer un nouvel ordre dans le monde. L'auteur va même plus loin : dans sa géophilosophie, il invoque le *Führerprinzip* des nazis comme facteur dominant dans la restructuration future du monde. Il poursuit en effet en ces termes :

> « L'œuvre de paix doit être le résultat de la guerre, grâce à l'anéantissement de l'ennemi et à l'édification d'un nouvel ordre. C'est seulement lorsque cette tâche sera accomplie que nos peuples auront prouvé qu'ils sont des *peuples du Führer*. Mais il me semble que cette force de bâtisseur, nos peuples la partagent. La guerre bat son plein et cette œuvre de reconstruction pour le nouvel ordre mondial a déjà commencé. »

Mais de quel *nouvel ordre* s'agissait-il exactement ? Un autre texte, non daté, témoigne de la même veine idéologique : traitant des « fondements historiques et spirituels de la nouvelle Europe », l'auteur invoque très clairement le « Führerprinzip fasciste et national-socialiste ». Il s'agit selon lui de défendre une certaine « image » de l'Europe future : « Une mission qu'aucun peuple ne saurait mieux accomplir que les peuples du Führer, l'Allemagne et l'Italie, car ils ont su mobiliser les forces vives de leurs nations respectives pour incarner dans toute sa puissance ce nouvel ordre dans leurs pays. »

Il y a encore toute une série de manuscrits de cette même facture écrits par Dürckheim durant les dernières années de son séjour au Japon. Début 1945, il travaille à la rédaction d'un livre intitulé *Buch vom Mensch-Sein (Le Livre de l'être-homme)*. En mars de la même année, tandis que l'effondrement du Reich hitlérien et du national-socialisme est imminent, il écrit dans un article intitulé « Source

et forme » : « Si le peuple, conscient de son origine au-delà de l'espace et du temps, est prêt à se dépasser lorsque l'exigent les circonstances, il ne cesse de progresser de victoire en défaite. »

Pour le peuple allemand, il n'était plus question de victoires depuis longtemps. A commencer par la famille Dürckheim : les bombardements des dernières années de guerre avaient détruit leur appartement et le reste de leurs biens. La mère de Karlfried, la comtesse Charlotte Dürckheim, alors septuagénaire, avait également perdu son petit appartement berlinois et tout son mobilier. Elle avait été jadis la maîtresse du château de Bassenheim et de la propriété seigneuriale de Steingaden : ses biens se limitaient maintenant à ce qu'elle portait sur elle et à un petit coffret qu'elle avait pu protéger dans une cave à l'abri des bombardements. Karlfried Dürckheim, dont l'appartement de Tokyo a aussi été détruit sous les bombes, écrit à un ami japonais à la fin de la guerre : « Tout ce que je possédais en Allemagne est parti en fumée... Ce serait un mensonge de dire que ce genre de nouvelles me laisse indifférent. Toute ma bibliothèque, un bien de famille ancestral, mille souvenirs personnels et mes manuscrits, tout a disparu à jamais ! » Pourtant Dürckheim vit cette épreuve avec sérénité ; il ajoute en effet : « L'énorme fléau qui s'abat aujourd'hui sur l'Allemagne élèvera le peuple allemand à un degré supérieur et le révélera à lui-même, il fera naître en lui une conception plus profonde de la vie... »

Quand Graf Dürckheim a-t-il amorcé le tournant décisif dans sa vie ? Les faits témoignent d'un très long processus de changement. Il ne sera nullement question d'une rupture brutale, ni d'une « percée » spontanée. S'il emploie ce terme dans une autre lettre non datée qu'il adresse à un ami japonais, il le fait en parlant de l'avenir et en tournant radicalement le dos à l'activité de mandataire qu'il a menée jusque-là au service de ses commanditaires du Reich, ceux qui l'ont décoré le 20 avril 1944 de la Croix de guerre de seconde classe [6]. Dans cette lettre, il écrit :

« En ce qui concerne la dominante des temps à venir, je pense qu'il s'agira d'une dominante politique, c'est-à-dire nationale ; mais il y aura également un *satori supranational,* à savoir une *percée* spirituelle vers la réalité ultime, et le sujet en quête de cette percée n'est pas l'individu, mais un Soi supérieur qui touche la conscience de l'individu. »

Dans le long processus de connaissance et de maturation que vit Dürckheim, cette affirmation n'est sans doute pas à sous-estimer. L'horizon, jusque-là chargé de lourds nuages idéologiques, paraît soudain s'ouvrir. En effet, ce « Soi supérieur » touchant la conscience de l'individu laisse entrevoir l'émergence de l'anthropologie dürckheimienne, qui servira de fondement à sa thérapie initiatique. On pensera ici également au « Soi » de Carl Gustav Jung, une entité supérieure au moi conscient. « Il embrasse non seulement la psychè consciente, mais aussi la psychè inconsciente, et il s'agit d'une certaine façon d'une personnalité que nous sommes également [7]. » Chez Dürckheim, l'équivalent du Soi jungien est « l'Etre » *(das Wesen),* par lequel l'homme participe individuellement à l'Etre fondamental *(Sein),* et notamment à « la Grande Vie au-delà de l'espace-temps. L'Etre essentiel *(Wesen)* est la manifestation de l'origine infinie de l'homme dans la finitude de son moi existentiel. L'Etre essentiel *(Wesen)* est la manifestation de la pénétration en l'homme de l'Etre fondamental *(Sein),* sa forme manifestée dans le monde [8] ».

Mais avant que la manifestation de l'Etre puisse incarner le « vrai Soi », il faut traverser de dures épreuves, des épreuves de feu propres à chaque individu. Sans elles, l'expérience de Dürckheim au Japon eût été incomplète. La souffrance et la déception font aussi partie du « satori supranational »...

Prisonnier au Japon

En Extrême-Orient comme en Europe, la guerre continue à faire rage et à débiter son langage sans équivoque. Les rêves du « géophilosophe » partent en fumée et révèlent l'illusion dont ils procédaient. Les offensives américaines de grande envergure menées par le général MacArthur et l'amiral Nimitz repoussent les Japonais dans le sud-ouest du Pacifique. Début 1945, l'assaillant prend possession des îles japonaises d'Iwojima (le 19 février) et d'Okinawa, d'où partiront les forteresses volantes qui bombarderont l'archipel japonais en causant des pertes massives. L'*Ordnungsmacht* (« puissance de l'ordre ») est vaincue en Extrême-Orient, tout comme le sont les « peuples du Führer », l'Italie et l'Allemagne, laquelle capitule en mai 1945. Le Japon continuera néanmoins le combat durant quelques mois ; jusqu'aux fatidiques bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki des 6 et 8 août qui verront l'effondrement du Japon. Le 8 septembre les troupes américaines entrent dans Tokyo. Le 24 octobre, l'armée japonaise capitule.

Pour Graf Dürckheim, la situation bascule. Il est arrêté le 16 octobre. Son appartement de Tokyo ayant été détruit sous les bombes, l'arrestation a lieu à Karuizawa. Les Américains le conduisent à la prison de Sugamo près de Tokyo. L'enregistrement des objets personnels confisqués lors de l'incarcération porte la date du 25 octobre 1945 [1]. Cer-

taines lettres et d'autres documents de la période de détention ont été conservés, aussi disposons-nous de quelques informations sur la situation de Dürckheim [2]. On trouve notamment une lettre du 4 février 1946 à Ursula Witt, qui garde la maison de Karuizawa, au n° 1564 ; il y est notamment question du remboursement des sommes d'argent confisquées à Graf Dürckheim et Ursula Witt par les autorités financières du quartier général américain. Dürckheim confesse dans cette lettre le profond abattement que lui ont causé les trois premiers mois de détention. Il tente pourtant de considérer avec sérénité le « procès » illégal qui lui a valu son arrestation. Il parle d'un *« (coup du destin), que Dieu me donne, comme une chance pour me tourner spirituellement vers l'intérieur et vers l'avenir. J'oserai affirmer qu'au fond de mon âme règne une grande paix. Plus les jours passent plus je prends conscience que rien ne peut m'atteindre dans le Soi profond... Mais ce n'est qu'une face de la médaille. Je suis un être humain, et tant que je serai dans la prison de mon corps, je souffrirai... Plus le temps passe ici, plus je sens s'accroître en moi la dépression, et elle est très sérieuse. Ce n'est pas l'abattement habituel, qui repart et revient. Chez moi c'est plus profond... ».*

Au début de sa détention Dürckheim s'était montré confiant. Tandis que d'autres détenus se plaignaient amèrement d'être incarcérés pour des motifs politiques, il se rassurait en se fiant aux propos des geôliers qui affirmaient que tout le monde serait bien traité lors des interrogatoires. Mais il déclare dans cette lettre qu'il s'était trompé et qu'il avait eu tort de nourrir cette confiance. Il lui suffit de quelques jours pour se rendre compte qu'il avait été dupe et que ces belles paroles étaient sans fondement. Il fait notamment référence à des questions humiliantes. Les textes présentés aux Américains, un *statement* de 33 pages rédigé par lui-même et un passage de son journal de 1933 (évaluation de l'année par Dürckheim), révèlent des contradictions. On l'accuse de faux témoignage *(a complete liar)*. De plus, on ne lui accorde pas la possibilité de s'ex-

pliquer. D'ailleurs, on peut se demander dans quelle mesure il pouvait réellement se justifier avec tous les articles qu'il avait publiés jusque-là et les conférences qu'il avait faites, ne serait-ce qu'au Japon.

Suite à toutes ces contrariétés, il sera victime d'attaques cardiaques et de convulsions. Il prétend que les méthodes employées pour les interrogatoires se justifieraient pour des criminels endurcis, mais non pour lui. Il se sent alors totalement désarmé, harcelé, prêt à s'effondrer :

> « Malgré mes ressources spirituelles, où je puise et me retranche autant que possible... je suis un homme comme un autre et je ne pourrai pas tenir encore bien longtemps. Je ne suis même plus très sûr d'être conscient de la lumière du jour lorsque je sors. Je ne veux pas te (Ursula Witt) faire peur, mais il faut bien que je m'en défasse. »

Quand on pense au brusque changement de situation de Dürckheim – le diplomate très sollicité et bénéficiant de mille avantages était soudain relégué au statut de prisonnier méprisé –, on comprendra la révolte qu'il exprime dans cette lettre. Il se plaint d'insomnie et d'épuisement, tout en affirmant par ailleurs qu'il dispose d'une méthode lui permettant de « retrouver le calme quoi qu'il arrive ». Pourtant celle-ci ne semble pas procurer les résultats escomptés. En effet, même si le comte allemand n'était pas en mesure d'estimer l'atroce réalité des camps de concentration, malgré les journaux américains qui en dénonçaient l'horreur et auxquels il avait accès, cette phrase, sous sa plume, a de quoi faire frémir : « S'ils m'avaient envoyé dans un camp de concentration en me condamnant comme tous les nazis à un an de travaux forcés, cela ne m'aurait rien fait... »

Impatient, Dürckheim compte les jours : voilà déjà plus de cent jours qu'il est en prison. Il exprime le vœu que ses enquêteurs reviennent à des méthodes d'interrogatoire

plus acceptables. Il y a d'ailleurs une lueur d'espoir. En post-scriptum de sa longue lettre, sans doute rédigée sur plusieurs jours, il note : « Le général Thorpe vient à nouveau de visiter la prison. J'ai maintenant la conviction que mon cas sera traité avec la meilleure attention. » Mais la situation de Dürckheim ne va pas changer aussi rapidement qu'il le souhaite. Des hommes qui ont durement souffert sous les nazis et qui veulent exprimer leur haine – « il s'agit certainement de Juifs », dit-il – insultent le comte en le traitant de « propagandiste nazi ». Face à de tels reproches, comment doit-il se défendre ? Une autre lettre adressée à Ursula Witt et datée du 5 avril 1946 témoigne à nouveau de son désespoir : « La situation est de plus en plus insupportable ; l'atmosphère devient irrespirable. Nous luttons pour ne pas devenir complètement fous. Les ricanements sont de plus en plus hystériques quand ils se lancent entre eux leurs mauvaises plaisanteries... » Les ressources psychiques sont à bout : il lui est de plus en plus difficile de garder son sang-froid et sa maîtrise. Il est étonnant que les lettres contenant de telles affirmations aient pu franchir la censure de la direction de la prison. En fait, les prisonniers n'ont pas réellement de raisons de se plaindre de mauvais traitements et d'alimentation insuffisante. Les visites sont même autorisées : ainsi Ursula Witt a-t-elle rendu visite à son chef à plusieurs reprises pendant son incarcération.

Ce qui irrite tout particulièrement Dürckheim, c'est un article du journal américain *Stars and Stripes* du 28 mars 1946, où le *« Count Dürckheim »* se trouve diffamé comme *« acquaintance of Goebbels and Rosenberg, director of the Nazi-Propaganda throughout the Orient »*. L'accusé conteste : « De ma vie je n'ai jamais échangé un seul mot ni avec Goebbels ni avec Rosenberg. Il n'y a jamais eu une seule communication avec leur bureau, ni aucun lien avec leur travail, et voilà de quoi on m'accuse maintenant !... Ma patience est à bout. »

Le prisonnier décide finalement de prendre l'initiative

et adresse une lettre aux autorités dont dépend la direction de la prison. Dans ce courrier du 30 mai il expose la nature exacte de sa mission au Japon. Depuis 1938 il a travaillé pour le ministère allemand de l'Education afin de développer des relations cordiales avec les milieux universitaires japonais. Il a établi des comparaisons entre la spiritualité occidentale et celle de l'Extrême-Orient, et il a même signé des publications sur ce thème. Il s'est tout spécialement intéressé à la méditation, aux exercices respiratoires, au tir à l'arc et à la cérémonie du thé. Ses investigations ont essentiellement porté sur le shintoïsme et le bouddhisme. L'auteur de cette lettre de doléances insiste tout particulièrement sur le fait que les résultats de son travail au Japon ne doivent pas être perdus. Aussi demande-t-il aux autorités américaines, dans la mesure de leur intérêt, de rassembler les fruits de ses travaux avant que puisse avoir lieu son rapatriement en Allemagne. On voit que le comte n'a rien perdu de son sens diplomatique. Il est évident que si les autorités américaines auxquelles Dürckheim adressait sa plainte avaient pris le soin de se référer aux divers publications, articles et autres rapports de l'intéressé, elles auraient immédiatement compris de quoi il retournait, quelles activités il avait réellement menées au Japon entre les années 1938 et 1945, et quelles visées idéologiques les sous-tendaient !

D'autres écrits de cette période de captivité, datant des premiers mois de 1946, nous révèlent que son état de santé s'est passablement amélioré. Il peut désormais se consacrer à des travaux littéraires dans sa cellule. Il s'agit de poèmes, d'un sermon, et de notes de toutes sortes, où il est notamment question d'un projet de livre qui doit s'intituler : « L'Evangile de la vie ». Les chapitres prévus : la vie divine, l'âme, l'éphémère, l'esprit, le royaume intérieur. Toutes sortes d'activités annexes lui permettent de tuer le temps, par exemple de petits travaux domestiques, des parties d'échec, ou diverses lectures. Les lettres qu'il adresse désormais à Ursula Witt ont changé de ton. S'il émet

quelque plainte, c'est plutôt pour une raison privée, comme la perte de la pierre de sa chevalière lors du service de cuisine. En ce qui concerne ses lectures, il cite *Magnificient Obsession* de Loyd Douglas et *The Fountain* de Charles Morgan : ce dernier roman lui révèle des airs de ressemblance, car il raconte l'histoire d'un officier britannique de la Première Guerre mondiale en captivité qui occupe son temps à l'écriture d'un ouvrage sur la vie contemplative. Dürckheim se rappelle son maître de tir à l'arc *Umeji* : « Je suis heureux de m'être initié à cet art, même si à l'avenir je ne devais plus le pratiquer... » Puis vient cette remarque significative à l'adresse d'Ursula Witt : « Si jamais tu pouvais me trouver à l'occasion un livre sur la psychiatrie moderne, je t'en serais très reconnaissant... car j'en ai besoin *pour préparer mon futur travail.* »

Cette brève remarque montre qu'en mai 1946, Graf Dürckheim est déjà déterminé à s'informer sur l'univers de la thérapie, sans savoir encore ni où ni comment il pourra développer dans cette voie son *futur travail.* Il ne peut certes pas prévoir quelles conditions il va rencontrer à son retour dans la patrie, dans une Allemagne d'après-guerre très affaiblie.

Les communications entre le Japon et l'Allemagne étaient encore très difficiles. Les premières nouvelles parvenant à la prison de Sugamo ont donc d'autant plus d'importance ; tel ce télégramme arrivant de Munich transmis par la Croix-Rouge japonaise le 7 août 1946 : « Mère et frères et sœur sains et saufs à Steingaden. » De son côté, Dürckheim envoie un message à sa famille via la Croix-Rouge internationale à l'adresse de l'amie d'Enja Elisabeth von Schmidt-Pauly, *« c/o Kardinal Faulhaber in München »*. En voici le libellé : « Encore huit mois de captivité, accusation inconnue, avocat refusé, aucune possibilité de défense... SVP faites votre possible pour m'aider. » Bien entendu, à partir de l'Allemagne, nulle aide n'est envisageable.

Dürckheim adresse alors une lettre au commandant de

la prison, le colonel F.W. Grary, l'informant qu'il est incarcéré depuis onze mois, et qu'il est accusé de crime de guerre, alors que la définition officielle de *war crime* ne saurait s'appliquer à lui. Il invoque les droits de l'homme élémentaires. Pas une seule fois il n'a eu l'occasion de se défendre. Il demande finalement pourquoi d'autres détenus dont le passé nazi était notoire ont été libérés depuis longtemps, alors qu'il se trouve encore emprisonné sans motif légitime.

Les arguments de Dürckheim ont manifestement fait mouche. Dans un bref message qu'il envoie en Allemagne mi-octobre, via la Croix-Rouge, il annonce qu'il sera rapatrié prochainement. Parmi les dernières nouvelles que sa mère reçoit à Steingaden, on trouve ce télégramme du 6 décembre 1946 : « Sauvé ; ai écrit roman, poèmes, essai philosophique. Espère vous retrouver bientôt. Foi en l'avenir : ton aîné Karlfried. »

Quelques mois passent. En mai 1947, après plus de six ans d'absence, Karlfried Graf Dürckheim retrouve le sol allemand. Après avoir reçu ses papiers de libération officielle du *Repatriation Center* américain de Ludwigsburg, il regagne Steingaden. Plusieurs décennies plus tard (1986), Graf Dürckheim commentera en ces termes ses seize mois de captivité à la prison de Sugamo :

> « Ce fut malgré tout pour moi une période très fructueuse. Les premières semaines je fis presque chaque nuit un rêve où, de jour en jour, s'ébauchaient les divers éléments de mon futur travail. Dans ma cellule, un grand silence m'enveloppait. Je pouvais travailler pour moi. Ainsi commençai-je un roman. Mes voisins de cellule se montraient impatients d'en connaître la suite. Cette période de captivité fut également très riche pour moi par le simple fait de pratiquer l'exercice du zazen : je restais des heures durant assis en silence [3]. »

On voit ici l'importance qu'ont eue pour Graf Dürckheim la rencontre du zen lors de son séjour au Japon, et surtout vers la fin, son expérience de la prison, même si la « vie issue du zen » *(Leben aus Zen)* n'a joué un rôle déterminant qu'après son retour en Europe. Dans son livre *Im Zeichen der Grossen Erfahrung (Sous le signe de la grande expérience),* un de ses premiers ouvrages des années cinquante, la prison et le prisonnier sont dans son récit la comparaison de « l'être enfermé dans la prison du moi » :

> « Au cours d'une longue période d'emprisonnement, l'homme est sans cesse partagé entre des sentiments contradictoires : irritabilité et insensibilité, colère explosive et abattement, ressentiment contre ses oppresseurs, besoin de respirer, sensation désespérante de confinement et d'isolement. Cela correspond en fait à la situation de l'être face au Soi qui l'enveloppe. Coupé de son essence, l'homme se sent de jour en jour dans une carapace de plus en plus étroite et rigide. Il ressent de surcroît un lourd sentiment de culpabilité pour avoir enfreint sa loi intérieure, par orgueil ou par complaisance. Et dans son for intérieur il aspire profondément au salut : se libérer du " oui-ou-non ", de cette dépendance qui le ligote au monde [4]. »

Mais comme le remarque Dürckheim, une pareille expérience de l'abandon et de l'isolement représente également une grande chance. Elle peut permettre de prendre conscience de « l'autre face » de la réalité, des dimensions les plus profondes de la nature humaine, du « mystère des profondeurs », même si les circonstances sont loin d'inspirer confiance. A la question du déséquilibre entre « l'existence spatio-temporelle » et « l'essence supra-spatio-temporelle », Graf Dürckheim répond par quelques conseils. Il s'agit *« ... avant tout (de) se rendre attentif aux voix des profondeurs qui parlent la langue de l'Etre et rendent perceptible sa loi au sein de l'existence humaine... Devenir perméable au*

courant transformateur de l'Etre. Se rendre plus sensible à toutes les manifestations subtiles de la nature intérieure, ses ombres, ses lumières, ses tonalités, ses images, ses hésitations, ses élans. Mais surtout écouter, et lorsque, dans une situation limite de la vie, la grâce est donnée de prendre part à l'expérience de l'Etre, lui répondre et lui rester fidèle[5] »...

Mais que signifie alors pour Graf Dürckheim cette expérience de plus de dix années au service des dignitaires du national-socialisme : « le plus loin possible » et... « ni nazi ni antinazi » ?

La suite des événements apportera la réponse à cette question : son activité future, son œuvre de vie. Il est frappant de constater la nette réserve qu'il manifestera désormais dans ses prises de position politiques, dans ses propos comme dans ses actes. Mais le témoin de la « grande expérience de l'Etre » ne se double-t-il pas d'un homme qui ne peut se soustraire aux grands changements en œuvre au sein de la société de son époque ?

Retour en Allemagne et réorientation

Pour Graf Dürckheim, le retour en Allemagne ne fut pas réellement un retour au pays : après plus de sept années d'absence, il allait trouver de très grands changements dans une Allemagne d'après-guerre décimée et ravagée par les bombardements. A cinquante et un ans, Dürckheim n'avait plus de chez-soi. Son appartement de Berlin était sous les décombres, la « capitale du Reich » ayant été dévastée. Ses anciens patrons, comme tous les dignitaires du régime nazi, avaient connu une fin peu glorieuse : le ministre de l'Education Bernhard Rust s'était suicidé en mai 1945 et le ministre des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop avait été condamné à mort pour crime de guerre lors du procès de Nuremberg et exécuté le 16 octobre 1946. Ses amis Wilhelm Ahlmann et Albrecht Haushofer, qui avaient rejoint la résistance antihitlérienne, avaient été assassinés.

La situation familiale n'était pas des plus réjouissantes. Ses frères et sœurs avaient heureusement survécu ; toutefois, à la fin de la guerre, ils n'étaient pas en mesure d'assurer la subsistance de leur mère. Aussi Karlfried Dürckheim allait-il retrouver sa mère, alors âgée de soixante-dix-huit ans, profondément marquée par la souffrance et le désespoir. Hébergée par la famille Huber, le verrier de Steingaden, elle vivait dans le plus grand dénuement. Après avoir perdu son appartement de Berlin en

1943 sous les bombardements, puis, peu après, le reste de ses biens dans un incendie, elle s'était retrouvée avec d'autres réfugiés à Schlesien, près du front de l'est. Puis, durant l'hiver 1944-45, la progression des troupes soviétiques avait contraint la population de cette région à fuir massivement. La vieille dame avait dû ainsi endurer un périlleux exode de plus de dix jours. Elle avait alors atteint en mars 1945 « son » village de Steingaden. Elle espérait y trouver un accueil cordial, si ce n'est chaleureux ; hélas, elle avait dû très vite déchanter. Charlotte Dürckheim n'était plus « Madame la comtesse », cette dame si généreuse, toujours prête à venir en aide à quiconque se trouvant dans le besoin : elle était désormais une femme démunie, manquant de tout, semblable à d'innombrables sans-logis, et les habitants de Steingaden lui faisaient grise mine. Il n'y avait pour elle rien de plus dur à vivre. Dans un de ses récits, elle confesse : « Une grande amertume me saisissait lorsque je me rappelais tout ce que Fritz (son mari) et moi-même avions fait pour les habitants de Steingaden durant les trente-sept années où nous avions vécu ici ; et malgré tout ce que nous avions fait de bien, d'utile et de profitable à leur égard, ils ne daignaient même pas me proposer l'hospitalité. Et il s'est avéré par la suite que, mis à part une poignée de bonnes âmes, la population de Steingaden dans son entier se comportait à l'égard de l'ensemble des réfugiés de manière ingrate et fort peu chrétienne [1] ! »

En 1949, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, on se rappelle néanmoins avec gratitude à Steingaden les bonnes actions de Charlotte Dürckheim. Comme le précise le docteur Sigfrid Hofmann, le souvenir de la famille Dürckheim est encore vivace : « Aujourd'hui encore, à Steingaden, les gens parlent avec un grand respect de la famille Dürckheim [2] ! » C'est d'ailleurs chez le docteur Hofmann ou chez le vétérinaire Eberle qu'était logé Karlfried Dürckheim après son retour du Japon, lorsqu'il rendait visite à sa mère. Celle-ci, en effet, en sous-

location, ne pouvait offrir une chambre à son fils. Il faut dire que Dürckheim, bien qu'habitué depuis des années à plus de confort dans ses voyages de par sa fonction officielle, faisait désormais partie de ces innombrables gens qui, dans l'Allemagne d'après-guerre, changeaient très souvent de domicile. C'est son frère Wilfried, établi comme gérant de propriété à Adelebsen en Basse-Saxe, dans le canton de Northeim, qui, dans cette période de rationnements, subvenait dans la mesure du possible aux besoins de sa famille. Quant à Graf Dürckheim, il était tout à fait clair pour lui qu'il devait repartir à zéro, aussi bien d'un point de vue économique que professionnel. Par ailleurs, il sentait bien que d'une manière ou d'une autre, il devait tirer profit de son expérience au Japon. Naturellement, il ne savait encore précisément ni où ni comment développer cette nouvelle orientation nécessaire. Il était pour lui hors de question d'envisager de reprendre sa carrière universitaire. De la même façon, à son retour de la Première Guerre mondiale, n'avait-il pas renoncé à poursuivre la carrière militaire ainsi qu'à reprendre la propriété paternelle ?

Dans ces années d'après-guerre, la rencontre décisive eut lieu à la gare de Kaufbeuren : il y croisa fortuitement Maria Hippius-Winterer, son ex-étudiante à Leipzig et amie du couple Dürckheim. Mais avant d'en venir à l'odyssée personnelle de cette femme et à son itinéraire après la guerre, il nous faut préciser les différents contacts que Dürckheim noua à cette époque à Munich. Il entretint des relations avec divers milieux de psychothérapie, notamment avec Edgar Herzog et son épouse Johanna Herzog-Dürck ainsi que Leonhard Seif, un ami d'Alfred Adler. Dans le dessein de commencer une activité psychothérapeutique, il entama une analyse avec Seif. Gustav Richard Heyer, qui était comme le couple Herzog un disciple de C.G. Jung, devint l'analyste de Maria Hippius. Ainsi, pour le travail qu'ils devaient plus tard entreprendre ensemble, des orientations importantes se dessinaient. Les séminaires

Eranos qui avaient lieu depuis 1933 à Ascona sur le lac Majeur auraient sans doute été un tremplin appréciable sur le plan relationnel. Mais Maria Hippius avoue : « L'un comme l'autre, nous étions si pauvres que les frais de voyage n'étaient pas dans nos moyens. Mon analyse était le seul luxe que je pouvais m'offrir [3]. »

Parmi les rencontres importantes de Dürckheim dans la capitale bavaroise, on peut encore citer Ursula von Mangoldt. Egalement de « parenté juive », la nièce de Walther Rathenau et épouse de l'économiste Hans-Karl von Mangoldt avait trouvé asile dans les années trente près de Weilheim en Haute-Bavière. Docteur en théologie protestante, elle avait alors créé la petite maison d'édition Otto-Wilhelm Barth Verlag, spécialisée dans les thèmes Orient-Occident ; après la mort de son mari, elle dirigea cette maison d'édition avec Wolf von Fritsch. Ursula von Mangoldt fit un travail de précurseur en matière de dialogue entre les religions occidentales et la spiritualité orientale et extrême-orientale, à une époque où bien peu de gens étaient convaincus de l'importance d'une telle tâche. Durant de nombreuses années, Mme von Mangoldt organisa toutes sortes de conférences et de séminaires sur ces thèmes interreligieux. Dürckheim fut invité à plusieurs reprises à y participer comme conférencier. « Ulla fut la première à encourager Karlfried. Elle lui demanda un jour : " Ecrivez donc un livre pour ma maison d'édition ! "... Cette opportunité était pour lui une chance inestimable. Nous ne savions pas à cette époque ce qui allait advenir [4]. »

C'est ainsi qu'Ursula von Mangoldt devint la première éditrice de Dürckheim ; les deux premiers livres furent : *Le Japon et la culture du silence* (1949) et *Sous le signe de la grande expérience* (1951). Cette collaboration allait ensuite se prolonger grâce aux connaissances spécifiques d'Ursula von Mangoldt : elle avait un certain talent pour lire les lignes de la main (chirologie) et a développé ce sujet dans plusieurs livres [5]. Comme le précisera Graf Dürckheim, le

projet d'un ouvrage en commun – *Der Mensch im Spiegel der Hand (L'Homme dans le miroir de la main)* (1954) – remonte à 1948, lors de leurs premières rencontres : « A cette époque-là, je ne savais encore rien de la chirologie. C'est d'ailleurs avec le scepticisme d'un scientifique que je lui tendis ma main lors de notre entretien... et je fus très surpris par la justesse de ses affirmations, qui étaient loin de se limiter à des considérations superficielles. *Singularité* de l'être, tensions dans le *caractère, talents* et voies de *développement* dans le passé, évocation de la situation de l'époque sur le *chemin intérieur* : les correspondances étaient manifestement d'une grande précision. Aussi commençai-je alors à lui demander [6]... » Cette question allait déboucher sur une collaboration de plusieurs années dont le but était de développer les bases anthropologiques de la chirologie, en liaison avec l'art de lire les lignes de la main [7]. Le terme « anthropologique » doit ici être pris dans son sens propre, car la lecture des lignes de la main pour dégager l'essence de l'Etre ne correspond pas à une approche scientifique : elle exige plutôt un respect de l'essence propre de l'être humain, dans le sens strict d'une « science de l'homme ». Vu sous cet angle, ce livre-tremplin de Dürckheim traduit ses efforts pour élaborer une perception intégrale de la « science de l'homme » : cette intégralité embrasse, dans un jeu de correspondances, le spirituel et le corporel. On pourrait sans doute faire le parallèle avec l'enseignement des Anciens, et notamment avec Paracelse, malgré toute la distance historique.

La proximité de la ferme de Schilcherhof qui était alors le siège des Editions O.W. Barth Verlag avec Steingaden, où Dürckheim se rendait souvent pour se recueillir sur la tombe de ses ancêtres, allait favoriser les bonnes relations de l'auteur avec son éditrice. Celle-ci, des décennies plus tard, se souvient de cette époque : « Je me rappelle que Dürckheim passa plusieurs jours chez nous avant que nous n'entreprenions la rédaction de notre livre *L'Homme dans le miroir de la main.* Il me donnait les correspondances

logiques, et moi je connaissais la pratique : ainsi, nous nous rencontrions dans la psychologie. A cette époque, nous le voyions souvent, mais plus tard, lorsque nous sommes partis vivre à Säckingen [8], nos rencontres furent plus rares. Notre différence réside dans le fait qu'il parle de " la Grande Vie " et moi de Jésus-Christ [9]. »

Une certaine distance, sans parler d'un différend, s'établit ensuite entre les deux auteurs – Dürckheim lui-même en ressentit de l'amertume [10]. Dans la revue *Méditation* qu'Ursula von Mangoldt publia à partir de 1975, Dürckheim n'eut qu'une participation très restreinte, bien que l'éditrice n'ait cessé de le considérer comme « maître de méditation » et de saluer le rôle essentiel qu'il jouait dans le développement de la pratique méditative grâce à son « moment oriental ». A l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de Dürckheim, Ursula von Mangoldt, alors âgée de quatre-vingt-deux ans et gravement malade, tenta de renouer à Rütte cette amitié de près de quarante ans.

Un autre facteur allait favoriser la réorientation spirituelle et professionnelle de Dürckheim : l'initiation au zen par la pratique du tir à l'arc traditionnel japonais commençait à avoir un certain impact en Allemagne. C'est en effet à cette époque que parut à Constance le fameux petit livre d'Eugen Herrigel : *Zen in der Kunst des Bogenschiessens (Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc)*. Ursula von Mangoldt le réédita ensuite de nombreuses fois aux éditions O.W. Barth Verlag. Le fait de retrouver Dürckheim et Herrigel chez ce même éditeur, qui publiait également les œuvres de D.T. Suzuki, est d'autant plus significatif qu'ils avaient tous deux été initiés par deux maîtres de tir à l'arc japonais issus de la même tradition spirituelle. Si Dürckheim, contrairement à Herrigel, n'avait pas accédé au statut rarissime de « maître zen », il était néanmoins revenu du Japon avec l'intention de transmettre la tradition zen dans une démarche adaptée à l'homme occidental. Alors qu'il questionnait après des années de pratique son maître Kenran Umeji sur l'introduction de l'art du tir à l'arc en

Allemagne, Dürckheim reçut la réponse suivante : « Il y a maintenant Maître Herrigel et puis il y a vous : vous êtes désormais sur la voie de pouvoir transmettre à votre façon ce " grand enseignement ". Si, en continuant à pratiquer assidûment, vous parvenez, Maître Herrigel et vous, à former un ou deux disciples jusqu'à la maîtrise de cet art, l'Allemagne aura déjà franchi un grand pas [11]. »

Avant de pouvoir commencer concrètement à initier des disciples à la méditation « dans l'esprit du zen », Dürckheim s'efforçait, par sa propre expérience, de renforcer le témoignage d'Herrigel. Il lui importait avant tout – ses travaux ultérieurs allaient le prouver – de montrer que l'expérience du zen chez Herrigel ne se réduisait pas à un phénomène spécifiquement oriental : loin d'être le fruit d'une spéculation d'orientaliste, elle concernait la réalité même de l'expérience chez tout être humain : « L'expérience de l'initiation d'Herrigel signifie beaucoup plus qu'un simple témoignage sur une pratique inconnue issue d'un monde lointain. Elle possède cette étincelle d'éveil qui est sans doute la meilleure chose que puisse offrir un livre. L'auteur fait en effet sur son expérience des commentaires qui dépassent de loin les exercices auxquels il fait référence [12]. »

Il est nécessaire de bien comprendre ces propos dans le contexte de l'époque, en 1949, c'est-à-dire bien avant que ne se développe en Occident le grand courant d'éveil à la spiritualité orientale et extrême-orientale. Pour Graf Dürckheim, il n'était nullement question de transplanter en Occident une tradition spirituelle orientale, comme tant d'autres ont tenté de le faire. Il ressentait plutôt le devoir d'intégrer dans sa propre activité son expérience spirituelle japonaise. Aussi eut-il besoin de plusieurs encouragements extérieurs pour arriver à développer sa méthode de « thérapie initiatique », notamment via les conceptions de Julius Evola. Ainsi lui fallut-il traverser une période de mise à l'épreuve de plusieurs années, une sorte de « temps d'incubation » créatrice. Il faudra en effet

attendre 1965 pour voir Dürckheim utiliser le terme de « psychothérapie dans l'esprit du zen », et encore de façon sporadique. En réalité, la méditation « dans l'esprit du zen » jouera un rôle essentiel dans le travail élaboré par Maria Hippius et Karlfried Dürckheim. La « thérapie initiatique » en tant que telle, dans sa globalité, n'est ni orientale ni occidentale, bien qu'on puisse la réduire au dénominateur « zen ».

Il fallait finalement à Graf Dürckheim une partenaire pour accomplir sa tâche, une « compagne sur la voie » qui soit susceptible, à cette période décisive du choix d'une nouvelle orientation, d'unir son destin au sien : Maria Hippius. De son côté, elle avait eu jusque-là une vie mouvementée et avait traversé de dures épreuves : la perte de son mari, l'exode et les périls de la guerre comme les rigueurs de l'après-guerre. C'est à trente-six ans, mère de trois enfants, que Maria Hippius rencontra de nouveau sur son chemin Graf Dürckheim.

La compagne sur la voie : Maria Hippius

En considérant les quarante dernières années de la longue et riche vie de Graf Dürckheim, on réalise le rôle essentiel qu'a joué Maria Hippius dans le développement de son travail. Enja von Hattingberg, une femme d'une grande maturité, l'avait conduit à s'intéresser au spirituel, et d'une certaine manière, l'avait rendu attentif à « la voie » au sortir de la Première Guerre mondiale. Maria Hippius eut pour sa part la tâche de l'accompagner et de l'épauler sur le chemin ainsi entamé. Son ancienne étudiante à l'université de Leipzig, devenue comtesse von Dürckheim le 4 juin 1985, ne fut pas seulement une compagne dans le sens habituel du terme. Dans cette notion, on considère le plus souvent l'homme comme le créateur, auprès duquel la femme se limite à première vue à un rôle d'auxiliaire. Cette apparence est néanmoins des plus trompeuses. La relation humaine doit être appréhendée dans sa globalité et non comme une juxtaposition d'identités. Le terme de « compagne » prend ainsi un sens beaucoup plus entier. Compte tenu des différentes aptitudes et des talents incontestables de ces deux personnes, leur complémentarité créatrice s'est traduite non seulement par la fondation du Centre de formation et de rencontre en psychologie existentielle de Rütte, mais s'est exprimée aussi dans les conférences et les livres de Dürckheim. Les connaissances et l'expérience de Maria Hippius

y sont en effet omniprésentes : elles font partie intégrante de l'œuvre de Dürckheim. On peut d'ailleurs considérer qu'il s'agit d'une œuvre commune, comme le motif d'un tissu dont on ne peut discerner la nature des fils qui le composent. La singularité de l'un a rendu nécessaire la participation de l'autre afin de conférer cette globalité à l'œuvre commune, laquelle, à première vue, est signée du nom de Dürckheim.

Karlfried Graf Dürckheim était tout à fait conscient de cette dimension essentielle de travail complémentaire et de communauté de destin dans une œuvre. Il l'a exprimé à de multiples reprises, en manifestant notamment sa gratitude sous forme de dédicaces dans plusieurs de ses livres : « à Maria Hippius, la compagne sur la Voie [1] ». Dans son livre sur la méditation, il lui rend hommage en ces termes :

> « Elle a joué un rôle décisif dans la fondation, amorcée dès 1948, du Centre de formation et de rencontre en psychologie existentielle, école de thérapie initiatique, à Todtmoos-Rütte. Ce livre expose le " comment " et le " pourquoi " de la pratique méditative et de la vie méditative, telle que nous l'enseignons depuis vingt ans à Rütte. C'est là essentiellement le fruit de notre étroite collaboration [2]. »

Dans un autre livre, sa dédicace est libellée ainsi :

> « A Maria Hippius.
> « Son expérience de la transcendance immanente s'est manifestée dans la vie qui fut la sienne, dans l'organisation du centre de rencontre et de formation de Todtmoos-Rütte, et particulièrement dans la formation attentive de très nombreux collaborateurs [3]. »

On constate ainsi, comme l'a confirmé la foule de collaborateurs et de clients de Rütte, l'importance déterminante qu'a eue dans la nouvelle orientation de Graf

Dürckheim cette nouvelle rencontre de Maria Hippius en 1947.

Maria Theresie Hippius, fille de l'officier Otto Albrecht Winterer (1881-1941) et de Mercedes Kreizner (1889-1948), est née le 14 janvier 1909 à Wiesbaden, d'où était originaire sa mère. Du côté paternel, ses ancêtres venaient depuis des générations du petit bourg d'Ettenheim situé au sein de la région viticole du Kaiserstuhl. Comme le rapporte l'actuelle comtesse von Dürckheim, il s'agissait de « gens de bonne réputation, pour la plupart des " bourgeois de province ", qui, à côté de leurs diverses occupations professionnelles de boulangers, pâtissiers et autres hôteliers, faisaient partie des notables et possédaient des vignes, des terres et des cultures fruitières, comme c'était alors la coutume dans la haute bourgeoisie avant que l'on ne trouve également des universitaires, et notamment deux juristes, qui, vers la fin du siècle dernier, s'établirent à Fribourg et Constance. Mon grand-père était avocat à la cour d'assises de Constance, tout comme mon grand-oncle Otto Winterer, plus tard maire de Fribourg pendant la Première Guerre mondiale. Je me rappelle encore, dans mon enfance, nos visites dominicales à la villa du grand-oncle, située sur le Schlossberg, dans la rue qui deviendra en sa mémoire la Wintererstrasse ». Dans son autobiographie, Maria Hippius parle de « sang bohémien et de culture française » : sous la Révolution, de nombreux réfugiés auraient trouvé asile dans les environs d'Ettenheim et auraient ainsi introduit ce métissage au sein de la famille Winterer. « Comme mes parents vivaient dans une grande aisance matérielle et jouissaient d'une importante reconnaissance sociale, leur divorce précoce nous a fortement affectés mon frère cadet et moi : nous n'avions que quatre et cinq ans [4]. »

Pendant la guerre, en 1915, Maria fut placée à l'école chez les Augustiniennes dans un monastère près de Constance. Elle jouissait là de l'atmosphère protectrice et harmonieuse qui faisait défaut chez ses parents. Elle a

gardé de son institutrice, sœur Constantina, un souvenir plein d'amour et d'affection. « Je devins une enfant de plus en plus pieuse, contente de pouvoir participer aux processions, d'aller à l'église et d'assister notamment aux cérémonies religieuses du mois de mai. Toute cette nouveauté me pénétrait avec tant de force que je passais souvent la moitié de la nuit en compagnie de ma cousine du même âge à prier pour les péchés de nos familles. Leur monde nous semblait si superficiel : deux mariages avaient été rompus et un oncle était déjà tombé à la guerre. Nous pensions que nos proches étaient hypocrites et n'entretenaient pas de relations sincères. Ils auraient sans doute eu de la peine à imaginer que cela provoquait en nous de profondes souffrances. Lorsque nous n'étions pas à la maison, nous en profitions pour nous amuser comme des fous à des jeux plutôt turbulents. J'appris très jeune à nager et à plonger dans le lac Bodensee. »

De retour de la guerre avec une grave blessure, le père de Maria décida qu'elle entrerait au collège humaniste de Constance. Comme elle était la seule fille de sa classe, elle se fit tout de suite remarquer par ses camarades, et quand les garçons jouaient au football, à onze ou douze ans, elle occupait fièrement le poste de gardien de but. Après la Première Guerre mondiale, son père poursuivit une carrière d'officier, ce qui valut à Maria de fréquents changements de collège : de Constance à Fribourg, puis à Ulm et enfin à Berlin-Schöneberg. Pendant sa puberté, elle souffrit d'états dépressifs. « Je me sentais égarée et totalement isolée : je n'étais pas à la hauteur de la virtuosité intellectuelle des jeunes filles de la grande ville et, plus profondément, de cette tension entre l'instinct et l'intellect qui se manifestait chez elles par une forte tendance " homoérotique ". En tout cas, j'obtins finalement mon baccalauréat en 1927, malgré une grave dépression nerveuse. »

Dans ces circonstances, Maria, dans un premier temps, ne voulait pas s'orienter vers une carrière universitaire : elle pensait plutôt devenir jardinière. Mais finalement,

après en avoir discuté clairement avec son père, elle se décida pour des études de psychologie : la lecture des œuvres de Nietzsche, Hesse et Rilke l'avait d'ailleurs fortement encouragée dans cette voie. Aux yeux de l'étudiante en herbe, ces auteurs semblaient apporter la garantie qu'il était possible de répondre à la question essentielle de la nature de l'homme et du sens de l'existence humaine. « En tout cas, dans les cours de Kurt Levin, William Stern, Wolfgang Köhler et Max Wertheimer, je ne trouvais pas ce que je recherchais. Alors je me tournais davantage vers le sport, l'athlétisme et le cheval. J'éprouvais cependant une certaine crainte avec mon père comme professeur d'équitation et nos randonnées quotidiennes à travers le Tiergarten n'étaient pas des plus allègres. Chaque matin à 7 heures, un palefrenier nous amenait deux chevaux devant la maison. Nous habitions tout près du Tiergarten, sur la rive d'Hansa, au bord de la Spree. Pendant les vacances, je travaillais comme auxiliaire scientifique pour les travaux d'élaboration de la fameuse *Heerespsychologie* que le professeur Rieffert dirigeait, aux côtés de ses deux assistants : les futurs professeurs titulaires Philipp Lersch (mimique) et Johannes Rudert (caractérologie et graphologie). »

Le jeune Lersch, qui prit plus tard la succession de Felix Krueger à Leipzig, avait suivi à l'origine des études de lettres, et avait notamment été formé à la *Lebensphilosophie* (philosophie de la vie), que nous avons déjà mentionnée. Il avait publié *Eine Philosophie des Lebens (Une philosophie de la vie)* (Berlin, 1931) dans la collection « Blätter für deutsche Philosophie ». Elève d'Alexander Pfänder, il appartenait au même courant que celui qu'avait fréquenté Graf Dürckheim au début de ses études à Munich. Lersch affirmait avec une fervente conviction et force citations que si l'expérimentation s'avérait légitime dans le domaine de la conscience objective, son utilisation devenait très discutable lorsqu'il s'agissait de la conscience profonde et de l'expérience intérieure : les méthodes expérimentales ne

pouvaient en aucun cas atteindre les régions profondes de la vie de l'âme. Il était assez proche des conceptions de Dürckheim en matière de psychologie, notamment en ce qui concerne son approche de l'expérience vécue et l'importance qu'il accorde à la « réalité du ressenti » : ce que ne permet nullement l'expérimentation psychologique, malgré ses qualités conceptuelles.

Johannes Rudert devint, quant à lui, assistant à l'Institut de psychologie de Leipzig que fréquenta Maria Winterer durant le semestre d'hiver 1929-1930. Il la persuada en effet de s'intéresser à cette nouvelle voie de la psychologie existentielle qu'avait ouverte à Leipzig le professeur Felix Krueger, le successeur de Wilhelm Wundts. La « science de l'expression » constituait notamment pour elle un champ d'activité où elle espérait explorer plus en profondeur la thématique humaine et les difficultés existentielles de l'homme. Le destin fit que la jeune étudiante rencontra à l'Institut de Leipzig trois personnalités qui la fascinèrent, tant sur le plan scientifique que sur le plan humain : Krueger, Graf Dürckheim et Hippius.

« Felix Krueger, ce professeur adulé et aimé de tous, notre cher directeur de l'Institut de psychologie, ne cessait de nous parler de " cette qualité complexe de la conscience globale ", qui se caractérise par " la possibilité et la nécessité de prendre forme ". Cela m'impressionnait à tel point que je décidai de préparer ma thèse sur ce thème. Au sein du petit cercle des assistants et des thésards, je me sentais de plus en plus chez moi. Johannes Rudert devint alors mon maître de thèse. Je ne manquais jamais un seul cours de Karlfried Graf Dürckheim, et j'assistais à toutes ses conférences. J'étais présente lors de sa soutenance de thèse d'habilitation sur le thème : " La réalité de l'expérience et son interprétation " (1930). Son sujet de doctorat sur " l'espace vécu " nous passionnait tous, car il s'engageait pleinement dans tout ce qu'il entreprenait. Quant à Rudolf Hippius, originaire de Dorpat (Estonie), il venait de la philosophie et de la théorie de la

connaissance, et ses travaux de pointe en psychologie étaient fortement marqués par cette influence. Je fus son premier " cobaye " pour une expérimentation qui devait constituer plus tard le sujet de son mémoire d'habilitation, intitulé : *Erkennendes Tasten (Toucher cognitif)*. Selon cette thèse, la saisie d'un objet constituait un processus particulier de connaissance, où le fait de " saisir " *(Greifen)* conduisait à " comprendre " *(Begreifen)* et menait ainsi au " concept " *(Begriff)*. A l'Institut de Leipzig, l'atmosphère était très conviviale, une étroite solidarité nous unissait et après les cours, nous passions souvent une partie de la nuit en discussions passionnées. Nous nous retrouvions souvent le soir chez l'un de nos professeurs dont faisait partie également le sociologue Hans Freyer. »

Maria Winterer compléta ses études de psychologie en s'inscrivant à des cours de sociologie. Le sociologue Hans Freyer ne se contentait pas d'enseigner à ses étudiants les fondements de l'humanisme comme, par exemple, les formes antiques de l'organisation d'un Etat. Il enseignait également les bases de la psychothérapie de groupe, une branche dont Maria Winterer (-Hippius) allait plus tard faire sa profession. Dans ses notes autobiographiques, elle insiste sur le fait qu'à Leipzig, la notion d'école de psychologie était très large : divers collaborateurs patentés de Krueger s'inspiraient en effet de sa thèse sur « la globalité et la forme » *(Ganzheit und Gestalt)* pour tenter d'en appliquer les concepts à différents domaines scientifiques. Ces travaux se déroulaient dans une ambiance chaleureuse, et cette atmosphère collégiale de sympathie et de convivialité devait se traduire par le mariage de Maria Winterer et Rudolf Hippius en 1932. Leurs fiançailles furent célébrées chez les Dürckheim, ce qui témoigne de la profonde amitié qui unissait les deux couples.

1932 fut également l'année d'obtention de son doctorat de philosophie à Leipzig. Sa thèse s'intitulait : « Expression graphique des sentiments par des lignes abstraites [5] ». Selon l'auteur, cette pratique révèle l'existence d'une

« quatrième dimension », ou, tout du moins, permet d'éveiller les couches profondes de la conscience. Par la suite, Maria Hippius s'inspirera de cet exercice pour développer sa méthode de *Gefürhrtes Zeichnen* (dessin dirigé), qui complétera à Rütte la pratique de méditation « dans l'esprit du zen » proposée par Graf Dürckheim.

Comme pour Karlfried Dürckheim, au début des années trente, la carrière universitaire semblait toute tracée pour Maria et Rudolf Hippius. Mais l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes et les lois édictées contre les « non-aryens » et les étrangers se traduisirent pour les époux Hippius, du fait de leurs origines, par une rupture brutale de leur activité professionnelle à Leipzig. Rudolf Hippius put néanmoins enseigner la philosophie à l'université de Dorpat (Estonie), où le couple déménagea et où naquirent deux de leurs enfants : Amrei, en 1934, et Joachim Rudolf, en 1936. Mais quand la guerre éclata, il fallut fuir les côtes de la Baltique. La famille Hippius trouva provisoirement refuge près de Posen, dans la région du Warthegau (vigie), qui avait pris ce nom après que l'Allemagne hitlérienne eut envahi la Pologne. Maria Hippius raconte : « Une fois arrivés à Posen dans le Warthegau, nous avons trouvé asile dans une école où nous avons dormi plusieurs semaines sur la paille. On proposa à mon mari de reprendre à titre provisoire la direction de l'Institut de psychologie de Posen. Mais comme il refusa catégoriquement de travailler pour les SS, nous nous retrouvâmes dans une situation périlleuse. Nous dûmes fuir vers Prague avec nos trois enfants ; notre fille était née en août 1941. »

Paradoxalement, c'est un officier SS du Tyrol, citoyen allemand de surcroît, qui vint en aide à Rudolf Hippius en lui proposant sa chaire de psychologie à la faculté de philosophie de Prague. Le pire était ainsi évité, du moins pour un temps. « A la Deutsche Karls-Universität de Prague, Rudolf Hippius, que j'épaulais comme assistante, eut une activité débordante. Il écrivit plusieurs livres, dupliqués sur papier carbone suite à la pénurie de papier pendant la

guerre. Un nouveau groupe de travail vit le jour, formé notamment de plusieurs professeurs ukrainiens de l'université de Kiev qui avaient fui leur pays. Ce groupe établit les bases d'une nouvelle psychologie des peuples *(Völkerpsychologie)*. Nous avions la chance de disposer d'une maison avec jardin dans les vieux quartiers du Hradschin : celle-ci datait du Moyen Age. Il y avait plusieurs monastères autour de chez nous, et tout le haut clergé résidait dans ce quartier du Ring. »

Grâce à sa situation géographique, la ville de Prague était restée une sorte d'enclave relativement protégée jusqu'à la dernière année de la guerre ; mais l'effondrement du Reich en mai 1945 allait bouleverser cette situation privilégiée. Le quartier du Ring fut encerclé. A l'approche de l'armée soviétique, la révolte des Tchèques contre les Allemands, jusque-là refoulée, s'enflamma. « Le matin du 8 mai, les partisans tchèques firent intrusion chez nous : ils emmenèrent tout d'abord mon mari, et une heure plus tard, ce fut le tour de mes beaux-parents, de nos enfants et de moi-même ; il y avait avec nous l'évêque suffragant et sa gouvernante. Les francs-tireurs nous conduisirent dans des camps. Les femmes étaient séparées de leurs maris. Je dois la vie à cette gouvernante, Frau Gisela : grâce à elle j'ai échappé à la peine de mort, car elle s'est proposée de prendre ma place dans le " train de la mort ". Par chance, elle fut de retour au camp saine et sauve, avec de simples blessures. Pendant sept mois, en tant que " hors-la-loi ", mon sort et celui de mes enfants fut à la merci des geôliers. J'avais décidé de ne pas me résigner à l'attitude de victime, et d'affronter mon destin en toute dignité. Pendant ces mois-là, j'ai réellement appris à croire en " un Tout qui nous embrasse ", et à lui accorder ma confiance ; j'ai également fait l'expérience de l'Etre présent au sein de l'existence, et notamment en moi-même. »

Quant à Rudolf Hippius, il ne devait plus revoir sa famille. Comme la plupart des maîtres de conférence et des professeurs de l'université de Prague, il endura de vio-

lentes tortures avant d'être livré aux Soviétiques. Il mourut en URSS le 25 octobre 1945. Maria Hippius ne l'apprit d'ailleurs que douze ans plus tard par la Croix-Rouge internationale de Genève. Elle le sut apparemment par l'entremise du comte Coudenhove-Kalergi, que Rudolf Hippius avait connu à Prague dans le cadre du Mouvement paneuropéen.

Avec ses trois enfants – le plus jeune avait tout juste quatre ans –, Maria Hippius partagea le sort de ces innombrables réfugiés dans leur odyssée à travers l'Allemagne : dépourvue de tout, elle dut se battre chaque jour pour assurer le minimum vital à sa famille. Ils s'étaient tout d'abord retrouvés dans la région de l'Oder-Neisse, et afin de s'éloigner de la zone occupée par les troupes soviétiques, il leur fallait gagner au plus vite la rive ouest de l'Elbe. Maria Hippius rapporte qu'un jour, elle se trouvait avec ses trois enfants sur un petit chemin de campagne, lorsque

« ... soudain on vit surgir un escadron de cavaliers lancé dans une battue. Ils s'arrêtèrent net. Dans leurs calèches, il y avait des monceaux de proies. Je m'écartai du chemin avec mes enfants. Nous étions là, debout, dépourvus de tout, croyant simplement à notre survie. Un groupe se forma autour de nous : nous étions encerclés par la milice russe. Comme dans toutes les situations de danger extrême que j'avais connues jusque-là, je restai tranquille et sereine, tout à fait lucide, sans prière ni désir particuliers, comme dans la vie ordinaire. Face à moi, parmi un groupe d'une vingtaine d'hommes, un jeune Russe de seize ou dix-sept ans me toisait. Nos regards se croisèrent un instant, puis se quittèrent. Il retira l'une après l'autre ses mains de la chaîne que formait le groupe autour de nous, puis il fit un brusque mouvement du bras en arrière et se retourna. Le cercle se défit. Les hommes s'assirent. A imaginer le pire, je fus soudain saisie d'une terrible angoisse. Nous restâmes debout sans un mot...

« Je me déplaçais toujours seule. Un jour, nous arri-

vâmes par hasard dans une grande grange où s'étaient réfugiés une foule de gens. Il y régnait une atmosphère oppressante, avec toutes ces personnes en proie à la détresse, déracinées, séparées de leur famille. Et toujours cette vermine omniprésente qui ronge tout. Dans cette foule, rien ne se tient, pas le moindre soupçon d'ordre. Une foule de gens " détruits ". Jalousie, haine et indifférence dictent leur loi...

« L'Elbe n'était plus très loin. Mais entre-temps, les Russes avaient occupé ses rives. Il semblait possible de traverser le fleuve la nuit. Il fallait pour cela laisser un " droit de passage " au poste de garde russe. J'avais dans la doublure de mon manteau une pièce d'or russe avec l'effigie du tsar : elle m'avait été offerte par mes beaux-parents, qui avaient eu une propriété entre Narva et Saint-Pétersbourg avant la révolution de 1917. C'était là le dernier bien en ma possession. Je comptais l'investir " ici et maintenant ". Les nuits précédentes, j'avais observé les habitudes des gardes russes : l'heure la plus propice pour " négocier " le passage était un peu avant minuit, une heure où l'ivresse des gardes était encore douce... Avec les trois enfants, nous nous faufilâmes entre les buissons jusqu'à un garde russe qui me semblait propice. L'affaire fut vite conclue et nous nous avançâmes vers l'autre rive. Soudain, trois coups de fusil éclatèrent dans la nuit. Surgirent bientôt des gardes en chef. Comme l'air se fit rare et glacial ! Le temps s'arrêta, le sang se figea dans mes veines. La vie s'était arrêtée elle aussi. Ma pièce d'or semblait perdue, mais surtout : qu'allait-il advenir de nous ? Contre toute attente : le garde nous laissa regagner la grange... »

La nuit suivante, l'invraisemblable se produit. Le soldat mongol du poste de garde russe, parfaitement ivre, « se laisse convaincre par la langue des signes qu'exigent les circonstances ». Les quatre réfugiés gagnent ainsi la rive ouest de l'Elbe. La route vers l'ouest est désormais libre : « Miracle ! Une nouvelle dimension se révèle : un saut quantique au-delà de l'ordre naturel vers un autre niveau

de réalité... », c'est ainsi que Maria Hippius exprime son expérience de guidance et de protection.

Le frère de Maria, qui s'était évadé de la prison française où il était détenu, fit chercher sa sœur. A une époque où le courrier et les transports entre les différentes zones occupées d'Allemagne ne fonctionnaient que très imparfaitement, par bonheur, l'entreprise réussit. En effet, certaines personnes n'hésitaient pas à offrir leur secours pour transmettre les messages, souvent par des voies détournées. « Je reçus le message de mon frère avec un délai de six semaines. Il me fallut dix jours ensuite pour traverser avec les enfants les régions du Harz et de Göttingen et arriver enfin dans le Land de Bade. Après une dernière nuit blanche sur le plancher de la salle d'attente de la gare de Lörrach, je retrouvai enfin mon pays, au sud de la Forêt-Noire. C'était le soir de la Saint-Nicolas, le 6 décembre 1945, à la première neige. Mon frère avait fait rapatrier sa famille de Berlin vers Todtmoos : son épouse vint à notre rencontre les bras ouverts et nous invita à monter dans un taxi – nous étions attendus à la maison. Cet accueil dans la maison des Kreider à Hinter-Todtmoos restera à jamais gravé dans ma mémoire ! Une ferme nous ouvrait ses portes ! Le bois crépitait dans l'âtre, une nappe blanche recouvrait la table, des draps blancs sur les lits, une baignoire fumante, des plats chauds sur la table – un bien-être qui nous avait manqué si longtemps ! Nous n'en croyions pas nos yeux : nous étions de retour en Forêt-Noire, choyés et accueillis avec amour parmi les nôtres ! »

Mais si le retour au pays offrait tant de bonheur et de joie, l'avenir restait très incertain : Maria Hippius ne savait quelle allait être son activité future, ni comment elle subviendrait aux besoins de sa famille. Comment pouvait-elle tirer profit de ses études de psychologie et de sociologie dans cette situation de l'après-guerre ? Elle trouva rapidement une réponse à cette question, car nécessité fait loi. « Cela se produisit presque tout seul : le soir de la Saint-Sylvestre 1945-1946, des femmes ayant connu un sort sem-

blable au mien vinrent d'elles-mêmes me trouver chez moi, dans mon petit appartement. Par la suite, je ne tardai pas à développer petit à petit une activité de conseil, basée le plus souvent sur une analyse graphologique ; puis je montai un cabinet de conseil dans la région en liaison avec un bureau de consultation officiel : il s'adressait à des commerciaux et des industriels qui avaient des problèmes personnels ou des difficultés avec leurs employés, ou encore avaient besoin de conseils pour monter une nouvelle équipe. Mon activité s'étendit ensuite aux problèmes relationnels entre parents et enfants, aux difficultés scolaires et aux relations interprofessionnelles [6]. » Avec le recul, elle se rend compte que tout a réellement commencé en cette soirée du réveillon de 1945, dans cette maison des Kreider à Hinter-Todtmoos : la future fondation du Centre de rencontre et de formation de Rütte allait en être la suite naturelle.

Mais choisir un lieu de résidence et de travail aussi retiré, dans un coin perdu de la Forêt-Noire, était-ce véritablement porteur d'avenir ? Son expérience de la vie universitaire n'avait-elle pas éveillé chez elle des besoins que seule une grande ville pouvait satisfaire, comme Fribourg par exemple, d'où elle était originaire ? Maria Hippius ne voulait aucunement revenir sur sa décision, ses raisons étaient claires : « Ici, je sentais en moi l'énergie d'une nouvelle vie qui commençait ! » C'est pourquoi elle refusa notamment un poste de psychologue qu'on lui proposait à Fribourg. Elle inscrivit ses enfants à l'école de Schöpfheim et au collège de Fribourg. Elle trouva de plus une aide ménagère afin de se consacrer à son travail. « Et c'est ainsi que je commençai véritablement à me sentir dans mon pays », résume Maria Hippius.

L'événement réellement décisif dans cette nouvelle vie à Rütte allait être pour Maria Hippius ses retrouvailles avec Karlfried Graf Dürckheim. Ce n'est qu'en novembre 1947 qu'elle apprit qu'il était de retour du Japon. Ils ne s'étaient pas vus depuis plus de huit ans : c'était à Berlin, en 1939,

juste avant le décès d'Enja, et avant le départ de Dürckheim pour sa seconde mission au Japon. Ils se rencontrèrent fortuitement dans la salle d'attente de la gare de Kaufbeuren en novembre 1947. « Le temps semblait avoir rétréci, et c'est comme si le destin nous avait donné rendez-vous », rapporte Maria Hippius. Elle vit à Steingaden la comtesse Charlotte von Dürckheim qui vivait avec sa fille Toni devenue veuve et ses petits-enfants dans un appartement très exigu. Karlfried Dürckheim avait loué quant à lui une chambre chez le vétérinaire. « Nous nous retrouvâmes chez lui pour boire le thé. Avec un œuf qu'on nous avait offert, nous fîmes deux crêpes que nous partageâmes. Puis vint l'heure de faire la vaisselle dans son petit évier. Je me proposai de m'en occuper, mais il refusa, arguant qu'il devait le faire lui-même. Auparavant, la vaisselle n'avait pour moi vraiment rien de réjouissant. Mais là, j'avais l'impression d'assister à un véritable spectacle. C'était comme une célébration, un rituel : j'étais fascinée. Je vis soudain une assiette comme suspendue dans l'air. Cela n'avait plus grand-chose à voir avec ce que l'on appelle habituellement " faire la vaisselle ". C'était de l'art. Quand je lui dis mon sentiment, il me répondit qu'il avait appris cela lorsqu'il était en captivité au Japon : là-bas il devait récurer les plats avec ses seuls doigts. Dans ces circonstances, il avait pris contact avec une réalité qui lui était jusque-là étrangère. Je fus très impressionnée par cette qualité de relation au travail qui m'était inconnue dans une activité " profane " et triviale comme la vaisselle [7]. »

Six mois plus tard, le 21 juin 1948 – le jour de la réforme monétaire –, Graf Dürckheim rendait visite à son tour à Maria Hippius à Hinter-Todtmoos. Il logea dans la maison d'Andreas Schmidt. Ils décidèrent ce jour-là de commencer à bâtir ensemble une communauté de vie et de travail. En cette période d'après-guerre, ils se retrouvaient dans la même situation : les conditions de vie étaient précaires et l'avenir incertain ; ils devaient donc repartir à zéro. « Nous avions la même formation universitaire, nos profondes

expériences respectives de la mort nous avaient conduits jusqu'aux racines de l'existence et nous avions perdu tous deux toute assise matérielle : trois raisons suffisantes pour que nous décidions de fonder quelque chose ensemble. Nous voulions enseigner la pratique de certains exercices. Nous voulions essayer d'accompagner des gens sur le " chemin ", un chemin qui leur permette d'accéder à l'essentiel, au " noyau de l'être ". C'est seulement à partir de ce noyau que l'on peut espérer renaître, se ressourcer en profondeur et vivre une expérience initiatique. Il s'agit de retrouver le contact avec des forces vives, plus fondamentales que celles dont habituellement on dispose ; il s'agit de devenir pleinement conscient et de donner sens à son propre développement et à son évolution afin de bâtir sa vie future [8]. »

Que se produit-il chez une personne qui a vécu une situation d'exclusion et enduré la misère ? Est-elle capable, après ce qu'elle a vécu, dans un total dénuement et sans moyens, de « repartir à zéro » ? Sera-t-elle à même de s'inspirer d'une philosophie où l'être « naît du néant » et où l'ascétisme ou bien la retraite du monde, voire l'enseignement à dispenser aux autres, constitue la seule alternative possible ? Maria Hippius dut trouver une réponse à ces questions fondamentales : une réponse vivante qui déboucha sur son activité de thérapeute aux côtés de Karlfried Dürckheim. Après trente ans de vie et de travail à Rütte, elle écrivait :

« Je me sentais habitée d'un élan fondamental, comme mue par une émergence essentielle. Alors que je reçus certains objets en héritage, ce n'est qu'avec hésitation que je les acceptai. Je me souviens par exemple d'un vieux vase. Quelqu'un m'offrit une rose. J'éprouvais une forte résistance à accepter de recevoir des objets. Je craignais de les aimer à nouveau et de devoir les posséder. " Chemin faisant ", je m'étais totalement libérée du désir de possession. J'étais " libre comme l'air ", et je crois qu'intérieurement j'étais devenue réellement libre, et c'est comme si j'éprou-

vais cette liberté absolue comme un obstacle... jusqu'à ce que cette aversion d'ascète envers les objets se transforme à nouveau en un sentiment de plénitude de la vie : il m'apparut clairement que je grandirais intérieurement si j'apprenais à accepter ce qui m'était offert au lieu de rester dans la limitation. La réponse juste était donc d'accueillir avec le cœur le vase et la rose et de faire rayonner ce don en partageant avec les autres la joie qu'il m'inspirait [9]. »

Mais le véritable cadeau qu'allait recevoir Maria Hippius à l'aube de sa nouvelle vie était d'une tout autre nature. Il concernait directement son activité future de thérapeute et allait participer activement à « la transformation et la légitimation de mon expérience de nomade » : il s'agit de sa rencontre avec l'œuvre de C. G. Jung. Grâce à la profondeur et à la force de la psychologie analytique, elle allait comprendre « le bien-fondé et la pertinence des concepts fondamentaux que sont le chemin, le monde et la prise de conscience de l'homme... Je compris que l'âme humaine possédait une véritable architecture, qui s'avérait tout à fait utile, applicable et transmissible – notamment dans le cadre de la thérapie initiatique. La thérapie graphologique que j'avais commencé à développer, et qui constitua la première étape de mon activité de psychothérapeute, m'amena ainsi à proposer un travail de développement personnel où je recommandais à mes patients de transformer leur écriture, cet exercice favorisant leur réalisation [10] ».

Sur son chemin, Maria Hippius a eu le bonheur de rencontrer plusieurs personnes qui l'ont aidée dans sa nouvelle orientation ; et même si leur aide n'a pas été de longue durée, elle a su éclairer son destin à un moment important. Pour Maria Hippius, l'ordre de la Rose-Croix a notamment joué un rôle important. Dans les premiers temps où elle habitait Hinter-Todtmoos, elle y rencontra un « vieil homme foncièrement honnête et contemplatif ». Dans la période d'après-guerre, sous le régime d'occupation, il avait été interné dans un camp de rééducation poli-

tique pour avoir dirigé un service du NSV (Assistance publique nationale-socialiste). Il avait su écouter la jeune femme quand elle lui raconta les épreuves qu'elle avait traversées. Rosicrucien fervent et passionné de théosophie, il avait fait connaître cette voie spirituelle à Maria Hippius. « Il vint me trouver un jour et me dit que cela pouvait m'aider à mieux comprendre ma situation et les épreuves que j'avais connues, que je pourrais trouver un sens profond dans ces lectures. En effet, la philosophie rosicrucienne répondait si bien à mes attentes et à mon vécu que je fus membre de l'AMORC (Ancien Ordre Mystique de la Rose-Croix, fondé à New York en 1916) pendant sept ans. Avec le recul, je me rendis compte toutefois que cette démarche spirituelle avait un caractère systématique qui ne laissait pas de place à cette dimension essentielle de " l'apprentissage " et de l'exercice. » Autrement dit, ce n'est pas chez les rosicruciens que Maria Hippius allait puiser son inspiration pour développer son travail de thérapeute, mais plutôt dans la psychologie des profondeurs.

Fondation du Centre de Rütte

Maria Hippius s'était désormais forgé les bases nécessaires pour assumer les besoins de sa famille. La décision d'entreprendre avec Graf Dürckheim une activité commune – dont les contours étaient d'ailleurs encore flous – soulevait néanmoins un certain nombre de questions. Naturellement, le petit village de Hinter-Todtmoos offrait une atmosphère paisible particulièrement propice à la rédaction du premier livre de Dürckheim, *Japan und die Kultur der Stille (Le Japon et la culture du silence)* [1], et de son petit mémoire intitulé *Mächtigkeit, Rang und Stufe (Puissance, rang et niveau)*. Mais en ce qui concerne leur projet, tout restait à créer. Heureusement, Graf Dürckheim possédait un certain talent naturel pour démêler les situations difficiles. Comme son père, il avait des « mains de guérisseur ». Il se servit donc de ce pouvoir de guérison, du moins dans les premiers temps. Il vint ainsi en aide à la bouchère qui souffrait de rhumatismes, ainsi qu'à sa fille qui « n'arrêtait pas de tomber enceinte ». « Je me rappelle : tu es rentré à la maison avec un morceau de viande », se souvient Maria Hippius en s'adressant à son mari ; et lui de commenter : « Effectivement, la bouchère m'avait demandé : " Voulez-vous de l'argent ou une saucisse ? " Je répondis : " Une saucisse " [2]... »

Les traitements de Dürckheim s'avéraient efficaces : les trois premiers « cas » qu'il eut à traiter à Steingaden à son

retour du Japon avaient été de probantes réussites. Son premier patient fut un aubergiste bavarois de Peiting qui souffrait d'insomnie ; à la seconde consultation, il arriva trois heures en retard, pour la bonne et simple raison qu'il s'était endormi ! Un résultat très encourageant pour un guérisseur, mais toutefois un peu rapide, notamment pour la question des honoraires ! Puis ce fut le tour d'une amie de sa sœur Toni qui avait de l'asthme. Son troisième patient, un réfugié, avait des problèmes de vue. Même si Dürckheim s'avouait satisfait de ses résultats, il était évident pour lui que son travail devait s'orienter dans une tout autre direction et concernait d'autres domaines. Maria Hippius et Karlfried Dürckheim étaient unanimes : il ne s'agissait nullement pour eux de se contenter de dispenser des traitements thérapeutiques pour des aspects spécifiques et fragmentaires de l'être humain. Ils ne cherchaient pas à s'inscrire dans les modes de guérison traditionnels, aux approches souvent ciblées et exclusives : le corps *ou* la psychè, la médecine moderne *ou* traditionnelle, conception occidentale *ou* orientale de l'homme et du monde, etc. Maria Hippius comme Graf Dürckheim, tous deux étaient convaincus de la nécessité de développer une vision de l'homme qui respecte son « intégralité » – l'entité « corps-âme-esprit » – et lui permette d'engager un processus d'intégration. Dans cette voie, Maria Hippius jouait un rôle important : elle avait été sensibilisée à ces questions par son analyste, Gustav Richard Heyer. Celui-ci, s'inspirant de C.G. Jung, avait introduit à sa façon le facteur corporel dans son approche psychothérapeutique. Voici ce qu'en dit son élève :

« G.R. Heyer parle d'une *Seelenheil-Kunde* (science de la guérison de l'âme), par opposition à la *Seelen-Heilkunde* (médecine de l'âme), plus proprement rationnelle. Nous nous sommes également attachés avec Graf Dürckheim à bien faire la distinction entre ces deux approches. En effet, la conception dürckheimienne du devenir et de l'évolution personnelle suppose une transformation en profon-

deur des structures intérieures : et pour atteindre le noyau de l'être, nulle " technique ", nulle " médecine de l'âme " ne s'avère appropriée : cela exige un cheminement digne d'une véritable " science de la guérison spirituelle ". Cette approche n'a rien d'une guérison mystérieuse ni d'une spéculation irrationnelle. Cette science de la guérison spirituelle s'inspire de la théorie de la connaissance et de la phénoménologie : elle voit en l'homme un citoyen du monde fondamentalement enraciné dans un tout, un " Etre total " ; et la nature essentielle de l'homme est conçue comme une manière individuelle d'enracinement dans cette terre divine originelle, ce milieu divin... Dans le processus de guérison spirituelle, il s'agit alors de régénérer, de faire revivre, de ressourcer cette nature propre immanente, essentielle, et de regagner ce statut d'intégralité que la conscience a perdu [3]. »

Afin de favoriser l'accès à cette intégralité, il était important d'introduire dans la pratique thérapeutique la notion d'exercice : l'*exercitium* comme facteur d'intégration. La méditation constituait un des exercices : même si ce n'était pas le seul, il s'agissait d'une méthode importante à laquelle n'avaient eu recours ni la psychanalyse freudienne ni la psychologie jungienne. Lors d'une conversation avec Erich Neumann, qui développa avec brio la psychologie analytique jungienne, Maria Hippius parla de son dessein de thérapeute : faire « incarner » les expériences de la psychè par la pratique de différents exercices et faire émerger ainsi une nouvelle dimension de l'existence, une « vie dans la transparence » : « Je lui racontai avec quelle virulence les forces archétypales de l'inconscient s'exprimaient lors des séances de dessin dirigé ; je lui révélai également que, lors des exercices d'expression orale, la construction de certaines phrases non seulement engageait des processus de développement spirituel, mais aussi provoquait de réelles transformations. Ces affirmations l'ont beaucoup étonné. Il répondit avec prudence que ce phénomène d'induction était tout à fait plausible, qu'on devait même

le considérer comme logique [4]. Mais lorsque je lui présentai certains exemples concrets parmi les dessins que j'avais avec moi, son attitude changea radicalement. Il trouvait sous ses yeux l'*experimentum crucis* de sa propre théorie : ces dessins confirmaient avec éclat la théorie des archétypes [5]. »

Ainsi était établie l'étroite correspondance entre la psychologie des profondeurs et la *übende Praxis* (pratique de l'exercice) dürckheimienne. Mais pour concrétiser cette approche analytique et psychothérapeutique dans une démarche professionnelle de groupes de thérapie ou de communauté de travail, il fallait trouver des locaux appropriés. La situation de locataire ou de sous-locataire n'autorisait pas ces perspectives. Ni Graf Dürckheim ni Maria Hippius, dans leur retraite de Hinter-Todtmoos, ne pouvaient envisager dans un proche avenir de telles opportunités. C'est alors qu'un « heureux hasard » leur vint en aide. Une vieille maison était à vendre sur la route de Todtmoos-Rütte. Son prix était de 9 000 DM, et pour l'acquérir il fallait contracter un prêt. Son propriétaire était un homme d'affaires originaire de Säckingen : rapatrié tardif, de retour de captivité en Russie, il désirait réaliser son bien. Lors de sa visite, sa conclusion avait été : « " Chez nous, être un rapatrié cela signifie : rendre une part de ce qu'un autre, qui est décédé, ne pourra jamais rendre à sa famille. " Deux heures plus tard arrivait au courrier une somme d'argent que je (Maria Hippius) tendis immédiatement au propriétaire. La seconde moitié de la somme nécessaire à l'acquisition de cette petite maison fut apportée grâce à un prêt accordé par la caisse d'épargne de Todtmoos. Trois jours plus tard, nous étions propriétaires. La maison était encore occupée par quatre familles qui étaient locataires : outre celle du facteur, elle hébergeait trois familles de réfugiés qu'il fallait reloger. Par bonheur, une solution fut rapidement trouvée... Et quelques semaines plus tard nous pûmes emménager dans une partie de la maison avec Graf Dürckheim [6]... »

Le déménagement de Hinter-Todtmoos à Rütte se fit en 1951. L'acquisition de la Doktorhaus, comme on la désigne encore aujourd'hui, permit ainsi le démarrage de l'activité commune à Rütte. « Dans la thérapie initiatique pratiquée à Rütte, Dürckheim mit à profit son expérience du zen en introduisant la " méditation de type zazen " et les exercices méditatifs. Maria Hippius, quant à elle, s'occupa concrètement de la fondation de ce qui s'appelle aujourd'hui encore l'Ecole de thérapie initiatique et de l'implantation de ses diverses succursales. La communauté de travail et de vie que fondèrent ainsi Dürckheim et Maria Hippius se caractérisait par un accompagnement inspiré de la psychologie des profondeurs et par une pratique psychothérapeutique. Tous deux insistaient tout particulièrement sur " les expériences du moi transcendant " : selon eux, l'expression spontanée d'une réalité transcendante concrètement vécue dans l'expérience, en favorisant l'accès à la transparence de l'être, permet d'incarner cette réalité dans le monde [7]. »

La fondation du Centre de Rütte ne concernait pas seulement le développement extérieur de la personnalité, mais aussi et surtout l'évolution de l'être : en ce sens, elle correspondait aux nécessités de l'époque, bien avant que ne commence à déferler en Europe, une dizaine d'années plus tard, le fameux « psycho-boom » californien. Toutefois, on ne peut pas isoler la fondation de Rütte du grand courant du développement personnel qui allait prendre son essor vers le milieu des années soixante avec la psychologie transpersonnelle *made in USA* et se poursuivre avec la vague *New Age.* D'ailleurs, ce *New Age* ne signifie pas seulement le lancement d'une nouvelle mode de spiritualité mercantile mais constitue également le signe de ralliement de multiples mouvements annonçant un tournant spirituel, auxquels Dürckheim et ses collaborateurs n'ont pas manqué de se trouver associés. Comme le dit Hans Bender, chercheur « aux frontières de la psycholo-

gie », les différentes formes de thérapies psycho-spirituelles sont des sortes de « sismographes de l'esprit du temps ».

En vérité, à cette époque, dans ce village reculé de la Forêt-Noire situé sur les hauteurs qui sont entre Pforzheim et Bâle, il est encore loin d'être question de ce genre de sismographe. Pourtant, petit à petit, arrivent à Rütte toutes sortes de visiteurs et de disciples : des personnes en quête d'autre chose que de simple savoir, des personnes qui cherchent plus qu'une simple formation. Il s'agissait alors – et il s'agit aujourd'hui encore – de gens qui se posent des questions sur leur cheminement existentiel, des gens qui s'interrogent sur « la voie ». Ce ne sont pas des « patients » au sens habituel du terme, d'autant plus que Rütte n'entendait nullement devenir un quelconque sanatorium ou lieu de repos. A ce titre, Maria Hippius précise :

« Nous ne recevons pas de " névropathes ", au sens strict que la psychologie donne à ce terme. Si toutefois nous rencontrons une personne présentant ces symptômes, en principe, nous lui disons que son cas sort du domaine de nos compétences et nous lui conseillons d'entamer une analyse classique. Par contre, lorsque au cours du processus de réalisation de l'être une personne vit une crise névrotique aiguë, nous considérons qu'il s'agit d'une manifestation naturelle et même d'un événement positif : c'est réellement une chance dans le sens de l'évolution de la personne, une expérience de transgression pour accéder à un niveau supérieur de réalisation de l'être. Au cours de la vie, il existe de véritables crises de maturation qu'il faut voir, à un niveau supérieur, comme des maladies nécessaires au cours du processus de guérison, dans le sens d'un rétablissement de l'intégralité perdue, même si au cours de ce genre de crises on doit toucher littéralement le fond... Pour nous cependant, les symptômes névrotiques n'ont pas vraiment de pertinence dans notre approche du traitement et de l'accompagnement : en fait, ils ne permettent pas de cerner les véritables problèmes de la personne concernée. C'est une erreur malheureuse de mar-

quer du sceau de la " pathologie " les besoins et les manques qui se manifestent naturellement au cours du processus de transformation intérieure : ce genre de diagnostic figé est véritablement néfaste. Dans cette caractérisation pathologique, le danger est en effet de tuer dans l'œuf l'émergence du nouveau, l'élan de vie spirituel encore embryonnaire, la force de vie qui ne demande qu'à se manifester et à croître aux prémices de la transformation intérieure [8]. »

Les visiteurs du centre de Rütte étaient hébergés dans des fermes voisines ou dans une auberge située à quelques kilomètres de Todtmoos. Une dizaine d'années après l'ouverture du centre, en 1960, on fit l'acquisition d'une petite maison baptisée Herzlhaus (la maison du cœur) [9], qui allait servir d'hôtellerie. A cette fin s'était réuni entretemps sous le nom de l'Association des amis de Rütte un petit groupe de collaborateurs et de collaboratrices qui entendaient favoriser le développement de l'activité commune. La première collaboratrice fut la thérapeute et spécialiste du souffle Marianne Müller-Elmau, fille de Johannes Müller, qui avait fondé au début du siècle un centre de rencontre et d'accompagnement situé tout d'abord à Schweinfurt, dans les montagnes de Basse-Franconie, puis à Elmau en Haute-Bavière. La « communauté de vie et de travail » commençait ainsi à prendre corps. Résultat : Rütte devint un Centre de rencontre et de formation en psychologie existentielle dirigé par Graf Dürckheim et Maria Hippius. Un groupe de collaborateurs permanents comptant jusqu'à une trentaine de membres allait les épauler. Tous ces thérapeutes partageaient le même but : accompagner la personne en quête sur le « chemin initiatique » – c'est-à-dire le « chemin de l'expérience de l'Etre » – et la conduire vers une transformation intérieure qui lui permette d'accéder à « l'intégralité de soi [10] ». Les exercices pratiques et le lâcher-prise méditatif présentent l'avantage de « faciliter l'expérience initiatique : ils favorisent en fait la prise de conscience des dif-

férents obstacles et autres troubles qui entravent la voie de l'expérience initiatique et sont à l'origine des blocages corporels, de ce *corps que l'on est* [11] ».

Dürckheim parlait volontiers des quatre piliers de l'activité du centre de Rütte. Le premier était la *Tiefenpsychologie*, la psychologie des profondeurs, référence explicite à la psychologie analytique de C.G. Jung. Il était en effet convaincu de la « nécessité que représentait la psychologie des profondeurs dans le processus de purification de l'inconscient » ; il était persuadé par ailleurs de l'importance, dans l'approche transpersonnelle, de la psychologie des archétypes. A ce titre, Dürckheim ne manquait pas de souligner le rôle prépondérant de Maria Hippius en matière de psychologie et de pédagogie : celle-ci avait en effet une expérience plus profonde de l'œuvre de Jung, grâce à son analyse auprès de Heyer et de son travail ultérieur aux côtés d'Erich Neumann. Quand on pense à la place que tient l'œuvre de Jung dans l'œuvre commune de Dürckheim et de Maria Hippius, on s'étonne que Graf Dürckheim n'ait rencontré Carl Gustav Jung qu'une seule fois : c'était à Küsnacht, au bord du lac de Zurich, dans les dernières années d'activité du grand psychanalyste, à l'occasion d'un congrès de psychothérapie auquel participait Dürckheim. Quand je lui demandai s'il avait eu une correspondance avec Jung, il me répondit par la négative en s'exclamant : « Avec Jung ! mais il était beaucoup trop grand pour moi [12] ! » C'est en des termes similaires qu'il raconta un jour sa rencontre avec Jung au théologien français Alphonse Goettman :

« Quand je l'ai rencontré, il m'a fait une très forte impression... Je me rappelle, il s'est avancé vers moi, la pipe aux lèvres : c'était comme si j'avais devant moi une montagne... » Il ajoute ensuite que les œuvres de Jung et de Neumann ont « considérablement enrichi » son travail dans les années soixante et soixante-dix : « Leur théorie du *Selbst* (Soi) correspond à mon concept de *Wesen* (Etre essentiel). Jung entend le " vrai soi " comme l'intégration

du soi au sein du *Welt-Ich* (moi existentiel). Cette intégration concerne proprement la personne, c'est-à-dire l'homme devenu transparent à son être dans son " moi existentiel " – rappelons-nous la racine latine *personare.* La doctrine jungienne de l'intégration du *Wesen* au sein du *Welt-Ich* constitue aujourd'hui encore le fondement théorique du concept de " chemin initiatique ", tel que nous l'enseignons depuis plusieurs décennies dans notre centre en Forêt-Noire [13]. » Pour avancer sur ce chemin, continue-t-il, il faut arriver à vaincre les forces de l'ombre qui font obstacle sur la voie vers le véritable soi. Il s'agit moins de supprimer la souffrance que de vivre le « meurs et renais » que favorise le thérapeute : sans cette phase, le processus de réalisation de soi (l'individuation au sens jungien) ne peut s'engager. Maria Hippius précise, quant à elle, que le travail proposé à Rütte ne correspond pas à une thérapie jungienne : « A la différence de l'école jungienne, chez nous, tout le processus de réalisation de soi, du début à la fin, s'opère à travers l'exercice : le travail corporel du " corps que l'on est " éclaire la transformation de soi [14]. »

On arrive ainsi naturellement au second pilier du travail de Rütte : la *personale Leibtherapie,* la thérapie corporelle personnelle. Elle repose sur une distinction fondamentale : Dürckheim insiste en effet sur la différence entre « le corps que l'on a » et « le corps que l'on est » [15].

> « Le corps de l'homme est à la fois enveloppe et instrument. Le *corps que l'on a* nécessite l'intervention du médecin lorsque la santé ou le fonctionnement d'un organe sont déficients : le médecin peut alors guérir ou soulager les douleurs et la souffrance de ce corps. Il en va tout autrement pour *le corps que je suis.* C'est l'entité que je suis dans l'unité de mes mouvements et de mes actes, dans ma façon de m'exprimer, de me réaliser, de réussir ou d'échouer. Le *corps que je suis* se porte bien lorsque, à travers lui, je suis transparent à mon être essentiel, transparent à ma transcendance immanente.

La transparence de la transcendance est le sens profond du *corps que je suis* [16]. »

La *personale Leibtherapie* pratiquée à Rütte n'est pas une méthode d'éducation physique, encore moins une pratique de massages ou la correction d'erreurs de maintien : elle s'emploie à transformer l'homme en le considérant dans sa globalité [17]. Dürckheim fait ici la distinction entre le corps physique et le corps subtil, lequel correspond par exemple à la conception du « corps éthérique » que l'on trouve chez Rudolf Steiner dans la doctrine anthroposophique : ce *Lebensleib,* corps de vie, imprègne le corps physique et l'anime de forces de rayonnement et de vie. « Au cours de la thérapie, le disciple apprend à ressentir le corps subtil : il commence par le sentir en effleurant la peau, puis, progressivement, il va arriver à le sentir par un toucher subtil en s'éloignant jusqu'à cinquante centimètres du corps. La *Leibtherapie* s'inspire ici notamment des découvertes de Franz Mesmer. Tous les exercices pratiqués ont pour but de favoriser les conditions nécessaires à l'expérience initiatique : à commencer par la prise de conscience des différents troubles qui barrent le chemin de l'expérience initiatique et se traduisent par des erreurs de maintien et de comportement du corps que l'on est [18]. »

Parmi ces exercices, on trouve diverses pratiques occidentales et orientales, comme les exercices d'eutonie développés par Gerda Alexander, la bioénergie, l'aïkido, le *taï-chi chuan,* les danses sacrées, le tir à l'arc, etc. Dans chacune de ces pratiques, où la concentration est reine, il est essentiel de renoncer à toute volonté de performance : il s'agit uniquement d'éveiller l'homme à la transparence [19].

Le troisième pilier de l'activité de Rütte est la *Kreativ-Therapie.* Elle consiste en des exercices dans le domaine artistique : en fait, il s'agit moins de pratiquer une activité artistique qui fait appel à une certaine habileté, un certain talent, que de suivre un cheminement thérapeutique par la pratique artistique. Maria Hippius a notamment déve-

loppé ce qu'elle a nommé le « dessin dirigé » *(Geführtes Zeichnen)*. Cette pratique originale du dessin est « un exercice à la fois actif et méditatif : des formes primitives, des gestes fondamentaux surgis de l'être et réalisés dans une attitude sacrée de recueillement donnent naissance à des expressions graphiques où l'essentiel se manifeste... Le dessin dirigé est une méthode de développement conçue pour accompagner le processus d'individuation (l'accomplissement de soi au sens jungien) sur le chemin initiatique : il s'agit de faire lever les germes de transformation lovés en nous, dans les profondeurs de l'être, d'éveiller nos propres ressources évolutives, de faire émerger nos potentialités constructives [20] ».

Outre le dessin dirigé, la *Kreativ-Therapie* fait appel à toutes sortes d'exercices artistiques : la peinture, le modelage, la danse, le chant, la pratique instrumentale, le psychodrame, etc. « Dans ces exercices, le disciple est mis en situation de créativité afin de faire l'expérience de sa propre intériorité, de son espace intérieur. Dans chacune des langues de ces différents moyens d'expression, il fait ainsi l'expérience de forces insoupçonnées, d'énergies enfouies, jusque-là inconscientes, mais aussi de sa propre structure archétypale, de ses ressources créatrices et naturellement de son inconscient refoulé. Il découvre les divers blocages qui l'empêchent de prendre conscience de son être essentiel, et il trouve des moyens personnels de faire sauter ces barrières, des possibilités pour libérer ces obstacles [21]. »

Le quatrième pilier de l'activité de Rütte est la *méditation*. On encourage les disciples à pratiquer tous les exercices dans une attitude méditative. Ceci est possible dans la mesure où celui qui pratique se place « dans son centre », là où « la personne entière se concentre ». « Tous les exercices d'inspiration orientale trouvent leur véritable sens lorsque le cœur s'éveille et que le mental fait silence, lorsque s'éveille en nous l'être essentiel omniprésent, la nature de Bouddha, et ce n'est nullement un privilège

bouddhiste ! Chaque exercice devient fécond lorsqu'on pratique son propre chemin vers le centre : voilà ce qu'est méditer dans l'esprit du zen [22]. » Il s'agit soit d'une assise en silence où l'on concentre son attention sur un objet – image, symbole ou concept – soit d'une « méditation sans objet » où l'esprit doit renoncer à tout support de concentration. La posture de méditation revêt une très grande importance car elle détermine la clarté d'esprit, le rythme de la respiration, ainsi que la régulation des pensées (plus exactement : des associations de pensée), « aussi rebelles, aussi difficiles à discipliner qu'un cheval fou ».

> « L'assise en silence parfaitement immobile constitue l'exercice de base de toute vie méditative... La première image qui se présente à l'esprit quand on pense à l'exercice de méditation est celle d'un moine immobile recueilli en lui-même... L'assise en silence dans la posture zazen est un exercice initiatique qui favorise l'union intérieure avec l'Etre essentiel. Dans cet exercice, il faut commencer par lever les obstacles qui empêchent cette union et éveiller ce qui y conduit [23]. »

Chez Dürckheim, la méditation avec objet est loin d'être exclue. Tout comme la méditation pure, la concentration intense sur un objet permet, par le travail des sens, toutes sortes d'expériences de perception susceptibles de provoquer une ouverture nouvelle : l'extérieur perçu par les sens n'est pas vécu comme une limite, mais permet au contraire à l'intérieur de devenir transparent. L'intérieur ne se situe pas « derrière » le phénomène, mais proprement « dans » le phénomène perçu. C'est tout à fait ce qu'expriment les vers de Goethe :

Rien n'est intérieur
Rien n'est extérieur.
Car ce qui est dedans
est dehors.

C'est ainsi que sans délai
se comprend le mystère sacré et manifeste[24] *!*

En d'autres termes, Dürckheim cite cette expression de Novalis : « Tout phénomène extérieur est une réalité intérieure transposée dans un état de mystère. » Rüdiger Müller rappelle la stricte distinction que fait son maître entre la méditation avec objet et celle sans objet. A ce titre, il parle d'une « conception chrétienne » de la méditation. « Lorsqu'on objecte à Dürckheim que la méditation orientale exige l'absence de tout support concret, il répond que l'absence de toute image, aussi bien dans la méditation occidentale qu'orientale, n'est qu'une façon de mettre en avant le véritable but de la méditation : saisir l'être essentiel au-delà de tout objet, ressentir la " plénitude du vide " qui imprègne toute chose. C'est en dépassant l'apparence, l'enveloppe superficielle, que se révèle le noyau, l'essence éternelle, *der tiefe, ewige Kern* – dans le sens chrétien : le Verbe [25]... » (On trouve ensuite sous la plume de Rüdiger Müller des références aux mystiques chrétiens, notamment Maître Eckhart, saint Bonaventure, les Victorins, Tauler et Ruysbroek, Jean de la Croix, etc.) Toujours selon cet auteur, quels que soient les efforts développés pour définir la juste distance entre la méditation occidentale et orientale, l'essentiel chez Dürckheim reste la pratique, le cheminement qui conduit à l'accomplissement. A Rütte, la journée commence par une séance de méditation zazen, exercice que l'on renouvelle dans l'après-midi : « Il y a chaque semaine à Rütte une initiation au zazen que dirige Dürckheim en personne. Il commence le premier matin par donner aux nouveaux arrivants quelques éclaircissements sur cette pratique de méditation. Les stagiaires sont invités à se rendre chaque matin au *zendo* entre 6 h 45 et 8 h afin de participer au zazen sous sa conduite. On y trouve en général une vingtaine de participants. La séance se déroule suivant un rituel immuable : quarante minutes

de zazen, puis dix minutes de *kin-hin,* enfin dix minutes de zazen. Le *kin-hin* est la marche méditative [26]... »

Le *zendo,* salle de méditation zazen spécialement conçue à cet effet et consacrée à cet usage, constitue un espace d'une importance primordiale à Rütte : selon les termes de Dürckheim, son installation a véritablement « enrichi » le travail proposé. Le *zendo* fut inauguré en 1972, le premier dimanche après Pâques. Equipé de tatamis japonais, il permet d'accueillir entre 30 et 35 personnes. Pour les stages de méditation, cet espace sert également pour les exercices pratiques et les entretiens individuels.

Psychologie des profondeurs, *Leibtherapie* personnelle, *Kreativ-Therapie* et méditation : tels sont donc les quatre piliers du travail proposé à Rütte par Graf Dürckheim et Maria Hippius. La quintessence de ces quatre éléments fondamentaux est ensuite *l'entretien* que propose le thérapeute à son client : un espace de rencontre privilégié qui se renouvelle tout au long de la thérapie initiatique. Il s'agit d'un dialogue entre maître et disciple inspiré du *dokusan* de la tradition zen. Dürckheim accordait une très grande importance à ce devoir de conseil personnalisé : jusqu'à un âge avancé, il y consacra une partie de son temps en proposant une guidance spirituelle dans un esprit de liberté et de respect de la personne. Naturellement, du fait de l'aspect intime et confidentiel de ce type d'entretien personnalisé, il est difficile d'en rendre compte. Voici le témoignage d'une cliente qui a travaillé à Rütte comme collaboratrice avant de reprendre sa profession artistique :

« Les entretiens et les temps de rencontre avec Graf Dürckheim ont été déterminants dans ma vie. Ils m'ont réellement servi de repères... Certaines questions qui me travaillaient intérieurement se résolvaient " d'elles-mêmes " lors de l'entretien. Des questions à demi conscientes, voire totalement inconscientes, qui touchaient à l'âme comme au corps, surgissaient à la surface. Un après-midi, lors d'une séance d'entretien, mon compa-

gnon et moi avons fait, l'un après l'autre, cette même expérience saisissante : nous portions en nous un problème très personnel qui nous pesait sur le cœur, et nous espérions trouver là l'occasion de l'évoquer sous forme de question. Toutefois, l'entretien prit une tout autre tournure, et nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de la formuler. C'est alors que Graf Dürckheim, de façon tout à fait inattendue, dit qu'il aimerait aborder un tout autre sujet ; et il se mit à parler du problème qui nous tourmentait, sans que nous ayons eu besoin de formuler la question [27]... »

Il y a beaucoup d'autres témoignages qui attestent la forte impression que faisait Graf Dürckheim sur ses patients. C'est le cas du professeur de méditation et thérapeute hollandaise Hetty Draayer qui noua avec lui une profonde amitié de plus de trente ans. A Bilthoven, aux Pays-Bas, où Dürckheim fit de nombreuses conférences, s'était rassemblé un groupe d'amis d'une trentaine de personnes. C'était au début des années cinquante. Hetty Draayer, douée de facultés de perception très développées, raconte :

« Je lui rendais visite chaque année, mais je n'ai jamais vécu quelque chose d'aussi intense que lors de notre première rencontre à Bilthoven. Il rayonnait de sa personne un véritable halo de " lumière blanche " : cette aura et la chaleur qui émanait de lui me fascinaient. » Cette jeune femme qui n'avait jamais échangé aucun mot avec Dürckheim fut très étonnée de recevoir à la fin de la conférence un billet signé de sa main la priant de l'attendre. « Je ne comprenais pas pourquoi. J'étais, de plus, dans une situation délicate : des amis m'avaient accompagnée en voiture et ma famille m'attendait à la maison. Ayant pris congé des autres personnes, il se tourna vers moi et me dit sans ambages : " Vous devez venir à Rütte, et le plus tôt sera le mieux... " » Mme Draayer avoua son embarras : il lui était totalement impossible d'entreprendre un tel voyage au sud de l'Allemagne, elle n'en avait pas les

moyens. Sans aucune ressource, elle venait de rentrer d'Indonésie avec son mari et ses enfants peu après la fin de la guerre. Tandis que Dürckheim se trouvait au Japon, ils avaient enduré avec son mari, officier de marine, les pires atrocités sous l'occupation japonaise, notamment à Java. La maladie et des conditions de vie misérables avaient profondément marqué la famille. Elle travaillait maintenant comme enseignante pour subvenir aux besoins de ses proches. Non, dans les circonstances actuelles, elle ne pouvait envisager un tel voyage. Mais Dürckheim insista : « Et pourtant il le faut... »

C'est alors que survient l'invraisemblable. A peine rentrée chez elle, elle voit arriver une femme qui lui dit qu'elle se sent redevable à la famille Draayer et lui donne sur-le-champ la somme de 2 000 couronnes. Une semaine plus tard, Hetty Draayer est à Rütte, face à Graf Dürckheim. Cette rencontre restera gravée dans sa mémoire. La nuit précédente, elle avait fait un « rêve visionnaire ». Une voix impérieuse lui affirmait : « Dürckheim ne sera pas ton maître. » Une certitude intérieure lui révélait : « Mon véritable maître, je dois le rencontrer " là-haut ", au ciel. Aussi bizarre et invraisemblable que cela puisse paraître, au cours de ce rêve je " reçus " toute la science de l'acupuncture, sans avoir eu besoin de consulter aucun livre sur le sujet. Ce songe me révéla également que Graf Dürckheim deviendrait aveugle : à ce moment-là, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. » Elle ne comprit que beaucoup plus tard qu'il s'agissait là d'un rêve prémonitoire.

A l'issue de ce songe, elle se réveilla en sursaut. Elle était bouleversée. Elle ne savait pas comment elle allait faire part de ses visions à son hôte. « Quand je suis entrée dans son bureau, il se montra très bienveillant et chaleureux, et je l'ai d'ailleurs toujours connu ainsi. Mais quand je lui dis qu'il ne serait pas mon maître, il rougit. Je dois préciser à ce titre qu'au fil de notre collaboration avec Karlfried, je pris de plus en plus conscience des facultés suprasensorielles dont j'étais douée et qui étaient enfouies en moi.

En fait, comme j'étais plutôt introvertie et que j'avais un mari dominateur, je pensais que ce genre de don était très courant et tout à fait banal : la clairvoyance, la prémonition, la faculté de lire dans les pensées, l'écoute pénétrante... D'emblée s'établit entre nous un véritable échange spirituel, une profonde communication d'âme à âme. » Il y avait à peine quelques minutes qu'Hetty Draayer s'était installée face à Graf Dürckheim qu'il lui annonçait un diagnostic des plus stupéfiants, par pure intuition, sans avoir eu recours à un quelconque moyen d'investigation : « Vous souffrez d'un cancer du sein, et les deux sont atteints... »

Il va sans dire qu'Hetty Draayer fut sans voix à cette nouvelle : elle était d'autant plus affolée qu'elle avait déjà subi plusieurs opérations sur différents organes. Mais Dürckheim ne s'arrêtait pas à ce diagnostic, d'ailleurs confirmé plus tard par divers médecins. Il la rassura immédiatement en lui affirmant qu'il ressentait chez elle une très grande force d'autoguérison. Il s'empressa de lui dire : « Mais ne vous faites surtout pas opérer ! Vous avez d'énormes ressources. » Il lui conseilla simplement de respirer d'une certaine façon, et lui recommanda de consulter un bon spécialiste : il ne se reconnaissait aucune compétence médicale. Bien des années plus tard, il lui avoua qu'auparavant il ne lui était jamais arrivé de donner un diagnostic aussi précis et qu'il ne s'était jamais senti aussi sûr dans un traitement thérapeutique. Il ajouta : « Dès notre toute première rencontre, je sus qui vous étiez et d'où vous veniez. » Hetty Draayer résume son traitement en ces termes : « Karlfried me donna accès à cette paix intérieure et à cette confiance en soi si nécessaires pour guérir : par le travail du souffle et la méditation, je pus ainsi mobiliser les énergies psychiques nécessaires et je réussis à me guérir par moi-même. Les médecins que j'avais consultés sur son conseil voulaient tous m'opérer sur-le-champ. Je refusai catégoriquement, d'autant plus que j'avais déjà fait les premiers pas sur le chemin de

l'autoguérison. En l'espace de trois mois, mon cancer du sein, à droite comme à gauche, avait disparu. Certes, j'étais encore un peu faible, mais suffisamment forte pour vaincre de la même manière plusieurs autres affections dont je souffrais. Comme traitement, il me suffisait de me rendre une fois par an à Rütte pour deux entretiens. De toute façon, financièrement, je ne pouvais pas m'offrir plus. Je pense que par mon cheminement, Karlfried découvrit une nouvelle dimension dans son travail de thérapeute : son attitude à mon égard correspondit à une sorte de tournant dans son mode de traitement. Cette expérience lui montra de quoi l'humain est capable. »

Tous les gens qui ont rencontré Karlfried Graf Dürckheim sont unanimes : il émanait de lui une force, une qualité de présence, depuis sa jeunesse d'ailleurs. Nombreux sont ceux qui parlent d'un « charme naturel [28] », voire d'un charisme. Ses étudiants de Leipzig et de Kiel ainsi que ses collaborateurs du bureau Ribbentrop s'accordent à reconnaître en lui « un vrai gentleman ». Cette formule ne saurait toutefois suffire pour caractériser son travail de thérapie initiatique. Alan Watts, que Lama Anagarika Govinda reconnaissait comme l'un des grands interprètes de la pensée orientale, rapporte dans un de ses livres sa rencontre avec Graf Dürckheim ; il y témoigne de l'étonnant charisme qu'il avait ressenti chez son interlocuteur :

« A la fin de mon séjour à Zurich (Alan Watts avait donné une conférence à l'Institut C.G. Jung), je dînai un soir avec Karlfried Graf Dürckheim, un ancien diplomate allemand qui a fait des études au Japon *(sic !)* et fondé un centre de méditation en Forêt-Noire. Quelqu'un qui n'aurait jamais rencontré un tel personnage pourrait me taxer ici de snobisme : c'était un vrai noble, au sens fort du terme, d'un naturel sans préjugé dans sa manière de parler et d'une très grande courtoisie : tout à fait l'idéal du " grand seigneur " selon Keyserling. Mais il était beaucoup plus... »

« Beaucoup plus », selon cet auteur, signifie un « talent

naturel inné ». Pourtant, pour proposer un réel travail sur le plan spirituel, ces dispositions naturelles ne sont pas une condition suffisante. Il faut soi-même avoir accompli tout un parcours de développement spirituel : un véritable processus de transformation susceptible de légitimer la compétence de « l'initiateur » de la thérapie initiatique et celle de ses collaborateurs, en dehors des compétences « techniques » et autres qualifications spécifiques que ce travail suppose. A ce sujet, Dürckheim parle de « l'appel du maître », notamment dans le livre qu'il a publié sous ce titre. Il ne s'agit pas seulement d'une soif de connaissance, mais d'une véritable quête impérieuse qui se manifeste chez des personnes qui souffrent dans leur vie d'un manque profond en matière de connaissance et de compétences spécifiques pour évoluer dans leur voie. (Le culte du gourou n'est en fait que le revers ou le pâle reflet de ce phénomène naturel qu'est le véritable « appel du maître ».)

En d'autres termes, dans la thérapie initiatique fondée par Graf Dürckheim et Maria Hippius, celui-ci assumait pleinement le rôle du maître. Cela exige, comme condition irrévocable, de reconnaître son inutilité dès l'instant où s'éveille et grandit chez le client-disciple la dimension de « maître intérieur » :

> « Une personne engagée sur la voie et en quête d'un maître – parce qu'elle ressent la nécessité d'être guidée – doit savoir que le véritable maître se trouve en soi-même : c'est le maître intérieur. Si elle ne le possédait pas en elle-même, elle ne pourrait pas le trouver à l'extérieur. Car même si elle le rencontrait sur son chemin, elle ne pourrait le reconnaître [29]... »

Pour ses clients, en assumant ce rôle de « maître extérieur », Dürckheim a souvent servi de « poteau indicateur » sur ce chemin que chaque individu doit parcourir à sa mesure et à sa manière. Le travail proposé à Rütte

répond ainsi à cette trilogie du *maître,* du *disciple* et de la *voie*: un modèle archétypal correspondant aux différents facteurs du processus d'individuation. Cette réalisation de soi qu'engage l'initiation – ou la thérapie initiatique –, on la désigne à Rütte depuis des décennies sous le terme de « chemin sans but ». Mais faut-il nécessairement être un maître pour servir ainsi de guide vers l'essentiel ?

Dürckheim n'a jamais prétendu être le « maître de Rütte ». Il l'a même toujours nié : « S'il en était ainsi, nous en serions tous convaincus. Ce n'est pas le cas. Chacun doit faire à sa façon l'expérience de l'être essentiel, et il doit ensuite le prendre au sérieux, chez soi comme chez l'autre, en le considérant comme la manifestation du noyau de vie au-delà de l'espace et du temps : la manifestation de cette réalité vivante qui transcende toute existence, la sous-tend et lui donne son véritable sens [30]. »

Cette mise au point trouve un écho particulièrement digne d'intérêt dans une remarque d'Hetty Draayer : grâce à ses dons de clairvoyance, elle a ressenti à plusieurs reprises la part d'ombre de Graf Dürckheim. Malgré l'amour et l'estime réciproques qui unissaient ces deux êtres, elle a su se garder de manifester cette « vénération aveugle » qui caractérise généralement les « adeptes ». Dans la personnalité de Dürckheim, certaines « petites complaisances » ne lui ont pas échappé : elle les appelle ses « petites taches blanches ». Entre autres exemples, elle note : « Karlfried avait quelquefois du mal à ne pas coller à l'image de " grand gourou " qu'exigeaient de lui certaines personnes. Au début, il avait une certaine complaisance à incarner ce rôle, même avec moi, dans ma salle de travail. Mais le deuxième ou troisième jour de notre collaboration, il me fit un petit signe de la main et me dit : " Je n'ai pas été très juste avec toi, n'est-ce pas ? "... » Il n'avait pas besoin d'en dire plus long : tous deux savaient très bien de quoi il retournait... Le commentaire d'Hetty Draayer : « Ce que Graf Dürckheim m'a appris a réellement été déterminant dans ma vie. J'ai notamment

compris grâce à lui qu'il est toujours possible d'aimer quelqu'un en acceptant sa part d'ombre, tout autant que sa part de lumière. Car quoi qu'il ait pu faire auparavant, il a tellement donné aux gens qui l'ont rencontré ! On peut vraiment " laisser tomber " cette part d'ombre : oui, on peut passer outre. En tout cas c'est comme ça que j'ai pu, à chaque fois, dépasser les divers problèmes qui n'ont pas manqué de surgir au fil de nos rencontres si intenses... Mais même si j'ai à peine lu ses livres, je lui suis très reconnaissante : il garde toujours une grande place dans ma vie et dans mon travail. »

Il ne faut cependant pas confondre cette profonde gratitude, que beaucoup partagent, avec la vénération et l'idolâtrie auxquelles ont sacrifié certains « habitués » de Rütte : ces disciples aveugles ont placé Dürckheim sur un piédestal en l'idéalisant pour mieux l'adorer, au lieu d'effectuer le travail intérieur proposé et d'intégrer l'impulsion offerte par Maria Hippius et Graf Dürckheim pour exploiter leurs propres ressources vers la réalisation et l'individuation. Dürckheim était tout à fait conscient de ce danger. Il n'hésitait pas à dénoncer ce fléau en nommant ces victimes de la « vénération aveugle » les « tatas transcendantes » (pas seulement de sexe « faible » d'ailleurs) : il les fustigeait souvent, les caricaturait et s'en moquait ouvertement.

Les personnes qui se rendent à Rütte reflètent toute la diversité humaine. Il s'agit de femmes et d'hommes de quinze à quatre-vingts ans d'origines socioprofessionnelles très diverses. Certains clients ne restent que quelques jours : ils veulent seulement rencontrer le comte Dürckheim pour un entretien en tête à tête. D'autres séjournent plusieurs semaines, voire plusieurs mois à Rütte : « Les gens sont des plus divers, remarque Maria Hippius, et leurs buts souvent très différents. Il n'y a donc aucun programme établi. En général, on se comprend très vite. La principale motivation est une quête existentielle. Le dialogue, la rencontre en tête à tête, constitue la forme pri-

vilégiée de relation. Spontanément, les personnes expriment ce qui les relie à leur être profond – les conflits et les tensions se révèlent souvent fructueux et productifs. Même lorsque les points de vue divergent, au fil de l'entretien, on arrive toujours à se rencontrer et à accéder à un niveau de sens supérieur... ce qui permet à chacun de dépasser ses propres limitations dans la rencontre : il y a beaucoup à apprendre pour tout un chacun dans cet exercice. Dans ces échanges, les " esprits du feu " sont très présents : ils emplissent littéralement l'espace ; mais malgré l'agitation, cette effervescence est souvent féconde. L'émulation spirituelle, même si elle est quelquefois animée, témoigne du *genius loci* de Rütte [31]. »

A Rütte, est-il juste de parler d'un *genius loci,* d'un esprit du lieu ? Ne serait-il pas plus opportun de parler d'un *genius viae,* d'un esprit de la voie ? Il y a en effet une coïncidence digne d'être soulignée : Rütte se trouve sur une ancienne route de pèlerinage. Pour les personnes qui font halte à Rütte, il s'agit bien entendu d'arriver à transformer cette énergie présente en ce lieu afin de l'intégrer intérieurement et de l'incarner dans leur propre vie, sur leur propre voie. Et pour ce faire on ne peut se contenter d'établir une relation sommaire avec le passé. Il s'agit plutôt d'un modèle archétypal : *l'archétype de la voie* exige une réalisation toujours renouvelée, une actualisation du passé dans le présent.

Les collaboratrices et collaborateurs de Rütte ont précisément pour mission d'accompagner cette transformation intérieure. Dès la fondation du centre, Maria Hippius avait conçu sa mission dans ce cens : recruter des personnes d'une certaine maturité dans leurs relations, créatives et capables de transformation – tâche ardue exigeant une grande responsabilité. L'introduction constante de nouvelles méthodes et de nouvelles approches de travail accroissait en effet la difficulté. Cela requérait une grande vigilance et de gros efforts d'intégration afin de garantir la cohérence de l'approche thérapeutique dans le respect

de l'esprit originel de Rütte : au besoin, les deux fondateurs ne manquaient pas de rappeler la finalité et les buts de la thérapie initiatique. Maria Hippius et Graf Dürckheim étaient très clairs à ce sujet : les qualités requises pour intégrer l'équipe de collaborateurs étaient très précises. « Le critère essentiel pour accéder au statut de collaborateur n'est pas une simple compétence professionnelle, mais une réelle capacité à accompagner autrui sur la voie. Cela s'acquiert par un travail sur soi qui est très exigeant... Il s'agit d'un travail de développement personnel, au sens initiatique, qui s'étend sur plusieurs années et se poursuit par des séances d'approfondissement et de supervision et par une formation théorique et pratique. Le collaborateur suit ainsi un processus personnel d'auto-expérimentation de la thérapie initiatique, similaire à un travail d'analyse didactique [32]. » C'est le processus analytique de maturation, de pratique et de synthèse que suit, en plus de ses études théoriques depuis Freud et Jung, tout psychothérapeute en formation.

A l'école de thérapie initiatique, *initiare* signifie : « S'ouvrir au mystère, ce mystère que nous sommes dans notre être essentiel,... la présence en nous et en toute chose de la vie divine supraterrestre : la réalité qui cherche à se manifester en nous et à travers nous dans le monde [33]. » Il est donc essentiel que tout collaborateur commence par décrire lui-même les diverses étapes de ce chemin intérieur. Il doit s'efforcer d'acquérir « la maîtrise de son propre devenir en faisant l'expérience des principes initiatiques afin de mieux pouvoir les transmettre. Sa propre fidélité à ces principes sera la meilleure des garanties [34] ».

Tel est le cas de tous ceux pour qui Rütte aura été une école de thérapie initiatique et qui ont fréquenté ce centre de formation pour devenir psychothérapeutes. Il en va autrement pour les collaborateurs venant de l'extérieur et ayant acquis une qualification adéquate. Il s'agit en partie d'artistes, de thérapeutes issus d'autres écoles de psycho-

logie des profondeurs et de praticiens de toutes sortes. Mais il y a également des invités, notamment en provenance du Japon. Dürckheim n'a jamais rompu les contacts qu'il avait établis lors de son séjour au Japon. Ces relations ont largement marqué la nature du travail proposé à Rütte : elles lui ont conféré une qualité particulière. Entre autres invités, on peut citer le maître zen japonais Hakuun Yasutani : en 1965, à plus de quatre-vingts ans, il rendait encore visite à Graf Dürckheim à Rütte en compagnie de Fumio Hashimoto pour parler du zen à l'ensemble des disciples et des collaborateurs réunis au centre. Des maîtres de diverses écoles spirituelles « passaient » par Rütte, entre autres Ernst Lothar Hoffman, alias Lama Anagarika Govinda (1898-1985), un penseur d'origine allemande reconnu comme l'un des bouddhistes occidentaux les plus érudits. L'échange spirituel qui s'établit entre les deux hommes se traduisit par une correspondance suivie et par des articles dans les livres d'hommage publiés respectivement à l'occasion du soixante-dizième anniversaire de Dürckheim et du soixante-quinzième anniversaire de Govinda. Une autre « belle rencontre », selon les termes de Graf Dürckheim : Pir Vilayat Inayat Khan (né en 1916), le plus haut dignitaire de l'ordre soufi, qui se rendit à Rütte à l'occasion d'un grand congrès soufi organisé en ce lieu. Il y eut également une autre visite particulièrement mémorable que Dürckheim aimait à raconter à ses amis : « Au début des années soixante, j'eus à Rütte une visite mémorable. Ma secrétaire m'annonça qu'un certain M. Enomiya souhaitait me parler et s'entretenir du zen avec moi. Elle me dit qu'il était grand et sec et qu'il était vêtu " comme un randonneur ". Je le fis patienter quelques minutes. Ce personnage s'avéra d'une grande humilité et sa qualité d'écoute me fascina. Je fus surpris de l'étendue de ses connaissances sur le zen. Je lui conseillai de se rendre au Japon afin d'approfondir sa science et l'encourageai à apprendre le japonais afin de mieux pénétrer, de l'intérieur, l'esprit du zen. Ce M. Enomiya me répondit

simplement : " Je vis depuis plus de trente ans au Japon et parle couramment le japonais. " Je m'empressai de lui dire : " Vous devez absolument rencontrer le Père Lassalle : cet homme est très avancé dans la pratique du zen ; de plus, il connaît très bien la mentalité japonaise. " Il y eut un silence que rompit bientôt M. Enomiya : " Je suis le Père Lassalle. " Depuis cette rencontre, nous sommes devenus des amis intimes. Sur le coup, je n'arrivais pas à croire que cet être des plus humbles qui avait l'air d'un simple " randonneur " était le Père Lassalle dont j'avais maintes fois entendu les éloges : stupéfaction et bonheur mêlés ! » Plus tard, Graf Dürckheim dira : « Le Père Lassalle représente à mes yeux l'une des figures spirituelles les plus importantes de notre époque. Il vit réellement ce dont il parle : sa présence en ce monde en est d'autant plus significative... »

Depuis 1973, Rütte entretient des relations fécondes d'échanges spirituels avec le monastère zen Eigen-ji près de Kyoto. L'abbé du monastère, Yuho Seki, un maître zen de l'école Rinzai, est venu à plusieurs reprises en Allemagne en compagnie de quelques moines pour tenir à Rütte des *sesshin.* Maria Hippius entreprit de développer ces relations d'échanges en se rendant en 1974 au monastère d'Eigen-ji. Rüdiger Müller raconte : « En 1976, deux moines zen d'Eigen-ji ont séjourné une année à Rütte. Ils animaient des séances d'initiation au zazen et des week-ends réguliers de *sesshin* sur la peinture japonaise, le *sumi-e* et la calligraphie. Dans le cadre de ces échanges, quatre collaborateurs de Rütte se sont rendus à leur tour à Eigen-ji : outre la pratique du zazen et des exercices de *koan,* ils ont suivi au monastère des formations intensives ; au programme : *Ikebana* (art floral), *Urasenke* (cérémonie du thé), *Shakuhachi* (flûte japonaise en bambou), et *Iai-do* (art de l'épée). A leur retour, ils ont pu transmettre leurs connaissances aux disciples en stage à Rütte [35]. »

A lire ces quelques lignes de Rudiger Müller, on pourrait croire que Dürckheim n'a pas cherché à se démarquer

de la tradition zen japonaise. Pourtant, son travail à Rütte représentait une démarche originale. Dans l'article riche d'aphorismes et de citations qu'il a écrit pour le livre d'hommages à son ami Enomiya-Lassalle, il fait plusieurs fois référence à l'abbé du monastère d'Eigen-ji, Yuho Seki. A l'occasion de sa cinquième *sesshin* à Rütte, celui-ci aurait dit notamment : « Originellement, le zen vient de l'Inde. Puis il est passé en Chine : ainsi se développa un zen chinois. Le zen est ensuite arrivé au Japon, ce qui donna naissance à un zen japonais. Aujourd'hui, le zen arrive en Allemagne et en Europe : c'est à vous, c'est votre devoir de développer un zen allemand, un zen européen [36] ! » Dürckheim se demande alors quelle signification donner à ces paroles ; voici sa réponse :

> « Tout simplement ceci : en matière de zazen également, il faut faire la différence entre la signification extrême-orientale et le sens occidental, entre le sens proprement bouddhiste et le sens chrétien. Dans le sens bouddhiste, le zen parle de l'unité que l'homme doit réaliser en lui avec l'Être total. Pour l'homme occidental, l'expérience de l'unité avec le divin n'est pas une fin en soi, ni un achèvement : c'est un tournant, un retournement, à partir duquel la vie prend son véritable sens et devient la vraie tâche à accomplir. L'expérience de la méditation au-delà de l'objet a donc pour sens : non seulement se libérer du monde mais réaliser une nouvelle mission créative pour le monde, une consécration, une sanctification de la réalité supraterrestre [37]. »

Le travail de Rütte trouve ainsi sa spécificité, son identité propre. Nous nous emploierons par la suite à mieux en définir les contours, notamment en ce qui concerne l'approche du Christ intérieur. Mais avant de développer ce sujet, nous allons traiter de la dimension initiatique du quotidien si chère à Dürckheim : le fameux « quotidien comme exercice ».

Le quotidien comme exercice : le « commerce avec les petites choses »

Selon Martin Buber, l'essence du « message hassidique » se rapproche de l'enseignement du bouddhisme zen : il s'agit selon lui d'arriver à entretenir un « commerce intime avec la réalité concrète ». C'est ce que Graf Dürckheim appelle le « commerce avec les petites choses ». Il veut parler de la relation saine, simple, à la fois réaliste et pleine d'esprit avec le monde créé et l'instant présent. Tous les gens qui ont fréquenté Karlfried Dürckheim témoignent de la grande attention qu'il portait à ce qui se trouvait devant lui comme à ce qu'il avait dans les mains. Autrement dit, il avait « l'amour des petites choses », sachant qu'à travers elles, à un niveau supérieur, se révélait un sens caché. Son neveu Wolf-Eberhard Büntig (né en 1937), qui fonda un Centre de thérapie individuelle et sociale (ZIST) après avoir suivi plusieurs sessions de formation de collaborateur à Rütte, raconte qu'un jour il avait accompagné son oncle dans une cabine de téléphérique vers le sommet du Säntis en Haute-Bavière. A mi-course, Graf Dürckheim entrouvrit la fenêtre, plongea la main dans sa poche, en sortit un petit sachet et lança quelques graines par la fente. Maria Hippius, qui était présente, s'exclama : « Karlfried, que fais-tu donc ? » Il répondit, comme s'il n'y avait rien de plus naturel : « Je sème quelques graines de radis (*" Ich säe ein paar Radieschen "*). » Il avait en effet semé des graines de radis, mais sa phrase,

en allemand, avait un double sens insolite ; elle signifiait également : « Je sème un petit paradis *(" Ich säe ein Paradischen ".)* » Et Wolf Büntig d'ajouter : « Je crois que d'une manière tout à fait personnelle et sans manquer d'humour, il a en effet semé un petit paradis dans la vie d'une foule de gens. » Chez ces personnes, il a en quelque sorte fait germer une graine qui leur a permis de grandir intérieurement et de parvenir à une certaine maturité spirituelle.

Bien des années plus tard, à Rütte, un jour de labeur fructueux touche à sa fin. Graf Dürckheim, visiblement épuisé, s'installe à table pour dîner. Il inspire longuement et lance sans crier gare : « C'est le moment de présenter les nouveaux chats au chien !... » La journée de thérapie se termine rarement sans qu'il prononce pareille boutade. Pour ceux qui l'ont bien connu, il est évident que son « génie » se manifestait tout autant dans ce genre de situation insolite que dans ses enseignements plus sérieux et plus abstraits.

Cette immédiateté dans les relations humaines comme dans le rapport aux choses prend des formes très diverses : la relation est personnalisée et adaptée aux circonstances. Silvia Ostertag est venue à Rütte dès les années soixante ; elle a suivi avec son mari Albrecht diverses sessions de formation (ils venaient de Fribourg, où ils étaient étudiants). Elle décrit Graf Dürckheim en ces termes : « Ce qui est remarquable chez lui, c'est sa faculté d'émerveillement, sa capacité d'étonnement face à toute situation : c'est chez lui une attitude tout à fait naturelle. Il s'étonne de tout ce qu'il rencontre, que ce soit une montagne, un arbre ou un oiseau. Il s'étonne également de ce qu'il ressent intérieurement. C'est encore le cas aujourd'hui lorsque nous parlons ensemble de la méditation, de sa façon d'aborder et d'enseigner cet exercice : il en parle comme quelqu'un qui pratiquerait cet exercice pour la première fois. Il s'émerveille de ce qui se passe en lui comme s'il venait tout juste de commencer. » Albrecht Ostertag ajoute pour

sa part : « Sa faculté d'émerveillement éveille chez moi un sentiment de bien-être : je me sens accepté tel que je suis dans l'instant de la rencontre. C'est pour moi *l'ouverture* de l'être qui s'exprime dans cet étonnement. Aujourd'hui comme il y a dix ans, il garde toujours cette même ouverture. Grâce à cela je me sens pris au sérieux et cela libère tout naturellement les quelques inhibitions que l'on peut ressentir au début face à lui. »

Outre cette remarquable capacité d'émerveillement, Graf Dürckheim faisait preuve d'un certain sens de l'humour – plutôt « sérieux » et « pince-sans-rire » – comme il l'a montré dans certaines situations de stress. Ce fut notamment le cas lors de l'une des premières émissions de télévision où il fut invité. Y participaient également Maria Hippius qui présentait sa démarche de travail, et Willi Massa, alors professeur à la faculté Saint-Augustin de Bonn. Dürckheim devait faire une conférence d'une demi-heure : il avait choisi d'exposer la nouvelle signification que prend pour l'homme d'aujourd'hui la notion de transcendance. Voici la scène : les projecteurs s'allument, la bande-son est lancée, la caméra tourne et Dürckheim-parle – sans la moindre note. Exactement une demi-heure plus tard, il a terminé. La prestation satisfait pleinement le réalisateur. Pourtant, il se ravise et demande à Dürckheim : « C'est parfait, mais pourriez-vous refaire la même chose en dix minutes : je veux dire exactement la même chose en dix minutes précises ! » Maria Hippius et Willi Massa trouvent le réalisateur plutôt exigeant, voire culotté. N'aurait-il pas pu prévenir avant ? Quant à Dürckheim, au lieu de manifester une quelconque animosité, il se contente de rétorquer avec assurance et bienveillance : « En dix minutes vous dites ? Mais pourquoi pas ! Allons-y : on commence ? » On recommence et Dürckheim achève une fois encore sa prestation avec la ponctualité souhaitée. Le réalisateur est plus que satisfait : « Excellent ! » s'exclame-t-il... Mais voilà les aléas de la technique : l'éclairage n'était pas réglé à la bonne intensité... Il fallait

à nouveau tout recommencer depuis le début : bien entendu le même contenu et la même durée. « Cette fois, nous étions vraiment choqués », commente Silvia Ostertag qui assistait à l'événement. Une fois encore, le principal intéressé, au lieu de se plaindre, se contente d'une brève exclamation : « Ah, comme c'est drôle ! On y va ? » Et c'est reparti, le tout bouclé à nouveau dans les temps... Pour la pause déjeuner, on ne dispose que de quarante-cinq minutes. Tandis que nos acteurs se présentent à la cantine du studio, une nouvelle difficulté survient : le plat du jour se fait attendre plus que de raison... Il n'arrive qu'à la toute dernière minute... Au lieu de faire preuve de mauvaise humeur, Dürckheim s'exclame : « Tiens, mais c'est tout à fait suffisant : il nous reste encore une minute entière ! »

A côté de cela, il y a aussi des moments où Graf Dürckheim, dans son humour, semble plutôt donner dans le grotesque, comme s'il voulait laisser entendre qu'il ne faut pas tout sacraliser. Voici un exemple d'une situation des plus banales : il s'agit d'ouvrir un tube de sauce tomate. Maria Hippius et Graf Dürckheim reçoivent à dîner un couple de collaborateurs. Notre hôte propose de se rendre utile, mais Maria s'y oppose : « Non merci, Karlfried... » Pourtant Karlfried persiste : digne de sa réputation de « magicien » et de « maître du *hara* » que lui reconnaissent volontiers ses amis, le voilà en cuisine où il a déjà attrapé le tube de sauce tomate... Mais au lieu de faire appel au *hara* pour en venir à bout, il utilise une tout autre méthode ; on entend en effet la voix de Karlfried venant de la cuisine : « La force a raison de tout ! » Une expression à la vérité bien surprenante dans la bouche de Dürckheim... Flagrant délit de violation de la loi ? Toujours est-il que tout système de pensée semble ici mis hors course et que Dürckheim ne manque pas d'autodérision ! En l'occurrence, on peut difficilement parler d'« amour pour les petites choses ». Il s'y exerce pourtant le plus souvent possible. En réponse à une lettre de Botho Fürst lui demandant des conseils sur le « quotidien comme exer-

cice », il écrit le 9 août 1978, à quatre-vingt-deux ans, avec une sincérité manifeste :

> « ... Je me surprends souvent à manquer de vigilance ; cette vigilance qui nous permet de rester en contact avec notre être essentiel. Nous lui faisons souvent obstacle, notamment dans notre comportement avec les choses, et en particulier avec les petites choses. Le meilleur moyen de combattre ce manque de vigilance, il me semble, c'est d'essayer le plus souvent possible de se concentrer un instant sur une chose quelconque et d'y porter toute son attention. Il n'est pas nécessaire que cette chose soit particulièrement belle : ce peut être le plateau de la table où se pose notre regard, la froideur d'un caillou que notre main, fortuitement, a saisi, ou encore les reflets d'un rayon de soleil sur une feuille. Il est devenu très important pour moi maintenant de m'asseoir dans un fauteuil, une couverture sur les genoux, le dos bien calé contre le dossier, les mains sur le ventre, et de rester ainsi dans une immobilité parfaite pendant une trentaine de minutes. C'est un véritable bain de l'âme, qui réchauffe et libère : je me sens enveloppé dans une aura qui me met en contact avec l'autre dimension... »

Dürckheim, devenu quasi aveugle, achève sa lettre par quelques vers qu'il avait écrits de nombreuses années auparavant :

> « Nous sommes réellement très utiles aux petites choses
> car nous leur insufflons toutes les dimensions de la vie.
> C'est ainsi que je les comprends et que mes mains les saisissent
> avec plein d'amour
> car sans nous chaque chose serait infiniment seule [1]. »

C'est ce que confirment ceux qui ont fréquenté Graf Dürckheim au quotidien, comme Silvia Ostertag : « Il regardait les objets qui l'entouraient comme des personnes : tout était vivant à ses yeux ! » Bien entendu, cette ouverture et cet émerveillement, il les manifestait également envers les personnes qu'il rencontrait, en particulier dans la relation thérapeutique. Il demandait d'ailleurs à ses collaborateurs de cultiver cette bienveillance à l'égard d'autrui. Questionnant un jour une de ses jeunes collaboratrices sur une séance avec un client, celle-ci répondit, sûre d'elle : « Tout s'est très bien passé ! » A quoi Dürckheim rétorqua : « Mais tu as manqué d'amour à son égard ! » Une critique difficile à admettre... Quelque temps plus tard, à l'occasion d'une conversation, la jeune femme avoua : « Ce reproche d'avoir manqué d'amour, je l'ai réellement trouvé sévère : il m'a profondément atteinte et je crois que je ne m'en suis pas encore vraiment remise. » Mais au lieu de chercher à la consoler ou à l'apaiser, Dürckheim eut une réponse tout aussi amère : son intention n'était nullement de « faire mouche », il voulait plutôt la faire réagir. C'est tout à fait le sens du coup de bâton que le maître de zazen donne sur l'épaule du disciple pour corriger sa posture et son attitude intérieure.

Dürckheim exigeait toujours un rapport détaillé de ce qui se passait dans le travail de groupe. Si d'aventure un thérapeute affirmait que tout s'était passé pour le mieux, alors qu'en fait une personne s'était montrée particulièrement insupportable, il pouvait être sûr qu'au repas suivant, il se retrouverait attablé aux côtés de cette personne. Il suffisait alors d'un coup de fil de la Doktorhaus à la Herzlhaus, où étaient pris les repas. Feignant l'innocence, il n'hésitait pas à demander : « Alors, c'était bon aujourd'hui ? » Cela faisait partie de sa pédagogie initiatique...

Il va sans dire que Graf Dürckheim se fiait largement à son intuition, un sens d'ailleurs très développé chez lui. Elle semblait même souvent dépasser toute velléité de stratégie thérapeutique ou toute préméditation. Il insistait par

ailleurs sur l'importance de réaliser les exercices « dans l'esprit du zen ». C'était là, à son sens, une forme de discipline qui ne devait jamais apparaître comme « dictée de l'extérieur ». Voici ce que dit Wolf Büntig, médecin et bioénergéticien, à propos de son oncle : « En termes psychanalytiques, Dürckheim avait l'art de mettre le principe de réalité au service du principe de plaisir. Ce fut pour moi un tremplin formidable pour rencontrer la bioénergie : je compris immédiatement Alexander Lowen et la psychologie humaniste d'Abraham Maslow ne me demanda pas plus d'efforts. Cette dimension de l'exercice est à mon avis un des éléments essentiels de l'enseignement de Dürckheim. »

Les témoignages sont unanimes sur la confiance qu'accordait Dürckheim à ses collaborateurs, même aux plus jeunes d'entre eux. Il les intégrait à la démarche thérapeutique en leur confiant des responsabilités, à Rütte comme dans les autres lieux de stages. Un collaborateur témoigne notamment de la façon très libérale et non autoritaire dont il s'y prenait pour accompagner les personnes en formation : « Il ne disait pas : " Que penses-tu de ceci ou cela ?... " Il avertissait le groupe : " Cette personne va prendre part au travail avec vous. " » Si le novice éprouvait des difficultés ou commettait des erreurs, il les envisageait toujours comme une opportunité d'évolution. Il disait par exemple : « Maintenant, il faut s'y prendre autrement... » En encourageant l'engagement personnel et la responsabilité, il arrivait progressivement à accorder une confiance totale à ses collaborateurs. Silvia Ostertag en donne un exemple concret. Un jour, avec son mari, elle accompagna Graf Dürckheim à un congrès de théologie à Essen. Au cours du séminaire alternaient conférences et ateliers. Le trio était arrivé la veille du congrès. Le lendemain matin, Dürckheim frappe à la porte de la chambre du couple Ostertag, entre et dit : « Bonjour mes amis. Comme vous pouvez le constater, je peux à peine parler... j'ai une forte fièvre ! Albrecht, tu conduiras la méditation à ma place :

tu sais très bien ce que j'ai l'habitude de dire... Et toi, Silvia, tu feras la conférence à ma place. Le thème du jour, c'est : " La transcendance et l'ombre ". Toi aussi, tu sais parfaitement ce que j'ai à dire là-dessus. Fais bien attention de ne pas dépasser les cinquante minutes imparties. Fais de ton mieux ! » Puis il disparaît. Il rouvre bientôt la porte et lance : « Et n'oublie pas de dire : " Ne pas accepter les invitations et les cadeaux que la vie nous fait, c'est le pire des refoulements... " » Pour les deux collaborateurs, la fièvre inopinée de Dürckheim était manifestement un « cadeau », une opportunité à saisir, ou encore un « baptême du feu » !

Que se passe-t-il en cas de problème ? Une cliente s'était endormie lors d'une matinée de travail avec Dürckheim, plus précisément lors d'un week-end de formation. Le samedi matin est très convoité pour les gens venant de l'extérieur. Quel embarras ! Comment allait-il réagir à de tardives excuses au téléphone ? Elle entend un petit rire au bout de la ligne : « Je me réjouis que tu n'aies fait que de dormir : au moins, comme ça, tu n'as rien fait de mal de toute la matinée ! »

Lorsque les habitués de Rütte se retrouvent, chacun y va de sa petite anecdote sur les faits et gestes de Maria Hippius et de Graf Dürckheim. Suivant leur sensibilité, les uns seront plus sensibles à « elle », d'autres à « lui ». Certains aspirent à intégrer en eux la polarité spirituelle que tous deux incarnent dans leurs paroles et leurs actes. Mais manifestement, cette synthèse n'est pas donnée à tout le monde. On entend parfois : « Où Dürckheim prend-il ce qu'il donne à chaque personne qu'il reçoit ? » Il lui arrive de parler d'un « petit trésor ». Il s'agit en fait d'un petit coffret métallique disposé sur sa table de travail. Quelqu'un a parfois le privilège de recevoir de sa main un petit présent, par exemple une pierre précieuse. Mais il veut sans doute parler d'un tout autre trésor. Il l'évoque en ces termes : « Si je suis seul et que je regarde à l'intérieur, il n'y a rien dedans. Mais si quelqu'un est là et qu'il a besoin

de quelque chose, alors je plonge la main dedans et il reçoit ce dont il a besoin. »

Bien entendu, ce petit coffret n'est pas toujours à portée de main, notamment en voyage. N'est-ce qu'une manière de parler ? A l'occasion d'un séminaire de psychothérapie à Lindau, il arriva la chose suivante : un confrère plutôt imbu de sa personne souhaitait recevoir de Dürckheim un conseil de spécialiste ; il voulait connaître « la voie royale de la méditation ». Il s'adressa à lui en ces termes : « Monsieur le comte, quelle est la manière la plus simple d'apprendre à méditer ? » Dürckheim comprit à qui il avait affaire et sentit qu'il n'était pas nécessaire de faire montre de finesse. Voici la réponse qu'il fit : « Eh bien, cher monsieur, allez acheter dès aujourd'hui un cahier de musique, et chaque jour, à la même heure, pendant cinq minutes, vous tracerez sur ce cahier des lignes parallèles, le plus méticuleusement du monde. Il vous faudra vous concentrer exclusivement sur ces quelques lignes que vous tracerez ! Au bout d'une année de pratique quotidienne de cet exercice exigeant, peut-être ne serez-vous pas parvenu à tracer des lignes strictement parallèles, mais vous serez devenu un autre homme. »

Les mots, les expressions, les conseils qui surgissaient de ce « petit trésor » étaient parfois insolites, voire déroutants. Une moniale catholique eut un jour une « bonne surprise ». Lors de son entretien avec Dürckheim fut abordée la question de la sexualité et comment elle la vivait dans son célibat. « Ah, dit la sœur, la sexualité... cela fait bien longtemps que j'ai tiré un trait dessus » (littéralement : que je l'ai « mise sur la glace »). A quoi Dürckheim répliqua sans coup férir : « Eh bien comme ça, elle est toute fraîche ! »

Voici maintenant un autre exemple qui tend à montrer que Graf Dürckheim n'hésitait pas à s'impliquer personnellement et même à confesser sa part d'ombre. La scène se passe à la faculté catholique de Saint-Augustin près de Munich, au début des années soixante. Un séminaire réu-

nit un nombre important de théologiens et de moines. Avant le début du séminaire, Dürckheim demande à ses deux assistants de trouver une manière originale d'amorcer la rencontre. Silvia Ostertag propose la chose suivante : les quarante participants forment un cercle et chacun se présente à son tour en donnant son nom ainsi que les côtés positif et négatif de sa personne, sa principale qualité et son principal défaut. Le Père Enomiya-Lassalle commence avec sa modestie habituelle : « Je suis le Père Lassalle. Mon côté positif est que je sais me taire. Mon principal défaut est que je continue à me taire quand je devrais parler... » Lorsque vient son tour, après avoir dit son nom, Dürckheim confesse : « Je sais parler. Mais voici ma part d'ombre : je continue à parler quand je devrais me taire... »

Certaines fois, l'humour et la profondeur se marient avec bonheur et Dürckheim montre tout son talent et toute sa ruse. Ce « magicien-né », comme le qualifiait son neveu Wolf Büntig, avait plus d'un tour dans son sac. Dès ses années universitaires, il avait séduit les femmes du monde avec toutes sortes de « tours de carte ». A l'occasion d'un congrès religieux, il eut une conversation avec un théologien orthodoxe. Pour illustrer sa thèse, il fit appel à quelques phrases d'une langue slave provenant, selon ses dires, d'un texte ancien. Son interlocuteur exprima sa surprise : « Graf Dürckheim, quelle langue parlez-vous ici ? Je me targue de maîtriser à peu près toutes les langues slaves. Mais cet idiome-là, j'avoue que je ne le connais pas. » Dürckheim ne perdit pas contenance pour autant. Il répéta sans hésitation les phrases censées illustrer son argumentation. Le théologien hésitait visiblement entre l'émerveillement et l'agacement... jusqu'à ce que Dürckheim avouât finalement que la langue qu'il parlait était imaginaire : c'était du charabia. Il voulait simplement montrer par là que même une langue tout à fait imaginaire pouvait avoir du sens car on ne peut réellement séparer l'inconscient de l'intention consciente. Par ailleurs,

Wolf Büntig remarque : « Lorsque quelqu'un prétendait pratiquer la magie, être capable de marcher sur l'eau ou posséder des dons médiumniques. Dürckheim ne rejetait nullement ces affirmations : il acceptait toutes ces choses et se contentait d'affirmer qu'après tout cela n'avait pas une grande importance. » L'important, sur ses lèvres, changeait souvent de nom et de visage. Il faut dire que Graf Dürckheim avait un art consommé du paradoxe. Il s'inspirait volontiers des légendes hassidiques et des koans zen. On pouvait l'entendre dire par exemple : « Quand je m'assieds, je me pose toujours la question suivante : qui est vraiment celui qui s'assoit ? »

Un zen occidental ?

Une biographie ne doit pas se contenter de rassembler des faits et des documents : elle doit tenter d'esquisser le profil spirituel de la personnalité. En l'occurrence, pour Karlfried Graf Dürckheim, se pose la question suivante : comment interpréter le fait qu'il n'ait pas été reconnu pour son simple intérêt universitaire ou même, pour sa connaissance parfaite de la spiritualité orientale ? Son destin répondait-il à une nécessité supérieure, à une sorte de mission ?

Dès 1919, en entendant le fameux onzième fragment du *Tao-tö-king,* il avait perçu cet appel du destin qui lui dictait déjà sa vocation. Il s'était senti interpellé par cette singulière dimension qu'ouvre la parole de Lao-tseu. Sept ans plus tard, alors qu'il se trouvait au Japon, après avoir fait l'expérience de l'initiation intérieure, il semblait suffisamment mûr pour une initiation extérieure, qu'il vécut sous différentes formes : la cérémonie du thé, le tir à l'arc et les autres arts du bouddhisme zen japonais. Tandis que le onzième verset de Lao-tseu avait été pour lui une révélation spontanée, son expérience japonaise, à l'inverse, avait correspondu à un long processus de maturation. Cette évolution progressive au sein de la tradition spirituelle extrême-orientale avait opéré en lui une profonde transformation intérieure. Eu égard aux idéaux nationaux, voire nationalistes, qu'il nourrissait à l'époque, cette trans-

formation lui avait permis d'accéder à ce qu'il avait alors nommé un « satori supranational ».

Il lui fallait ensuite « rapporter » en Europe ce qu'il avait vécu au Japon en le présentant sous une forme qui soit recevable en Occident : il devait se garder de revenir avec un « cadeau exotique », une sorte de curiosité spirituelle que priserait l'homme occidental pour en faire une nouvelle mode. Dans un jugement superficiel, on a souvent collé sur Graf Dürckheim l'étiquette d'« écrivain orientaliste », voire de « spiritualiste syncrétiste » : à ce titre, on ne peut qu'encourager au discernement. Dès son premier livre *Le Japon et la culture du silence* (1949), son but était de traiter l'humain dans sa globalité, en répondant notamment à la nécessité flagrante que révélait la misère intérieure de l'homme occidental, par trop extraverti et agité. Spirituellement, Dürckheim tentait dans ce livre de jeter un pont entre le moi rationnel et l'image intérieure *(Inbild),* entre l'être de raison et l'Etre essentiel *(Wesen),* cela afin d'ouvrir l'homme à l'expérience de l'être. Au niveau corporel, il invite l'homme à se relier à son *hara,* à ses forces d'enracinement, afin de relier le corps à la globalité corps-âme-esprit.

Le *hara,* tel que Dürckheim le définit dans l'ouvrage à grand succès qu'il a publié sous ce titre (1967), correspond dans le sens anatomique au centre de gravité du corps humain. Le hara représente le lieu privilégié de centrage pour la personne. Cette définition semble étrangère à la conception chrétienne occidentale. Elle symbolise en fait l'unité primordiale et indissociable de la trilogie corps-âme-esprit. Friso Metzer, ex-missionnaire en Inde et professeur évangéliste de méditation, met en garde en ces termes ceux qui s'intéressent à la spiritualité orientale : « Ils cherchent à dépasser la dimension personnelle de l'homme... leur but est l'être impersonnel. En s'immergeant dans le bain des grandes religions asiatiques, le méditant plonge dans la mer de l'Etre pour ne jamais en ressortir [1]. » Helmut Haug, un confrère de Metzer, prend

pour sa part tout à fait au sérieux et de manière positive la confrontation entre le zen et la pensée chrétienne. Il y voit même un défi. L'homme éveillé à la conscience du moi aurait besoin d'une aide pour harmoniser son organisme : « Au lieu de vivre en accord avec les forces qui proviennent du hara, le centre du moi transcendant, il ne connaît que le pouvoir du moi tyrannique centré sur ses propres buts. Le foyer des forces de volonté, au lieu de s'ancrer dans le centre de gravité naturel, se déplace alors vers le haut, vers la tête : l'homme s'assoit alors dans sa poitrine, dans ses épaules, sa nuque, voire sa tête, avec laquelle il veut " traverser le mur "... Pour celui qui se relie par son hara au centre de la terre, s'ouvre également en lui " le centre du ciel " : ce foyer se trouve dans la région de la tête, et ce point, une fois éveillé, devient le foyer de la transcendance : à l'inverse de la grande vie, de la mère nature que concentre le hara, le " centre du ciel " est le lieu de l'esprit du père, la source de l'ordre, du sens des valeurs, mais aussi le centre de l'individualité [2]. »

Helmut Haug rappelle également que le « cœur » constitue le centre véritable de la « personne », et que l'on peut notamment en faire l'expérience dans la respiration juste, fondement de la méditation zen. Il fait également référence à la science de l'esprit de Rudolf Steiner, pour qui la circulation et la respiration représentent le « système rythmique », tandis que le cœur est le véritable centre de l'homme. Dans une conception proprement anthropologique, le cœur et la circulation constituent le pont entre le bas et le haut, entre le métabolisme de l'organisme et l'élévation de la pensée. Dans cette vision globale, le rôle du centre de gravité apparaît évident. Haug l'exprime en ces termes :

« Le hara, le centre de gravité du corps, nous relie symboliquement au centre de la terre. Cette notion fondamentale de centre que représente le hara devient d'autant plus évidente lorsqu'on considère le mouvement de la respiration. A l'inspiration le ventre se relâche et se gonfle

naturellement ; à l'expiration il se creuse. Pour que l'homme trouve son centre, le lieu du cœur, et s'y maintienne, il lui faut implacablement développer ce centre de gravité, car lui seul lui permettra de se libérer de l'esclavage de l'ego, ce " petit moi " qui se prend pour le Soi. Une personne réellement enracinée dans son centre de gravité n'aura plus cette cupidité, ce désir de possession qui caractérise le " petit moi ". A chaque expiration je meurs, à chaque inspiration je me sens renaître : théologiquement parlant, cela correspond à une mort-renaissance permanente. Centré en son cœur, l'homme est totalement en lui-même : il est véritablement " chez lui ", il est à la fois totalement ouvert à son prochain et à la source créatrice, son origine divine. »

Toujours selon Haug, il suffit d'avoir un tant soit peu cheminé sur la voie intérieure pour savoir qu'il est éminemment difficile de « vivre dans la grâce » de façon totale et permanente. En théologien, Haug fait implicitement référence à ses confrères pour mettre en doute la légitimité de l'approche dürckheimienne. Il affirme qu'en dernier ressort la légitimité et la validité d'une voie d'évolution spirituelle ne peuvent se baser sur une critique rationnelle : seule la pratique permet de se prononcer, car le jugement se fonde alors sur une expérience personnelle. Haug laisse entendre qu'une voie de méditation qui renvoie l'homme à son origine divine peut induire en erreur : on pourrait la pratiquer avec l'intention de s'identifier avec cette origine et de disparaître en tant qu'individu. La spiritualité orientale et extrême-orientale correspond sans doute à cette intention, comme le montrent de nombreux exemples. Cependant « Dürckheim a montré de façon percutante et insistante que là n'est pas nécessairement le sens du zen. C'est à chaque pratiquant de décider dans quel but il s'est engagé sur ce chemin et à quoi il veut l'appliquer. L'homme qui fait l'expérience de son unité essentielle avec l'origine divine se tient toujours sur le seuil : il peut se fondre, s'abandonner, se plonger

totalement dans cette origine. Mais il peut également se retourner et apporter la lumière de l'origine dans le monde et la faire briller dans la vie de tous les jours. C'est peut-être en cela, dans une vision globale, que divergent les chemins de l'Orient et de l'Occident. Mais la théologie chrétienne devra décider si elle reconnaît les expériences du divin qui se manifestent dans le hara et s'imposent durant l'introspection méditative (peut-être en les expliquant), à moins qu'elle ne préfère s'enfermer dans un ghetto de dogmes pour ignorer les expériences personnelles du Dieu vivant, ses manifestations progressives au niveau de la personne ».

Si l'on cherche à mieux cerner les véritables intentions de Dürckheim, on comprendra en quoi consiste son dessein d'introduire le zen en Occident. Il ne s'agit nullement de transmettre aux Européens l'esprit oriental dans sa forme historique originelle, ce qui reviendrait à vouloir vêtir quelqu'un avec les habits d'un autre. Dans la mesure où il est question de transformation, de changement, cela ne peut avoir de sens que sous la forme d'une acculturation intelligente où sont pris en compte la singularité, la situation et les besoins spécifiques de l'intéressé. Dürckheim a montré à sa manière que les résistances des Européens vis-à-vis de la sagesse zen reposent pour une grande part sur des erreurs d'interprétation : on a souvent tendance à caricaturer les croyances et les représentations de la réalité issues de la philosophie zen. C'est pourquoi Dürckheim, dans ses conférences comme dans ses livres, n'a cessé de présenter le zen comme une finalité existentielle basée sur *l'humanité de l'homme.* A l'époque de ses premiers contacts avec l'univers du zen, tandis que ses conceptions étaient encore prisonnières de ses opinions et idéaux nationalistes, il écrivait :

« Quand on étudie de près la mystérieuse attirance qu'opèrent en Occident les témoignages des traditions spirituelles orientales, on constate que l'opposition pré-

supposée entre la spiritualité orientale et la spiritualité occidentale n'a rien de proprement ethnologique : en fait, elle est inhérente à la nature humaine ; il s'agit réellement d'un problème inhérent à l'homme. Dans l'esprit oriental, sous des formes spécifiques aux traditions orientales, entrent en jeu des aspects de l'être humain qui, chez nous, sont restés jusque-là sous-développés : ils sont en réalité occultés par nos habitudes de pensée partiales et unilatérales, alors qu'ils font partie intégrante de l'humain. Dans ce sens, la sagesse de l'expérience que l'on retrouve dans le bouddhisme – et notamment dans le zen – n'est pas propre à l'esprit oriental, même si elle prend des formes spécifiquement orientales. La sagesse de l'expérience revêt en fait une signification globale pour l'être humain. Le leitmotiv essentiel du zen est une orientation résolue et décisive vers le développement intérieur de l'homme. Il s'agit ni plus ni moins d'une découverte empirique de la réalité transcendentale du soi, afin de ressentir l'Etre divin au sein même de cette existence terrestre. Le zen n'est ni le résultat d'une pensée déductive, ni le fruit d'une dévotion, ni une métaphysique spéculative : c'est le fruit d'une expérience accessible à l'homme, une expérience qui le concerne en profondeur et lui permet de comprendre que notre existence " tendue " entre la vie et la mort s'enracine en réalité dans une vie plus grande. Une vie qui se situe au-delà de toutes les oppositions et de tous les contraires : une grande vie qui se manifeste au cœur même des oppositions de notre existence terrestre. Comme condition préalable, cette expérience exige que l'on dépasse la conscience ordinaire, nos formes pensées habituelles. Ce dépassement est précisément la tâche à laquelle nous devons aujourd'hui nous employer, et nous devons entreprendre ce travail sur une grande échelle [3]. »

Il ne s'agit donc nullement de s'approprier une spiritualité « étrangère » mais plutôt de dépasser un seuil afin d'élargir la conscience spirituelle de l'homme et notamment la conception occidentale de la personne. Cette ouverture correspond à un enrichissement : compléter la conscience objective ordinaire par une conscience supra-objective (au sens propre « au-delà de l'objet »), et enrichir la conscience personnelle (je-tu) d'une conscience transpersonnelle (je en toi : je en « cela ») susceptible de dépasser les limites de la dualité sujet-objet, afin d'accéder à un niveau de conscience spirituelle supraterrestre. Cela revient à faire rencontrer deux hémisphères spirituels et à les intégrer : à les équilibrer sans que l'un domine l'autre. Pour cette harmonisation, le signe taoïste chinois du yin-yang offre un symbole particulièrement approprié : il correspond pleinement à cette tâche que la terminologie orientale désigne sous le nom de *satori* et que Dürckheim, pour sa part, nomme « la grande expérience ». Mais que signifie au juste cette « grande expérience » fondamentale qui, en fait, n'est rattachée à aucune idéologie ni à aucun concept existant ? Dürckheim répond en ces termes :

> « La " grande expérience " est une expérience qui concerne chaque être humain, quelle que soit sa religion : en fait tous ceux qui y sont ouverts par nécessité intérieure ou à la suite d'une épreuve. La nature de cette expérience fondamentale est sans doute la racine de toute vraie spiritualité. C'est aussi une condition nécessaire, une étape sur la voie intérieure dans le processus de régénération de toute vie religieuse... Le zen conduit à la liberté de vivre. C'est comme une fleur sur la branche orientale de l'arbre de vie en l'homme, et cette éclosion est accessible à tout le monde : toute personne peut vivre cette expérience, acquérir cette sagesse et pratiquer cet exercice [4]. »

En d'autres termes, il s'agit de dépouiller le zen de son aspect exotique et de son caractère « étranger » pour le considérer comme une réponse existentielle à un besoin existentiel. « L'Occidental doit comprendre que le zen concerne l'être humain en général. Pour ce faire, il faut dépasser les apparences et voir au-delà des formes extrême-orientales du zen : ces formes bouddhistes mahayana sont tout simplement appropriées au pratiquant oriental du zen ; elles nous cachent bien souvent la vérité et le message universel du zen [5]. »

C'est en ce sens que Dürckheim conçoit l'ensemble de son travail lorsqu'il parle de « psychothérapie dans l'esprit du zen ». A l'automne 1964, il prononce une conférence sur ce thème au château d'Elmau en Haute-Bavière à l'initiative de la société stuttgartoise Arzt und Seelsorger (Médecin du corps et de l'âme). A cette occasion, il traite à nouveau de la séparation artificielle entre l'esprit oriental et l'esprit occidental : une dichotomie qu'il considère comme un problème inhérent à l'être humain. Il y fait une analogie avec le nécessaire équilibre et la rencontre en l'homme du masculin et du féminin. A ses yeux, cela correspond à l'ouverture nécessaire du moi existentiel à l'Etre essentiel supraterrestre.

> « A notre époque comme en tous temps, pour qu'un homme (de sexe masculin) s'accomplisse et devienne un être humain à part entière, il lui faut accorder une juste place au féminin en lui. De même, pour qu'un être témoigne d'une humanité accomplie et porte à sa pleine maturation le fruit de l'esprit, il lui faut accorder une juste place en lui à l'Occident comme à l'Orient [6]. »

Dürckheim affirme que telles sont la véritable place et la signification actuelle de la sagesse orientale : la signature de notre époque consisterait en cette rencontre de l'Orient et de l'Occident en l'homme. Il prétend que le bouddhisme zen nous est finalement très proche : il est

tout à fait accessible à l'homme occidental, car son enseignement sur l'expérience de l'Etre a de grandes similitudes avec la mystique chrétienne. L'Etre essentiel de l'homme serait une manifestation de l'être divin. La souffrance de l'homme proviendrait du fait qu'il se détourne de l'être divin en s'identifiant avec son moi existentiel. Ainsi, l'homme se masquerait ce qu'il *est* dans son être essentiel par ce qu'il *a* dans sa conscience. Aussi le véritable *satori,* pour Dürckheim, est-il une expérience bouleversante, l'accès à une transformation fondamentale, ce qu'il appelle « la grande expérience ». Celle-ci revêt une signification primordiale dans l'approche thérapeutique qui, à son sens, s'avère aujourd'hui nécessaire. Il définit les trois facteurs clefs de cette thérapie en ces termes :

> « 1. Préparer au sentiment d'unité avec l'Etre essentiel.
> « 2. Supprimer ce qui nous sépare de l'Etre essentiel.
> « 3. Mettre en œuvre une unité corps-esprit qui permette à la personne de témoigner ce qu'elle est dans son être essentiel : une forme de l'Etre divin destinée à manifester sa réalité dans le monde [7]. »

A ce sujet, Dürckheim insiste sur la relation de l'homme avec l'Etre supraterrestre « au-delà de l'espace et du temps ». Cette relation constitue à ses yeux le fondement même du caractère ésotérique et initiatique d'une thérapie pratiquée « dans l'esprit du zen ».

Mais pourquoi toujours se référer au zen ? S'agirait-il d'un zen occidental ? Pourquoi Graf Dürckheim se garde-t-il de faire référence à l'ésotérisme occidental – pourtant si proche spirituellement – et d'en utiliser la terminologie spécifique ?

Ces questions sont d'autant plus légitimes qu'à l'époque du « Quadrat », dans les années vingt, Ferdinand Weinhandl avait largement attiré l'attention de son ami Graf Dürckheim sur la tradition ésotérique occidentale. Wein-

handl s'était intéressé de près à Maître Eckhart, à Ignace de Loyola et à ses *Exercitia spiritualia,* ainsi que, plus tard, à Gerhard Tersteegen, Goethe, Jakob Boehme, Paracelse et à la tradition alchimiste. En fait, il n'y a que l'œuvre de Maître Eckhart qui ait véritablement accompagné Dürckheim sa vie durant. Les exercices de méditation en silence auxquels s'adonnaient les membres du « Quadrat » ont probablement contribué à préparer Dürckheim à un profond changement. Mais c'est son expérience japonaise qui l'a réellement engagé sur le chemin initiatique en lui donnant l'impulsion nécessaire pour entamer un processus de transformation personnelle. Il lui fallut vivre cette expérience du zen *in situ* pour comprendre le véritable sens du chemin initiatique, faire l'expérience intérieure de l'exercice spirituel *(exercitium),* et éprouver la profonde nécessité d'une discipline.

Naturellement, Graf Dürckheim était conscient depuis longtemps que son travail devait s'orienter dans le domaine ésotérique. Il l'a d'ailleurs exprimé à maintes occasions. Sa rencontre avec Julius Evola (1898-1974) fut toutefois déterminante : elle l'aide à clarifier ses orientations et son champ d'intervention. Ce penseur hermétique italien avait publié plusieurs ouvrages avant la parution de son article « La voie initiatique » dans le numéro de juillet 1964 de la revue *Antaios*[8]. Le titre comme le contenu de cet article eurent pour Graf Dürckheim valeur de programme. Il semblait enfin trouver dans le terme d'« initiation » une définition adéquate de son travail. Selon Evola, *initiare* signifie : amorcer un nouveau commencement, ménager une ouverture, ouvrir un chemin, vivre l'expérience d'une transformation de l'être, prendre un nouveau départ spirituel qui correspond à une « renaissance ». Cette renaissance, on ne peut pas la mettre en pratique directement : on peut seulement s'engager sur une voie préparatoire en s'adressant aux conseils d'un « initié », c'est-à-dire, au sens propre, un « autodidacte » qui soit, de fait, qualifié pour accompagner ce che-

minement. Toujours selon Evola, cet accompagnement correspond à une « relation horizontale » : la transmission d'un savoir, d'une connaissance et d'une faculté. Mais, indépendamment de cette réceptivité « horizontale » à développer, il est essentiel de « naître d'en haut » (Jean 3,7), c'est-à-dire d'établir cette « relation verticale » sans laquelle l'initiation ne saurait avoir lieu. On peut supposer qu'à l'époque de la conférence d'Elmau, Graf Dürckheim connaissait déjà l'article de Julius Evola. Pourtant il se contente de parler de « psychothérapie dans l'esprit du zen ». Selon ses propres termes, cela signifie : « Grâce à une vision globale de l'être humain, libre de tout dogme et affranchi de tous préjugés, accompagner l'homme dans sa transformation et favoriser chez lui l'expérience, la manifestation et le témoignage de l'être essentiel [9]. » L'influence d'Evola sur Dürckheim fut sans doute renforcée par la lecture, à la même époque, de l'œuvre de l'ésotériste français René Guénon (1886-1951). Guénon a sans conteste largement inspiré le travail amorcé à Rütte qui, à partir de cette période, prit le nom de « thérapie initiatique », avec la fondation de la Schule für Initiatische Therapie.

L'impact de l'article d'Evola suffit à motiver Dürckheim pour rendre visite à Rome à l'auteur italien en compagnie de Maria Hippius. Les deux visiteurs en rapportèrent des impressions très différentes. Voici le commentaire de Dürckheim : « Quand nous sommes entrés chez Evola, nous avons vu les murs couverts de toutes sortes d'images dont certaines étaient des tableaux représentant des femmes effroyables. Une servante un peu bizarre nous avait ouvert la porte. Evola était allongé sur un sofa. Il se releva lentement et s'assit à une petite table disposée près d'une fenêtre grande ouverte. Nous nous assîmes, mon épouse et moi, à cette petite table. Un vacarme assourdissant montait de la rue. La scène était plutôt comique car malgré ce bruit Evola parlait à voix basse. Le lendemain, mon épouse me dit : " Aujourd'hui, je te laisse y aller seul.

Je ne veux pas retenter l'expérience. " Une fois arrivé chez lui, je lui demandai : " Pourquoi avez-vous donc une si mauvaise opinion des femmes ? – Ah ! répondit-il, elles veulent toujours qu'on les prenne au sérieux ! " Néanmoins ma rencontre avec Evola s'avéra importante. C'était un grand esprit. Ces tableaux horribles témoignaient chez lui d'une nature ambivalente. Il avait lu mon livre sur le hara. Ce qui l'avait impressionné, c'est que le thème central du livre était un exercice pratique, un *exercitium*[10]. » Maria Hippius, pour sa part, a gardé en mémoire le caractère sombre et inhospitalier de l'univers d'Evola. Elle parle d'une « atmosphère pesante et lugubre ». Elle fait par ailleurs référence au fait qu'il souffrait d'une paralysie des membres inférieurs : « Cela nous brisa le cœur de devoir abandonner à son triste sort cet homme très seul, gravement marqué et aigri, que l'amertume avait endurci et rendu inconsolable. » Par contre, tout comme Graf Dürckheim, elle considère le maître spirituel d'Evola, René Guénon, comme « un représentant de la mystique occidentale la plus profonde », notamment grâce à son livre *Le Roi du monde.*

Dans son article « La voie initiatique », Evola cite Dürckheim au même titre qu'Eugen Herrigel et Mircea Eliade : il le compte parmi les héritiers de la tradition ésotérique, notamment de la tradition initiatique extrême-orientale. A considérer la question de plus près, on remarque que Dürckheim n'adhère pas pleinement aux thèses d'Evola sur l'initiation, notamment en ce qui concerne, chez l'auteur italien, le rejet de la religion chrétienne. L'influence d'Evola sur Dürckheim se manifeste dans le caractère ontologique de la voie initiatique, ainsi que dans ce que Dürckheim appellera « le sentiment de l'être » et « l'expérience de l'être », avec sa composante personnelle et sa composante impersonnelle, ou « suprapersonnelle ». Ainsi, chez Dürckheim, les concepts théologiques traditionnels concernant la représentation de Dieu et du Christ passent au second plan, au profit de l'idée fondamentale

de « grande expérience » : « Quand on vit réellement cette " grande expérience ", il faut résister à la tentation de parler immédiatement de Dieu ou du Christ – ce serait une conclusion hâtive. (Cette prudence est conseillée afin de ne pas se fâcher avec de vieux amis, ou encore pour pouvoir se réconcilier avec soi-même.) » Et Dürckheim de poursuivre en ces termes pour le moins éloquents :

> « Néanmoins cela ne fait aucun doute pour moi que lors d'une véritable expérience de l'être, le Christ est présent. On pourrait effectivement se poser la question et mettre en doute la présence du Christ dans le cas où l'intéressé n'en fait pas mention parce qu'il n'a pas eu une éducation chrétienne ou n'a jamais entendu parler du Christ... Au cours de l'expérience de l'être, l'oreille intérieure s'ouvre : l'homme devient alors capable d'entendre le message de l'Evangile, d'en comprendre intérieurement la vérité. Cette vérité lui avait jusque-là échappé car elle lui était masquée par sa conscience objective [11]. »

Le terme de « zen occidental » apparaît donc superflu, de même qu'il semble vain de soupçonner Dürckheim de vouloir importer d'Extrême-Orient une spiritualité exotique : cette suspicion est manifestement hors de propos. Si l'on considère la question sous un autre angle, on peut se demander comment s'est opéré chez Dürckheim ce rapprochement avec le Christ. Au cours du débat qui a suivi sa conférence d'Elmau, Graf Dürckheim parle de l'intégration de la tradition spirituelle japonaise en ces termes :

> « Je suis persuadé que dans quelques années nous n'aurons plus besoin de nous référer à la spiritualité orientale pour traiter des expériences de l'être. Nous reconnaîtrons alors pleinement la véracité de ces expériences sans avoir à les soupçonner, comme c'est le cas aujourd'hui, de phénomènes " orientaux "... Nous

sommes arrivés aujourd'hui à une certaine frontière dans l'ordre rationnel et dans la " maîtrise " du réel : il est temps d'explorer ce qui se trouve au-delà de cette frontière en le prenant au sérieux. Quand on a l'occasion, par exemple, comme cela m'est arrivé récemment, de s'entretenir avec de jeunes ingénieurs, on s'aperçoit des profondes aspirations qui les animent et de l'extraordinaire nostalgie qu'ils éprouvent à l'égard du problème de la vie intérieure et des questions religieuses fondamentales. Ils n'hésitent plus à s'engager sur le chemin intérieur dès qu'ils ont compris que le fait de prendre au sérieux la réalité qui émane de leur cœur ne remet nullement en question l'existence de la réalité objective et rationnelle. »

Si l'on se réfère à l'œuvre de Dürckheim, on remarque que le premier livre qu'il ait publié après sa « nouvelle orientation » est consacré aux expériences qu'il a vécues lors de ses deux séjours au Japon : *Le Japon et la culture du silence* (1949). Il s'agissait d'une part pour lui de relater son expérience : les connaissances qu'il y avait acquises et le processus de profonde transformation intérieure qu'il avait éprouvé. Outre ce résumé autobiographique, il lui importait d'autre part de mettre en évidence la manière dont il avait profité de cette impulsion pour mettre en œuvre cette transformation, la rendre féconde. Cela fut possible, entre autres causes, grâce à Maria Hippius, à sa volonté de mettre en pratique ses connaissances en matière de thérapie corporelle, ainsi qu'à son expérience de la psychologie des profondeurs. Et si, dans ses conférences et ses livres ultérieurs, Dürckheim fait souvent référence, sous des formes multiples, à la spiritualité orientale et à la dimension fondamentale de l'exercice, il est important de remarquer qu'il met de plus en plus l'accent sur l'expérience personnelle, avec une volonté manifeste d'intégration et d'adaptation à l'esprit occidental. Cette

tendance conduira notamment Dürckheim à approfondir de plus en plus sa compréhension du Christ.

Mais apportons maintenant un autre éclairage à ce propos : Dans son livre *Le Japon et la culture du silence,* Dürckheim ne cherche nullement à dresser un tableau romantique du Japon. Son enthousiasme pour ce pays ne masque en rien la réalité de la société et de la civilisation nippones. Sa vision du Japon des années trente et quarante est loin d'être celle d'un pays de rêve, au silence enchanteur et à son isolement du reste du monde... A l'époque de l'axe Berlin-Rome-Tokyo, le diplomate culturel allemand Graf Dürckheim était tout à fait conscient des velléités d'hégémonie du Japon et de ses manœuvres politiques, militaires et économiques pour devenir « la grande puissance de l'Orient ». Il affirme par ailleurs : « Le Japon est un pays que nombre d'Européens trouvent insupportable, car les Japonais se montrent incroyablement impassibles face au bruit [12]. » Il poursuit par ce commentaire :

> « L'impassibilité des Japonais face au bruit ne traduit aucunement une insensibilité au son. Il s'agit plutôt du résultat d'une longue éducation. On s'en émerveille d'autant plus lorsqu'on comprend progressivement que cette impassibilité face au bruit répond à une véritable discipline, à un développement rigoureux des ressources intérieures. Si le Japonais montre une telle faculté de conserver son silence intérieur dans le bruit de la vie urbaine, il ne la doit ni à une insensibilité naturelle ni à un flegme inné, encore moins à une nature privilégiée et particulièrement harmonieuse. Il doit tout simplement cette faculté à une discipline intérieure. Ce travail répond en fait à une nécessité, car par rapport à l'Occidental ou au Chinois, le Japonais a une nature singulièrement sensible, vulnérable et fragile, voire disharmonieuse [13]. »

Pour Dürckheim, il ne s'agit donc nullement ici d'éveiller une curiosité pour la spiritualité orientale, mais plutôt d'insister sur la nécessité d'une discipline intérieure pour compléter la nature propre de l'être essentiel, ou accéder à sa « complétude » originelle.

> « Il s'agit d'un travail intérieur qui concerne tout être humain. En Occident, notre épanouissement se trouve compromis et comprimé par des forces qui menacent notre être essentiel. Dans le miroir de l'Orient, l'Occident peut devenir plus conscient de sa nature propre, plus conscient de ses ressources, de ses potentialités et des dangers qui le menacent [14]. »

Dürckheim a écrit ces lignes lors de son premier séjour en Forêt-Noire à Hinter-Todtmoos en 1948 (le livre fut publié en 1949). Ces réflexions laissent entrevoir l'orientation que va prendre son activité future. Manifestement, dès cette époque, il n'était nullement question pour lui d'imiter ou de retransmettre sommairement les techniques et les enseignements qu'il avait reçus au Japon. D'autres avant lui, comme C.G. Jung, avaient mis l'accent sur ce danger.

> « Mais dans le miroir de l'Orient, dans sa façon de se mettre en quête de la plénitude, de la vivre, nous comprendrons peut-être en quoi, dans notre manière d'être, la plénitude fait défaut... Pourtant, cette plénitude que l'Orient a visiblement su cultiver dans son art de vivre se retrouve sous d'autres formes et à d'autres fins chez nous, en Occident : notamment à certaines époques, dans l'art de vivre et dans l'œuvre de certaines personnes, qui doivent nous servir de modèles dans notre devenir. Il nous reste à mieux les comprendre, à mieux en éprouver les ressources et les richesses [15]... »

Ce n'est pas un hasard si Dürckheim achève son livre en citant des auteurs originaires d'Europe centrale, notamment Goethe, Sören Kierkegaard et Maître Eckhart. De ce dernier, il retient l'aphorisme : « C'est seulement dans le silence de l'âme que Dieu murmure sa parole éternelle. » Eugen Herrigel n'a pas manqué de mettre en relief cet effort de clarté de Dürckheim, en faisant l'éloge de son esprit d'unité : « Dans son livre *Le Japon et la culture du silence,* il montre clairement que la culture du silence n'est pas une spécificité japonaise : elle est tout simplement à l'origine de toute manifestation de vie. En d'autres termes : la profondeur et la sagesse du silence intérieur nous concernent tous, au plus profond de notre être. La culture du silence peut notamment nous permettre, à nous Occidentaux, d'éclairer notre situation spirituelle et d'accéder à une vision intérieure tout à fait surprenante [16]. » Dans cette optique, une question se pose : dans quelle mesure et jusqu'où Graf Dürckheim s'est-il engagé sur la voie du Christ intérieur ?

Sur la voie du Christ intérieur

Accompagner sur le chemin intérieur : tel est le leitmotiv du travail de Graf Dürckheim. Plus précisément, il s'agit d'un accompagnement sur la voie du Christ intérieur. La personne historique de Jésus de Nazareth n'entre pas réellement en ligne de compte. Il s'agit plutôt d'éveiller en l'homme l'énergie christique qui lui permettra de se trouver intérieurement, de s'engager dans un processus de transformation et d'accéder ainsi à la réalisation de soi, à l'accomplissement :

> « Parallèlement à la foi en un Dieu transcendant apparaît aujourd'hui le sens religieux de la voie intérieure. Celle-ci se cultive grâce à la pratique de l'exercice spirituel et permet d'accéder à une transformation libératrice. Parallèlement à la foi en un salut, que nous ne pouvons atteindre par nous-mêmes, apparaît la conviction qu'il nous est possible de nous éveiller à l'Etre divin lové en nous, présent en notre cœur, en notre noyau essentiel : en ce lieu où nous sommes " sauvés " depuis toujours, mais que notre conscience humaine – trop humaine ! – nous empêche de découvrir. Il nous est possible d'explorer intérieurement ce lieu essentiel avec méthode et discipline. C'est là une nouvelle voie de connaissance qui s'ouvre pour l'Occident. Cette forme de religion n'est autre qu'une péré-

grination sur le chemin intérieur vers la personne, et ce chemin est inhérent à notre être essentiel. Il se révèle au fil de l'expérience grâce à la discipline de l'exercice. Ce chemin intérieur nous permet de sortir de la nuit de la conscience ordinaire pour nous éveiller à la lumière d'une conscience supérieure [1]. »

Pour mieux comprendre le sens de ces lignes, quelques éclaircissements sont peut-être nécessaires. En Occident, la chrétienté est une institution ecclésiale : ne sont reconnus comme chrétiens que ceux qui obéissent docilement à ses dogmes et font « profession de foi ». Il n'est donc pas surprenant que la voie du Christ intérieur éveille chez les autorités ecclésiastiques un profond scepticisme, voire une résistance forcenée. Il suffit à ce titre de rappeler la violente répression que l'Eglise n'a cessé d'exercer tout au long de l'histoire chrétienne contre les hérétiques : *Extra ecclesiam nulla salus*, « hors de l'Eglise, point de salut ! ».

Pour l'Eglise officielle, toute activité spirituelle doit recevoir la caution de sa toute-puissante bénédiction. Le pouvoir sacerdotal n'est accordé qu'à ceux qui s'inscrivent strictement dans la succession apostolique, pourtant historiquement discutable. Par ailleurs l'Eglise – et tout particulièrement l'Eglise de Rome – a toujours soupçonné d'hérésie toute tentative de cheminement individuel. Elle n'a même cessé de condamner tous les contrevenants en leur déniant le droit au « bras séculier ». L'histoire de l'Eglise catholique, une fois encore, regorge d'exemples en la matière, où les autorités ecclésiales ont violemment proclamé cette évidence [2]...

A ce titre, il est essentiel de remonter aux origines de l'Eglise. Les premiers chrétiens connaissaient manifestement la voie du Christ intérieur. Tout « pèlerin » engagé sur cette voie vivait une expérience ésotérique, proprement intérieure, qui transformait sa vie : c'était un véritable retournement, une *metanoia*. Grâce à cette expérience, celui qui cheminait sur cette voie se ressentait

comme partie intégrante d'une nouvelle créature *(kaine ktisis)*. Le premier témoin de cette expérience intérieure est bien sûr l'apôtre Paul. On ne trouve aucune autre figure des origines de la chrétienté qui ait autant « témoigné ». Avec une certaine emphase, il explique, par exemple dans l'Epître aux Galates, que, s'il a rencontré le Christ, ce n'est nullement par une intervention extérieure : cette rencontre ne lui vient pas des apôtres de Jérusalem, elle ne dépend que du « Christ qui vit en moi » (Gal. 2, 20). Cette voie mystique, ce chemin intérieur qui mène au Christ a toujours existé [3]. Elle ne dépend d'aucune autorité ecclésiastique : le prêtre ou quiconque porteur d'une charge ecclésiastique n'en sauraient être le maître, car « l'esprit souffle où *il* veut ». Le vrai charisme échappe à toute volonté humaine : on ne peut ni en disposer à la commande ni l'organiser.

Au fil de l'histoire, dans le grand courant de l'évolution de la conscience humaine, l'aspiration à l'ésotérisme chrétien n'a cessé de s'accroître – et il ne s'agit pas seulement d'une référence extérieure à l'expérience religieuse des premiers chrétiens. Visiblement, de nos jours, les cas ne cessent de se multiplier : de plus en plus de contemporains témoignent d'une expérience personnelle sur la voie du Christ intérieur – ils ont trouvé le « maître intérieur ». Il est frappant de constater que la plupart d'entre eux sont des transfuges de l'Eglise « canonique », sans pour autant avoir été officiellement condamnés ou même soupçonnés d'hérésie. D'ailleurs, aucun théologien ni aucun expert ne sauraient prétendre que la réalité de l'expérience de « la vie en Christ » puisse se confondre avec l'appartenance extérieure à l'Eglise, ni avec aucune activité dite chrétienne.

Graf Dürckheim fait partie de ceux qui, aux côtés de C.G. Jung notamment, ont inscrit cette voie du Christ intérieur au sein du processus psychothérapeutique. Dès les années cinquante, il écrivait :

« Nous sommes aujourd'hui au seuil d'une phase essentielle dans le développement de l'esprit occidental. Il s'agit en effet désormais d'élargir notre vision au-delà du niveau d'expérience habituel, c'est-à-dire de dépasser les limites de la conscience ordinaire pour l'ouvrir à une vision transcendante de l'expérience surnaturelle. Nous parlons ici de la vision ésotérique [4]... »

Cet ésotérisme ne cherche pas à opposer à la pensée objective une intériorité qui fuirait le monde. Il invite plutôt à acquérir une vision globale de la réalité qui intègre le sens de la profondeur et de la transparence. En toute filiation spirituelle avec Dürckheim, Jean Gebser parle pour sa part de dépasser le mental pour accéder à une « dimension diaphane et intégrale [5] ». Selon lui, ce dépassement se traduit par une ouverture de la conscience religieuse, un « élargissement qualitatif ». Il se manifeste également par des expériences où la foi devient de plus en plus claire et évidente, et où la « profession de foi » se trouve transcendée en une perception profonde, intime et subtile, en une « connaissance transrationnelle ». Dürckheim, à ce sujet, donne matière à penser aux défenseurs de la foi canonique :

« Plus les défenseurs de la foi parleront de révélation et refuseront la possibilité de faire l'expérience de la transcendance, plus ils feront le jeu des rationalistes qui, étrangers à toute foi, n'accordent de valeur qu'à l'expérience objective proprement empirique. Nous sommes aujourd'hui à un tournant : le scientifique empiriste est aujourd'hui de plus en plus contraint de reconnaître la réalité d'une dimension transrationnelle de la vie. Cette dimension existe : elle est manifeste, effective, bien qu'on ne puisse l'expliquer rationnellement en invoquant l'existence de " conditions limites ". Ni les psychologues et psychothérapeutes de la vieille école, ni les prêtres fermement établis dans leur tradition ecclésiale ne sauront répondre

aux fougueuses exigences et aux aspirations impérieuses de la jeunesse actuelle. Les jeunes d'aujourd'hui sont en effet étrangers à la " foi ", mais ils sont sensibles à la " transcendance ", à l'esprit scientifique et au sentiment religieux émanant de l'être profond. Dans la conscience humaine, la réalité supraterrestre s'exprime de nos jours avec une puissance incontestable : elle aspire implacablement à se manifester dans la vie et à s'incarner dans des actes responsables [6]. »

Quand on considère l'évolution de l'œuvre de Dürckheim, on s'aperçoit qu'il lui a fallu un long temps de maturation avant d'acquérir cette vision du Christ intérieur. Il a tout d'abord cherché à rendre compte de son expérience japonaise et à bâtir un pont entre l'Orient et l'Occident. Dans ses premiers livres, la voie du Christ intérieur est quasi absente. Au début de son œuvre, il met l'accent sur la nécessité de la « culture du silence » pour l'homme occidental, « trop extraverti et dans une agitation constante ». Ensuite, dans son livre intitulé *Sous le signe de la grande expérience,* il expose les rudiments d'une « anthropologie métaphysique » en mettant en relief l'aspiration de l'homme au « grand accord ». Il y insiste également sur « l'appel de l'être » et sur la « nouvelle vie » à laquelle conduit la « percée de l'être » et que prépare le changement d'orientation décisif vécu dans « l'expérience de la transcendance ». Par contre, toute référence christologique est encore absente. Il est simplement question d'expériences participant à la maturation de l'homme où se manifestent progressivement des « percées » de transcendance. Une fois encore, on ne trouve aucune référence proprement chrétienne. Dürckheim se justifie, en quelque sorte, en condamnant vivement « l'utilisation pharisienne de la vérité ultime ». Il affirme notamment : « Il y a des fidèles totalement étrangers à l'être, opposés à l'être essentiel : des fanatiques de la foi dogmatique, qui, dans leur discorde avec Dieu et avec le monde, dans leur haine

envers l'homme, renient toute transformation possible, toute manifestation intérieure du divin [7]. » Dürckheim sait parfaitement que les pharisiens sont persuadés de « posséder » la vérité, la voie juste. Mais qu'arrive-t-il à ceux qui n'ont pas cette fois ou l'ont perdue ? Dürckheim ne serait pas le seul à répondre (on pense évidemment à C.G. Jung) :

> « Il leur reste le chemin singulier que leur dicte leur propre expérience. Il se peut que ce chemin soit alors balisé par des êtres dont l'expérience est plus riche, qui sont plus avancés sur la voie : le novice pourra alors leur faire confiance afin de se laisser guider. Mais ce chemin, c'est à chacun de le trouver, de s'y engager et de le poursuivre [8]. »

La nature de cette expérience et de ce cheminement se situe au-delà de toute confession. Elle est « trans-religieuse » : on ne peut lui mettre aucune étiquette, qu'elle soit « bouddhiste » ou « chrétienne ».

> « On peut affirmer néanmoins que cette grande expérience fondamentale est une expérience religieuse. Par cette expérience, l'homme entre en contact avec une dimension supraterrestre qui se situe à l'arrière-plan de son existence terrestre. Il s'agit soit d'une expérience numineuse – un événement bouleversant vécu dans la jubilation –, soit de la manifestation d'une force à la fois rédemptrice, créatrice et libératrice qui élève l'homme au-dessus de son existence ordinaire et le relie à la dimension surnaturelle présente en son être essentiel [9]. »

A cette époque, au milieu des années cinquante, Dürckheim fait très souvent référence à cette « manifestation intérieure du divin ». Il s'agit du « numineux » au sens que Rudolf Otto a donné à ce terme et auquel se rapporte

fréquemment Dürckheim. Sa transformation intérieure s'est poursuivie durant les années suivantes. Ce lent processus de maturation lui a alors permis de rendre manifeste la tendance christique qui jusque-là était restée implicite dans son œuvre : il va désormais l'exprimer ouvertement. A la fin des années soixante, ses affirmations « anthropologiques » traitant de la maturation de l'homme révèlent au grand jour leur dimension christique. « Quand l'homme est-il en son centre ? » Tel est le titre d'un article que Dürckheim publie en hommage à August Vetter. Sa réponse ne souffre aucune ambiguïté : « L'homme est en son centre lorsqu'il est *en Christ* [10]. »

On trouve alors de nombreuses phrases où l'auteur remplace les termes impersonnels (« cela », « supraterrestre », etc.) par des noms plus explicites : le « Toi divin » relie la personne du Christ au « transpersonnel ». Le Christ est défini comme « le vrai Soi de l'homme [11] » (on pense à Jung) : sa réalité devient plus proche, sa « corporéité » plus tangible. A partir de cette période, Dürckheim manifeste sans plus aucune retenue sa nouvelle vision christique. Son « chemin initiatique » est alors littéralement gagné par la foi : la foi « nourrit et enrichit » le chemin intérieur dès l'instant où « il ne s'agit plus d'une simple croyance mais de la véritable expression d'une transcendance devenue vivante, vécue dans l'être intérieur ». Ou encore, en parlant de l'homme « relié au Christ et centré en Christ » :

> « L'homme se situe dans son centre lorsqu'il se sent en unité avec le Christ, lorsqu'il vit à travers lui. Il se sent appelé à s'enraciner dans ce centre par la voix du maître intérieur, qui est la personne du Christ. Le Christ n'est pas seulement la " source de tout être et de toute chose ", il n'est pas seulement le noyau du devenir lové dans l'être essentiel : il représente l'instance supraterrestre qui invite à l'union avec le monde " manifesté ". Dans le monde, l'homme n'est jamais pleinement uni à

son être essentiel : c'est dans *l'expérience* qu'il fait corps avec lui, dans la *rencontre*. Dans cette rencontre, l'homme éprouve combien, dans sa réalité de personne livrée à la souffrance, il relie ciel et terre, et le Christ ne lui apparaît plus alors comme un principe, mais comme un " tu divin " [12]. »

A partir de là, Dürckheim reconnaît dans le Christ le « maître éternel », le « maître intérieur » dont on fait l'expérience dans la foi [13]. Il se relie de ce fait à tous ceux qui, au cours de l'histoire comme au présent, cheminent sur la voie du Christ intérieur. Dürckheim se réfère expressément à « la sagesse de l'expérience religieuse des premiers chrétiens ». Il parle également de certaines figures de l'ésotérisme chrétien dont, à son sens, fait partie la mystique, sans toutefois la limiter à l'expression mystique de l'expérience de Dieu *(cognito dei experimentalis)*. L'initiation au mystère du Christ connaît plusieurs voies :

« Il est important de faire la distinction entre l'expérience mystique et le chemin initiatique : le second inclut le premier. " L'appel du maître " n'est pas simplement l'expression d'une aspiration à l'expérience mystique. Il correspond au désir profond d'être guidé sur la voie d'une transformation. Cette transformation conduit l'homme, lorsqu'il accède à cette percée de l'être dans l'absolu, à témoigner du divin dans le monde, à manifester le divin dans son incarnation terrestre. La condition : percevoir le monde *in Christo* et aimer l'autre *in Christo* – et cela s'accomplit tout naturellement dans la vie d'un homme qui mûrit à la lumière de la vérité de son être essentiel et s'enracine en lui [14]. »

Lorsque l'on comprend la signification que prend, dans la biographie de Graf Dürckheim, la voie du Christ intérieur, il est important de prendre en compte les réactions

qu'a pu susciter cette orientation dans les milieux chrétiens. On constate d'une part – et cela n'a rien de très surprenant – que de nombreux religieux et prêtres catholiques ont rendu visite à Graf Dürckheim et à Maria Hippius à Rütte afin de vivre un renouveau dans leur vie spirituelle. Dürckheim s'est rendu dans de très nombreux monastères pour y conduire des initiations à la méditation. Il sera souvent surpris de constater à quel point certains moines et moniales de différents ordres monastiques sont éloignés de la tradition spirituelle de leur communauté et combien ils sont démunis en matière de méditation. Maintes confessions faites à Graf Dürckheim – quelquefois par lettre – témoignent d'une grande misère spirituelle. De longues années d'appartenance à une communauté monastique et d'exercice quotidien de la prière ne protègent pas, semble-t-il, des rigueurs et des manques de la vie spirituelle.

Voici par exemple la confession d'un moine bénédictin très âgé. Après une longue pratique de la méditation suivant les directives des autorités spirituelles de son ordre, il exprime ce qu'il a appris en la matière de Graf Dürckheim, de « cet homme du monde » : « Durant plusieurs décennies, je me suis donné beaucoup de peine sans parvenir au moindre résultat. Grâce à vos instructions, j'ai ressenti... que la méditation n'est pas quelque chose qui s'acquiert, que l'on peut obtenir, faire ou saisir par une discipline méthodique (comme celle d'Ignace de Loyola). C'est plutôt quelque chose qui nous est offert. Un peu comme " l'expérience de la tour " que Martin Luther met en évidence pour justifier l'origine de la Réforme. Dans cette expérience, Luther, se référant à l'Epître aux Romains, découvre que la libération de la culpabilité représente une percée décisive pour le chrétien en chemin vers Dieu : ce n'est pas le fruit de ses efforts, de sa bonne conduite ou de ses bonnes actions... C'est vraiment ce que j'ai ressenti grâce à vos instructions : la méditation est un processus éminemment intérieur. Ce n'est pas le fruit

d'une méthode, ni le résultat d'efforts ou de contraintes. Il faut simplement faire silence et s'ouvrir à l'essentiel, comme le dit merveilleusement Gerhard Tersteegen dans son chant *Dieu est présent* :

> *... Tout comme les tendres fleurs*
> *qui s'ouvrent naturellement*
> *pour accueillir la lumière du soleil*
> *Laisse-moi accueillir ta lumière dans la paix et la joie*
> *afin que Tu agisses en moi* [15]*...* »

La réponse du destinataire de cette longue lettre pleine de respect et de gratitude sera des plus humbles : « Vous savez comme moi que je n'y suis pour rien mais que c'est à travers moi que la force qui nous unit a agi : le *Christ en nous* [16]. »

Pour le chrétien, il importe d'arriver à abolir la distance qui sépare la connaissance théologique des « vérités de la foi », l'exécution purement extérieure des rites religieux et la réalité spirituelle du Christ présent en lui. C.G. Jung faisait remarquer qu'il arrive qu'un homme pieux, suivant fidèlement la tradition, et « croyant à toutes les figures sacrées, reste totalement insensible à la foi : son âme ne s'épanouit pas et ne se transforme pas, car il considère Dieu de façon purement extérieure et il n'en fait nullement l'expérience dans son âme [17] ». On peut également citer le témoignage tout à fait significatif de Klemens Tilmans, pédagogue catholique et oratorien, qui a publié un certain nombre de livres sur la pratique de la méditation. Lors d'une émission de radio, on lui demanda comment il en était venu à pratiquer de façon si intensive les exercices de méditation. Il répondit en toute franchise : « En un mot : par insatisfaction. Au cours de mes études de biologie, j'ai appris une chose : s'ouvrir aux vérités de la foi, s'abandonner, rester en silence, se recueillir. Mais je restais toujours insatisfait : l'essentiel fait défaut, me disais-je. Pendant quarante ans, j'ai cherché ; puis un beau jour

j'ai rencontré un homme qui avait longuement séjourné au Japon : il s'appelle Graf Dürckheim. Je me suis rendu chez lui et tout s'est dénoué : j'ai enfin compris comment réaliser cette immersion – avant tout grâce à l'art qu'a Dürckheim de conduire vers l'unité en soi, grâce à la posture, à la respiration, à l'immersion en soi, et à quelques paroles justes. Ce fut pour moi une véritable libération. »

Un autre moine bénédictin confesse qu'outre l'aide essentielle que lui a apportée Dürckheim pour sortir d'une situation critique, il lui a permis de « comprendre plus en profondeur sa propre tradition monastique et de la vivre de manière plus créative. Un jour, il me dit entre autres que ce qu'il enseignait devait probablement se trouver quelque part dans notre tradition, sinon l'ordre dont je fais partie n'aurait jamais pu subsister des siècles durant et œuvrer comme il l'avait fait. Il ne pouvait pas viser plus juste, pourtant, il ne connaissait pas très bien notre tradition. Et moi-même, je dois avouer que sur le moment je ne voyais pas bien ce qu'il voulait dire. Mais il avait jeté une pierre dans l'eau... et cela allait faire des remous en moi pendant longtemps [18]... »

On trouve ainsi de nombreux témoignages de personnes issues de milieux chrétiens qui, après de longues années de pratique religieuse assidue, ont rencontré grâce à Graf Dürckheim le Christ intérieur : il leur a ouvert un chemin qui, jusque-là, leur était resté inaccessible, et cela malgré la tradition à laquelle ils appartenaient ou à cause d'elle. Pour certains moines, moniales ou prêtres, ce fut l'issue d'une crise personnelle : ils quittèrent leur monastère ou leur ministère comme on se libère d'une lourde charge car ce fardeau les empêchait de véritablement servir. Mais nombreux sont ceux pour qui l'impulsion libératrice de Dürckheim permit une redécouverte et un approfondissement de leur vocation ou de leur mission spirituelle. Dans l'une des lettres précédemment citées datant de 1981, on peut lire notamment : « En considérant avec le recul mes quarante-six années de vie monastique, je

constate que ma rencontre avec vous, cher Graf Dürckheim, compte parmi les rencontres les plus importantes de ma vie. Après ma vocation de prêtre puis celle de moine, après ma conversion œcuménique pendant la guerre, quand je commençai à lire la Bible et à prier avec un camarade protestant, après ma rencontre avec Thérèse Neumann à Konnersreuth, votre rencontre et la découverte de la méditation " dans l'esprit du zen " constituent un des événements clés de ma vie... La pratique de la méditation a considérablement enrichi et approfondi mon travail œcuménique... »

A côté de ces témoignages enthousiastes, on trouve des commentaires beaucoup plus critiques de la part de chrétiens qui ne cachent pas leur scepticisme à l'égard de Dürckheim. On citera notamment le protestant Friso Melzer ainsi qu'Alfons Rosenberg, qui, issu de la tradition judaïque, s'est converti au protestantisme puis au catholicisme. Tous deux enseignent la méditation et sont d'éminents spécialistes de la spiritualité chrétienne, l'un comme philologue et théologien (F. Melzer), l'autre comme symboliste (A. Rosenberg). Pour parler de Dürckheim, Rosenberg use d'un cliché très prisé dans le monde chrétien : « La méthode développée par Graf Dürckheim constitue une sorte de syncrétisme, c'est une tentative de mettre au même dénominateur les initiés et les psychologues, l'Est et l'Ouest... Graf Dürckheim a habillé avec brio la mentalité zen d'un fin manteau de phraséologie chrétienne qui a permis à l'Europe, dans sa soif spirituelle, de pénétrer cet esprit oriental avec calme, sûreté, liberté intérieure et assurance [19]... » Selon Rosenberg, la méthode de méditation préconisée par Dürckheim ne laisse aucune place au Christ : le message christique perd tout son sens. Cela confinerait même au tragique – Martin Buber appelait cela une « erreur de parcours » – que de voir des hommes investis d'une telle mission sans avoir de véritable sens de la communauté spirituelle : s'agirait-il des reliques d'une pensée confessionnelle autoritaire ? Rosenberg est formel :

les personnes qui connaissent réellement l'expérience mystique devront tenter d'éviter cet écueil.

Apparemment, cela ne réussit pas toujours... Au sein de l'ordre des Jésuites, les avis sont manifestement très partagés. En 1966, Dürckheim publia un article intitulé « L'expérience de la transcendance » dans la revue bimensuelle d'obédience jésuite *Geist und Leben (Esprit et vie)*. Selon le critique littéraire R. Silberer S.J., la sincérité de Dürckheim se caractérise par une « interprétation théiste très personnelle, c'est là la vraie mystique ». Il confirmait son jugement en ces termes : « Voilà un exemple tout à fait probant du travail développé à Rütte. Dans le sens chrétien, la démarche de Rütte est un travail d'avant-garde : nous ne le prenons peut-être pas suffisamment au sérieux. C'est une véritable stimulation existentielle à la méditation chrétienne [20]... »

Graf Dürckheim eut plusieurs fois l'opportunité de présenter son travail et ses idées dans la revue *Geist und Leben,* notamment dans un autre article intitulé « La pratique de l'exercice : une grâce. » Son exposé met l'accent sur la méthode de la thérapie initiatique :

> « Pour l'homme ordinaire, la grâce est un cadeau qui vient du Dieu-extérieur. Pour l'homme initiatique, il lui vient du Dieu-intérieur qui s'éveille à la conscience, de l'être essentiel présent en lui-même et inhérent à toute réalité objective du monde. Pour l'homme ordinaire, l'exercice se limite à des effets physiques, psychiques ou moraux : ils répondent au désir et à la volonté du moi existentiel qui jamais n'accède à la grâce divine. Pour l'homme initiatique, la pratique de l'exercice revêt un tout autre sens : il s'agit de devenir conscient de la grâce innée présente en son être essentiel et de lui demeurer fidèle. En matière d'exercice et de grâce, l'homme initiatique n'oppose plus ce qui lui est offert et ce qu'il fait. Il distingue, d'une part, ce dont il est inconscient dans ce qui émane de l'être essentiel et, d'autre part, ce

dont il peut devenir conscient par la pratique de certains exercices : c'est-à-dire ce qui le rend fidèle au principe de vie et favorise l'accomplissement de la personne [21]. »

La rédaction munichoise de la revue *Geist und Leben* n'a pas manqué d'apporter quelques « éclaircissements ». L'exposé de Dürckheim sur le « chemin initiatique » a inspiré à la direction de la revue, sous la plume de Friedrich Wulf S.J., une critique circonstanciée [22]. On y trouve l'antithèse des conceptions avancées par l'auteur et l'opposition très nettement marquée entre la « voie initiatique » et la « foi chrétienne ». Cette confrontation débute par une affirmation significative ; la rédaction s'affirme garante de « la » foi chrétienne et de la « fidélité au Christ », ce qui s'oppose à « l'idée maîtresse de Dürckheim : l'existence initiatique ». On accorde à l'auteur qu'il s'agit là d'une « idéologie digne de respect et d'une voie thérapeutiquement utile et tout à fait fréquentable ». Mais, de l'avis du jésuite Friedrich Wulf, cette démarche n'a rien à voir avec la véritable éthique chrétienne, avec la conception ecclésiale de la chrétienté. Wulf invoque notamment l'historicité de Jésus et la tradition de l'Eglise avec ses dogmes et sa hiérarchie. Ne pourrait-on pas parler d'un *emprunt* à la chrétienté plutôt que d'une réelle empreinte chrétienne ? A vrai dire, on ne peut renoncer si aisément aux exigences de la tradition, et mettre au placard deux mille ans de dogmes imposés avec force par l'Eglise. Il est donc impérieux et naturel de faire une « réserve » et de constater le « fossé infranchissable » qui sépare la doctrine chrétienne de cette « idéologie ». Tels sont les arguments de Friedrich Wulf.

Néanmoins ces propos sont loin d'être unanimes : ils ne sont pas représentatifs des échanges fructueux établis entre la spiritualité jésuitique et la thérapie initiatique. Le « fossé » est franchissable : il suffit à ce titre de faire référence à l'étroite relation qu'a entretenue P. Tillich avec

Graf Dürckheim et dont rend compte notamment l'entretien publié sous le titre *Auf der Grenze (A la frontière)*. On peut citer également les liens d'amitié que Dürckheim a noués avec les deux Pères jésuites Hugo M. Enomiya-Lassalle et Johannes Baptiste Lotz : une amitié féconde de plusieurs décennies. Tous deux ont affirmé à de multiples reprises dans leurs écrits, au sujet de l'œuvre de Graf Dürckheim, que les convergences de vue l'emportaient sur les divergences. Le Père Lotz, né en 1903, a enseigné la philosophie à l'université de Munich à partir de 1936, puis à l'université grégorienne de Rome à compter de 1952. Il reconnaît que Graf Dürckheim et le Père Enomiya-Lassalle lui ont tous deux donné une impulsion déterminante dans la pratique de la méditation ainsi que dans la compréhension des liens qui existent entre la spiritualité orientale et la voie du Christ [23]. Sans toutefois chercher à estomper les différences qui les séparent, Lotz salue l'effort de Dürckheim de rendre justice au message chrétien. Ayant apprécié son livre sur la méditation, il constate que « l'octogénaire se rapproche sensiblement de la spiritualité chrétienne » et salue « la belle complicité d'esprit qui l'unit au Père Enomiya-Lassalle » [24].

Il serait évidemment malvenu de limiter la connaissance chrétienne à ce qui se révèle dans la pratique de la méditation. Il importe plutôt d'ouvrir la méditation à une dimension qui la dépasse et qu'on ne peut atteindre par cette seule voie. Cette forme de méditation doit accueillir et intégrer la connaissance chrétienne sans limitation, ou, au moins, ouvrir un espace susceptible de favoriser une rencontre plus profonde avec le christianisme. C'est tout à fait ce que laisse entendre le Père Lassalle lorsqu'il dit, comme le rapporte Dürckheim : « A la profondeur à laquelle conduit la pratique du zazen, l'homme devient plus proche de Jésus-Christ. Le méditant part alors à la rencontre du Christ dans sa vérité originelle : il remonte à la source vivante de la connaissance chrétienne en laissant derrière lui les formes figées du dogme et de la tra-

dition. Dans ce sens, on peut réellement approuver Dürckheim [25]. »

Faut-il interpréter cette approbation comme une simple marque d'amitié ? N'y a-t-il pas là chez ce catholique fervent l'expression d'une grande ouverture : une faculté à percevoir la « source vivante » vers laquelle aspire tout pèlerin lancé sur le chemin du Christ intérieur ?

Il est nécessaire également de parler des chrétiens évangélistes, des protestants. Par exemple, le pasteur et théologien Klaus Bambauer déclare qu'il ne peut se résigner, d'un point de vue théologique, à la situation actuelle de l'Eglise : « Les représentants d'une foi dogmatique, institutionnelle et autoritaire disqualifient totalement l'expérience personnelle de l'Etre – ou alors, à l'instar des rationalistes purs et durs, ils la considèrent comme quelque chose de subjectif. Ils ne savent plus – ou ne savent pas encore – quelles sont les sources vivantes de la vie chrétienne : ils ne savent pas qu'une véritable initiation est possible dans la voie chrétienne [26]... »

Erich Leinert, théologien protestant originaire de Heidelberg et membre de la fraternité évangélique Mickaël, a pratiqué la méditation avec Carl Happisch, puis avec Karl Bernhardt Ritter et Wilhelm Stählin. Pour lui « la discrétion et le caractère quelquefois un peu " flou " de la conduite de Graf Dürckheim sur le chemin intérieur n'ont rien de négatif ». Il voit au contraire dans cette démarche une pratique qui témoigne d'une grande prudence thérapeutique et « un véritable chemin d'expérience et de sagesse fidèle à la tradition chrétienne occidentale ». Il rappelle à ce titre l'aphorisme de Rudolf Otto, affirmant que la mystique ne s'élève jamais librement dans l'éther, mais « s'appuie toujours sur un support concret ». Aussi Leinert arrive-t-il à la conclusion suivante : « Le chemin initiatique de Rütte est un chemin à travers les terres de l'Occident chrétien. Il vient de la tradition chrétienne, s'y enracine, s'y appuie et s'y développe [27]. »

Outre Graf Dürckheim, on rencontre une foule de gens

de toutes confessions – et même issus d'autres traditions spirituelles – qui ont trouvé par le biais du « chemin initiatique » une nouvelle ouverture sur la vie chrétienne. Une parole appelle son contraire : c'est dans la nature des choses, d'autant plus en matière d'expérience et d'épreuve. Quand il est question pour l'individu de trouver son chemin en toute liberté, quand il s'agit de s'engager sur la voie du retournement *(metanoia),* d'opérer une profonde transformation et d'avancer sur le chemin du Christ intérieur, peu importe finalement que l'on parle de « chemin » ou de « travail d'avant-garde » : la carte n'est pas le territoire.

On citera pour terminer une parole que Dürckheim a prononcée à la fin de sa vie, à l'occasion de l'un de ses derniers entretiens télévisés. Il s'agissait sans doute pour lui d'une conception toute nouvelle : « On ne peut pas réellement chercher le Christ intérieur, on doit surtout se laisser trouver : en fait *nous sommes cherchés* ! »

Celui qui a longuement cherché – et, dans le sens, dürckheimien, celui qui a été trouvé – doit impérieusement « réaliser son bien » et le transmettre sous une forme personnalisée. Le théologien protestant Ulrich Mann s'est intéressé de près au travail entrepris à Rütte. Il affirmait un jour qu'en matière de psychologie de la religion, à côté des travaux d'Erich Neumann et de Viktor E. Frankl, « on n'a peut-être pas encore mesuré la portée du travail de Graf Dürckheim, car sa démarche a une réelle dimension théologique dans l'histoire de la spiritualité [28] ».

Graf Dürckheim a largement contribué à la promotion de son travail de Rütte. Outre son activité de thérapeute et son œuvre littéraire, il a en effet développé une abondante activité de conférencier.

Tournées de conférences

La fondation d'un centre de rencontre et de formation comme celui de Rütte suppose, afin d'assurer son rayonnement, un effort continu d'information et de relations publiques. En effet, le seul développement du travail thérapeutique ne suffit pas, aussi intense et appliqué soit-il. Cette activité de promotion exige un bon sens de l'organisation. Dans la répartition des tâches, selon leurs propres termes, Maria Hippius assumait la charge de « ministre de l'Intérieur », tandis que Graf Dürckheim jouait le rôle de « ministre des Affaires étrangères ». Il va sans dire que ce rôle correspondait à merveille à l'ex-diplomate culturel de l'Allemagne, doué de dispositions naturelles pour cette tâche. Outre ses activités de thérapeute et de pédagogue, Dürckheim allait ainsi progressivement développer un vaste programme de tournées de conférences à travers l'Europe, l'Amérique du Nord, et même jusqu'en Inde. Il commença à faire des conférences dès 1950, avant même l'aménagement à Rütte, à travers le sud de l'Allemagne : Stuttgart, Esslingen, Vaihingen, Hohenheim, puis dans le Nord : Brême, Hambourg et Berlin.

Dürckheim fut ensuite très vite appelé à faire des conférences à l'étranger. De 1953 à 1956, on l'invita chaque année à animer des stages à l'Ecole de la curiosité à Ammersfort aux Pays-Bas. La reine des Pays-Bas en personne l'invita en 1954 à faire une conférence sur le zen à

Het Oldeloe. La même année, il fut convié au congrès de psychologie de la religion au Pérou, puis il traita de *« Religious experience beyond religions »* aux Etats-Unis, où il retrouva Daisetz T. Suzuki.

A l'université de Zurich, il fit des conférences sur « l'anthropologie métaphysique », suivies de tables rondes réunissant entre autres personnalités les professeurs Hans Biäsch, Max Edwin Bircher et Leonhard Schlegel.

A partir de 1960, il commença à faire des tournées de conférences en France. Un groupe d'amis se forma autour du professeur Henri Hartung – disciple de Sri Ramana Maharshi – et de Gabriel Monod-Hertzen, physicien et psychologue, disciple de Sri Aurobindo. L'entrée de Graf Dürckheim au comité directeur de la société Médecine de la personne dirigée par Paul Tournier se traduisit par des cycles de conférences annuels. En novembre 1963, il fit une conférence pour les responsables du Comité olympique allemand d'Oberhausen ; elle avait pour titre : « La performance sportive et la maturation de l'homme ». On l'invita ensuite à renouveler sa prestation dans sept villes d'Allemagne fédérale [1]. A cette occasion Dürckheim parle de la différence qualitative qui existe entre le désir de performance de nature « égocentrique » – fidèle au slogan « toujours plus haut, plus vite et plus loin » – et la nécessité d'un développement intérieur de la personne :

> « L'abandon du moi vaniteux, avec son désir d'avoir de la valeur, son illusion qui consiste à croire que la vie doit absolument répondre à ses désirs, sa volonté de se cantonner à la place qu'il tient dans le monde et à l'image que lui renvoie le miroir... voilà peut-être la tâche la plus ardue qui soit demandée à l'homme : il s'agit d'une tâche intérieure [2]. »

Jusqu'à un âge très avancé, Dürckheim assuma les désagréments causés par ses tournées de conférences sans véritablement montrer de signes de fatigue. Néanmoins, à

quatre-vingt-sept ans, à l'occasion d'une conférence et d'un séminaire qu'il animait à Paris, en novembre 1983, il est victime d'un premier infarctus. Le fait de parler face à un public et de diriger d'innombrables séances de méditation de groupe semblait lui faire l'effet d'un véritable élixir de vie et de longévité. C'est du moins ce dont témoignent un grand nombre de participants à ses séminaires. On peut également citer les stages d'initiation à la méditation que Dürckheim a animés dans de très nombreux monastères en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en France. « Je crois qu'il n'y a pas beaucoup de monastères en France où je ne me sois pas rendu », confiait-il un jour à un interlocuteur.

Cette multitude de conférences et de séminaires à l'étranger rendit nécessaire la traduction de plusieurs de ses livres, notamment en français, en anglais, en hollandais et en italien. C'est ainsi que le docteur Karan Singh, ministre des Transports puis de la Santé en Inde, eut connaissance de ses livres *Hara* et *Le Quotidien comme exercice.* Il se noua bientôt entre eux une profonde amitié. Non seulement Karan Singh se rendit à Rütte, mais il invita aussi son hôte allemand à faire une conférence en janvier 1974 à Delhi à l'International Centre sur le thème : *« Efficiency and maturity ».* Graf Dürckheim commenta : « Cette conférence eut un tel écho dans l'opinion publique via la presse et la radio qu'Indira Gandhi en personne m'invita à une conversation privée sur ce thème, puis elle me demanda de renouveler cette conférence pour la célébration de l'anniversaire de J. Nehru, son défunt père. Je n'oublierai jamais les paroles du maharaja de Bénarès qui, après m'avoir remercié à l'issue d'une de mes conférences, ajouta : " Il y a de nombreuses années, vous, les Européens, vous nous avez fait comprendre que nous devions nous libérer en Inde de l'esclavage de notre tradition religieuse afin de nous développer en répondant aux nécessités de notre époque, dans l'esprit de la science et de la technique. Aujourd'hui vous avez personnellement le devoir –

oui, vous portez une réelle responsabilité – de nous encourager à maintenir et conserver une tradition spirituelle vivante au sein de la modernité [3]. " »

L'été suivant, Dürckheim reçut à Rütte une invitation officielle en Inde. Le 10 novembre 1974, il participa à la Nehru-Memorial-Lecture, en donnant une conférence sur le thème : « L'Occident à la rencontre de l'esprit oriental ». Il salua comme il se doit la grande tradition spirituelle de l'Inde, le pays du yoga, de la Bhagavad-Gîta et du Bouddha historique. Mais comme le laisse d'ailleurs transparaître le texte de la conférence, il va sans dire qu'il se sent beaucoup plus proche intérieurement des pays d'origine du zen, notamment le Japon, que de l'Inde. C'est sans doute pourquoi il préfère parler de manière plus globale de « la lumière de l'Orient qui a illuminé l'Allemagne dans ses années sombres et difficiles après les deux guerres mondiales ». On peut se demander à ce titre quels sentiments animaient le conférencier lorsqu'il aborda ces « sombres chapitres de l'histoire allemande et la glorification de la puissance extérieure en Extrême-Orient », notamment dans ces quelques phrases :

> « Cette surévaluation de la puissance extérieure et la négligence de la valeur intérieure atteignirent leur apogée avec le national-socialisme. Quelles qu'en soient les causes, l'arrivée d'Hitler au pouvoir jeta l'humanité entière dans une funeste guerre mondiale qui allait conduire l'Europe à la destruction... Pour comprendre l'influence de l'esprit oriental dans la libération de l'Occident – hors de l'ornière où l'avait plongé l'esprit occidental – il est nécessaire de prendre en compte la spécificité de l'esprit occidental et son développement au cours des derniers siècles de l'Histoire [4]. »

Maria Hippius se rendit à son tour en Extrême-Orient en 1974. Roshi Yuho Seki avait participé des années durant, et avec grand intérêt, au travail entrepris à Rütte.

Il invita Maria Hippius à donner une conférence en août 1974 au sein de son monastère d'Eigen-ji. Une Japonaise qui faisait une thèse de philosophie à Fribourg sur Martin Heidegger accompagna la conférencière et lui servit d'interprète. En acceptant l'invitation, Maria avait choisi comme thème de conférence : « Le premier couple dans la tradition judéo-chrétienne et le mythe du premier couple japonais ». Son voyage au Japon fut un grand succès. Elle eut néanmoins quelques déconvenues, qu'elle raconte en ces termes :

« Deux jours avant la conférence, en voulant céder le passage à un moine sur un sentier autour du monastère, je fis une chute dans un fossé profond de deux mètres environ. Ma tête frappa une grosse pierre. J'entendis alors une voix me disant : " Lève-toi et marche... " Des moines m'aidèrent à me relever. Bien qu'abasourdie je pouvais marcher – je voyais trente-six chandelles... On me conduisit tant bien que mal jusqu'à l'hostellerie du monastère. Je m'étendis, à deux doigts de m'évanouir. A demi-consciente, dans ma somnolence, je me sentais incroyablement légère et heureuse. Plusieurs moines s'approchèrent alors de moi et, la mine réjouie, s'exclamèrent en me voyant : " Samadhi ! " »

Malgré ce violent choc à la tête, Maria Hippius, grâce à sa force intérieure, retrouva ses esprits et put donner sa conférence à la date prévue. Elle raconte qu'elle évita de parler du Christ de manière directe et explicite, en le nommant « Fils de Dieu et Rédempteur du monde à venir ». Elle se contenta de dire : « Vraisemblablement, il n'y a d'homme accompli ni en Orient ni en Occident. Chez les rosicruciens et les alchimistes, on a fait des tentatives de transmutation de la matière en " pierre philosophale ". Il y aura à l'avenir d'autres tentatives, mais cela reste encore un mystère. » A peine avait-elle achevé sa conférence que le Roshi se leva, se dirigea vers le tableau, et, saisissant une craie, dessina un grand cercle ouvert et traça une croix à l'intérieur. Puis il s'exclama : « IL est ici ! » La conféren-

cière avoue : « J'étais bouleversée : après mon choc à la tête, je reçus un choc en plein cœur ! De retour à ma chambre, j'eus l'honneur de la visite du Roshi en personne qui me présenta ses félicitations. » Tous deux avaient ressenti de concert cette profonde communion, cette complicité d'esprit qui permet de passer outre les différences de culture, de langue, d'habit et de religion. Maria Hippius parle ensuite d'un grand contraste et d'un changement de décor radical : « Un après-midi, nous quittâmes le monastère pour nous rendre dans un grand hôtel occidental : j'étais conviée à un repas avec Roshi Yuho Seki, plusieurs moines et un journaliste. Une grande pièce vide et froide, inhospitalière, avec au centre une grande table recouverte d'une nappe blanche ; on apporte des assiettes de biftecks " des pâturages de Kyoto " (de gros pavés de bœuf servis avec de la bière...) : et toutes ces " merveilles " furent littéralement englouties en un clin d'œil !... Avant cette triste scène de l'hôtel, le Roshi m'avait accompagnée jusqu'à un petit sanctuaire traditionnel retiré dans la forêt ; sa beauté et son énergie sont encore gravées dans ma mémoire... »

Mais revenons aux tournées de conférences de Dürckheim à travers l'Europe. On retiendra tout particulièrement sa participation à des congrès de médecine et de psychothérapie, notamment aux Semaines de la psychothérapie de Lindau et aux séminaires annuels de la Fédération stuttgartoise Arzt und Seelsorger (Médecin du corps et de l'âme). Cette organisation se nomme aujourd'hui Internationale Gesellschaft für Tiefen-psychologie (Société internationale de psychologie des profondeurs) : sa fondation et son orientation spirituelle se sont très largement inspirées de l'œuvre de Graf Dürckheim.

La Fédération Arzt und Seelsorger s'alignait sur les objectifs de la thérapie initiatique « made in Rütte ». Le psychothérapeute Wilhelm Bitter et les théologiens Hermann Breucha (catholique) et Rudi Daur (protestant) avaient réuni en 1949 un groupe de praticiens afin de réaliser en commun un travail pluridisciplinaire à la fois

médico-thérapeutique, psycho-sociologique et socio-pédagogique. Bitter proposa d'appeler ce groupe Synopse (vue globale) dans le sens d'une « psychothérapie synoptique ». Le but était non seulement de rassembler les différentes disciplines des sciences humaines et les diverses écoles de psychothérapie, mais surtout d'initier entre elles un dialogue fécond afin de proposer un travail proprement « synoptique », une démarche globale. Tel était le leitmotiv des séminaires que cette société organisa chaque année à partir de 1952.

Les thèmes proposés furent par exemple : « La transformation de l'homme » (Göttingen 1956), ou encore « La méditation dans la religion et dans la psychothérapie » (Stuttgart 1957). La participation de Dürckheim à ces séminaires s'imposait d'elle-même : son destin et son expérience semblaient le « prédestiner » à traiter de la place de l'être essentiel *(Wesen)* dans la transformation de l'homme et de la complémentarité des pratiques spirituelles orientale et occidentale. De par la nature de sa démarche thérapeutique, à la fois psychologique et spirituelle, Dürckheim avait une troisième spécificité à faire partager : l'expérience et l'expression de la réalité *corporelle,* du *corps que l'on est.* Ce n'est donc pas un hasard si, lors du séminaire de 1957 dont le thème central était la méditation, Dürckheim intitula sa conférence : « La force de guérison des gestes purs ». Il y proposait notamment la réflexion suivante :

> « Tout comme il y a certains événements dans la vie qui nous obligent littéralement à nous " mettre à genoux " – c'est-à-dire nous contraignent à une certaine *posture* – inversement, il y a certaines postures qui possèdent intrinsèquement une telle force de transformation que toute chose devient alors transparente à la dimension divine. Quand un homme prend réellement au sérieux son aspiration à la transcendance, l'efficience de cette force de guérison inscrite en lui dépend moins

de sa volonté et de sa conscience objective que de son comportement et de son état d'esprit global : il dépend donc également de sa posture corporelle. L'état d'esprit nécessaire à la guérison est favorisé par la pratique du geste juste : par conséquent, on peut parler de la force de guérison des gestes purs [5]. »

Naturellement les différentes formes de « travail corporel » (au sens large) pratiquées à Rütte influaient directement sur les thèmes des conférences. Il faut noter à ce titre qu'il y a une grande différence qualitative entre parler de manière spéculative d'une discipline spirituelle et proposer d'en partager l'expérience. Ce souci de mettre en pratique les différentes approches et les exercices spirituels concernés était commun à la plupart des praticiens qui s'étaient réunis sous le label Arzt und Seelsorger. Le séminaire de l'été 1967 au château d'Elmau fut l'occasion de passer aux actes. Par rapport à l'année précédente, le nombre de participants avait doublé : il atteignait plus de quatre cents personnes, toutes très motivées par le thème générique proposé : « Thérapie occidentale et sagesse orientale ». Les organisateurs avaient réussi à réunir une large palette de spécialistes et de sommités en matière de pratiques orientales, y compris quelques scientifiques asiatiques. Graf Dürckheim avait fait inviter le Père jésuite Hugo M. Enomiya-Lassalle qui venait de publier deux ouvrages sur sa longue pratique du zen [6]. Rappelons que suite à la visite du Père Lassalle à Rütte, les deux hommes avaient noué une profonde amitié que la mort seule allait interrompre. Pour l'occasion, le maître zen germano-japonais et le psychothérapeute spécialiste du zen étaient convenus de compléter leurs conférences respectives par des séances d'initiation au zazen. Il faut préciser que par leur spécialité comme par leur itinéraire personnel, les deux praticiens avaient développé des approches très différentes du zen. D'ailleurs, les thèmes de leurs conférences en attestent : tandis que Dürckheim, en psychologue, trai-

tait de « l'Orient et l'Occident en nous », le Père Lassalle, membre de l'ordre fondé par Ignace de Loyola, proposait quant à lui : « L'illumination du bouddhisme zen à l'horizon de la mystique chrétienne ». Dürckheim concluait son exposé en parlant de la congruence entre l'expérience suprapersonnelle de l'être dans le bouddhisme et l'expérience personnelle dans la foi chrétienne :

> « Il y a certes une différence indéniable entre une religion qui se base sur l'expérience de l'Etre et une religion qui s'enracine dans la foi : entre une spiritualité qui voit le commencement et la fin dans un grand Tout unitaire et une religion qui invoque Dieu comme une personne. Mais il ne faut pas oublier que dans l'expérience de l'Etre on ne fait pas seulement l'expérience du grand Tout unitaire et libérateur : on y rencontre également le noyau de la personne. Parallèlement, une foi *vivante* en un Dieu personnel oblige le croyant à rassembler toutes les images de Dieu, à les immerger et à les fondre dans les profondeurs de la vérité de cet esprit qui dépasse toute représentation. L'expérience de l'Etre impersonnel et la foi personnelle ne sont pas deux choses distinctes : elles sont fondamentalement indissociables. Elles convergent en une spiritualité vivante qui fait mûrir et croître celui qui la pratique. Le chemin initiatique permet en réalité d'approfondir sa foi [7]. »

Ce séminaire Orient-Occident d'Elmau fut en un sens un événement initiatique pour Dürckheim, car c'est à partir de là qu'il commença à organiser et animer des séminaires de méditation « dans l'esprit du zen ». Sans être toutefois un maître zen patenté et reconnu par un maître oriental, indépendamment du Père Lassalle, il se mit à enseigner le zazen. Dans cette perspective, le séminaire d'Elmau fut décisif pour l'expansion de la pratique de la méditation en Allemagne et il contribua à un large rayonnement du zazen.

Fritz Kroeger était l'un des nombreux participants du séminaire d'Elmau. Il avait été président de la chambre de commerce et d'industrie de Francfort. Après avoir lu *L'Expérience de la transcendance,* il n'avait pas tardé à se rendre à Rütte, où il avait vécu, à l'âge de cinquante ans, une « expérience essentielle » qui avait éclairé sa vie. Deux mois après le séminaire d'Elmau, le 8 juillet 1967, il invitait Graf Dürckheim à Francfort. Il y avait organisé une conférence-séminaire à laquelle participaient en tout et pour tout vingt-sept personnes ; le thème : « Introduction à la pratique du chemin intérieur ». L'auditoire était plus que satisfait, comme il l'avait été le 24 mai de la même année, où le Père Enomiya-Lassalle avait fait une conférence sur le bouddhisme zen et la mystique chrétienne dans un amphithéâtre archi-bondé de l'université de Francfort. « Avec sa finesse d'esprit, il était comme un brin d'herbe qui surgissait du béton de la grande ville de Francfort. Quelque temps plus tard, Dürckheim fit lever les graines que le Père Lassalle avait semées dans les rangs du grand amphithéâtre de l'université. » Tel est le commentaire de Fritz Kroeger sur le double événement qu'il avait organisé. A cette époque, personne ne pouvait prévoir que de ce petit groupe de vingt-sept participants allait surgir le fameux Frankfurter Ring (le Cercle de Francfort) : Gesellschaft zur Pflege der Philousia e.V. (Société culturelle pour le rayonnement de la Philousia). Le Frankfurter allait devenir un haut lieu d'enseignement et d'initiation spirituelle, à l'origine de multiples séminaires réunissant érudits et créateurs de tous horizons et de toutes origines, rassemblant des femmes et des hommes venus d'Orient comme d'Occident. La liste des collaborateurs du Frankfurter Ring constitue à elle seule un véritable *Who's Who* de la spiritualité contemporaine : Fritjof Capra, Heinrich Dumoulin, Lama Anagarika Govinda, Philip Kapleau, John et Toni Lilly, Raimundo Panikkar, Balthasar Staehelin, Anne-Marie Schimmel, David Steindl-Rast, George Trevelyan, Friedrich Weinreb, ainsi que de nombreux amis et

disciples de Graf Dürckheim, du Père Enomiya-Lassalle et de Vladimir Lindenberg. Fritz Kroeger, cofondateur et premier directeur du Frankfurter Ring, a compté trente-trois jours de présence de Graf Dürckheim durant l'année de création de l'organisation. A l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de Dürckheim, Kroeger écrivit : « Le Frankfurter Ring peut être considéré comme un fils légitime de Graf Dürckheim : il est infiniment reconnaissant à son père spirituel de toute l'énergie et des inestimables cadeaux que le comte lui a offerts [8]... »

Le Frankfurter Ring et la société stuttgartoise Arzt und Seelsorger ne sont que deux exemples parmi d'autres de la fécondité et du rayonnement du travail de Dürckheim.

Une grande activité jusqu'à un âge très avancé

Quand on considère avec un certain recul la biographie de Graf Dürckheim, un fait saute aux yeux : ce n'est que relativement tard qu'il a trouvé sa voie et qu'il s'est consacré à sa vocation. Il avait déjà atteint la quarantaine lorsque, dans les années trente, après avoir été professeur de psychologie et de philosophie, il partit pour diverses missions diplomatiques à travers le monde. Et c'est à plus de cinquante ans, de retour de captivité au Japon, que commença à se dessiner pour lui la perspective d'une activité de psychothérapeute, de professeur de méditation et de guide spirituel. A cette époque, le travail qui s'amorçait à Rütte n'en était encore qu'à ses premiers tâtonnements : son orientation était assez floue. Il fallut de nombreuses années pour que se précisent les contours de l'activité du centre de thérapie initiatique fondé en Forêt-Noire. Dürckheim avait un âge avancé lorsque cette activité commença véritablement à prendre forme, à se développer et s'approfondir. Dürckheim dut ainsi attendre l'âge de soixante-dix voire quatre-vingts ans (à cet âge, habituellement, la plupart des gens ont « réglé leurs affaires » depuis longtemps) pour récolter les fruits de son travail, s'épanouir dans une activité de professeur, conférencier et écrivain, et devenir, aux côtés de Maria Hippius, le « maître de Rütte », même si, rappelons-le, lui-même n'a jamais revendiqué ce titre. Cette réputation de « maître »

s'accrut d'elle-même : de plus en plus de personnes le reconnaissaient et le considéraient comme tel. Pour une personne extérieure qui n'a pas connu cette expérience avec Dürckheim, il est d'autant plus significatif de remarquer qu'aux yeux de nombreux « patients » pour qui Dürckheim avait été un « thérapeute » et un « professeur », la relation maître-disciple s'est prolongée et développée pour devenir une relation d'amitié prenant en compte les différences de maturité spirituelle. Ce n'est donc pas un hasard si fut fondée en 1969, à l'initiative de Graf Dürckheim et sous son parrainage spirituel, la fameuse communauté du Frankfurter Ring (Société culturelle pour le développement de la Philousia ou l'amour de l'être). Cette évolution dans les relations interpersonnelles pourrait laisser entendre que la relation à Dürckheim n'avait rien d'une dépendance vis-à-vis d'un gourou, et que nombre de ses disciples avaient déjà franchi un pas décisif vers leur individuation, vers leur accomplissement en toute liberté [1].

A soixante-dix ans passés, Dürckheim était encore dans la force de l'âge, ainsi qu'en témoignent unanimement les personnes qui l'ont rencontré à cette période de sa vie. A plus de quatre-vingt-dix ans, il montrait encore une vitalité surprenante. Il ne faut toutefois pas en conclure que les souffrances de la vieillesse lui étaient épargnées et qu'il avait totalement échappé à la maladie. Pourtant, il semblait puiser une énergie remarquable de son *hara* [2]. Le *hara* est un point du corps situé au niveau du bas-ventre : c'est la source mystérieuse du *Ki,* la force vitale, dont le foyer correspond au centre de gravité du corps. Le *Ki* est une énergie cosmique, la « force des profondeurs » – on ne peut la produire par soi-même, on peut simplement en disposer : « Elle est là si l'on accepte de la recevoir. » Pour ce faire, au lieu de se crisper et d'établir son centre de gravité au niveau de la poitrine et des épaules, il faut se relâcher et – notamment en pratiquant l'exercice de l'assise méditative, le zazen – s'enraciner dans son bassin, dans son

hara, la « source claire et profonde de l'éveil ». Lors de l'un de ses derniers entretiens télévisés, en 1985, devant le journaliste Karl Schnelting de la ZDF (la seconde chaîne allemande), Graf Dürckheim prouvait une fois de plus les étonnantes ressources que l'on peut tirer du *hara* sans aucune tension volontaire ni contraction musculaire. Il n'eut aucun mal à convaincre les téléspectateurs en résistant comme un roc à son interlocuteur, pourtant deux fois plus jeune que lui. Il commenta : « Il m'arrive souvent de saluer mes amis en leur décochant un puissant coup de poing dans le ventre, dans la sangle abdominale située sous le nombril. Si mon ami perd l'équilibre et tombe vers l'avant, c'est qu'il n'est pas " dans son hara " : il n'a alors aucune force. »

Dans ses vieux jours, Dürckheim contracta une maladie des yeux incurable : la dégénérescence de Makula. Cette affection se traduit par une réduction croissante du champ visuel. Aux premiers symptômes, au début des années soixante-dix, il fit appel à de nombreux spécialistes pour guérir les troubles visuels qui l'affectaient. Il consulta divers praticiens, notamment des médecins anthroposophes, mais aucun remède ne put enrayer l'évolution de la maladie. Dans un premier temps, Dürckheim porta des lunettes spéciales et utilisa une machine à écrire à gros caractères : la petite machine à écrire dont il s'était servi jusqu'alors pour taper ses manuscrits était devenue obsolète. A partir de 1975-76, il fut contraint de dicter ses manuscrits. Le premier texte qu'il dicta fut un livre qui devint un grand succès de librairie : *Meditieren, wozu und wie (Méditer, pourquoi et comment).* Pour sa collaboratrice, selon ses propres termes, ce fut une « expérience merveilleuse ». Dürckheim affirmait quant à lui que la relecture était beaucoup plus aisée lorsque le texte était dicté. Cela s'explique sans doute par le fait qu'en dictant, l'auteur manifestait une plus grande exigence de rigueur et de précision dans l'expression de ses idées qu'en écrivant lui-même ses textes. Hélène Gleiss était venue pour la pre-

mière fois à Rütte dans les années soixante. Elle devint plus tard pour Dürckheim une collaboratrice précieuse, puisque c'est elle qui eut la charge de transcrire les textes dictés par l'auteur du fait de sa vue déficiente. Cette véritable confidente de Graf Dürckheim commente son travail en ces termes : « Nous nous rendions souvent à 9 heures du soir dans sa petite maison à l'orée du bois, et nous travaillions deux à trois heures durant. Le lendemain, je m'appliquais à réécrire ce qu'il m'avait dicté la veille. Il apportait immédiatement des corrections, jusqu'à ce que le manuscrit " ait de la tenue ". Il l'améliorait jusqu'au dernier moment [3] ! » Même si le livre sur la méditation *(Méditer, pourquoi et comment)*, publié chez Herder à Fribourg, fut l'un des derniers ouvrages de Dürckheim, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa bibliographie pour constater que dans les dix dernières années de sa vie furent publiés (et rédigés sous sa dictée) un grand nombre d'articles, de conférences et de préfaces à des livres signés par ses collaborateurs. On retiendra notamment l'article sur la pratique de la méditation qu'il rédigea pour l'encyclopédie d'Helmut Kinders *Die Psychologie des 20. Jahrhunderts (La Psychologie du XXe siècle)*, le petit livre intitulé *Ton der Stille (Le Son du silence)* en hommage au Père Enomiya-Lassalle, ainsi que les ouvrages de compilation *Der zielfreie Weg (Le Chemin sans but)* et *Von der Erfahrung der Transzendenz (L'Expérience de la transcendance)*. Le nonagénaire retravailla également, avec l'aide de Christa Well, un grand nombre de textes de conférences données à Francfort en vue de leur publication [4].

Il serait totalement erroné de se représenter Graf Dürckheim dans les dernières années de sa vie comme un conférencier hyperactif se doublant d'un pédagogue et superviseur émérite. Il a lui-même souvent insisté sur la différence fondamentale qui existe entre l'activité extérieure pour laquelle le « moi existentiel » aime à se glorifier, et le processus de maturation de l'être essentiel, qui prend un accent particulier dans la seconde moitié de la

vie d'un homme. C.G. Jung s'est intéressé de près à ce processus. Biologiquement, entre trente et quarante ans, tout être humain amorce un déclin vers la mort. A ce déclin naturel doit répondre un retournement intérieur digne d'éclairer la croissance spirituelle. Graf Dürckheim accorde de même une grande valeur aux vertus de l'âge : selon lui, avec l'âge, l'homme a la chance et le privilège de pouvoir accéder à la maturité spirituelle et à l'accomplissement de son humanité. Il est tout à fait compréhensible que l'homme désire que sa vie soit éternelle : ce désir émane du « moi existentiel » attaché au monde et dépendant de la temporalité ; il caractérise un être qui ne s'est pas encore engagé sur le chemin initiatique et ne possède aucune intuition ni aucune expérience du Soi.

> « Le désir de l'éternelle jeunesse est à l'origine de la peur de vieillir. Cette peur génère avec le temps une pénible souffrance car l'homme éprouve alors avec le temps une frustration croissante. On ne peut vaincre cette souffrance qu'en obéissant à la loi de la vie. Mais cela implique d'accepter son propre vieillissement ; et cette acceptation n'est possible que lorsque l'existence s'enracine dans une réalité qui dépasse l'âge et se situe au-delà de la dualité jeunesse-vieillesse. Le grand âge devient alors une sorte de " preuve par l'exemple " : la preuve réjouissante de la présence de la transcendance, qui s'exprime tout aussi bien dans le devenir que dans la disparition [5]. »

Graf Dürckheim ne s'est pas contenté d'enseigner cette conception de l'âge pleine d'estime, de grandeur et de respect : il en a fait l'expérience et l'a vécue personnellement. Il l'a prouvé à maintes reprises, notamment dans les dernières années de sa vie, où il a connu diverses maladies, dont deux infarctus. A peine rétabli, il ne manquait pas par exemple de plaisanter sur sa maladresse. Il se plaisait à faire de l'humour, à répéter ses anecdotes préférées en

faisant d'heureuses variantes suivant les circonstances. Il dit un jour à sa rédactrice qu'elle pourrait écrire un livre qui s'intitulerait : « Graf Dürckheim tel que personne ne l'a connu ». Par ailleurs il accueillit son biographe avec sympathie et bienveillance, assurant qu'il pouvait poser toutes les questions qu'il voulait, qu'il se ferait un plaisir de répondre à toutes sans exception, avant d'ajouter : « Ma mémoire est une vraie passoire... » Inutile d'insister sur la pointe d'autodérision que contient cette affirmation... Au cours d'une vie, il y a un certain nombre de détails biographiques – situations, rencontres, événements divers... – qui, tout en rendant la biographie vivante, voire passionnante, se révèlent sans importance, du moins pour la personne concernée... Toujours est-il que l'année de son second infarctus, Dürckheim manifestait une certaine curiosité à l'approche de la célébration de son quatre-vingt-dixième anniversaire. Il avait su pratiquer depuis longtemps, bien avant les dernières années de sa vie, l'art du « lâcher-prise », cette manière d'abandon qu'il avait appris dans sa jeunesse auprès de « son » maître, Maître Eckhart. Le *wu-wei* de la tradition taoïste, le non-agir dans l'action [6], l'engagement sur « le chemin sans but » – car « le chemin est le but » –, toutes ces notions furent pour Graf Dürckheim des pratiques quotidiennes pendant des dizaines d'années. Le fameux « quotidien comme exercice » a éclairé sa vie active et ne s'est pas limité à ses années de vieillesse.

Ce « quotidien comme exercice », avec ses obligations, ses contraintes et ses devoirs, intérieurs comme extérieurs, Graf Dürckheim l'a pratiqué avec la plus grande attention jusqu'à la fin de sa vie. Du fait de la multiplicité des tâches qu'il assumait et de la diversité des cheminements de vie des « clients » de Rütte, la journée de Dürckheim était très structurée. Jusqu'à plus de quatre-vingts ans, lorsqu'il n'était pas en tournée de conférences, il dirigeait en personne les stages de méditation organisés à Rütte. La journée commençait à 6 h 45 avec la messe célébrée dans la

petite chapelle située tout près de la Doktorhaus (les officiants étaient des prêtres catholiques – la plupart du temps, des participants au stage). A 7 h 30, débutait l'assise en silence au *zendo,* une salle de méditation installée suivant la tradition zen japonaise. Les premiers jours du stage, Graf Dürckheim dirigeait une initiation au zazen à l'attention des débutants. Il animait également les temps d'assise en silence, notamment tôt dans la matinée. En général, une vingtaine de personnes participaient au zazen. Après quarante minutes d'assise en silence, il y avait dix minutes de *kin-hin,* la marche méditative. Il s'agit d'une marche sans pause, exigeant recueillement et concentration, se caractérisant par des mouvements souples et un rythme ralenti. Lorsque la séance de zazen commençait à 6 h 45, le *kin-hin* était à nouveau suivi par vingt minutes d'assise en silence. Après le petit déjeuner, tout le monde se retrouvait à 8 h 45 dans la grande salle de la Herzlhaus pour la conférence de la matinée. Suivait un débat au *zendo,* puis de nouveau quarante minutes de méditation avant le déjeuner. L'après-midi s'organisait autour de différents ateliers. Graf Dürckheim recevait certains stagiaires en entretiens individuels tandis que d'autres pratiquaient dans diverses salles du hameau des exercices de *Selbsterfahrung* (expérience de soi), de travail de la respiration et de détente corporelle. Il y avait également d'autres ateliers : aïkido (art martial japonais favorisant l'équilibre des forces), pratique instrumentale, *Geführtes Zeichnen* (dessin dirigé, conçu et animé par Maria Hippius), expression corporelle et expression verbale. On se retrouvait ensuite à nouveau au *zendo,* tout d'abord pour un débat et une mise en commun où étaient confrontées les diverses difficulés rencontrées dans les ateliers ; puis suivait une nouvelle séance de méditation zazen. Le programme officiel se terminait à 19 heures avec le dîner, sauf lorsque était prévue une soirée artistique ou culturelle.

Ces soirées étaient fréquentes car il y avait souvent à Rütte des hôtes de marque qui donnaient une conférence

ou une représentation, sans compter tous les jours de fêtes et d'anniversaires. A ce titre, la variété était de rigueur. Pour une veillée de Noël, par exemple, Maria Hippius lut le passage de la Nativité dans une Bible ancienne, tandis que Graf Dürckheim déclamait et commentait le sermon de Maître Eckhart intitulé *Vom ledigem Gemüt* (l'âme affranchie). Pour le réveillon, il n'était pas rare que l'on sabre le champagne et que le groupe des collaborateurs ouvre le bal. Par ailleurs, la cave de la Herzlhaus invitait les stagiaires à savourer des « plaisirs dionysiens ». De nombreux témoignages tendent à prouver que Graf Dürckheim était ce qu'on appelle un « bon vivant ». Pourquoi en aurait-il fait un mystère ? Plus d'un stagiaire a parlé de cette « douloureuse surprise » d'apprendre que l'on avait « surpris » Graf Dürckheim la cigarette aux lèvres lors d'une soirée à l'Hôtel Graf-Zeppelin de Stuttgart : c'était après une longue journée de travail dans le cadre d'un séminaire organisé par la société Arzt und Seelsorger (Médecin du corps et de l'âme). « Le choix du menu, avec lui, n'avait rien de ce que l'on peut attendre d'un maître de zazen... », affirma un théologien qui avait participé au séminaire... Quant à son neveu Wolf Büntig, il qualifie volontiers son oncle de « bon vivant », en précisant que Graf Dürckheim ne prisait pas particulièrement les « repas pantagruéliques » : il préférait de loin la cuisine raffinée des bons restaurants, agrémentée de desserts de gourmet et accompagnée de vins de qualité. A ce titre, il aimait les grands crus et, en la matière, il ne consentit à des restrictions et des sacrifices qu'arrivé à un grand âge, quand son état de santé l'y contraignit. Ses proches parlent de sa préférence pour les grands crus de vin rouge français et pour les meilleurs cépages de Forêt-Noire. La région du Kaiserstuhl, du fait de son exposition, offrait en l'occurrence d'excellents spécimens.

Entre autres célébrations, les anniversaires étaient à Rütte l'occasion de grandes fêtes. Le 24 octobre 1966, on célébra le soixante-dixième anniversaire de Graf Dür-

ckheim. Son œuvre venait d'atteindre son apogée. Le Centre de Rütte avait quinze ans d'existence. Maria Hippius, également au sommet de son art de thérapeute, dirigea, en hommage à son « compagnon de vie et de travail », la publication d'un ouvrage collectif intitulé : *L'Expérience de la transcendance*. Le sous-titre, *Contributions et échos*, laissait entendre le remarquable rayonnement qu'avait eu l'activité des multiples collaborateurs qui avaient œuvré à Rütte tout au long de ces quinze années. De nombreux articles en témoignaient, sous la plume notamment de plusieurs maîtres zen japonais, dont Hakuun Yasutani. En 1965, Yasutani avait rendu visite à Dürckheim dans ce petit village isolé de la Forêt-Noire en compagnie de l'interprète de l'ex-diplomate allemand, le professeur Fumio Hashimoto. Yasutani achevait son article en citant un aphorisme oriental traitant de la maturité spirituelle : « En Orient, on trouve cet adage : " Un homme qui atteint l'âge de soixante-dix ans devient une curiosité historique. " En Chine, on parle de *zenju* – qui signifie " vie pleinement accomplie " – lorsqu'un homme atteint cent soixante ans ; et de *hanju* – " vie à demi accomplie " – lorsqu'il arrive à quatre-vingts ans. On pense en effet que le ciel destine l'homme à une durée de vie de cent soixante ans [7]... »

Quant à l'écho que reçut Graf Dürckheim dans les milieux culturels de la société allemande, il fut en réalité plutôt limité. Le monde universitaire semblait s'être vengé du fait que Dürckheim ait renoncé à la carrière de professeur de faculté après la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'avérait plus d'aucune « utilité » : sa nouvelle orientation ne s'inscrivait dans aucun courant de pensée idéologique de l'époque, et il ne s'était associé à aucune école de psychologie des profondeurs et de psychothérapie, qu'on avait vu après-guerre se multiplier en Allemagne. Aucun de ses anciens collègues d'université ne lui avait décerné de « promotion d'honneur ». Par conséquent, les journalistes n'avaient pas grand-chose à « se mettre sous la dent » : il ne leur restait plus qu'à le qualifier de « précur-

seur d'une nouvelle image de l'homme », d'« ambassadeur du zen » *(Frankfurter Allgemeine Zeitung)*, ou encore de « gardien des vertus » *(Rheinische Post)*. L'une des premières organisations universitaires à faire l'éloge de Graf Dürckheim fut la Humboldt-Gesellschaft für Wissenschaft, Kunst und Bildung e.V. (Société Humboldt pour la science, l'art et l'éducation), fondée à Mannheim en 1962. Son président, le docteur Herbert Kessler, décerna à Graf Dürckheim la « médaille de Humboldt » en hommage à son œuvre scientifique, notamment pour avoir créé les fondements d'une « anthropologie métaphysique » et « jeté un pont entre l'Occident et la culture de l'Asie extrême-orientale, notamment celle du Japon ». La célébration officielle eut lieu le 5 février 1971 dans la salle des chevaliers du château de Mannheim. A cette occasion, Dürckheim fit une conférence sur le thème : « L'image de l'homme dans le champ des épreuves de notre temps ».

A l'initiative de deux instances très différentes, le consul général d'Allemagne à Osaka-Kobe et l'université catholique de Fribourg, Graf Dürckheim fut décoré, peu avant son quatre-vingt-unième anniversaire, de la Croix du mérite national de première classe. Elle lui fut remise dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Todtmoos par le président du gouvernement, le docteur Bittighoffer, en présence de nombreuses personnalités de la région. Cette reconnaissance officielle eut pour effet de susciter l'intérêt de la population locale, jusque-là très limité, pour ce qui se passait au Centre de Rütte. Ainsi, à l'occasion du trentième anniversaire de la fondation du Centre, le groupe des collaborateurs de Graf Dürckheim et Maria Hippius organisa une semaine de festivités et de manifestations publiques. Le petit village de Rütte ne pouvant héberger les centaines de participants, la plupart des manifestations (conférences, concerts, méditations, etc.) se déroulèrent dans la grande Halle Wehratal de Todtmoos. La diversité des personnalités artistiques et spirituelles conférait à ces festivités, exceptionnelles pour cette région isolée, un véri-

table caractère œcuménique. Outre les contributions du couple fondateur et de leurs collaborateurs, on trouvait de nombreux invités de marque : certains venaient d'outre-Atlantique, comme le professeur Joseph Campbell de New York, spécialiste mondialement connu de la mythologie, lié d'amitié avec Dürckheim depuis ses études munichoises et mort en 1987. Stanley Keleman, thérapeute, poète et graphiste, venait de Berkeley en Californie. Il y avait également Yuho Seki Roshi, l'abbé du monastère zen Eigen-ji de Kyoto, une des principales écoles Rinzai du Japon. Yuho Seki s'était déjà rendu plusieurs fois à Rütte en compagnie de moines pour des séminaires intensifs. Ses liens avec le Centre de la Forêt-Noire étaient très étroits. Il apporta une note fondamentale au « concert » de cette semaine de jubilé de Rütte. L'ensemble des conférences fut enregistré. Dürckheim dit à propos de Yuho Seki :

> « La présence de Yuho Seki au jubilé de Rütte fut un grand événement pour tout le monde : moins par les quelques mots qu'il a prononcés que par le merveilleux silence qu'il nous a offert de partager. Pendant une dizaine de minutes, le maître s'est assis face au public et, dans une immobilité absolue, il a gardé le silence. Les huit cents personnes environ présentes ont vécu ces quelques minutes comme une expérience inoubliable : l'expérience unique du silence si intense qui émane d'un maître. Son degré d'accomplissement agit à travers sa présence immobile sur l'être essentiel de centaines de personnes qui reçoivent de cette qualité de silence beaucoup plus que de n'importe quel discours, aussi inspiré fût-il [8]. »

L'éloge de Silvia Ostertag à l'adresse de l'ensemble des collaborateurs de Graf Dürckheim fut tout aussi chaleureux et communicatif. Dans un bel élan de l'âme, elle décrivit son itinéraire personnel : à partir du jour où elle arriva à Rütte, « partagée entre l'enthousiasme et la réti-

cence », puis ses premiers pas sur le chemin intérieur, sa sensation de libération le jour où elle comprit, sous l'impulsion de Maria Hippius et Graf Dürckheim, la nécessité de refuser toute méthode trop restrictive, et les encouragements qu'elle reçut lorsqu'elle décida de fonder avec son mari le Centre de formation de Seeg près d'Ostallgäu.

Autre événement marquant de ce jubilé : la cérémonie du thé que célébra le maître zen Michiko Nojiri. Durant cette célébration œcuménique, la tradition chrétienne ne pouvait faire défaut, ne serait-ce que par la place qu'elle occupe à Rütte. Ce rôle fut assuré par le Père jésuite Johannes B. Lotz, professeur à l'université grégorienne de Rome, et par le doyen protestant Erich Leinert de Heidelberg ; tous deux avaient suivi, chacun à sa manière, l'enseignement de Graf Dürckheim. Un journaliste du *Südkurier* de Constance parla de « l'atmosphère de jubilation de cette semaine de festivités ». Le jubilé s'acheva par une grande fête avec un programme de concert riche et varié.

La semaine du jubilé de Rütte fut une grande réussite, grâce notamment à la participation et au soutien de nombreux sympathisants. Aussi Maria Hippius et Graf Dürckheim adressèrent-ils à la population de Todtmoos-Rütte un courrier de remerciement : « Nous nous réjouissons tout particulièrement du fait que la semaine du jubilé du Centre de rencontre et de formation en psychologie existentielle de Todtmoos-Rütte nous ait rapprochés de la population locale. Nous sommes très heureux de la participation des habitants de Todtmoos... » Le conseil municipal avait décidé pour l'occasion de rebaptiser la rue principale de Rütte Graf-Dürckheim-Weg, apportant ainsi la reconnaissance officielle du Centre. De nombreuses personnes avaient profité de la journée portes ouvertes pour faire un tour d'horizon du Rütte de Graf Dürckheim et se faire expliquer les diverses activités proposées par les collaborateurs du Centre.

Le rôle prépondérant qu'avait joué Maria Hippius dans la fondation du Centre comme dans le travail réalisé pen-

dant ces trente années à Rütte fut de plus en plus reconnu et manifeste. Indépendamment de ces festivités organisées à Rütte, parurent à cette époque dans la presse allemande une série d'articles et d'interviews. On citera notamment une série intitulée « Les figures clefs de la psychothérapie » réalisée par l'hebdomadaire *Die Zeit* en novembre 1984 (ces articles firent plus tard l'objet d'un livre), ainsi qu'un article paru en 1985 dans le magazine grand public *Die Bunte* présentant le couple de fondateurs de Rütte comme « Les guérisseurs de l'âme ». La seconde chaîne de télévision allemande invita Graf Dürckheim dans le cadre d'une série d'émissions intitulée « Témoins du siècle ». On peut néanmoins se demander dans quelle mesure le rôle prépondérant de Maria Hippius fut reconnu publiquement. Elle allait toutefois être nommée présidente d'honneur de la Deutsche Transpersonnale Gesellschaft (DTG, Société transpersonnelle d'Allemagne) fondée en 1986, ce qui tend à prouver son charisme et sa réputation. Une reconnaissance officielle d'un autre ordre : le mariage, attendu depuis longtemps, de Karlfried Graf Dürckheim, alors âgé de quatre-vingt-huit ans, et de Maria Hippius, soixante-seize ans (ils étaient tous deux veufs de leur première union). Ils annoncèrent cette manière d'officialisation de leur « communauté de vie et de travail » en ces termes : « Après plus d'un demi-siècle de vie commune et de travail en commun, nous avons décidé de nous marier. »

Le motif extérieur n'a tout naturellement rien de mystérieux. Ils confirment tous deux la véracité d'un dialogue entre les « futurs époux », où Graf Dürckheim demanda à Maria Hippius : « Au fait, Maria, sais-tu au juste pourquoi nous ne sommes pas mariés ? » Sa réponse : « Tu le sais bien, Karlfried : il fut un temps où je ne voulais pas me remarier. » Elle faisait allusion à sa douloureuse et longue attente de nouvelles de son mari Rudolf Hippius après la fin de la guerre. A quoi Karlfried répliqua : « Oui, je sais, Maria, mais c'est du passé : maintenant, pourquoi ne

sommes-nous pas mariés ? » Maria : « Je ne le sais pas plus que toi !... » Graf Dürckheim décrocha sur-le-champ le téléphone et demanda le service de l'état civil de Todtmoos. Trois semaines plus tard, ils étaient officiellement mari et femme.

Peu de temps auparavant, à l'occasion du quatre-vingt-septième anniversaire de Dürckheim, la commune de Todtmoos avait décerné au « maître de Rütte » le titre de « citoyen d'honneur ». Lorsque le maire Wolfgang Heuschmit remit officiellement le titre à Graf Dürckheim à l'hôtel de ville de Todtmoos, l'intéressé célébra l'occasion à sa manière : il apparut dans la salle de réception chaussé d'escarpins chinois qu'il s'était fait faire quarante ans auparavant à Shanghai, lors d'une excursion diplomatique pendant son second séjour au Japon.

Graf Dürckheim continua à assurer toutes ses activités quotidiennes jusqu'à ce qu'un premier infarctus le contraigne à interrompre son travail [9]. Cet accident cardiaque se produisit en novembre 1983 à Paris, où Dürckheim donnait souvent des conférences et animait des séances de supervision. Son rétablissement fut relativement rapide : il fut bientôt remis sur pied. Quelques semaines plus tard, malgré sa quasi-cécité, il recevait à nouveau ses clients à Rütte et assurait ses activités habituelles. Son second infarctus, survenu le 21 juillet 1986 à Rütte, fut beaucoup plus grave. Cette fois-ci, la convalescence nécessita plus de temps. Graf Dürckheim allait-il être rétabli pour son quatre-vingt-dixième anniversaire ? Inutile de préciser qu'il espérait vivement célébrer ce grand jour avec ses convives. Son rétablissement fut surprenant : début septembre, quelques brèves balades ainsi que deux heures de présence aux noces d'un couple de collaborateurs. C'étaient là des signes très encourageants. A la mi-septembre, sa sœur Toni lui rend visite afin d'apporter son aide à sa belle-sœur Maria : le malade accuse des hauts et des bas, même s'il commence à revivre de belles heures de bien-être. Sa sœur et lui échangent leurs souvenirs

d'enfance et c'est une véritable cure de jouvence pour le convalescent lorsque Toni, de douze ans sa cadette, lui raconte ses premiers souvenirs d'enfance au château de Basseheim où elle naquit en 1909. La nuit, dans ses rêves, Graf Dürckheim se retrouva à Steingaden. Il revit des scènes de chasse avec son père et ses frères, il revit les fermiers de la propriété recevoir au petit matin les ordres de « monsieur le comte ». Vers la mi-septembre, il fait un tout autre rêve : celui de sa propre sépulture. La scène est étrange : il porte lui-même l'urne de ses cendres dans la nef de la chapelle Saint-Jean de Steingaden, où sont célébrées les obsèques des Dürckheim depuis le XIXe siècle.

On peut se demander quels souvenirs Graf Dürckheim peut bien avoir gardés de l'époque du IIIe Reich, et quelles pensées ils lui inspirent avec le recul. Il arrive que de petites phrases anodines du quotidien l'amènent à faire référence à cette période de sa vie. Un jour, il parle de la bonne position assise à observer, et, l'appliquant à sa biographie, il laisse échapper : « Je me suis souvent retrouvé entre deux chaises, mais je ne me suis jamais *assis* nulle part. » Un autre jour, il a une phrase à la fois plus explicite et beaucoup plus réaliste ; alors qu'il examine en compagnie de son neveu Wolf Büntig une collection de chemises de différentes couleurs, il fait soudain la remarque suivante : « Par le passé, il m'est arrivé de porter des chemises *brunes*, mais c'était là une erreur... »

Autre occasion de se tourner vers le passé de la famille Dürckheim : l'année 1986 est le centième anniversaire de la mort du roi Louis II qu'un oncle de Karlfried Dürckheim, Alfred, avait servi comme aide de camp. Le film de rétrospective historique sur Louis II que la seconde chaîne allemande rediffusa à cette occasion alimenta les conversations pendant plusieurs jours dans la Doktorhaus. Dürckheim put bientôt sortir faire de petites balades de quelques minutes autour de son domicile, et « rendre visite aux cerfs » à quelques encablures des dernières maisons de Rütte. Si quelqu'un disposait d'une voiture, il se faisait

volontiers conduire à Bernau, où se trouve un chemin forestier qu'il affectionne tout particulièrement. Souvent, il s'arrête et reste un instant immobile : ce n'est pas seulement pour reprendre son souffle, c'est aussi pour savourer le calme de la forêt et écouter « le son du silence ».

Il profita ainsi de sa période de convalescence pour préparer son quatre-vingt-dixième anniversaire. Néanmoins, l'activité de cours et de séminaires ne devait pas connaître d'interruption. Le programme de Rütte, imprimé en début d'année, prévoyait pour l'automne « entretiens et débats » avec Graf Dürckheim. Effectivement, dès le 20 septembre, il assurait des entretiens individuels en matinée et dans l'après-midi. A partir de cette date, il prit également part à la méditation collective et répondait aux questions des stagiaires en fin de séance. Même si toutes ces activités lui demandaient beaucoup d'efforts, le nonagénaire n'avait pas perdu le sens de l'humour. Ses amis trouvaient même « précieux » le comique involontaire de ses anecdotes habituelles, qu'il ne manquait pas de « resservir » avec beaucoup de zèle. Sa rédactrice et confidente Hélène Gleiss remarque : « Il manifeste sa gratitude pour le moindre petit service qu'on lui rend. Rien ne lui semble dû. Et pourtant sa présence reste tout aussi limpide et naturelle. Il montre souvent une volonté tenace de railler ses propres faiblesses... »

Les rencontres et les visites ne manquent pas. Un petit groupe d'enseignants de taï-chi-chuan dirigé par un vieil habitué de Rütte est venu de France saluer le comte. Frédéric Leboyer, médecin français de renommée internationale, notamment pour son livre *Pour une naissance sans violence,* fit également un détour par Rütte à l'occasion d'une conférence qu'il donna à Fribourg. Du côté éditorial, il y a également du mouvement. Les éditions Otto-Wilhelm Barth Verlag, le premier éditeur de Dürckheim, ne cachent pas leur satisfaction. Au cours des dernières années, les ventes n'ont cessé d'augmenter. Le livre le plus vendu est *Hara, centre vital de l'homme*: c'est presque un

best-seller ; il a même été traduit en danois et en espagnol. A l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de Dürckheim, *L'Appel du maître,* longtemps épuisé, est réédité.

Nous voici le 24 septembre. A Rütte, l'ambiance est à la fête. L'automne est magnifique, et le calme enchanteur de la Forêt-Noire plane sur le village. Ces belles journées sont propices aux balades en forêt. On dispose désormais de plus de temps pour la lecture à haute voix : depuis l'aggravation de sa cécité, Graf Dürckheim a besoin qu'on l'informe des dernières parutions et qu'on lui lise à haute voix les livres de son choix. Depuis plusieurs jours, au programme : *La Voie du Tao* de J.C. Cooper. Il s'agit d'une introduction à la sagesse taoïste chinoise, traitant notamment du *Yi king* et du fameux *Tao-tö-king* si cher à Dürckheim depuis les années vingt. S'il demande qu'on lui relise inlassablement les différents chapitres de ce livre, ce n'est pas seulement parce que sa mémoire est défaillante. Momentanément, il ne peut se permettre des activités lui demandant plus d'efforts. Aussi doit-il renoncer à diriger la séance hebdomadaire d'« initiation à la méditation » et à mener les « entretiens et débats » auxquels participent souvent une centaine de personnes. Pour se ménager, il ne prend pas part à la première méditation du matin qui reste néanmoins sa spécialité. Par contre, il continue à assurer comme à l'accoutumée les entretiens individuels. Il s'agit d'offrir cette « qualité de présence » et ce « rayonnement » dont il a abondamment parlé et qu'il a souvent évoqués dans ses écrits : un rayonnement tout à fait indépendant des paroles et des propos qu'il peut tenir en pareille circonstance. Les personnes concernées en sont très souvent stupéfaites.

Selon sa rédactrice, ce n'est pas pour lui une tâche facile, car il doit trouver un juste équilibre : il doit veiller d'une part à ne pas trop dépenser ses forces, d'autre part il a lui-même besoin de cet échange, de cette relation humaine avec les personnes « en quête » qui lui

demandent conseil. Cet exercice est même devenu pour lui un véritable élixir de vie. Souvent, il se contente de quelques mots, il arrive parfois qu'il reste simplement assis en silence face à son patient. Ce qui émane de lui, son charisme naturel, suffit à établir le contact avec le noyau profond de l'être. « Il m'est souvent arrivé, raconte l'une de ses collaboratrices de longue date, de me retrouver face à lui, sans que nous échangions un seul mot : l'air était " pur " et les problèmes perdaient soudain de leur importance... » Les gens qui ont connu de près Graf Dürckheim savent le prix qu'il accordait à cette relation vivante privilégiée : il la considérait comme une véritable nécessité. Il ne se faisait nullement le « canal d'une force extérieure » comme d'aucuns l'ont prétendu. Il ne s'agissait pas non plus d'une sorte d'hypnotisme comme on aurait pu quelquefois le croire. « C'est un don naturel, et comme un devoir qu'il faut lui reconnaître, dans la mesure où c'est ainsi qu'il le vit : même lorsque cela nous dépasse et qu'il se fatigue rapidement. Sa montre intérieure connaît l'espace-temps sans durée : nous l'avons réellement éprouvé lors de sa seconde attaque cardiaque. Il était vraiment " passé de l'autre côté ", et pourtant, il est revenu à lui " comme ça ", et il en a réchappé. »

Sa rédactrice-confidente a connu plus d'une situation embarrassante. Un jour, lors d'une balade, quelqu'un arrive à leur rencontre. Dürckheim dit à cette personne : « Etes-vous déjà venu chez moi ? Non ? Eh bien, passez au secrétariat et demandez un rendez-vous... » Il ne se rendait plus compte que son agenda de consultations était plus que rempli. Par le passé, chaque nouvel arrivant pouvait avoir un entretien personnel avec Graf Dürckheim ou Maria Hippius, mais cela faisait bien longtemps que cela n'était plus possible. Il lui fallait désormais ménager ses forces et il n'en mesurait peut-être pas toutes les conséquences.

Maria Hippius-Gräfin Dürckheim est très affairée à régler les différents problèmes que pose la gestion du

Centre de Rütte. Le fonctionnement de celui-ci ne connaît ni routine ni rythme de croisière : les changements sont constants, même si des collaborateurs chevronnés et dignes de confiance se répartissent les tâches. De nouvelles activités sont sans cesse mises en place et divers problèmes ne manquent pas de surgir au niveau humain comme sur le plan matériel. Par exemple, en plus du Johanneshof, un tout nouveau lieu de travail est en chantier : le projet Bernau. Des problèmes de construction imprévisibles se posent, et Maria ne peut plus compter sur l'aide de son mari pour les résoudre. Il y a également des problèmes très épineux de personnel : qui prendra en main à l'avenir la formation zen et la direction des exercices méditatifs ? Les collaborateurs les plus expérimentés qui auraient très bien rempli cette tâche ont tous quitté Rütte pour fonder leur propre centre et essaimer le travail thérapeutique. Il y a bien sûr des collaborateurs plus jeunes aux talents prometteurs, mais en l'occurrence, il faut une personnalité suffisamment mûre, disposant d'une certaine « autorité spirituelle » et capable d'assumer de grosses responsabilités. De plus, comme partout, il est difficile d'échapper aux conflits de pouvoir, aux susceptibilités et à la jalousie. Bref, Maria Hippius est constamment sous pression. Pourtant elle semble manifestement maîtriser la situation. C'est apparemment dans sa nature de faire face aux problèmes du quotidien, de les assumer et les résoudre. Elle avoue d'ailleurs qu'il lui arrive de « décrocher » pour une journée, d'aller faire un tour à Fribourg ou de se faire inviter pour une conférence à la succursale munichoise Exist-Rütte. Elle prend aussi un peu de repos lorsque sa fille, qui habite Munich, lui rend visite avec ses trois enfants. Ces visites procurent également beaucoup de plaisir à Koka, nom que ses « petits-enfants » avaient donné à Dürckheim (il n'avait pas de descendance) ; ce quolibet vient de OK : « Oncle » ou « Opa Karlfried ».

Les visites ne cessent de se succéder. On vient d'annoncer celle du docteur Karan Singh, l'ex-ministre indien de

la Santé qui avait invité Dürckheim en 1974 en Inde. Le 17 octobre a lieu un événement insolite. Une toute jeune femme entre à la « Doktorhaus » ; son prénom : Enja, celui de la première épouse de Graf Dürckheim, décédée très jeune. Comme le révèle l'entretien qu'elle a avec le Graf, la jeune femme ignore tout de l'existence d'Enja von Hattingberg. Elle s'avoue elle-même très fière de son prénom « unique en son genre ». Elle sait seulement que ses parents lui ont donné ce merveilleux prénom en lisant dans le journal l'annonce du décès d'une certaine « comtesse inconnue »... Curieuse coïncidence !

Les premières cartes d'anniversaire arrivent à Rütte. Stanley Keleman, ex-élève et vieil ami du comte, téléphone de Berkeley à Karlfried Dürckheim. Depuis qu'il lui est impossible de lire son courrier et d'écrire des lettres, le téléphone offre un moyen de communication privilégié avec le monde extérieur. Arrivent aussi de tristes nouvelles : un faire-part venant de Suisse annonce le décès du médecin et thérapeute Paul Tournier, le fondateur de l'organisation Médecin de la personne. Graf Dürckheim lui était très attaché. De dures nouvelles également en provenance de Berlin : Wladimir Lindenberg et le Père Johannes B. Lotz sont gravement malades ; ils avaient tous deux participé au jubilé de Rütte. La visite du Père Enomiya-Lassalle est d'autant plus réjouissante : il arrive de Tokyo ; il avait déjà rendu visite aux époux Dürckheim avant l'infarctus de Karlfried, le 30 mai, et à la grande satisfaction des amis et invités présents, il avait célébré l'eucharistie au *zendo,* reliant ainsi sacrement chrétien et spiritualité orientale.

Les rencontres sont souvent imprévisibles... La télévision retransmet un soir un entretien entre le journaliste sportif Harry Valerien et Luise Rinser. Parmi les très nombreux téléspectateurs que l'auteur engagée fascine, se trouvent les époux Marianne et Edmund Höldin de Todtmoos-Rütte. Ceux-ci écrivent une lettre à l'auteur pour l'inviter à faire une soirée de lecture dans leur petit village retiré

de la Forêt-Noire. En voyant la provenance de cette lettre, Luise Rinser répond avec enthousiasme à leur proposition : à la vue du nom du village, elle s'était immédiatement souvenue de Graf Dürckheim, qu'elle avait rencontré de nombreuses années plus tôt à Munich. A la date fixée, la soirée de lecture à Todtmoos se prolonge par une table ronde chez les Dürckheim : sont présents des stagiaires du centre, des habitants du village et divers invités. Luise Rinser s'exclamera : « Ici, à Rütte, on est directement à la source... Moi, en comparaison, je ne peux offrir qu'un verre d'eau... » Elle lit des extraits de son livre *Mirjam,* où elle retrace la vie de Marie de Magdala, une figure biblique qui lui est particulièrement chère. Tandis qu'on lui demande où elle puise, à plus de soixante-seize ans, tant de force et de fraîcheur – beaucoup de jeunes gens, notamment, sont attirés par son énergie qu'ils trouvent si singulière –, elle répond par un *haïku* japonais : « Je vais puiser de l'eau et je coupe du bois, quelle merveille ! » Ce verre d'eau n'est peut-être pas étranger à cette source...

Parmi les rencontres et les retrouvailles importantes de l'année 1986, il faut citer également la venue d'Ursula von Mangoldt : annoncée pour la semaine précédant l'anniversaire, sa visite n'eut lieu que le 15 novembre. Malgré leur proximité géographique, cette amie de longue date de Dürckheim (et son premier éditeur) avait pris au fil des années de plus en plus de « distance » avec l'enseignement du « maître de Rütte », qu'elle jugeait « trop oriental ». Pendant de nombreuses années, ils n'eurent même aucun contact. Elle arriva de son village de Bad Säckingen avec son compagnon Wolf von Fritsch ; ce dernier, gravement malade et très marqué par l'âge, demeurait cependant très actif, tout comme leur hôte. Les retrouvailles sont bouleversantes : les malentendus et les tensions de toutes ces années écoulées sont « balayés » et vite oubliés. Résultat : d'un commun accord, ils décident la réédition du livre qu'ils avaient cosigné trente ans auparavant, *L'Homme dans le miroir de sa main* (1954). Ce projet ne vit malheureuse-

ment pas le jour car Ursula von Mangoldt décédera peu de temps après.

Nous voici le 24 octobre 1986 : le grand jour est arrivé ! L'état de santé de Graf Dürckheim s'est stabilisé : il pourra même participer à un programme de festivités relativement chargé... A 7 h 30, il dirige la méditation avec Maria Hippius ; à 8 heures, il reçoit le « chœur » d'éloges des collaborateurs du Centre, puis arrive le petit déjeuner, sans cesse interrompu de coups de téléphone de félicitations et de vœux. Tout le monde se réunit ensuite pour une grande fête d'hommage où se succèdent toutes sortes de représentations, danses en cercle, prestations musicales, entrecoupées d'allocutions, d'éloges et de dithyrambes. Le grand soleil d'automne est au rendez-vous. Les autorités politiques ont envoyé leurs représentants – le même jour, le roi du Népal était reçu au village voisin d'Herrischried. A midi, les époux Dürckheim s'accordent une courte pause. Dans l'après-midi, un riche programme de concert les attend à l'église de Todtmoos ; en soirée, le maire de la commune prononcera son discours d'éloge, il sera accompagné par la Musikkapelle de Todtmoos ; la soirée s'achèvera avec une retraite aux flambeaux devant la Doktorhaus. Graf Dürckheim avait demandé qu'on ne lui offre aucun cadeau : il avait suggéré que l'on verse des dons à la société de soutien du Centre de Rütte afin, par exemple, de contribuer au financement de la formation de futurs collaborateurs. Pourtant, bouquets et présents ne cessent d'arriver à Rütte. Télégrammes de félicitations, cartes de vœux, appels téléphoniques : d'innombrables « anciens » de Rütte se manifestent pour remercier Graf Dürckheim pour son aide précieuse *(« Hilfe zur Selbsthilfe »)*, pour son « accompagnement sur le chemin intérieur ». Les éditeurs ne veulent pas rester en marge de l'événement. Rudolf Streit-Scherz vient de Berne : éditeur chez Wilhelm Barth Verlag, il parle de « la relation privilégiée » qu'il entretient avec le comte et se présente comme « son principal éditeur ». Pour joindre le geste à la parole, il lui offre un vieil

armagnac de... quatre-vingt-dix ans d'âge. La presse couvre bien entendu l'événement : outre le journal local, on trouve celui de Steingaden, ainsi que le grand quotidien allemand *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : de toutes parts, Graf Dürckheim reçoit les honneurs...

La célébration de ce quatre-vingt-dixième anniversaire n'a toutefois rien de solennel : ce n'est pas le style de Rütte. C'est notamment la teneur de l'éloge de Norbert J. Mayer, qui travaille au Centre d'Exist-Rütte à Munich. Mêlant humour et gravité, il décrit son expérience de l'œuvre de Dürckheim et dit toute l'estime qu'elle lui inspire : « Que ce soit en Californie, en Inde ou en Extrême-Orient, j'ai rencontré plus d'un " maître "... et plus d'un était " intéressant ". Mais je suis toujours revenu ici, à Rütte, car nulle part ailleurs je n'ai trouvé une expression aussi claire des étapes et des degrés de la connaissance. Nulle part ailleurs je n'ai trouvé un travail aussi intense et aussi authentique – même si ce n'est pas toujours visible – pour révéler la *personne* humaine : pour l'éveil du cœur comme symbole vivant de l'individuation, du " devenir-soi ". Ce que tu as créé avec Maria, Karlfried, pour " le développement de la nouvelle humanité " comme le dit si bien Maria, est un des maillons de la chaîne d'or de l'évolution transpersonnelle de l'homme. En cette époque charnière de la fin du XXe siècle, vous avez su rendre tangible cette chaîne d'or et votre œuvre de visionnaires en est l'habile artisan ! Nous en sommes les témoins, et notre devoir désormais est de poursuivre la tâche... »

Poursuivre le chemin...

Graf Dürckheim continua à faire preuve d'une grande activité jusqu'à un âge très avancé. C'est ce que montre le programme de l'année 1986, où le nonagénaire est encore mentionné comme responsable ou coanimateur des séances quotidiennes de méditation zazen. Néanmoins, la relève avait déjà commencé à s'organiser depuis de longues années, annonçant le retrait progressif du « maître ».

A la fin de l'année 1982, lors de la fête du trentième anniversaire de Rütte, devant l'assemblée des disciples, collaborateurs et amis réunis pour l'occasion, Maria Hippius insistait sur la nécessité d'un transfert graduel des responsabilités pratiques et spirituelles au sein du Centre de rencontre et de formation de Rütte. Comme elle-même le précisait, cela la concernait également, car même si elle était beaucoup plus jeune que son mari, elle devait désormais davantage se consacrer aux travaux de recherches et de conférences et réduire son activité de thérapeute et de superviseur : elle ne pouvait plus comme par le passé se mettre à l'entière disposition de la clientèle qui, d'ailleurs, ne cessait de s'accroître.

En l'espace de trois décennies, le travail proposé à Rütte s'était considérablement développé et enrichi. Les raisons en étaient multiples. D'une part, la variété des thèmes abordés comme la diversité des exercices pratiqués avaient

gagné à la fois en qualité et en quantité, grâce notamment, pour une part non négligeable, aux apports novateurs de collaborateurs extérieurs et/ou étrangers, ce qui ne manquait pas de poser des problèmes aux deux fondateurs du Centre. Il leur semblait en effet essentiel d'intégrer à leur propre démarche des activités ou contributions susceptibles d'enrichir et d'élargir les différents domaines d'intervention, tout en restant fidèles au leitmotiv de la *Ganzheitpsychologie,* à savoir la totalité de l'être. D'autre part, au fil des années, grâce à son rayonnement, le Centre de Rütte avait accueilli un nombre considérable de collaborateurs, et la diversité des approches avait enrichi le champ d'investigation de la thérapie initiatique. Même si la responsabilité et l'autonomie des divers praticiens étaient vivement encouragées, ces derniers pouvaient difficilement se passer des conseils, de la supervision et de la présence – occasionnelle, voire fréquente – des époux Dürckheim.

Une question surgit alors, de plus en plus manifeste : le travail amorcé dans une petite vallée de la Forêt-Noire pouvait-il se développer et « s'exporter » dans l'atmosphère trépidante d'une grande ville ? Dans cette perspective, plusieurs expériences devaient être tentées. Depuis 1977, on trouve à Munich, dans le quartier de Schwabing, un lieu nommé Exist-Rütte, au cœur même de la vie culturelle de la capitale bavaroise. On avait tout d'abord élu résidence dans un bel immeuble classé monument historique situé au sein d'un jardin non loin de la station de métro Dietlindenstrasse. Cette maison offrait plusieurs salles de travail pour les séances individuelles et les exercices de groupe que se partageaient une dizaine de collaborateurs formés à Rütte. « Exist-Rütte, au 25 de la Ungererstrasse, est une île d'un autre monde en plein cœur de la grande ville », écrit Karin Reese dans *Les Nouvelles de Rütte.* « En ce lieu "stratégique ", des pratiques en apparence antinomiques révèlent des correspondances fructueuses : épreuve du monde et processus d'individua-

tion ; connaissance, pouvoir et événement ; action volontaire et non-agir. Dans la démarche de travail, on insiste ici sur l'équilibre à trouver en soi entre l'intérieur et l'extérieur : nous cheminons en permanence à la frontière [1]. » Pour toutes sortes de raisons, un déménagement s'imposa : on s'installa sur la Nikolaïplatz, au centre du quartier de Schwabing, au nord de la capitale bavaroise. Entre-temps, le travail n'avait cessé de s'approfondir, comme le montrent certaines initiatives entreprises à Munich, dans le prolongement du travail développé à Rütte : par exemple, des séminaires de formation offrant des cours de *personale Leibtherapie,* de pédagogie du souffle et de la voix et de méditation zen (avec diplôme de fin d'études), des formations basées sur la thérapie initiatique développée à Rütte par Dürckheim et Hippius.

Dans le voisinage immédiat de Rütte, exactement à douze kilomètres, à Herrischfried-Grossherrischwand, on trouve le Johanneshof. Cette belle résidence se compose d'une grande maison, d'une cour et d'un hectare de jardin et de champs. Elle a été aménagée en 1977 à l'initiative de Maria Hippius pour des personnes qui désirent « donner un nouvel élan à leur vie et qui, tout comme à Rütte, sont prêtes à faire l'examen de leur existence depuis leurs racines... ». Encadré par une équipe de collaborateurs dont la composition ne cesse de varier, le Johanneshof se donne pour mission de devenir « un monastère au sein du monde d'aujourd'hui ». « On se rend au Johanneshof en tant que disciple-invité de l'école de thérapie initiatique. Cela signifie concrètement l'organisation de séances individuelles, d'ateliers de groupe et d'expériences communautaires où sont interpellées les couches profondes de la personnalité. Toute personne qui aspire à atteindre son centre afin de le structurer sera appelée ici à devenir son propre témoin, tour à tour actif et passif. »

Le Johanneshof est « une communauté d'individus ». Pourtant il ne s'agit pas seulement ici de « se sentir mieux » ou de se révéler dans une ambiance de groupe

« sympathique ». L'individu est invité à apprendre à se reconnaître en l'autre comme un homme en chemin, le chemin que représente la vie réelle avec ses exigences concrètes.

Tout comme Exist-Rütte et le Johanneshof, ont vu le jour une multitude d'autres centres : de différentes tailles et présentant des démarches très diverses, ils s'inspirent tous plus ou moins directement de Rütte. C'est le cas notamment de la Haus am Mauritz-Lindenweg située à Münster. Elle se compose, d'une part, d'un centre de conseil et d'accompagnement spirituel fidèle à la psychologie des profondeurs et dirigé par le Père bénédictin Ludolf Hüsing, rattaché à l'abbaye bénédictine de Gerleve ; d'autre part est intégrée à ce centre une « école de vie initiatique » qui propose les mêmes pratiques que Rütte et que dirige le disciple de Dürckheim et art-thérapeute Christoph Gerling.

Au début des années soixante, avant que ne se lève en Europe la fameuse révolution de 68, on développa à Rütte tout un travail en direction des jeunes. Cette opération fut lancée grâce à des fonds privés. On mit notamment en place le projet Mont-Méry, un village du sud-ouest de la France, où des jeunes apprenaient à vivre en communauté ; on trouvait parmi eux des déficients mentaux, ainsi que des « communards » désirant partager une expérience de vie communautaire originale. Rose de Pourtalès, une nièce de Graf Dürckheim, avait mis à disposition son château de Mont-Méry : inhabité depuis longtemps, il avait été laissé à l'abandon. Ce lieu devenait ainsi un champ d'expérimentation idéal pour ces jeunes gens avides d'aventure et de projets. Le travail ne manque pas et tout le monde se rend utile : les uns travaillent à la restauration du toit ou des murs, d'autres défrichent le parc, creusent une tranchée pour l'adduction d'eau, ou font l'installation électrique du château. En l'espace de quelques années, vingt-deux pièces sont habitables. Maria Hippius commente : « La vie communautaire était très étroite, de

nuit comme de jour : nous étions toujours prêts à nous réunir au son de la cloche pour échanger nos avis sur des questions importantes. Il importait d'élever le travail communautaire au niveau transpersonnel : ces " travailleurs sans frontières " pouvaient ainsi ancrer leur tâche commune dans " l'absolu ", chacun s'enracinant dans la profondeur de son être... »

Les premiers collaborateurs du centre en gestation furent recrutés au sein de ce groupe de « bâtisseurs ». On faisait de fréquentes excursions à travers la région, particulièrement riche en traditions : Toulouse, Albi, Carcassonne, Narbonne, Béziers... On constatait ainsi que « le passé est toujours vivant... », notamment la tradition des albigeois et des cathares, victimes au XIIIe siècle d'une « croisade » dirigée contre les « hérétiques ». Le groupe partit visiter les ruines de Montségur, le dernier refuge des cathares. Maria Hippius parle d'une « vie communautaire sans frontières, sans limites dans l'espace comme dans le temps : ces jeunes gens assumaient un travail aux visées initiatiques – nombre d'entre eux étaient atteints de schizophrénie (médicalement certifiée). La plupart des schizophrènes guérirent grâce à la restauration du contact vital avec le noyau de l'être essentiel ».

Le Forum intitulé *« Spiel mit im Spiel »* (Prends part au jeu) organisé à Bernau-Riggenbach au sud de la Forêt-Noire a pour but de prolonger le travail de Rütte et de Monte-Peccorone en Ombrie. Ce forum puise aux origines du théâtre, le jeu des mystères du Moyen Age. Il s'inspire également du théâtre nô japonais, ainsi que des travaux de Stanislavski et de Bertolt Brecht, avec comme finalité : favoriser chez l'individu la créativité et l'expérience de l'unité de l'être. L'imagination active de C.G. Jung, le psychodrame, ainsi que diverses formes originelles de théâtre – jeu, danse, rituel, voix et masque... – composent une synthèse originale. On suscite ici encore l'ouverture de la personne à la dimension transpersonnelle. Cette variante de l'expérience du « chemin initiatique » pratiqué à Rütte

est toutefois davantage créative que thérapeutique : il s'agit d'un processus d'individuation d'un autre type, où le jeu et la représentation constituent « le chemin de l'expérience ».

Temenos, Centre d'évolution initiatique, ouvre ses portes le 1er juillet 1984. On y met l'accent sur la complémentarité de la vie avec le travail, sur l'alternance nécessaire de l'activité et du repos, du jeûne et de la fête, de l'introspection et de l'expression, ce qui permet de pratiquer « le quotidien comme exercice ». Temenos se trouve à 9 kilomètres d'Aix-la-Chapelle, près de la frontière germano-néerlandaise. Les collaborateurs du centre, allemands et hollandais, proposent diverses activités de groupe ; des cours collectifs (dessin dirigé, *personale Leibtherapie,* etc.) ainsi que des entretiens individuels sur rendez-vous ou dans le cadre d'un séjour de vacances.

De nombreux autres centres voient le jour. On citera notamment la Maison Feldweg à Bammersdorf en Haute-Franconie, au sud de Bamberg : ce lieu s'adresse à des personnes qui désirent aborder leur épreuve de transformation et leurs problèmes personnels dans un environnement écologique en restaurant leur relation à la nature. La psychologie des profondeurs, l'expérience méditative et religieuse, ainsi que diverses manifestations culturelles complètent le programme de cette Maison Feldweg.

Depuis les années soixante-dix, Silvia et Albrecht Ostertag se sont eux aussi installés loin de l'agitation des villes. Disciples de longue date de Graf Dürckheim et Maria Hippius, ils viennent tous deux de l'univers musical (chant et violoncelle). Leur Centre de méditation et d'expérience de soi se situe sur les hauteurs de l'Allgäu, entre Seeg et Rosshaupten. Leur activité connaît un grand rayonnement ; elle est très bien accueillie par la population locale comparable à celle de l'Institut fondé à Penzberg-Zist en Haute-Bavière par le médecin Wolf E. Büntig, lequel, par ailleurs, collabore occasionnellement avec le centre de Rütte.

Ces différents centres offrent un large éventail de thérapies et de formations psychothérapeutiques. Ces dernières années, en Allemagne, s'est établi entre ces lieux un réseau très étroit. Par ailleurs, on trouve diverses institutions du même type à l'étranger, notamment en France, en Italie, en Belgique, en Hollande, en Suisse, et même en Equateur. Force est de constater que grâce à la traduction des livres de Graf Dürckheim, le travail de Rütte connaît un rayonnement croissant en Europe. La psychologie transpersonnelle rencontre dans le monde entier un intérêt grandissant grâce aux liens qu'elle établit entre la psychologie des profondeurs, la démarche thérapeutique et diverses pratiques spirituelles. La psychologie transpersonnelle s'inspire largement de la thérapie initiatique de Dürckheim-Hippius : même s'ils ne sont pas à l'origine de cette « appellation », ils en sont en quelque sorte les instigateurs, car la psychologie transpersonnelle est manifestement issue de la synthèse psycho-spirituelle Orient-Occident développée à Rütte. L'été 1986, Maria Hippius-Gräfin Dürckheim fut d'ailleurs élue présidente de la section allemande de la Société de psychologie transpersonnelle : cela constituait une reconnaissance officielle à la fois explicite et légitime. Quant à Rudiger Müller, fondateur en 1975 du California Institute of Transpersonal Psychology à San Francisco, il reconnaissait en 1977 que le fameux livre de Dürckheim *Le Quotidien comme exercice* (dont la version anglaise porte le titre : *The Way of Transformation, Daily Life as Spiritual Exercise)* comptait parmi les ouvrages de base dans la formation des thérapeutes transpersonnels.

Comme on le voit, de nombreux lieux en Europe ont ainsi tenté de poursuivre le travail élaboré à Rütte. Pour la plupart, ils s'inscrivent dans le courant actuel de la thérapie et de la pratique de la méditation. Nombreux d'ailleurs sont ceux qui citent dans leurs fascicules publicitaires Graf Dürckheim et Maria Hippius comme des références incontournables. On ne s'étonnera pas que certains

invoquent Rütte sans avoir pour autant suivi la formation de thérapie initiatique qui y est enseignée.

Parmi les thérapeutes s'inspirant de Rütte, on ne peut omettre Hetty Draayer. Originaire des Pays-Bas et installée en Belgique, elle avait rencontré Graf Dürckheim dans les années soixante alors qu'elle traversait de dures épreuves de santé ; au fil des années, leur amitié n'avait cessé de croître. Hetty Draayer a progressivement développé une activité liant l'accompagnement thérapeutique à l'enseignement de la méditation. Même si sa démarche se distingue sensiblement de ce qu'elle avait appris à Rütte, il y a certaines similitudes. Il faut noter que Dürckheim concevait lui-même sa relation à Hetty Draayer comme un échange et une synergie. A l'occasion d'une préface à l'un des livres de la thérapeute hollandaise, l'ex-professeur, conseiller et superviseur relate sa propre expérience des exercices proposés par Hetty Draayer :

> « Depuis plusieurs années, je me rends chez elle une fois par an et je me place sous sa conduite. Je suis toujours surpris par l'effet bienfaisant que produit l'exercice qu'elle nomme " exploration corporelle dirigée " : il n'en résulte pas seulement un bien-être physique, mais une véritable régénération spirituelle. C'est comme si chaque partie du corps renfermait une part de sagesse qui, grâce à Hetty Draayer et ses exercices, devient consciente [2]. »

Cette régénération psycho-corporelle et spirituelle constitue sans aucun doute le leitmotiv essentiel du travail de Graf Dürckheim et de Maria Hippius, sa « compagne de vie et de travail ». Que restera-t-il de ce « vœu de régénération » des deux fondateurs de Rütte dans les pratiques et les efforts de tous ceux qui entendent poursuivre leur œuvre ? Quel sera leur héritage spirituel ? Assistera-t-on à l'émergence d'un « Rütteanisme », dont les fidèles reproduiront les moindres faits et gestes du « maître » en invo-

quant son nom et en vénérant sa mémoire ? Ou réussira-t-on à faire croître et développer l'esprit originel de Rütte tout en restant fidèle à plus de trente ans de « thérapie initiatique » ?

En posant ce genre de question, on ne peut oublier que l'œuvre d'une vie est immanquablement soumise aux lois du changement, et que la volonté de conservation s'expose toujours aux risques de sclérose et de caricature. En d'autres termes, on ne peut ni ne doit prétendre à l'éternité. Et il faut à tout prix éviter le piège d'un conservatisme borné. Un jour qu'il traitait de psychologie et de psychothérapie du vieillissement, Dürckheim a affirmé qu'il fallait apprendre à « lâcher les acquis de la vie ». Cela s'applique sans doute à son œuvre et à celle de Maria Hippius. Il s'agit de la fameuse « transformation libératrice » qu'évoquait Dürckheim dans *L'Expérience de la transcendance* : la transformation naturelle de « cette forme habitée qui se développe d'elle-même, de manière vivante [3] ».

La fameuse « transparence de la transcendance » qu'invoquent Graf Dürckheim et ses disciples ne sera réellement accessible qu'à ceux qui, tout en effectuant un travail thérapeutique solidaire, se montreront aptes à transcender leurs propres formes et à dépasser leurs formules consacrées : ainsi connaîtront-ils la « transformation libératrice ». Dans quelle mesure cette métamorphose se produira-t-elle ? Ce processus de transformation libératrice gagnera-t-il un jour en profondeur les sphères de la politique et de la vie sociale ? Quand aura-t-il des conséquences écologiques, dont l'urgence est si manifeste... ?

Notes

Dans le présent ouvrage, le traducteur a proposé sa propre version pour les citations extraites des œuvres de K. G. Dürckheim. Néanmoins, pour les lecteurs désirant se reporter aux traductions existant en français, nous en avons donné ici les références.

Première rencontre

1. K. G. Dürckheim : « Die Begegnung des Westens mit dem Geist des Ostens » (« La Rencontre de l'Occident avec l'esprit de l'Orient »), in : Dürckheim : *Von der Erfahrung der Transzendenz,* Fribourg, 1984, p. 92. *L'Expérience de la transcendance,* Albin Michel, 1994, p. 65.
2. Günter Schiwy : *Der Geist des Neuen Zeitalters. New-Age Spiritualität und Christentum (L'Esprit du Nouvel Age. Spiritualité New Age et Chrétienté),* Munich, 1987.
3. Cf. Gerhard Wehr : *Rudolf Steiner – Leben, Erkenntnis, Kulturimpuls (Vie, connaissance, motivation culturelle),* Munich, 1987, p. 16.

Naissance et jeunesse

1. En ce qui concerne ce chapitre, le texte de la biographie a été revu et raccourci par l'auteur pour l'édition française. La version originale allemande contient le récit détaillé de l'origine, de l'enfance et de la jeunesse de Dürckheim, y compris son arbre généalogique. Cf. *Karlfried Graf Dürckheim. Ein Leben im Zeichen der Wandlung,* Gerhard Wehr, Kösel Verlag.

Pendant la Première Guerre mondiale

1. Entretien privé avec Karlfried Graf Dürckheim.
2. Wilfried Graf Dürckheim : *Leben und Wirken (Vie et œuvre)*, Munich, 1959, pp. 53-54.
3. Les comptes concernant le train sanitaire créé par les Dürckheim, soit au total 137 pages, se trouvent dans les archives familiales à Speyer.
4. *Leben und Wirken*, p. 59.
5. Récit autobiographique, p. 18.
6. *Dialogues sur le chemin initiatique*, entretien avec Alphonse Goettmann, Albin Michel, Paris, 1993, p. 14.
7. Les archives familiales contiennent de nombreuses cartes postales de ce type.
8. *Leben und Wirken*, p. 62.
9. *Erlebnis und Wandlung (Pratique de l'expérience spirituelle)*, Paris, Le Rocher, 1985, p. 27.
10. *Ibid.*, p. 28.
11. Teilhard de Chardin : *Journal* I.
12. Teilhard de Chardin : « Hymne à l'univers ».
13. Citation de Günter Schiwy : « Teilhard de Chardin, sa vie et son époque », t. I, Munich, 1981, p. 258.
14. Résumé du récit in : Rudolf von Kramer/Otto von Waldenfels : *Der königlich-bayrische Militär-Max-Josephs-Orden*, Munich, 1966, p. 286.
15. *Pratique de l'expérience spirituelle*, pp. 29-30.

Activités antirévolutionnaires

1. K. G. Dürckheim : *Überweltliches Leben in der Welt (La Voie de transcendance)*, Paris, Le Rocher, 1991, p. 47.
2. Papiers militaires pour la période 1913-18 et archives familiales C59/C397.
3. *Leben und Wirken*, p. 73.
4. *Ibid.*, p. 77. Ainsi que le fac-similé de la lettre de Friedrich Ebert à Friedrich Graf Dürckheim.
5. *Pratique de l'expérience spirituelle*, pp. 30-31.
6. Papiers militaires C59/398.
7. Dans son récit du 22 mai 1986 à Rütte, Dürckheim déclare : « Graf Arco était mon adjudant » mais cela doit sans doute être une erreur.
8. Communication personnelle de Karlfried Graf Dürckheim.
9. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 32.

10. *Der Weg, die Wahrheit, das Leben (Le Chemin, la vérité, la vie)*, Munich-Berne, 1981, p. 53.
11. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 31 note de bas de page : cf. F. Krueger et O. Klemm, « Psychologie der Gemeinschaft », Munich, 1926.
12. *Pratique de l'expérience spirituelle*, pp. 31-32.
13. *Ibid.*, p. 32.
14. K. G. Dürckheim : *Méditer, pourquoi et comment*, Le Courrier du Livre, 1982, p. 33-34.

Sous le signe de la grande expérience

1. Gerda Walther : *Zum anderen Ufer. Vom Marxismus und Atheismus zum Christentum*, Remagen, 1960, pp. 185-186.
2. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 34.
3. *Sous le signe de la grande expérience*, Le Rocher, 1995.
4. Lao-tseu, *Tao-tö-king*, XI, traduction de Liou Kia-Way, Gallimard, 1967.
5. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 35.
6. Jean Gebser : « Vermutungen über das unerschaffene Licht » (« Hypothèses sur la lumière incréée »), in : *Transzendenz als Erfahrung*, p. 318.
7. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 35.
8. *Ibid.*, p. 36.
9. *Dialogues sur le chemin initiatique*, p. 43.
10. *Der Ruf nach dem Meister (L'Appel du maître)*, Munich, 1972, p. 81.

Une amitié

1. Karlfried Graf Dürckheim, in : *Gestalt und Wirklichkeit (Forme et réalité)*.
2. Gustav Landauer (1903), in : *Freiheit und Gelassenheit (Liberté et lâcher-prise). Meister Eckhart heute*, éd. Udo Kern, Munich-Mainz, 1980, p. 185.
3. Ferdinand Weinhandl : *Meister Eckhart im Quellpunkt seiner Lehre*, Erfurt, 1923.
4. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 37.
5. *Ibid.*, pp. 36-37.
6. Ferdinand Weinhandl : « Über Verwandlung », in : *Transzendenz als Erfahrung*, p. 179.

7. L'original de ce *curriculum vitae* se trouve dans les Archives de l'université Karl-Marx de Leipzig (PA424).

Le professeur de faculté

1. *Pratique de l'expérience spirituelle,* p. 38.
2. Communication privée de Graf Dürckheim.
3. *Pratique de l'expérience spirituelle,* p. 39.
4. Communication privée de Graf Dürckheim.
5. *Leben und Wirken,* p. 116.
6. Friedrich Sander et Johannes Rupert ont codirigé le livre d'hommage consacré à Dürckheim intitulé *Transzendenz als Erfahrung.*
7. Cf. Theodor Hermann : *Ganzheitspsychologie und Gestalttheorie,* in : *Die Psychologie des 20. Jahrhunderts,* t. I, Zurich, 1976, pp. 563-658.
8. Dieter Wyss : *Die anthropologisch-existentialontologische Psychologie,* t. I, p. 464.
9. *Pratique de l'expérience spirituelle,* p. 40.
10. Maria Hippius, in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 15.
11. Les pièces citées ici en référence se trouvent dans l'original du dossier d'habilitation aux Archives de l'université Karl-Marx de Leipzig (PA424).
12. *Pratique de l'expérience spirituelle,* p. 41.
13. *Ibid.,* pp. 40-41.
14. *Leben und Wirken,* p. 116.
15. *Ibid.,* p. 120.

Après l'accession d'Hitler au pouvoir

1. En ce qui concerne l'appartenance de Dürckheim à la section paramilitaire SA, il s'agit, selon son (co-)fondateur et organisateur Ernst Röhm, du moins dans les premières années, d'une section militaire relativement indépendante de l'appareil du parti national-socialiste (cf. A. Werner : *SA und NSDAP,* Erlangen-Nuremberg 1964). L'intérêt de Dürckheim pour la SA au début des années trente provient du fait que Röhm, assassiné en 1934 sur l'ordre d'Hitler, assurait le commandement de l'unité de Franz Ritter von Epp, au sein de laquelle Dürckheim avait le grade de lieutenant.
2. Walter De-Negro : *Die Philosophie der Gegenwart in Deutschland (La Philosophie du présent en Allemagne),* Leipzig, 1942, p. 63.
3. Ernst Krieck : *L'Anthropologie nationale-politique comme foyer de conver-*

gence des sciences, 1936, in : Walter Hofer, *Le National-Socialisme. Documents 1933-1945*, Francfort, 1957, p. 99. (Bibliothèque Fischer 172.)

4. Hans Hofer : *Die Weltanschauungen der Neuzeit*, 1933, p. 5.

5. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 42.

6. *Ibid.*, p. 82.

7. Karlfried Graf Dürckheim : *Nationalerziehung und Lehrerbildung (Education nationale et formation des enseignants)*. Edition spéciale : *Deutsche Volkstum (La Nationalité allemande)*, publiée par Wilhelm Stapel, Hambourg, 1932, p. 5.

8. *Journal de la noblesse allemande, Deutsches Adelsblatt* du 15 juillet 1933, n° 29.

9. *Journal des écoles du Schleswig-Holstein*, organe officiel de l'Union nationale-socialiste des enseignants de la région du Schleswig-Holstein, n° 46 du 18 novembre 1933.

10. Karlfried Graf Dürckheim : « Deutsche Erziehungsaufgaben in Übersee » (« La Mission éducative allemande outre-mer »), in *Journal des écoles du Schleswig-Holstein*, n° 25 du 22 juin 1935.

11. N'ayant pu trouver aux Archives le rapport rédigé par Dürckheim à l'intention de son commanditaire, je cite ici le journal de voyage de Dürckheim : C59/1002.

Dans les services de Ribbentrop

1. Klaus Hildebrand : *Vom Reich zum Weltreich. Hitlers NSDAP und die koloniale Frage (1919-1945)*, Munich, 1969, p. 363 ff.

2. H. A. Jacobsen : *Nazionalsozialistische Aussenpolitik (1933-1938)*, Francfort-Berlin, 1968, p. 272.

3. Déclaration de Cordola Jungkunz-Nobiling.

4. Déclaration privée de Graf Dürckheim.

5. *Id.*

6. Une grande partie des documents de référence se trouvent dans les archives du ministère des Affaires étrangères à Bonn.

7. *Pratique de l'expérience spirituelle*, p. 41.

Première mission au Japon

1. On trouve dans les archives familiales plusieurs fragments du manuscrit du rapport de voyage que Dürckheim fit en Afrique du Sud. En ce qui concerne ses activités à l'étranger, son neveu Alexander Graf Dürckheim a écrit, dans une lettre du 22 novembre 1987, les informations suivantes, reçues de son père (Wilfried) : « Dans les années

trente, Enja joua un rôle important dans la vie politique de Karlfried ; c'est elle qui manifestait, à l'évidence, la plus grande ambition. Après le séjour de Karlfried à Londres (où sa mission consistait à étudier l'impact de la politique du IIIe Reich en Angleterre) la grand-mère (juive) resurgit de l'ombre et obligea Karlfried à quitter le bureau de Ribbentrop. Des divers entretiens et discussions que mon oncle eut alors avec Ribbentrop et Rust, il ressortit deux propositions de missions : soit l'encadrement des organisations de la jeunesse allemande à l'étranger, soit un voyage de recherche au Japon. Après de longues conversations, notamment avec mon père, Karlfried se décida finalement pour le Japon. »

2. Le journal de son premier voyage au Japon se trouve sous forme manuscrite (C49/405) et dactylographiée (C59/411), incluant photos, agendas et coupures de presse, etc., dans les archives familiales.

3. Cf. à ce sujet l'article de Graf Dürckheim dans le premier numéro du journal *Der deutsche Erzieher im Ausland (L'Educateur allemand à l'étranger)* du 18 janvier 1939 édité par le département étranger du NS-Lehrerbund. Selon cet article, il n'y avait à cette date que deux écoles allemandes au Japon, à Tokyo et Kobe, mais dans chaque capitale de province il y avait un professeur d'allemand, tout spécialement dans les écoles qui préparaient l'entrée à l'université. De là résultait la « finalité » d'une telle représentation au Japon du NS-Lehrerbund. Un spécialiste allemand du Japon et membre du parti, le Dr Hammitzsch, avait assisté aux côtés de Dürckheim au 4e congrès annuel de la section japonaise du NSLB. Le congrès prit fin (selon les termes du rapport rédigé à Tokyo le 1er septembre 1938) avec les formules d'éloges alors en vigueur : « Nous nous engageons, chacun à notre place, à mettre toutes nos forces au service de la patrie et des buts de notre Führer Adolf Hitler. »

4. Cf. Lorenz Stucki : *Die Kunst, mit dem Herzen zu denken. Japan oder das Geheimnis der anderen Lebensart (L'Art de penser avec le cœur. Le Japon ou le secret d'un autre art de vivre),* Berne-Munich, 1984, p. 246.

5. Il s'agit d'une série de conférences de Suzuki publiées sous le titre : *Zen-Buddhism and its Influence on Japan Culture* (1938).

6. « Esprit vivant/forme accomplie/l'homme tel qu'il doit être : une norme vivante. »

Seconde mission au Japon : rencontre avec le zen

1. Déclaration privée de Wilfried Dürckheim.

2. Lettres du Japon (1940-1942) de Karlfried Graf Dürckheim issues des archives familiales : C59/1009.

3. Eugen Herrigel (Bungaku Hakushi) : *Zen in der Kunst des Bogenschiessens (Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc)*, Dervy-Livres, Paris/Constance, 1948.
4. Le manuscrit allemand dactylographié (avec corrections manuscrites) se trouve dans les archives (C59/1017).
5. Archives : C59/1013.
6. Ambassade d'Allemagne, Tokyo, le 20 avril 1944 : « J'ai l'honneur de vous faire part que, selon un télégramme du ministère des Affaires étrangères du 3 avril 1944, le Führer, sur le conseil de M. le ministre des Affaires étrangères du Reich von Ribbentrop, vous a décerné la Croix de guerre de seconde classe. Signé Stahmer, ambassadeur d'Allemagne. »
7. C.G. Jung : *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten (Les Relations entre le moi et l'inconscient)*, in : *Œuvres complètes*, vol. 7, p. 195.
8. K. G. Dürckheim : *Vom doppelten Ursprung des Menschen (L'Homme et sa double origine)*, Albin Michel, Paris, 1996, p. 37.

Prisonnier au Japon

1. Le certificat d'enregistrement des objets confisqués à l'incarcération à la prison de Sugamo mentionne un passeport ministériel, deux poignards, 38 carnets de notes et des cartes de correspondance.
2. Archives C59/1024, puis 1025/1028.
3. Communication privée de Graf Dürckheim.
4. *Sous le signe de la grande expérience*, p. 130.
5. *Ibid.*, pp. 130-131.

Retour en Allemagne et réorientation

1. *Leben und Wirken*, p. 130.
2. Communication privée de Sigfrid Hofmann à Steingaden.
3. Communication privée de Maria Hippius.
4. *Idem.*
5. Ursula von Mangoldt : *Erkenne dich selbst im Spiegel deiner Hand (Connais-toi toi-même dans le miroir de ta main)*, Olten-Fribourg, 1980.
6. Karlfried Graf Dürckheim et Ursula von Mangoldt : *Der Mensch im Spiegel der Hand (L'Homme dans le miroir de sa main)*. Préface à la 1re éd., 2e éd. revue et augmentée, Weilheim, 1966, p. 7.
7. Cf. Ursula von Mangoldt : *Auf der Schwelle zwischen gestern und mor-*

gen. Erlebnisse und Begegnungen. (Sur le seuil entre hier et demain. Expériences et rencontres), Weilheim, 1963, p. 143.

8. Ursula von Mangoldt fonda avec Wolf von Fritsch les éditions Christianopolis Verlag, qui se consacraient à la publication de la revue trimestrielle *Méditation.*

9. Lettre du 3 juin 1986 d'Ursula von Mangoldt à l'auteur.

10. Dürckheim devait notamment déplorer que le livre écrit avec Ursula von Mangoldt et publié chez O.W. Barth Verlag n'ait pas été réédité, et que l'éditrice n'ait rien entrepris dans ce sens.

11. « Vom Sinn und Wert östlicher Übungen » (« Sens et valeur des exercices orientaux »), 1950, in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 75.

12. *Ibid.,* p. 78.

La compagne sur la voie : Maria Hippius

1. *Méditer, pourquoi et comment,* p. 7.

2. *Ibid.,* p. 8.

3. L'*Expérience de la transcendance,* p. 7.

4. Pour cette biographie, Maria Hippius-Gräfin Dürckheim a rédigé une courte autobiographie (février 1987), dont s'inspire notamment ce chapitre.

5. Maria Hippius : « Graphischer Ausdruck von Gefühlen », in : *Zeitschrift für angewandte Psychologie und Charakterkunde,* 51, 1936, pp. 257-335.

6. Karlfried Graf Dürckheim et Maria Hippius, in : *Heimat am Hochrhein,* Constance, 1985, p. 56.

7. Extrait des « Notes autobiographiques » de Maria Hippius.

8. *Heimat am Hochrhein,* p. 57.

9. Maria Hippius : « Der Weg von der Initiation zur Individuation » (« Le Chemin qui mène de l'initiation à l'individuation »), in : Dürckheim : *Der zielfreie Weg (Le Chemin sans but),* Fribourg, 1982, p. 31.

10. *Ibid.,* p. 32.

Fondation du Centre de Rütte

1. *Japan und die Kultur der Stille (Le Japon et la culture du silence),* Le Courrier du Livre, Paris, 1986.

2. Communication privée de Graf Dürckheim.

3. Maria Hippius, in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 26.

4. Cf. la notion jungienne d'« imagination active » : cf. A.N. Ammann : *Aktive Imagination. Darstellung einer Methode,* Fribourg, 1978.

Barbara Hannah : *Begegnungen mit der Seele. Aktive imagination – der Weg zu Heilung und Ganzheit,* Munich, 1985.

5. Maria Hippius, in : *Transzendenz als Ehrfahrung,* p. 83.

6. Maria Hippius, in : *Heimat am Hochrhein,* p. 58.

7. Rüdiger Müller : *Wandlung zur Ganzheit. Die Initiatische Therapie nach Karlfried Graf Dürckheim und Maria Hippius (La Transformation vers l'intégralité. La thérapie initiatique de K.G.D. et M.H.),* Fribourg, 1981, p. 49.

8. Maria Hippius, in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 25.

9. C'est l'ancien propriétaire qui l'avait ainsi baptisée. Il aurait raconté à Hélène Gleiss, une collaboratrice de Dürckheim : « Quand nous avons visité cette maison avant d'en faire l'acquisition, nous sommes littéralement tombés sous le charme : des cœurs rouges étaient peints sur les volets de toutes les fenêtres. Aussi l'avons-nous baptisée " Herzlhaus ", la maison du cœur. »

10. Outre l'étude de Rüdiger Müller (cf. note 7), différents ouvrages traitent de la « thérapie initiatique » pratiquée et enseignée à Rütte, notamment : Silvia Ostertag : *Einswerden mit sich selbst (Faire un avec soi-même), Ein Weg der Erfahrung durch meditative Übung,* Munich, 1981. Rüdiger von Roden : *Heilwerden durch sich selbst (Se guérir soi-même),* Fribourg, 1982. Gisela Schoeller : *Heilung aus der Ursprung (Guérir à la source). Praxis der initiatischen Therapie nach K.G. Dürckheim und M. Hippius,* Munich, 1983. A. et S. Woturba : *Existentialpsychologisch-meditative Therapie. Das Tor zum Insgeheim öffnen (Ouvrir la porte au mystère intérieur),* Paderborn, 1984.

11. K. G. Dürckheim : *Der zielfreie Weg (Le Chemin sans but),* p. 16.

12. Communication privée de Graf Dürckheim.

13. *Le Chemin, la vérité, la vie,* p. 22.

14. Maria Hippius, in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 83.

15. La langue allemande dispose ici de deux termes distincts : resp. *der Körper* et *der Leib* (NdT).

16. *Le Chemin sans but,* p. 14.

17. Ruth Pelzer : « Transparenz in der Arbeit am Leib » (« La Transparence dans le travail sur le corps »), in : *Transzendenz als Erfahrung,* pp. 122-134.

18. *Le Chemin sans but,* p. 166.

19. Pour avoir un panorama des principaux exercices pratiqués à Rütte, cf. : Rüdiger Müller, *Wandlung zur Ganzheit,* pp. 247-300.

20. Maria Hippius, in : *Le Chemin sans but,* p. 24.

21. Graf Dürckheim, in : *Le Chemin sans but,* p. 16.

22. *Ibid.,* p. 17.

23. *Méditer, pourquoi et comment,* p. 104.

24. *Nichts ist drinnen/Nichts ist draussen ;/Denn was innen,/Das ist aussen./So ergreifet ohne Säumnis/Heilig-öffentlich Geheimnis* (Goethe).

25. Rüdiger Müller : *Wandlung zur Ganzheit,* p. 80.
26. *Ibid.,* p. 252.
27. Entretien privé avec Graf Dürckheim.
28. Cela n'empêche pas que pour certains de ses collaborateurs, quelle qu'en soit la raison, Dürckheim soit devenu « insupportable » : « Je ne pouvais plus supporter ses yeux bleus... », confie notamment une de ses anciennes collaboratrices.
29. *Der Ruf nach dem Meister (L'Appel du maître),* Weilheim, 1972, p. 39.
30. *L'Expérience de la transcendance,* p. 133.
31. Maria Hippius in : *Transzendenz als Erfahrung,* p. 38.
32. Rüdiger Müller in : *Wandlung zur Ganzheit,* p. 220.
33. *Méditer, pourquoi et comment,* p. 16.
34. Rüdiger Müller : *Wandlung zur Ganzheit,* p. 222.
35. *Ibid.,* p. 253.
36. Quand Dürckheim me rapporta ces propos d'Yuho Seki, il leva l'index de la main droite et sa voix se fit soudain impérieuse et forte, sur ces derniers mots : « ... c'est *votre* devoir de développer un zen allemand ! »...
37. K. G. Dürckheim : *Le Son du silence,* Paris, 1993.

Le quotidien comme exercice : le « commerce avec les petites choses »

1. *Es sind die kleinen Dinge*
die uns brauchen
denn wir hauchen
alle Lebensringe in sie ein.
So ergreift sie, meine Hände,
voller Liebe,
so als bliebe
ohne euch am Ende
jedes Ding allein.

Un zen occidental ?

1. Friso Metzer : *Innerung. Wege und Stufen der Meditation,* Cassel, 1968, p. 14, p. 18.
2. Helmut Haug, in : *Lutherische Monatshefte,* n° 5, 1973, p. 258.
3. « La sagesse de l'expérience du bouddhisme zen : un devoir pour l'Occident », *in Christentum und Buddhismus,* ouvrage collectif dirigé par Alfons Rosenberg, Munich, 1959, p. 132.

4. *Le Zen et nous,* Francfort, 1961, p. 13.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. « Psychotherapie im Geiste des Zen » (« Psychothérapie dans l'esprit du zen »), éd. Wilhelm Bitter, Stuttgart, 1965, p. 196.
7. *Ibid.*, p. 199.
8. Julius Evola : « Über das Initiatische » (« La voie initiatique »), *Antaios,* éd. Mircea Eliade et Ernst Jünger, vol. VI, Stuttgart, 1965, pp. 184-208.
9. « Psychothérapie dans l'esprit du zen », p. 211.
10. Communication privée de Graf Dürckheim.
11. « Psychothérapie dans l'esprit du zen », p. 211.
12. *Le Japon et la culture du silence,* p. 11.
13. *Ibid.*, p. 12.
14. *Ibid.*, p. 13.
15. *Ibid.*, p. 72.
16. Eugen Herrigel, postface du livre de Graf Dürckheim : *Le Japon et la culture du silence.*

Sur la voie du Christ intérieur

1. *La Voie de la transcendance,* pp. 91-92.
2. Cf. Gerhard Wehr : *Auf den Spuren urchristlicher Ketzer (Sur les traces des hérétiques de l'Eglise primitive),* Schaffhouse, 1983.
3. Cf. Gerhard Wehr : *Esoterisches Christentum,* Stuttgart 1975 ; *Die deutsche Mystik,* Berne-Munich, 1988.
4. En mémoire de Felix Schottlaender, *Aus dem Arbeitskreis für Psychotherapie,* Stuttgart, 1959, p. 34.
5. Jean Gebser : *Ursprung und Gegenwart (Origine et présent),* Stuttgart, 1949.
6. *L'Appel du maître,* p. 6.
7. *Sous le signe de la grande expérience,* p. 198.
8. *Ibid.*, p. 71.
9. *Ibid.*, p. 66.
10. *L'Appel du maître,* p. 163.
11. Cf. Gerhard Wehr : *Der Weg zu Christus nach C.G. Jung (Le Chemin vers le Christ selon C.G. Jung),* Stuttgart, 1982.
12. *L'Appel du maître,* p. 162.
13. Une collaboratrice très proche de Dürckheim me dit un jour (1987) : « Il a longtemps eu une réticence à employer ce terme de Christ intérieur. Pourtant, chez lui, cette dimension était permanente. »
14. *L'Appel du maître,* p. 96.

15. Lettre d'un moine bénédictin allemand à Graf Dürckheim.
16. Réponse de Graf Dürckheim, lettre datée du 16 octobre 1981.
17. C.G. Jung, in : *Psychologie und Alchemie (Psychologie et Alchimie)*, Zurich, 1952, p. 24.
18. Lettre à l'auteur d'un moine bénédictin, le 28 décembre 1986.
19. Alfons Rosenberg in : *Türen nach innen. Wege zur Meditation (Les Portes sur l'intérieur. Chemins pour la méditation)*, Munich, 1974, p. 95.
20. R. Silberer in : *Geist und Leben*, année 1967, p. 174.
21. « Werk der Übung – Geschenk der Gnade », in : *Geist und Leben*, année 1972, p. 382.
22. *Geist und Leben*, année 1977, pp. 458-467.
23. Johannes B. Lotz : *Kurze Anleitung zur Meditation (Petite Introduction à la méditation)*, Francfort, 1973, p. 26.
24. Johannes B. Lotz in : *Meditation – Blätter für weltoffene Christen*, revue éditée par Ursula von Mangoldt, 4, 1976, p. 20.
25. *Ibid.*, p. 22.
26. Klaus Bambauer : *Religiöse Erfahrung als initiatischer Prozess (L'Expérience religieuse : un processus initiatique)*, Deutsches Pfarrerblatt, 1977, p. 42.
27. Erich Leinert : *Der initiatische Weg des Menschen in der christlichen Tradition (Le Chemin initiatique dans la tradition chrétienne)*, in : *Le Chemin sans but*, p. 179.
28. Ulrich Mann in : *Theologie und Religionswissenschaft*, Darmstadt, 1973, p. 230.

Tournées de conférences

1. K. G. Dürckheim : *Sportliche Leistung und menschliche Reifung*, Francfort, 1964.
2. K. G. Dürckheim : *La Percée de l'être* (1954), 7e éd., Berne, 1982, p. 35.
3. *L'Expérience de la transcendance*, p. 58.
4. *Ibid.*, pp. 60-61.
5. Dürckheim in : *Meditation in Religion und Psychotherapie*, éd. Wilhelm Bitter, Stuttgart, 1958, p. 161.
6. Hugo M. Enomiya-Lassalle : *Zen – Weg zur Erlauchtung (Chemin vers l'illumination)*, Vienne, 1960 ; Zen-buddhismus, Cologne, 1966.
7. In Wilhelm Bitter : *Abendländische Therapie und östliche Weisheit (Thérapie occidentale et sagesse orientale)*, Stuttgart, Cologne, 1968.
8. Fritz Kroeger in : *Weg der Übung*, Aix-la-Chapelle, 1988.

Une grande activité jusqu'à un âge très avancé

1. Cf. Rüdiger Müller : *Wandlung zur Ganzheit,* pp. 211 et 222.
2. Cf. *Hara. Die Erdmitte des Menschen (Hara – centre vital de l'homme),* Le Courrier du livre, Paris, 1982.
3. Entretien privé avec Mme Hélène Gleiss.
4. *Weg der Übung,* Aix-la-Chapelle, 1988.
5. *Une vie supraterrestre dans le monde,* p. 174.
6. Le *wu-wei* correspond à ce que Dürckheim appelait « la présence issue du silence ».
7. Hakuun Yasutani, in : *L'Expérience de la transcendance,* Weilheim, 1966, p. 476.
8. *Le Chemin sans but,* p. 19.
9. Les informations qui suivent m'ont été communiquées par Hélène Gleiss.

Poursuivre le chemin...

1. Karin Reese in : *Les Nouvelles de Rütte,* n° 11 (novembre 1978).
2. Karlfried Graf Dürckheim, préface du livre d'Hetty Draayer : *Se trouver par la méditation,* Munich, 1984, p. 7.
3. *L'Expérience de la transcendance,* p. 194.

Table

Première rencontre 7
Naissance et jeunesse 11
Pendant la Première Guerre mondiale 16
Activités antirévolutionnaires 29
Sous le signe de la grande expérience 41
Une amitié 51
Le professeur de faculté 59
Après l'accession d'Hitler au pouvoir 77
Dans les services de Ribbentrop 98
Première mission au Japon 106
Seconde mission au Japon : rencontre avec le zen ... 123
Prisonnier au Japon 144
Retour en Allemagne et réorientation 153
La compagne sur la voie : Maria Hippius 161
Fondation du Centre de Rütte 178
Le quotidien comme exercice : le « commerce avec les petites choses » 204
Un zen occidental ? 215
Sur la voie du Christ intérieur 232
Tournées de conférences 249
Une grande activité jusqu'à un âge très avancé 260
Poursuivre le chemin... 283

Notes 293